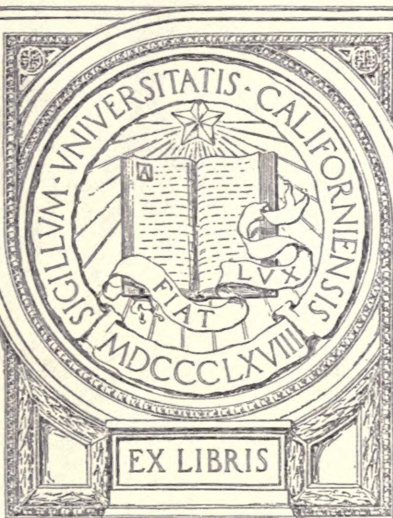

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 001 237 019 3


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.

TOME TROISIEME.

L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE,

Par M. Robertson, *Principal de l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.*

Traduite de l'Anglois.

TOME TROISIEME.



A MAESTRICHT,

Chez Jean-Edme Dufour & Phil. Roux, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXX.



L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.

LIVRE CINQUIEME.

Histoire de la Conquête de la Nouvelle-Espagne par Cortès.

GRIJALVA étant retourné à Cuba, trouva presqu'achevés les préparatifs de l'armement destiné à la conquête du riche pays qu'il avoit découvert. L'avidité & l'ambition avoient également poussé Velasquès à les hâter, & l'espérance de satisfaire ces deux passions l'avoit déterminé à prendre sur sa fortune des sommes considérables pour les avan-

1518. Préparatifs de Velasquès pour une expédition dans la Nouvelle Espagne.

1518. se signaler ; mais il n'étoit pas aussi aisé de trouver un chef pour une entreprise de cette importance ; & le caractere du Gouverneur à qui il

---

sur plusieurs mesures prises par la Cour d'Espagne, que les copies de son histoire des Indes & de sa chronique furent retirées par un décret du Conseil des Indes ; on les regarda même long-temps en Espagne comme des livres prohibés, & ce n'est que depuis peu qu'on a accordé la permission de les publier. *Pinelo, Biblioth. p.* 589.

La chronique de Gomera engagea Bernal Diaz del Castillo à composer son *Historia Verdadera de la Conquista de la Nueva-Espagna.* Compagnon de Cortès dans toutes ses batailles, il l'avoit été de toutes les expéditions de la Nouvelle-Espagne, & s'étoit trouvé dans toutes les occasions périlleuses. Lorsqu'il vit que ni lui-même, ni la plupart de ses compagnons n'avoient été cités par Gomera, mais que l'honneur de leurs exploits étoit attribué à Cortès seul, ce brave vétéran prit avec indignation la plume, & composa son *Histoire Véridique.* Elle contient un récit minucieux & prolixe de toutes les opérations de Cortès, dans un style aussi dur & aussi bas qu'on peut l'attendre d'un soldat non-lettré. Mais comme il parle de faits dont il a été le témoin, & souvent un des principaux acteurs, sa narration porte tous les caracteres de la vérité ; elle est d'ailleurs écrite avec tant de naïveté, avec des détails si intéressants, avec une vanité si amusante, mais si pardonnable dans un vieux soldat, qui (comme il s'en vante lui-même)

appartenoit de nommer ce chef, rendoit encore le choix beaucoup plus difficile. Quoique Velasquès eût une ambition excessive, & qu'il ne fût pas 1518.

---

s'est trouvé à cent dix-neuf batailles, que son livre est un des plus curieux qu'on puisse lire dans quelque langue que ce soit.

Pet. Martyr ab Angleria a fait le récit de l'expédition de Cortès, dans un Traité *de Insulis nuper inventis*, qu'il a joint à ses Décades *de rebus Oceanicis & novo orbe*; mais il n'y parle que de ce qui arriva immédiatement après son premier débarquement. Cet ouvrage qui est court & superficiel, paroît contenir les relations données par Cortès même dans ses premieres lettres, embellies de plusieurs particularités communiquées à l'Auteur par les Officiers chargés des dépêches de Cortès.

Mais le Livre où les Historiens modernes ont puisé le plus de faits touchant la conquête de la Nouvelle-Espagne, c'est l'*Historia de la Conquista de Mexico, por D. Antonio de Solis*, publié pour la premiere fois en 1684. Je ne connois point d'Auteur que sa gloire littéraire ait plus élevé au-dessus de son mérite réel. Solis est regardé par ses compatriotes comme un des Ecrivains les plus purs dans la langue Castillanne; & s'il est permis à un étranger de hasarder son opinion sur une matiere dont les Espagnols seuls doivent être juges, j'ose dire qu'il a droit de prétendre à ce titre. Mais quoique son langage soit correct, sa diction n'est rien moins que claire. Ses phrases trop soignées ont souvent de la roideur & quelquefois de l'enflure; les figures dont il se sert

1518. destitué de talents pour gouverner, il n'avoit ni le courage, ni la vigueur, ni l'activité d'esprit, nécessaires pour exécuter lui-même l'expédition

---

sont communes ou impropres, & ses réflexions superficielles. On pourroit cependant lui pardonner aisément ces défauts, si d'ailleurs il ne lui manquoit pas toutes les grandes qualités nécessaires à un Historien. Dépourvu de cette patience industrieuse qui conduit à la connoissance du vrai, & de l'impartialité qui pese tout avec une attention réfléchie, il n'a cherché qu'à établir son systême favori en faisant de Cortès un Héros parfait, exempt de tout défaut, & doué de toutes les vertus : ce qui l'a rendu moins attentif à découvrir la vérité qu'à rapporter tout ce qui pouvoit contribuer à embellir son sujet. Toutes ses discussions critiques sont captieuses & fondées sur des faits controuvés. Quoiqu'il cite quelquefois les dépêches de Cortès, il paroît ne les avoir pas consultées ; & quoiqu'il critique souvent Gomera, il n'en préfere pas moins son autorité, la plus suspecte de toutes, à celle des autres Historiens contemporains.

Mais de tous les Auteurs Espagnols, Herrera est celui qui nous a donné le récit le plus exact & le plus circonstancié de la conquête du Mexique & des autres événements d'Amérique. Le soin & l'attention avec lesquels il a consulté non-seulement les livres, mais les papiers originaux & les actes publics qui pouvoient jetter quelque lumiere sur l'objet de ses recherches, sur-tout l'impartialité & la candeur qu'il a mis dans ses jugements, rendent ses

qu'il préparoit. Arrêté par cet obstacle, il forma le projet chimérique, non-seulement de faire cette grande conquête pour ainsi dire par un député, mais de se conserver la gloire d'un exploit qu'un autre auroit achevé par ses ordres. C'étoit se proposer deux objets impossibles à concilier. Il vouloit un Commandant d'un courage intrépide & d'un grand talent, parce qu'il savoit bien que, sans ces qualités, il n'y avoit point de succès à espérer; mais en même-temps, par la jalousie naturelle aux petits esprits, il le vouloit assez docile & assez complaisant pour demeurer soumis à toutes ses volontés. Mais quand il vint à chercher parmi les Officiers à qui on pouvoit con- 1518.

Décades fort précieuses. On pourroit même à juste titre le placer parmi les meilleurs Historiens de sa nation, sans l'ordre chronologique trop scrupuleux qu'il a voulu observer dans les événements du nouveau monde; ce qui rend son ouvrage si diffus, si obscur & si décousu, que ce n'est qu'au moyen d'un travail pénible qu'on rassemble les diverses circonstances d'un fait. Au reste, il indique les sources où il a puisé pour composer son recueil. *Decad.* 6, *Lib. III, c.* 19.

fier le commandement, un homme
1518. qui réunît ces qualités, il reconnut bientôt qu'il étoit impoſſible de les trouver dans un même caractere. Tous ceux qui ſe diſtinguoient par le courage & les talents, avoient trop de hauteur pour conſentir à n'être entre ſes mains que des inſtruments paſſifs; & ceux qui paroiſſoient plus doux & plus dociles, manquoient des autres qualités néceſſaires pour conduire une ſi grande entrepriſe. Ces conſidérations augmentoient ſes inquiétudes & ſes craintes. Il délibéroit encore, & n'oſoit fixer ſon choix, lorſqu'Amador de Larès, Tréſorier du Roi à Cuba, & André Duero ſon Secretaire, les deux perſonnes en qui il avoit le plus de confiance, furent encouragés par ſon irréſolution même à lui propoſer un ſujet auquel on n'avoit pas encore penſé; ils appuyerent leur recommandation avec tant d'adreſſe & de ſuite, que malheureuſement pour Velaſquès, & fort heureuſement pour leur patrie, ils parvinrent à le déterminer (1).

(1) B. Diaz, *chap.* 19. Gomera, *Chron. chap.* 7. Herrera, *decad.* 2, *Lib. III*, *cap.* 2.

L'homme qu'ils lui proposerent étoit Ferdinand Cortès. Il étoit né en 1485, à Medellin, petite ville de l'Estramadure, d'une famille noble, mais peu riche. Il avoit été destiné d'abord à l'étude des loix, carriere qu'on croyoit propre à le conduire à la fortune, & il fut envoyé à Salamanque, où il prit quelque teinture de savoir. Mais il se dégoûta bientôt de la vie académique, qui ne convenoit pas à son génie ardent & inquiet, & se retira à Medellin, où il s'adonna tout entier à la chasse & aux exercices militaires. Il se montra si impétueux, si dissipé, si emporté que, pour satisfaire l'inclination qui le portoit au métier de la guerre, son pere consentit à l'envoyer hors de sa patrie en qualité de volontaire dans quelqu'une des armées Espagnoles. Cette nation avoit alors deux théâtres sur lesquels les jeunes gens qui cherchoient à se distinguer pouvoient déployer leur valeur : l'un étoit l'Italie où commandoit Gonsalve de Cordoue ; l'autre étoit le nouveau monde. Cortès choisit le premier ; mais une maladie l'empêcha de s'embarquer avec

1518. Il choisit Cortès pour la commander.

1518. un corps de troupes qu'on envoyoit à Naples. Ce contre-temps lui fit tourner ses vues du côté de l'Amérique où il étoit d'ailleurs attiré par l'espérance d'être protégé par Ovando, Gouverneur d'Hispaniola, & son parent (1). A son arrivée à Saint-Domingue, en 1504, il fut accueilli comme il s'y étoit attendu, & le Gouverneur l'employa dans plusieurs places honorables & lucratives; mais c'étoit peu pour son ambition. En 1511, il sollicita la permission d'accompagner Diego Velasquès dans son expédition de Cuba. Il s'y distingua tellement, que, malgré quelques disputes violentes avec Velasquès, occasionnées par des causes trop peu importantes pour que nous en occupions nos Lecteurs, il obtint à la fin

(1) Cortès se proposoit de suivre Ovando lorsqu'il partit pour son Gouvernement en 1502; mais il fut retenu par un accident. Comme il cherchoit pendant une nuit fort obscure à entrer par la fenêtre dans la chambre à coucher d'une Dame avec qui il avoit une intrigue, un vieux mur sur lequel il étoit monté, s'écroula, & Cortès fut si grièvement blessé, qu'il lui fut impossible de faire le voyage. *Gomera*, *Cronica de la Nueva-Espagna*, c. 1.

ſes bonnes graces & une ample conceſſion de terres & d'Indiens, ſorte de récompenſe qu'on accordoit alors ordinairement aux aventuriers du nouveau monde (1). 1518.

Quoique Cortès n'eût pas juſques-là commandé en chef, les qualités qu'il avoit montrées en différentes occaſions difficiles, donnoient les plus grandes eſpérances, & tournoient vers lui tous les yeux de ſes compatriotes, comme ſur un homme capable des plus grandes choſes. L'ardeur de la jeuneſſe, en trouvant des objets & des occupations propres à l'exercer, s'étoit calmée par degrés, & s'étoit tournée en une activité infatigable. L'impétuoſité de ſon caractere, contenue par la diſcipline, & adoucie par le commerce de ſes égaux, n'étoit plus que la mâle franchiſe d'un ſoldat. Ces qualités étoient accompagnées d'une prudence calme dans ſes plans, d'une vigueur ſoutenue dans l'exécution, & ce qui eſt le caractere des génies ſupérieurs, de l'art de

(1) Gomera, *Chron. chap.* 1, 2, 3.

1518. gagner la confiance, & de gouverner l'esprit des hommes. Il joignoit enfin à tout cela les dons de la nature qui frappent le vulgaire, & attirent le respect, une figure agréable, une adresse extraordinaire dans les exercices militaires, & une constitution robuste capable de soutenir les plus grandes fatigues.

Aussi-tôt que les deux confidents de Velasquès lui eurent proposé Cortès, le Gouverneur crut avoir trouvé ce qu'il cherchoit en vain depuis si long-temps, un homme doué du talent de commander, & qui ne fût pas pour lui un objet de jalousie. Il imaginoit que le rang & la fortune de Cortès ne lui permettroient pas d'aspirer à l'indépendance. Il avoit lieu de croire que la facilité avec laquelle il avoit oublié lui-même ses anciens différends avec Cortès, & les graces récentes qu'il venoit de lui accorder, lui avoient gagné sa bienveillance; il se flattoit enfin qu'une nouvelle marque de confiance aussi honorable, & à laquelle Cortès ne pouvoit guere s'attendre, acheveroit de le lui attacher pour toujours.

Cortès reçut ſa commiſſion avec les plus vives expreſſions de reſpect & de reconnoiſſance pour le Gouverneur. Il arbora ſur le champ ſon drapeau à la porte de ſa maiſon, ſe montra dans un appareil militaire, & prit toutes les marques de ſa nouvelle dignité. Il employa enſuite toute ſon activité & tout ſon crédit à déterminer pluſieurs de ſes amis à le ſuivre, & à preſſer les préparatifs de ſon voyage. Tous ſes fonds & tout l'argent qu'il put recueillir, en hypothéquant ſes terres & ſes Indiens, furent employés à acheter des munitions de guerre & des proviſions, ou à fournir aux beſoins de ceux de ſes Officiers qui ne pouvoient pas s'équiper d'une maniere convenable à leur rang (1). Toute innoncente & même louable que fût cette conduite, les

1518.

Il en devient bientôt jaloux.

(1) Cortès avoit deux mille pezos entre les mains d'André Duero, & en avoit emprunté quatre mille. Ces deux ſommes réunies font environ vingt-trois mille ſept cents cinquante livres tournois; mais la cherté des denrées en Amérique y rendoit cette ſomme fort modique. *Herrera, Decad.* 2, *Lib. III*, *c.* 2, *B. Diaz*, *c.* 20.

concurrents auxquels il avoit été pré-
1518. féré parvinrent à y donner une tour-
nure défavorable. Ils le repréſente-
rent comme travaillant ſans beau-
coup de déguiſement à ſe donner un
empire abſolu ſur les troupes, & cher-
chant à s'aſſurer leur reſpect & leur
dévouement par l'oſtentation d'une
libéralité intéreſſée. Ils rappellerent
à Velaſquès ſes anciens démêlés avec
l'homme à qui il venoit imprudem-
ment de montrer une ſi grande con-
fiance, & lui prédirent que Cortès ſe
ſerviroit de ſon nouveau pouvoir
bien plutôt pour venger les injures
anciennes qu'il avoit eſſuyées, que
pour reconnoître le bienfait qu'il ve-
noit de recevoir. Ces inſinuations fi-
rent des impreſſions ſi profondes ſur
l'eſprit ſoupçonneux du Gouverneur,
que Cortès reconnut bientôt dans ſa
conduite les marques de la défiance
& du refroidiſſement; & d'après les
conſeils de ſes amis Larès & Duero,
il hâta ſon départ avant que les diſ-
poſitions du Gouverneur achevaſſent
de ſe confirmer, & d'éclater avec
violence. Connoiſſant tout le dan-
ger d'un retardement, il preſſa ſes

préparatifs avec tant de promptitude, qu'il mit à la voile de Saint-Iago de Cuba le 18 Novembre. Velasquès l'accompagnant au rivage, & prenant congé de lui avec l'apparence de la confiance & de l'amitié, quoiqu'il eût chargé quelques-uns des Officiers d'avoir toujours l'œil ouvert sur la conduite de leur Commandant (1). 1518.

Cortès alla descendre à la Trinité, petit établissement sur la même côte que Saint-Iago. Là il fut joint par plusieurs aventuriers, & reçut un renfort de munitions de guerre & de bouche dont il étoit assez mal pourvu. A peine avoit-il quitté Saint-Iago, que la jalousie qui s'étoit emparée de l'ame de Velasquès, s'accrut au point de ne pouvoir plus se contenir. L'armement n'étant plus sous ses yeux & à ses ordres, il sentoit que son pouvoir avoit cessé, & que celui de Cortès devenoit plus absolu. Son imagination grossissoit toutes les circonstances qui avoient auparavant excité ses soupçons. Les rivaux de Cortès

Il veut lui ôter sa commission.

(1) Gomera, *Chron. chap.* 7. B. Diaz, *chap.* 20.

1518. ramenoient avec adresse Velasquès sur toutes les réflexions qui pouvoient augmenter ses craintes ; ils appellerent même la superstition à leur secours ; & avec autant d'adresse que de méchanceté, ils surent faire servir les prédictions d'un astrologue à porter ses allarmes au plus haut degré. Le concours de tant de moyens produisit l'effet qu'on en attendoit. Velasquès se repentit amérement de la confiance imprudente qu'il avoit mise en un homme dont la fidélité lui paroissoit si suspecte, & dépêcha en hâte des instructions à Verdugo, principal Magistrat à la Trinité, avec des ordres pour ôter à Cortès sa commission : mais celui-ci avoit déja si bien gagné l'estime & la confiance de ses troupes, & se trouva si assuré de leur zele, qu'en employant tantôt la séduction & tantôt la menace, il obtint la permission de quitter la Trinité sans que les ordres de Velasquès fussent exécutés.

Et le faire arrêter. De la Trinité, Cortès fit voile vers la Havane, pour lever encore des soldats, & achever d'approvisionner sa flotte. Là plusieurs Espagnols de dis-

tinction se déterminerent à le suivre, & s'engagerent à fournir le reste des approvisionnements qui lui manquoient. Mais comme il leur falloit du temps pour remplir leurs engagements, Velasquès, convaincu qu'il ne devoit plus compter sur un homme à qui il avoit fait connoître si ouvertement sa défiance, voulut profiter de l'intervalle que lui donnoit ce retardement pour tenter encore de dépouiller Cortès de son commandement. Il se plaignit hautement de la conduite de Verdugo, l'accusant d'une foiblesse puérile, ou d'une trahison manifeste, pour avoir permis à Cortès de sortir de la Trinité. Pour mieux s'assurer de l'exécution de son dessein, il envoya un homme de confiance à la Havane, chargé de remettre à Pedro Barba, son Lieutenant dans cette colonie, l'ordre positif d'arrêter sur le champ Cortès, de l'envoyer prisonnier à Saint-Iago, sous une bonne escorte, & de suspendre le départ de la flotte jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres ultérieurs. Il écrivit en même-temps aux principaux Officiers pour leur commander d'assister Barba dans l'exécution des ordres

1518.

1518. qu'il lui envoyoit. Mais avant l'arrivée de son messager, un Moine de Saint-François avoit fait passer la nouvelle de ce qui se tramoit, à Barthelemi d'Olmedo, Religieux de son Ordre, aumônier de la flotte de Cortès.

Cortès déconcerte les desseins de Velasquès & continue ses préparatifs.

Cortès, averti du danger, eut le temps de prendre ses précautions. La premiere fut d'éloigner de la Havane sous quelque prétexte, Diego de Ordaz, Officier d'un mérite distingué, mais que son attachement pour Velasquès devoit lui rendre suspect. Il lui donna le commandement d'un vaisseau destiné à aller prendre quelques vivres dans un petit havre par-delà le cap Antoine, & sut ainsi l'éloigner sans paroître soupçonner sa fidélité. Après son départ, Cortès ne cacha plus à ses troupes les desseins de Velasquès. Comme les Officiers ainsi que les soldats avoient tous la plus grande impatience de commencer l'exécution d'une entreprise dans laquelle ils hasardoient toute leur fortune, ils furent étonnés & indignés de cette basse jalousie, à laquelle le Gouverneur vouloit sacrifier non-seulement l'honneur de leur Général,

mais toutes les eſpérances de gloire & de richeſſes qu'eux-mêmes avoient conçues. Ils ſupplierent tout d'une voix Cortès, de ne point abandonner la place à laquelle il avoit tant de droits, & de ne pas les priver d'un chef qu'ils avoient ſuivi avec une confiance ſi bien méritée. Enfin, ils lui offrirent de verſer tout leur ſang pour le défendre contre Velaſquès. Cortès céda aiſément à des inſtances qui n'avoient pour objet que de le déterminer à faire ce qu'il deſiroit lui-même avec ardeur. Il jura de ne jamais abandonner des ſoldats qui lui avoient donné des preuves ſi éclatantes de leur attachement, & leur promit de les conduire inceſſamment à cette riche contrée qui étoit depuis ſi long-temps l'objet de leurs penſées & de leurs deſirs.

1518.

Etat de ſes forces.

Tous les préparatifs étoient faits pour ſon départ; mais quoique les Eſpagnols de Cuba euſſent raſſemblé toutes leurs reſſources pour cette expédition; quoique chaque établiſſement y eût fourni des hommes & des proviſions; quoique le Gouverneur eût dépenſé des ſommes con-

1518. ſidérables, & que chaque aventurier eût employé tous ſes fonds & tout ſon crédit, on ne peut s'empêcher d'être étonné de la foibleſſe de l'armement, bien peu proportionné en effet à un auſſi grand objet que la conquête d'un vaſte Empire. La flotte conſiſtoit en onze vaiſſeaux, dont le plus grand, honoré du titre d'Amiral, n'étoit que de cent tonneaux; trois de ſoixante-dix ou quatre-vingts tonneaux; & ſept petites barques ſans ponts. Elle portoit ſix cents dix-ſept hommes, dont cinq cents huit ſoldats & cent neuf matelots & ouvriers. Les ſoldats étoient partagés en onze compagnies, ſelon le nombre des vaiſſeaux, chacune commandée par un Capitaine, qui avoit en même-temps le commandement du vaiſſeau, & celui des troupes quand elles ſeroient à terre (1).

(1) Les noms de ces braves Officiers dont il ſera ſouvent parlé dans cette Hiſtoire, ſont Juan Velaſquès de Leon, Alonſo Hernandès Portocarrero, Franciſco de Montejo, Chriſtoval de Olid, Juan d'Eſcalante, Franciſco de Morla, Pedro de Alvarado, Franciſco de Salceda, Juan de Eſcobar, Ginès de Nortez. Cortès commandoit en perſonne le vaiſſeau amiral,

Comme l'usage des armes à feu parmi les nations de l'Europe étoit encore récent, & qu'on n'en donnoit dans les armées qu'à un petit nombre de bataillons d'infanterie bien disciplinée, il n'y avoit dans la troupe de Cortès que treize soldats, armés de mousquets, trente-deux d'arquebuses & le reste d'épées & de piques; au-lieu des armes défensives ordinaires, qui eussent été embarrassantes dans un pays chaud, les Espagnols avoient des cottes-d'armes de coton piqué, qu'on avoit reconnues être suffisantes pour garantir des fleches des Américains. Ils n'avoient que seize chevaux, dix petites pieces de campagne, & quatre fauconneaux (1).

1518.

C'est avec ces foibles moyens que Cortès mit à la voile pour aller faire la guerre à un Monarque dont les domaines étoient plus étendus que

10 Fév. 1519. Son départ de Cuba.

Francisco de Orozeo, Officier formé dans les guerres d'Italie, avoit le commandement de l'artillerie. Le premier pilote étoit d'une habileté éprouvée, & se nommoit Alaminos.

(1) B. Diaz, c. 19.

1519. tous ceux de la Couronne d'Efpagne. Comme l'enthoufiafme religieux fe trouvoit mêlé avec l'efprit de découverte & de conquête, & par une combinaifon plus étrange avec l'avidité même, dans toutes les entreprifes des Efpagnols, leurs étendards portoient une grande croix avec cette épigraphe : *Suivons la croix, car fous ce figne nous vaincrons.* Les compagnons de Cortès auffi avides de piller le riche pays qu'ils alloient chercher, que zélés pour y établir la foi chrétienne, étoient tellement animés de ces deux paffions, qu'ils fe mirent en mer, non pas avec l'inquiétude que doit exciter naturellement une expédition fi périlleufe, mais avec cette confiance qui naît de la certitude du fuccès & de l'affurance d'être protégée par le Ciel.

Il touche à Cozumel.

Cortès, déterminé à vifiter tous les endroits où Grijalva avoit été, porta directement à l'ifle de Cozumel. Là il eut le bonheur de racheter des Indiens, Jérôme d'Aquilar, Efpagnol, qui avoit été huit ans prifonnier parmi eux. Cet homme qui avoit appris parfaitement une dia-

lecte de la langue de cette partie de l'Amérique, répandue dans une grande étendue de pays, & qui avoit d'ailleurs de la prudence & de l'adresse, fut extrêmement utile à Cortès en qualité d'interprete. De Cozumel, Cortès s'avança à Tabasco, dans l'espérance d'y être aussi bien reçu que Grijalva l'avoit été, & d'en retirer une aussi grande quantité d'or. Mais la disposition des habitants étoit entiérement changée pour des raisons qu'on ne connoît pas. Après beaucoup de tentatives pour les gagner, il fut obligé d'employer la violence. Quoique les Indiens fussent nombreux & qu'ils attaquassent avec beaucoup de courage, ils furent battus avec un grand carnage en différentes actions. Les pertes qu'ils firent, l'étonnement & la terreur que leur inspirerent les effets destructeurs des armes à feu, enfin l'aspect effrayant des chevaux dans le combat, déconcerterent leur courage, & les forcerent à demander la paix. Ils reconnurent le Roi de Castille pour leur Souverain, & donnerent à Cortès, des provisions, des habits de coton, un peu

1519.

d'or & vingt femmes esclaves (1).

1519. Cortès continua sa course à l'Ouest, sans perdre, autant qu'il le pouvoit, le

(1) Les Espagnols ne perdirent dans ces différents combats que deux hommes ; mais il y en eut un grand nombre de blessés. Quoiqu'il ne fût pas nécessaire de recourir à une cause surnaturelle pour rendre compte de leurs victoires éclatantes & des pertes peu considérables qu'ils faisoient, les Espagnols n'ont pas manqué d'attribuer ces succès à Saint-Jacques, leur patron, qui combattoit, disent-ils, à la tête de leurs troupes, & dont le courage décidoit du destin des batailles. Gomera est le premier qui ait parlé de cette apparition. On ne peut que s'amuser de l'embarras de B. Diaz del Castillo, flottant entre la crédulité qui lui fait ajouter foi à cette histoire, & sa véracité naturelle qui ne lui permet pas de l'affirmer. » J'avoue, dit-il, que nous devons tous nos exploits & toutes nos victoires à notre Seigneur J. C., & qu'à cette bataille le nombre des Indiens étoit si supérieur à celui des Espagnols, que si chacun d'eux eût seulement jetté une poignée de terre, ils nous auroient tous enterrés, si la miséricorde de Dieu ne nous eût pas protégés. Il se peut que la personne que Gomera dit être apparue sur un cheval gris pommelé, ait été Monseigneur l'Apôtre S. Jacques, ou Monseigneur S. Pierre, & qu'il ne m'ait pas été permis de le voir, parce que j'étois un trop grand pécheur. Je me souviens d'avoir vu François de Morla monté sur un pareil cheval ; mais un misérable mortel comme moi ne méritoit pas, sans doute, de voir un de

le rivage de vue, afin d'obſerver le pays; mais il ne put trouver aucune place propre au débarquement, juſqu'à ce qu'il fût arrivé à Saint-Jean d'Ulloa (1). Comme il entroit dans le havre, un grand canot rempli d'Indiens, parmi leſquels deux ſembloient être des perſonnes de diſtinction, s'approcha de ſon vaiſſeau avec des ſignes de paix & d'amitié. Les Indiens vinrent à ſon bord ſans crainte & ſans défiance, & lui adreſſerent d'un air très-reſpectueux un diſcours qu'Aguilar n'entendit point. Cortès ſe trouva très-embarraſſé d'un incident dont il prévit toutes les conſéquences. Il commença à craindre pour le grand projet qu'il méditoit, les lenteurs & l'incertitude que cauſeroient néceſſairement l'impoſſibilité de communiquer ſes idées autrement 1519.

de ces ſaints Apôtres. Il ſe peut que Dieu ait voulu que les choſes ſe ſoient paſſées comme Gomera le dit; mais avant d'avoir lu ſa chronique, je n'avois jamais entendu dire par les Conquérants de l'Inde que rien de pareil fût arrivé, *c.* 34.

(1) B. Diaz, *chap.* 31, 36. Gomera, *Chron. c.* 18, 23. Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *c.* 11, *&c.*

1519. que par le ſecours imparfait des ſignes & des geſtes ; mais il ne demeura pas long-temps dans cette inquiétude. Un heureux haſard ſuppléa à ce que toute ſa ſagacité n'auroit pu faire. Une des femmes eſclaves qu'il avoit eues du Cacique de Tabaſco, ſe trouvant préſente à l'entrevue de Cortès & de ſes nouveaux hôtes, apperçut ſon embarras & la confuſion d'Aguilar ; & comme elle entendoit parfaitement la langue Mexicaine, elle expliqua dans la langue Yucata qu'Aguilar entendoit, ce que diſoient les Indiens. Cette femme, connue dans la ſuite ſous le nom de Dona Marina, & qui fait une ſi grande figure dans l'hiſtoire du nouveau monde, où les plus grands événements ſont preſque toujours l'effet de très-petites cauſes, étoit née dans une des Provinces de l'Empire du Mexique. Après avoir été faite eſclave dans une guerre, & avoir éprouvé diverſes aventures, elle étoit tombée entre les mains des peuples de Tabaſco, & avoit vécu aſſez long-temps parmi eux pour apprendre leur langue ſans oublier la ſienne. Quoi-

que cette maniere de converſer par l'entremiſe de deux interprêtes fût très-fatiguante & très-ennuyeuſe, Cortès fut ravi d'avoir découvert ce moyen de communiquer avec les habitants d'un pays où il vouloit pénétrer; & dans les tranſports de ſa joie, il regarda cet événement comme une marque éclatante des ſecours de la Providence en ſa faveur (1). 1519.

Il apprit alors que les deux perſonnes qu'il avoit reçues à ſon bord étoient députés de Pilpatoë & de Teutilé, l'un Gouverneur de la Province à laquelle il abordoit, & qui étoit ſoumiſe à un grand Monarque appellé Montézuma, l'autre Commandant de ſes troupes: ces députés étoient envoyés pour s'informer des intentions de Cortès en viſitant leur côte, & pour lui offrir les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin pour continuer ſa route. L'air de ces Indiens & les intentions exprimées dans leur meſſage, frapperent Cortès. Il

(1) B. Diaz, *c.* 37, 38, 39. Gomera, *Chron. c.* 25, 26. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *c.* 4.

1519. les assura dans les termes les plus respectueux qu'il abordoit chez eux avec des sentiments d'amitié, qu'il venoit faire des propositions d'une grande importance au bien du Prince & de son Royaume, & qu'il les exposeroit en personne au Gouverneur & au Général. Le lendemain au matin, sans attendre de réponse, il débarqua ses troupes, ses chevaux & son artillerie; & ayant choisi un terrein convenable, il commença à y élever des baraques, & à en faire un camp fortifié. Les Indiens, au-lieu de s'opposer à l'entrée de ces hôtes qui devoient être un jour les destructeurs de leur pays, les aiderent dans toutes les opérations de leur débarquement, avec un empressement dont ils ont eu depuis tant de raison de se repentir.

Sa premiere entrevue avec les Mexicains.

Le jour suivant, Pilpatoë & Teutilé vinrent au camp avec une nombreuse suite, & Cortès les regardant comme les Ministres d'un grand Roi, les reçut avec beaucoup plus d'égards que les Espagnols n'avoient coutume d'en marquer aux petits Caciques avec lesquels ils traitoient. Il leur apprit

qu'il venoit en qualité d'Ambaſſadeur de Dom Charles d'Autriche, Roi de Caſtille, & le plus puiſſant Monarque de l'Eſt, & qu'il étoit chargé de propoſitions d'une telle importance, qu'il ne pouvoit les communiquer qu'à Montézuma lui-même; & il leur demanda de le conduire en ſa préſence ſans perdre de temps. Les Officiers Mexicains ne purent cacher la peine que leur faiſoit une demande qu'ils prévoyoient devoir être fort mal reçue de leur Souverain, dont l'eſprit étoit déja rempli d'inquiétudes & de craintes depuis les premieres nouvelles qu'il avoit appriſes de l'apparition des Eſpagnols ſur les côtes de ſon Empire. Mais avant d'entreprendre de diſſuader Cortès de ſon projet, ils s'efforcerent de gagner ſa bienveillance en le preſſant d'accepter des préſents qu'ils vouloient mettre à ſes pieds en qualité d'humbles eſclaves de Montézuma. On les lui offrit avec beaucoup d'appareil. Ils conſiſtoient en étoffes de coton fort belles, en plumes de différentes couleurs, & en ornements d'or & d'argent d'une valeur conſidérable & d'un

1519.

travail curieux. La vue de ces pré-
1519. ſents produiſit un effet bien différent de celui que ſe propoſoient les Mexicains. Elle accrut l'avidité des Eſpagnols, loin de la ſatisfaire, & leur inſpira une ſi vive impatience de devenir maîtres d'un pays qui produiſoit ces richeſſes, que Cortès ſe donnant à peine le temps d'écouter les raiſons par leſquelles Pilpatoë & Teutilé cherchoient à le détourner d'aller à la Capitale, & prenant un ton fier & décidé, il leur répéta qu'il vouloit avoir une audience du Roi lui-même. Pendant cette entrevue, quelques Peintres à la ſuite des chefs des Mexicains, avoient été occupés à deſſiner ſur des étoffes de coton blanches, les vaiſſeaux, les chevaux, l'artillerie, les ſoldats Eſpagnols, & tout ce qu'ils trouvoient de plus ſingulier. Cortès qui s'en apperçut, & qui apprit que ces deſſins devoient être envoyés à Montézuma, voulut donner à ce Prince une idée plus vraie & plus impoſante des objets étonnants qui ſe préſentoient pour la premiere fois à la vue des Indiens, & qu'aucun mot de leur langue ne

pouvoit rendre; pour cet effet, il 1519.
résolut de les rendre témoins d'un spectacle qui pût leur mieux faire connoître la bravoure de ses soldats & la force irrésistible de leurs armes. Il fit sonner l'allarme par les trompettes. En un instant, les troupes se mirent en bataille. L'infanterie exécuta plusieurs mouvements dans lesquels elle fit usage de ses différentes armes, & la cavalerie fit différentes évolutions pour montrer sa force & son agilité. L'artillerie enfin, dirigée sur les bois épais voisins du camp, fit un grand dégât dans les arbres. Les Mexicains virent d'abord les exercices militaires avec le silence & l'étonnement qui sont naturels lorsque l'esprit est frappé d'objets nouveaux qui paroissent redoutables; mais au bruit du canon, plusieurs s'enfuirent, d'autres tomberent de frayeur, & tous furent si épouvantés en voyant des hommes dont le pouvoir leur parut ressembler à celui des Dieux, que Cortès eut beaucoup de peine à les ramener & à les rassurer. Leurs Peintres employerent tout leur art à représenter ces nouveaux objets,

1519. & leur imagination à inventer des figures & des caracteres qui puſſent rendre les choſes extraordinaires dont ils venoient d'être les témoins.

Négociations avec Montézuma.

On dépêcha ſur le champ des couriers à Montézuma, chargés de lui remettre ces tableaux, & de lui faire le récit de ce qui s'étoit paſſé depuis l'arrivée des Eſpagnols. Cortès envoyoit en même-temps au Monarque quelques curioſités d'Europe de peu de valeur, mais qu'il crut pouvoir lui être agréables par leur nouveauté. Les Rois du Mexique, pour être inſtruits promptement de tout ce qui ſe paſſoit dans les parties les plus éloignées de leur vaſte Empire, avoient établi une police recherchée que l'Europe même ne connoiſſoit pas encore. Ils avoient en différents endroits, ſur les principales routes, des couriers qui, formés par l'éducation à une grande agilité, & ſe relevant les uns les autres à de médiocres diſtances, portoient les avis avec une célérité étonnante. Quoique la capitale où le Monarque faiſoit ſa réſidence fût diſtante de cent quatre-vingts milles de Saint-Jean d'Ullua,

les présents de Cortès furent portés à l'Empereur, & sa réponse rapportée en peu de jours. Les mêmes Officiers qui avoient jusques-là traité avec les Espagnols furent chargés de la réponse du Monarque; mais comme ils savoient combien les projets & les desirs du Général étoient opposés aux résolutions que venoit de prendre Montézuma, ils ne crurent pas devoir les notifier à Cortès sans avoir auparavant fait de nouveaux efforts pour l'adoucir. Afin de renouer la négociation, ils offrirent donc les présents qu'envoyoit Montézuma, & qui étoient portés par cent Indiens. La magnificence de ces dons répondoit à la grandeur du Monarque, & passoit de beaucoup toutes les idées que les Espagnols s'étoient faites jusqu'alors des richesses du Mexique. On les plaça sur des nattes étendues à terre dans un ordre qui les faisoit paroître avec plus d'avantage. Cortès & ses gens virent avec admiration les différentes productions de l'industrie du pays; des étoffes de coton si belles, & d'un tissu si fin, qu'elles égaloient les soieries; des

1519.

Les présents.

tableaux repréſentant des animaux ; 1519. des arbres & d'autres objets qui n'étoient formés que de plumes de différentes couleurs, employées avec aſſez d'adreſſe & d'élégance pour le diſputer aux ouvrages du pinceau pour la vérité & la beauté de l'imitation. Mais ce qui attira ſur-tout leurs regards, ce furent deux grands plats de forme circulaire, l'un d'or maſſif, repréſentant le ſoleil, l'autre d'argent, emblême de la lune (1). Il y avoit en outre des bracelets, des colliers, des anneaux, & d'autres

(1) Pluſieurs Hiſtoriens Eſpagnols rapportent ce fait comme s'ils vouloient faire croire que les Indiens chargés de ces préſents, les avoient apportés de la capitale dans un auſſi court eſpace de temps que les couriers en avoient mis à faire leur voyage. Cela n'eſt pas croyable, & Gomera rapporte une circonſtance qui prouve qu'il ne s'eſt rien paſſé d'extraordinaire dans cette occaſion. Ce riche préſent qui avoit été préparé pour Grijalva lorſqu'il débarqua au même endroit quelques mois auparavant, ſe trouvoit tout prêt, lorſque Montézuma envoya des ordres pour le donner. *Gomera, Cron. c. 27, pag. 28.*

Suivant B. Diaz del Caſtillo, le plat d'argent qui repréſentoit la lune, valoit ſeul plus de vingt mille pezos; ce qui fait environ cent douze mille cinq cents livres tournois.

bijoux d'or; & afin que les Eſpagnols puſſent prendre une idée complete de toutes les richeſſes que fourniſſoit le pays, des boîtes remplies de perles, de pierres précieuſes, de grains d'or non-travaillés & tels qu'on les trouvoit dans les mines & les rivieres. Cortès reçut ces préſents avec les démonſtrations d'un reſpect profond pour le Prince qui les lui envoyoit. Mais quand les Mexicains, croyant déſormais leur négociation plus facile, lui firent ſavoir que quoique l'Empereur lui eût envoyé ces préſents comme une marque des égards qu'il avoit pour le Prince que Cortès repréſentoit, il ne conſentoit point à ce que des troupes étrangeres approchaſſent davantage de ſa capitale, ou même demeuraſſent plus long-temps dans ſes domaines, le Général Eſpagnol déclara plus poſitivement encore qu'auparavant, qu'il ne ſe relâcheroit point de ſa premiere demande, & qu'il ne pourroit ſans honte retourner auprès de ſon Souverain, s'il n'avoit été admis en la préſence du Prince qu'il étoit venu viſiter de ſa part. Les Mexicains, étonnés

1519.

1519. nés de voir un homme qui osoit s'opposer à une volonté qu'ils étoient accoutumés à regarder comme irrésistible, effrayés en même-temps du danger de précipiter leur pays dans une guerre ouverte avec de si terribles ennemis, demanderent & obtinrent de Cortès la promesse qu'il resteroit dans son camp jusqu'au retour d'un messager qu'ils envoyoient à Montézuma pour recevoir de nouveaux ordres (1).

La fermeté avec laquelle Cortès persistoit dans sa résolution devoit naturellement conduire la négociation entre lui & l'Empereur à une prompte issue, puisqu'elle ne laissoit à celui-ci d'autre parti que de recevoir les Espagnols avec une confiance entiere, ou de les traiter ouvertement en ennemis. Ce dernier parti étoit celui auquel il y avoit lieu de s'attendre de la part d'un Monarque hautain & puissant. L'Empire du Mexique étoit alors à un point

---

(1) B. Diaz, c. 39. Gomera *Chron.* c. 27. Herrera, *Decad.* 2, *Lib.* V, *cap.* 5. 6.

de grandeur auquel n'a peut-être atteint aucune grande ſociété policée en ſi peu de temps. Quoiqu'il ne ſubſiſtât que depuis cent trente ans, ſa domination s'étendoit du Nord à la mer du Sud, ſur un territoire de plus de cinq cents lieues de l'Eſt à l'Oueſt, & de plus de deux cents lieues du Sud au Nord, & comprenoit des Provinces qui, en fertilité, en population, en richeſſes, ne le cédoient à aucun des pays de la Zone torride. La nation étoit guerriere & entreprenante, l'autorité du Monarque illimitée, & ſes revenus conſidérables. Si avec les forces qu'on pouvoit réunir en un moment dans un tel Empire, Montézuma fût tombé ſur les Eſpagnols lorſqu'ils étoient encore campés ſur une côte ſtérile & mal-ſaine, ſans aucun allié dans le pays, ſans place de retraite, ſans proviſions, malgré tous les avantages de leur diſcipline & de leurs armes, ils n'auroient pu réſiſter à un pareil choc; ou ils auroient péri dans un combat ſi inégal, ou ils auroient abandonné leur entrepriſe. 1519.

Caractere du Monarque.

La puiſſance de Montézuma le met-

1519. toit en état de prendre ce parti vigoureux, & ſon caractere même ſembloit l'y porter. De tous les Princes qui avoient tenu le ſceptre du Mexique, il étoit le plus haut, le plus violent & le plus éloigné de ſouffrir la moindre réſiſtance à ſes volontés. Ses ſujets le voyoient avec crainte, & ſes ennemis avec terreur. Il gouvernoit les premiers avec une ſévérité terrible; mais ils avoient une ſi grande opinion de ſon habileté, qu'ils étoient forcés à le reſpecter; & les victoires nombreuſes qu'il avoit remportées ſur ſes ennemis avoient répandu au loin la terreur de ſes armes, & avoit ajouté pluſieurs grandes Provinces à ſon Empire. Mais quoiqu'il eût peut-être aſſez de talents pour gouverner le Mexique dans l'état de civiliſation imparfaite où étoit cet Empire, & dans le cours ordinaire des choſes, ces talents étoient bien inſuffiſants pour une conjoncture ſi extraordinaire, & ne le mettoient pas en état de ſe décider avec la juſteſſe & la promptitude néceſſaires dans un moment ſi critique.

Sa perplexité & Depuis que les Eſpagnols avoient

paru ſur la côte, il avoit laiſſé voir tous les ſymptômes de l'embarras & de la crainte. Au-lieu de prendre les réſolutions que devoient lui inſpirer le ſentiment de ſon pouvoir & le ſouvenir de ſes premiers exploits, il avoit mis dans toutes ſes délibérations une inquiétude & une indéciſion qui n'échapperent pas aux derniers de ſes Courtiſans. La perplexité & le trouble de Montézuma, auſſi-bien que le découragement de ſes ſujets, n'étoient pas ſeulement l'effet de la préſence des Eſpagnols & de la terreur de leurs armes. On les attribue à des cauſes plus éloignées. Si l'on en croit les premiers Hiſtoriens Eſpagnols & les plus eſtimés, il y avoit parmi les Américains une opinion preſque univerſelle que quelque grande calamité les menaçoit, & leur ſeroit apportée par une race de Conquérants redoutables, venant des régions de l'Eſt pour dévaſter leur contrée. On ne peut pas ſavoir ſi cette crainte étoit l'effet du ſouvenir de quelque grand bouleverſement de cette partie du globe, qui auroit frappé l'eſprit de ſes habitants de crain-

1519. ſes terreurs à l'arrivée des Eſpagnols ſur les côtes.

1519. tes superstitieuses sur l'avenir, ou seulement l'effet de l'étonnement que causoit la premiere vue de cette race d'hommes nouveaux qui se montroient aux Mexicains. Quoi qu'il en soit, comme cette nation étoit plus superstitieuse qu'aucune autre du nouveau monde, on y fut fortement frappé de l'apparition des Espagnols. On se les représenta comme les instruments destinés à accomplir la fatale révolution qui menaçoit le Mexique. Dans de pareilles circonstances, on conçoit plus facilement comment une poignée d'aventuriers put porter l'allarme au cœur du Monarque d'un grand Empire & de tous ses sujets (1).

Il continue à négocier.

Cependant lorsque le messager arrivé du camp Espagnol, apporta la nouvelle que Cortès persistant dans sa premiere demande, refusoit d'obéir à l'ordre qui lui enjoignoit de quitter le pays, Montézuma, malgré

(1) Cortès, *Relatione seconda*, *ap.* Ramus, III, 234, 235. Herrera, *decad.* 2, *Lib. III*, *cap.* 1, *Lib. V*, *c.* 11., *Lib. VII*, *cap.* 6. Gomera, *Chron. c.* 66, 92, 144.

ſes terreurs, montra un moment de réſolution ; & dans un tranſport de colere naturel à un Prince orgueilleux, qui n'avoit jamais rencontré d'obſtacle à ſes volontés, il menaça de ſacrifier à ſes Dieux ces inſolents étrangers. Mais ſes incertitudes & ſes craintes revinrent bientôt, & au-lieu de donner des ordres pour mettre ſes menaces à exécution, il appella encore ſes Miniſtres pour conſulter & prendre leur avis. Des hommes aſſemblés pour délibérer dans un moment où il faudroit agir, ne prennent jamais que des meſures lentes & foibles. Le réſultat du Conſeil ne fut point d'employer ſur le champ les moyens efficaces de repouſſer l'ennemi ; on ſe contenta d'envoyer à Cortès des ordres plus poſitifs de quitter le pays, accompagnés fort imprudemment, ſans doute, d'un préſent aſſez conſidérable pour offrir aux Eſpagnols un nouveau motif de s'y établir. 1519.

Ceux-ci étoient cependant inquiets & incertains ſur le parti qu'ils avoient à prendre. D'après ce qu'ils avoient déja vu de la richeſſe du pays, plu- Incertitudes & craintes des Eſpagnols.

1519. ſieurs d'entr'eux s'en formoient des idées ſi exagérées, qu'ils étoient déterminés à braver toutes les difficultés & tous les dangers pour achever une conquête qui devoit les mettre en poſſeſſion de tréſors inépuiſables. D'autres jugeant de la force de l'Empire du Mexique par ſes richeſſes mêmes, aſſurés par pluſieurs obſervations que ce pays avoit une forme réguliere de gouvernement, prétendoient que c'étoit une folie véritable que d'attaquer un ſi grand Etat avec une poignée d'hommes, manquant de proviſions, affoiblis déja par les maladies particulieres au climat qui en avoient fait périr pluſieurs, & ſans avoir d'ailleurs l'appui d'aucune alliance dans le pays (1). Cortès applaudiſſoit ſecrétement à ceux qui tenoient pour les réſolutions hardies; il encourageoit des eſpérances romaneſques qui lui étoient communes avec eux, & qui concouroient à l'exécution des plans qu'il avoit concertés.

Depuis le moment où les ſoup-

(1) B. Diaz, *c.* 40.

çons de Velasquès s'étoient déclarés, & où il avoit tenté de dépouiller Cortès de l'autorité qu'il lui avoit confiée, celui-ci avoit senti la nécessité de n'avoir plus avec le Gouverneur de Cuba aucune liaison, dans la juste crainte de voir traverser toutes ses opérations; il ne demandoit même qu'une occasion d'en venir à une rupture ouverte. Dans cette vue, il n'avoit rien négligé pour s'assurer de ses soldats. Ses talents pour le commandement lui mériterent aisément leur estime, & il ne lui fut pas plus difficile d'acquérir leur affection. Parmi des aventuriers de même rang, faisant la guerre à leurs dépens, la dignité de chef n'élevoit pas un Général assez au-dessus de ceux qui étoient sous ses ordres, pour ne pas établir entre eux un commerce continuel. Cortès sut profiter de cette circonstance pour s'insinuer dans leur esprit par des manieres affables & par des préférences adroites, en permettant à quelques-uns de commercer pour leur compte avec les Indiens (1); enfin, en enflammant les

1519. Plan de Cortès.

(1) Ce commercé particulier étoit directe-

1519. espérances de tous, il s'attacha tellement la plus grande partie de ses soldats, qu'ils oublierent presque que l'armement avoit été fait sous l'autorité & aux dépens d'un autre que Cortès.

Son adresse à l'exécution.

Pendant que le Général Espagnol conduisoit ainsi ses projets, Teutilé arriva avec le présent de Montézuma & un nouvel ordre pour que les étrangers eussent à quitter sur le champ ses Etats. Mais lorsque le Général renouvella la demande d'une audience de l'Empereur, le Mexicain le quitta brusquement, & sortit de son camp avec des regards & des gestes qui exprimoient toute sa surprise & tout son ressentiment. Le lendemain au matin, il ne parut aucun des Indiens qui avoient coutume de fréquenter le camp en grand nombre, & d'y apporter des provisions qu'ils

---

ment contraire aux instructions de Velasquès, qui portoient que tout le produit d'un commerce quelconque seroit versé dans la caisse commune. Mais il paroît que les soldats avoient chacun une pacotille de bagatelles propres à un petit trafic avec les Indiens, & que Cortès, pour gagner leur amitié, encourageoit cet échange clandestin. *B. Diaz*, c. 41.

échangeoient avec les ſoldats. Tout commerce parut ceſſer, & on s'attendoit à tout moment à voir commencer les hoſtilités. Cet événement, quoiqu'on eût dû le prévoir, cauſa parmi les Eſpagnols une conſternation ſubite qui enhardit les partiſans de Velaſquès, non-ſeulement à murmurer & à cabaler contre le Général, mais à charger l'un d'entr'eux de lui faire des remontrances ſur l'imprudence qu'il y avoit à tenter la conquête d'un grand Empire avec des forces ſi inſuffiſantes, & de le preſſer de retourner à Cuba pour y ravitailler ſa flotte, & y augmenter ſon armée. Diego de Ordaz, un de ſes principaux Officiers, chargé de cette commiſſion par les mécontents, s'en acquitta avec toute la liberté & la groſſiéreté d'un ſoldat, en lui aſſurant qu'il exprimoit le ſentiment de toute l'armée. Cortès l'écoute ſans la moindre apparence d'émotion ; & comme il connoiſſoit fort bien les diſpoſitions & le caractere de ſes ſoldats, & qu'il prévoyoit la maniere dont ils recevroient une propoſition qui renverſoit en un inſtant toutes

1519.

1519. les belles eſpérances qu'ils avoient juſques-là nourries, il porta la diſſimulation juſqu'à paroître abandonner ſes propres meſures pour ſe prêter aux repréſentations d'Ordaz, & il donna des ordres pour que l'armée ſe tînt prête le jour ſuivant à ſe rembarquer pour Cuba. Dès que cette réſolution fut connue, les aventuriers fruſtrés de leurs eſpérances ſe plaignirent & menacerent. Les émiſſaires de Cortès ſe joignant à eux, enflammerent leur dépit. La fermentation devint générale. Tout le camp étoit prêt à ſe mutiner ; tous demandoient avec empreſſement à voir le Général. Cortès ne ſe fit pas preſſer long-temps. A ſa vue ils exprimerent tout d'une voix l'étonnement & l'indignation que leur cauſoient les ordres qu'ils venoient de recevoir. Il étoit honteux, diſoient-ils, pour des Caſtillans, de s'effrayer au premier aſpect du danger, & infâme de fuir avant que l'ennemi ſe fût même montré. Quant à eux, ils étoient déterminés à ne pas abandonner une entrepriſe qui avoit été heureuſe juſqu'à ce moment, & qui tendoit ſi mani-

feftement à répandre la connoiffance de la Religion, & à procurer à leur patrie tant de gloire & d'avantages. Heureux de marcher fous les ordres de Cortès, ils étoient difpofés à le fuivre au travers de tous les dangers pour former un établiffement, & recueillir les tréfors qui faifoient depuis fi long-temps l'objet de leurs defirs; mais s'il vouloit retourner à Cuba, & céder honteufement toute fa gloire & fes efpérances à un rival envieux, ils fe choifiroient dans le moment même un autre Général qui les guideroit dans le chemin de la gloire qu'il n'avoit pas le courage de fuivre. 1519.

Cortès, enchanté de leur ardeur, ne s'offenfa point de la hardieffe avec laquelle ils énonçoient des fentiments que lui-même avoit infpirés, & dont à la chaleur de leurs expreffions il voyoit combien ils étoient pénétrés. Il affecta cependant d'être furpris de ce qu'il entendoit. Il déclara qu'il n'avoit donné l'ordre pour le rembarquement que d'après la perfuafion que c'étoit-là le defir général des troupes; qu'il avoit facrifié en cela fa propre opinion par déférence

1519. pour celle qu'il croyoit être la leur; qu'il avoit toujours eu le dessein de former un établissement sur la côte, pour pénétrer ensuite dans l'intérieur du pays; qu'on l'avoit trompé en lui persuadant que leurs vues étoient différentes des siennes; qu'il les voyoit avec une grande satisfaction pleins de ce courage qui devoit animer tout véritable Espagnol; que cette certitude alloit lui faire reprendre son premier plan avec une ardeur nouvelle, & qu'il étoit très-assuré de les conduire par le chemin de la victoire à la fortune que leur valeur méritoit. A cette déclaration de Cortès, on répondit par des applaudissements & des cris de joie. La résolution parut unanime & prise d'un consentement universel; car ceux qui la condamnoient secretement furent obligés de se réunir au plus grand nombre dans les acclamations, tant pour cacher leur opposition au Général, que pour ne pas s'attirer de la part de leurs compagnons le reproche de lâcheté (1).

Sans

(1) B. Diaz, c. 40, 41, 42. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 6, 7.

Sans laisser à ses gens le temps de se refroidir ou de réfléchir sur le parti qu'on venoit de prendre, Cortès s'occupa sur le champ de l'exécution. Pour commencer l'établissement d'une colonie, il assembla les principaux de son armée, & d'après leur suffrage, il forma un conseil, & nomma des Magistrats qu'il revêtit de la plus grande autorité. Comme les hommes transportent naturellement les institutions de leurs gouvernements dans les nouveaux établissements qu'ils forment, la colonie fut établie sur le modele de l'administration Espagnole. Les Magistrats furent distingués par les mêmes noms & les mêmes marques de dignité, & eurent les mêmes emplois. On ne choisit pour remplir les places que ceux des compagnons de Cortès qui lui étoient entiérement dévoués, & les actes de leur élection & de leur nomination furent dressés au nom du Roi sans y faire mention d'aucune dépendance de Velasquès. Les deux mobiles des Espagnols dans toutes leurs entreprises au nouveau monde, l'avidité & l'enthousiasme religieux,

1519. Cortès établit une forme de gouvernement civil.

1519. ſemblent avoir ſuggéré à Cortès le nom qu'il donna à ſon établiſſement. Il l'appella la riche ville de la vraie croix : *Villa rica de la Vera-Cruz*.

Cortès réſigne ſa commiſſion.

La premiere aſſemblée du nouveau conſeil fut remarquable par un acte très-important. Dès qu'elle fut formée, Cortès fit demander la permiſſion de s'y préſenter; & s'approchant avec une contenance reſpectueuſe propre à relever la dignité du tribunal, & à donner un exemple de ſoumiſſion à ſon autorité, il commença un long diſcours dans lequel il employa beaucoup d'art, & dit les choſes les plus flatteuſes aux Magiſtrats qui entroient dans leurs nouvelles fonctions. Il fit d'abord obſerver qu'étant revêtus de l'autorité ſuprême ſur la colonie, il les conſidéroit comme exerçant toute celle du Souverain, & comme repréſentant ſa perſonne; qu'il ſe croiroit déſormais obligé de leur communiquer tout ce qu'il regarderoit comme intéreſſant le bien public, avec la même fidélité & le même zele que s'il s'adreſſoit à ſon maître même; que la ſûreté d'une colonie qui s'établiſſoit dans un grand Empire, dont

le Monarque montroit déja des dispositions ennemies, dépendoit des armes, & par conséquent de la subordination & de la bonne discipline parmi les troupes; qu'il avoit tenu d'abord son droit au commandement du Gouverneur de Cuba; mais que comme Velasquès avoit depuis longtemps révoqué sa commission, on pouvoit contester la légitimité de son pouvoir, & qu'il craignoit lui-même d'exercer une autorité qui ne seroit fondée que sur un titre vicieux, ou du moins équivoque; que la colonie ne pouvoit confier sa défense à des troupes autorisées à mettre en question le pouvoir du Général dans un moment critique, où l'obéissance implicite à ses ordres étoit absolument nécessaire; que toutes ces considérations le déterminoient à se démettre entre leurs mains de toute l'autorité qu'il pouvoit avoir, afin qu'ayant le droit de la conférer toute entiere à celui qu'ils choisiroient, ils donnassent à l'armée, au nom du Roi, un Général qui pût désormais la commander; que quant à lui, son dévouement à sa patrie étoit tel, qu'il

1519.

1519. se réduiroit, s'il étoit nécessaire, à n'être qu'un simple Officier; qu'il serviroit avec le même zele en cette qualité qu'en celle de Général, & prouveroit à ses compagnons de guerre que quoiqu'accoutumé à commander, il savoit aussi obéir. Son discours fini, il déposa sur la table du conseil la commission de Velasquès; & après avoir baisé son bâton de commandement, le remit entre les mains du Président, & se retira.

La délibération ne fut pas longue. Cortès avoit concerté toutes ses mesures avec ses partisans les plus fideles, & préparé avec beaucoup d'adresse les autres membres du conseil à prendre la résolution qu'il desiroit. On accepta sa démission; & comme la prospérité continue qui avoit jusques-là couronné son expédition, étoit une preuve incontestable de son talent pour le commandement, ils le nommerent d'une voix unanime premier Magistrat de la colonie, & Général de l'armée, en ordonnant que sa commission lui seroit expédiée au nom du Roi, avec les pouvoirs les plus étendus, & qu'il les exerce-

roit jusqu'à ce que les volontés du Roi fussent connues. Afin que ces 1519.
dispositions ne pussent pas être regardées comme une intrigue du conseil, on communiqua aux troupes la résolution qu'on venoit de prendre; les soldats ratifierent le choix du Général avec de grands applaudissements. On proclama le nom de Cortès, & tous lui jurerent de verser leur sang pour la défense de son autorité.

Cortès ayant heureusement accompli ses desseins, & secoué la dépendance mortifiante dans laquelle il sembloit être à l'égard du Gouverneur de Cuba, accepta, avec beaucoup de marques de respect pour le conseil, & de reconnoissance pour l'armée, la commission qu'on lui donnoit, & se trouva revêtu de l'autorité suprême, tant au civil qu'au militaire sur la colonie. Il prit avec sa nouvelle autorité un air de dignité plus imposant, & commença à exercer les pouvoirs presque illimités qu'il venoit de recevoir. Il ne s'étoit regardé jusques à ce moment que comme le député d'un simple sujet du

1519. Roi d'Eſpagne : il commença à agir comme le repréſentant de ſon Souverain. Les partiſans de Velaſquès prévoyant toutes les ſuites de ce changement, ne purent demeurer plus long-temps ſpectateurs oiſifs de ce qui ſe paſſoit. Ils ſe récrierent ouvertement contre le procédé du conſeil, qu'ils regardoient comme illégal, & contre la conduite de l'armée qu'ils traitoient de déſobéiſſance. Cortès, ſentant la néceſſité de prévenir de bonne heure par un acte de vigueur les effets de ces diſcours ſéditieux, fit arrêter Ordaz, Eſcudero & Velaſquès de Léon, les chefs de cette faction, & les envoya ſur la flotte les fers aux pieds. Leurs partiſans, effrayés & confondus, reſterent tranquilles; & Cortès, qui avoit plus d'envie de rappeller à lui que de punir ces Officiers dont il connoiſſoit le mérite, ſollicita leur amitié avec tant d'aſſiduité & d'adreſſe, qu'il ſe fit entre eux une ſincere réconciliation; tellement que dans les occaſions les plus délicates, ni leur liaiſon avec le Gouverneur de Cuba, ni le ſouvenir du traitement qu'ils avoient eſſuyé

ne purent les détacher de ses intérêts (1). Dans cette occasion, ainsi que dans d'autres également critiques pour sa fortune & sa renommée, Cortès dut en grande partie ses succès à l'or du Mexique qu'il distribuoit avec profusion à ses amis & à ses ennemis (2). 1519.

Les Zempoallans recherchent son amitié.

Cortès, ayant fortifié ainsi l'attachement de son armée pour lui, pensa qu'il pouvoit quitter désormais son camp, & s'avancer dans le pays. Il fut encouragé dans ce projet par un événement aussi heureux en lui-même que par la circonstance dans laquelle il arrivoit. Quelques Indiens s'approcherent de son camp, & furent secretement admis en sa présence. Ils étoient envoyés avec des propositions d'alliance & d'amitié par le Cacique de Zempoalla, ville considérable & peu éloignée. Par leurs réponses à un grand nombre de questions qu'il leur fit, selon son usage ordinaire, dans ses entrevues avec les

(1) B. Diaz, *c.* 42, 43. Gomera, *Cron. c.* 30, 31. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V, c.* 7.
(2) B. Diaz, *c.* 44.

1519. Indiens, il apprit que leur maître, quoique ſujet de l'Empire du Mexique, ſouffroit impatiemment le joug, & craignoit & haïſſoit ſi fortement Montézuma, que rien ne pouvoit lui être plus agréable que l'eſpérance de ſe délivrer de l'oppreſſion ſous laquelle il gémiſſoit. Cet avis fit luire à l'eſprit de Cortès un rayon de lumiere & d'eſpérance. Il vit que le grand Empire qu'il ſe propoſoit d'attaquer étoit déſuni, & que le Souverain n'y étoit pas aimé. Il conjectura que les cauſes du mécontentement ne pouvoient pas être bornées à une ſeule Province, & qu'il ſe trouveroit en d'autres parties de l'Empire des mécontents, las de la ſoumiſſion, ou deſirant un changement, & prêts à ſuivre les drapeaux du premier libérateur qui ſe montreroit. Plein de ces idées, & commençant dès-lors à ſe tracer un plan que le temps & une connoiſſance plus exacte de l'état du pays devoient le mettre bientôt en état de ſuivre & d'exécuter, il reçut très-bien les Zempoallans, & leur promit d'aller inceſſamment viſiter leur Cacique (1).

(1) B. Diaz. *c.* 41. Gomera, *Cron. c.* 28.

Pour remplir sa promesse, il n'étoit pas nécessaire qu'il s'écartât de la route qu'il s'étoit déja proposé de suivre en s'avançant dans le pays. Quelques Officiers employés à visiter la côte, ayant reconnu un village nommé Quiabislan, à environ quarante milles au Nord, qui, à raison de la fertilité du sol environnant, & de la bonté de son havre, sembloit être un poste plus commode que celui que les Espagnols avoient jusqu'alors occupé, Cortès étoit déterminé à y transporter son camp. Zempoalla se trouvoit sur son chemin. Le Cacique le reçut aussi-bien que Cortès pouvoit l'espérer. Il lui fit des présents & des caresses qui montroient un extrême desir de gagner sa bienveillance, le traita comme un libérateur, & lui montra un respect porté presque jusqu'à l'adoration. Cortès apprit de lui plusieurs particularités du caractere de Montézuma, & les causes de la haine de ses sujets pour lui. Montézuma, lui disoit en pleurant le Cacique, étoit un tyran hautain, cruel & soupçonneux, qui traitoit ses sujets avec une arrogance extrê-

1519. Il marche à Zempoalla.

1519. me, ruinoit les Provinces par des exactions, enlevoit les enfants aux peres & aux meres, les garçons pour les immoler à ses Dieux, les filles pour en faire ses concubines ou celles de ses favoris. Cortès, dans sa réponse au Cacique, lui insinua adroitement qu'un des principaux objets des Espagnols en visitant des pays si éloignés de leur patrie, étoit de redresser les torts, & de délivrer les hommes de l'oppression; & lui ayant fait espérer ses secours quand il en seroit temps, il continua sa marche vers Quiabislan.

Le lieu que ses Officiers lui avoient indiqué lui parut si favorablement situé & si bien choisi, qu'il y traça sur le champ le plan d'une ville. Les maisons ne devoient être que des huttes, mais enceintes de remparts assez forts pour résister à l'attaque d'une armée d'Indiens. Comme ces fortifications étoient nécessaires, tant à l'établissement & à la conservation de la colonie, qu'à l'exécution du dessein que le Général & les soldats avoient de s'avancer dans le pays, soit pour se ménager un lieu de re-

traite, soit pour conserver leur communication avec la mer, toute l'armée, Officiers & soldats, mirent la main à l'œuvre; Cortès lui-même leur donnoit l'exemple de l'activité & de la constance dans le travail. Les Indiens de Zempoalla & de Quiabislan les aiderent, & ce petit poste par lequel commencerent des établissements nombreux & puissants, fut bientôt en état de défense (1). 1519.

Cortès fait un traité avec différents Caciques.

Pendant que ces travaux essentiels s'exécutoient, Cortès avoit des entrevues avec les Caciques de Zempoalla & de Quiabislan; & profitant de leur étonnement & de leur admiration à la vue des objets nouveaux qu'on présentoit à leurs yeux, il leur inspira par degrés une si haute opinion des Espagnols, il leur persuada si bien que leurs hôtes étoient des êtres d'un ordre supérieur, à qui rien ne pouvoit résister, que comptant sur la protection de ces étrangers, ils oserent braver le pouvoir de l'Empereur

(1) B. Diaz, *c.* 45, 46, 48. Gomera, *Cron. c.* 32, 33, 37. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V, cap.* 8, 9.

1519. au nom duquel ils étoient accoutumés de trembler.

Quelques-uns des Officiers de Montézuma se présenterent pour lever le tribut ordinaire, & pour demander un certain nombre de victimes humaines pour l'expiation de la faute que ces deux nations venoient de commettre en entretenant quelque commerce avec des étrangers à qui l'Empereur avoit ordonné de sortir de ses domaines. Au-lieu d'obéir à ses ordres, les Zempoallans se saisirent des envoyés du Monarque, les maltraiterent; & comme leur superstition n'étoit pas moins atroce que celle des Mexicains, ils se disposoient à les sacrifier à leurs Dieux. Cortès les en empêcha en leur montrant la plus grande horreur pour cette abominable pratique. Les deux Caciques s'étant jettés dans une rébellion ouverte, & ne voyant pour eux aucun salut s'ils ne s'attachoient inviolablement aux Espagnols, conclurent bientôt une alliance avec eux, en se reconnoissant vassaux du Roi d'Espagne. Leur exemple fut suivi par les Totonaques, nation coura-

geuſe qui habitoit les montagnes voiſines ; & tous s'étant ſoumis volontairement à la Couronne de Caſtille, offrirent d'accompagner Cortès avec toutes leurs forces à Mexico (1). 1519.

Ses meſures pour obtenir du Roi la confirmation de ſon autorité.

Il y avoit à cette époque trois mois que Cortès étoit dans la nouvelle-Eſpagne ; & quoique tout ce temps n'eût pas été marqué par des entrepriſes militaires, chaque moment avoit été conſacré à des opérations qui, moins brillantes peut-être, étoient d'une plus grande importance. Par ſon adreſſe à s'attacher ſon armée & à conduire ſes négociations avec les Indiens, il jettoit les fondements de ſes ſuccès futurs. Mais quelque bien concerté que fût ſon plan, il ne pouvoit ſe diſſimuler que ſon droit au commandement étant émané d'une autorité qu'on pouvoit conteſter, la ſienne étoit elle-même chancelante & précaire. Velaſquès ne pouvoit manquer de ſe plaindre au Roi des inſultes qu'il avoit reçues

(1) B. Diaz, *c.* 47. Gomera *Cron.* 35, 36. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *c.* 9, 10, 11.

1519. de Cortès, & pouvoit préſenter la conduite d'un Officier ſubalterne qui s'étoit joué de ſes ordres, de maniere à lui attirer une prompte deſtitution & une punition ſévere. Avant de ſe mettre en marche, le Général crut devoir prévenir ce coup. Dans cette vue, il perſuada aux Magiſtrats de la colonie d'adreſſer au Roi une lettre contenant un long détail de leurs ſervices; une deſcription pompeuſe du pays qu'ils avoient découvert, de ſes richeſſes, de ſa population, de ſa civiliſation & de ſes arts; un tableau des progrès qu'ils y avoient déja faits en ſoumettant pluſieurs Provinces à la Couronne de Caſtille, & des moyens qu'ils ſe propoſoient d'employer pour en achever la conquête; enfin, un long expoſé des motifs qui les avoient déterminés à renoncer à toute liaiſon avec Velaſquès, pour établir une colonie dépendante immédiatement du Roi lui-même, & d'en confier à Cortès le gouvernement, tant civil que militaire : ils finiſſoient par ſupplier humblement le Roi de ratifier par ſon autorité tout ce qu'ils avoient fait. Cortès

écrivit dans les mêmes vues ; & comme il ſavoit fort bien que la Cour d'Eſpagne, accoutumée à voir exagérer les richeſſes des pays nouveaux par ceux qui les découvroient, n'accorderoit que peu de croyance à la deſcription merveilleuſe qu'on lui faiſoit de la nouvelle-Eſpagne, ſi l'on n'y joignoit des échantillons des riches productions qu'elle fourniſſoit, il preſſa ſes ſoldats d'abandonner ce qu'ils pouvoient réclamer pour leur part des tréſors qu'on avoit juſques-là raſſemblés, afin qu'on pût les envoyer en entier au Roi. Tel étoit l'aſcendant de Cortès ſur ſon armée, & telles étoient les eſpérances romaneſques que les Eſpagnols ſe formoient de la richeſſe des pays qu'ils alloient conquérir, qu'une troupe d'aventuriers indigents & avides fût capable de ce généreux effort, & fît à ſon Souverain le plus riche préſent que le nouveau monde ait fait à l'Eſpagne (1). Porto-Carrero & Mon- 1519.

(1) Gomera a publié un Catalogue des différents articles qui compoſoient ce préſent. *Cron.* c. 49. P. Martyr ab Angleria, qui les

1519. téjo, principaux Magiſtrats de la colonie, furent nommés pour aller porter le préſent, avec défenſes expreſſes de toucher à Cuba dans leur route en Europe (1).

Conſpiration contre Cortès. Tandis qu'on armoit le vaiſſeau qui devoit les conduire, un événement inattendu cauſa une allarme générale. Quelques ſoldats & quelques matelots, partiſans cachés de Velaſquès, ou effrayés à la vue des dangers inſéparables d'une expédition où il s'agiſſoit de pénétrer avec une poignée d'hommes juſques dans le cœur d'un grand Empire, avoient formé le deſſein de s'emparer d'un brigantin, & de gagner Cuba pour donner avis au Gouverneur de ce qui ſe paſſoit, & le mettre en état d'intercepter les tréſors & les dépêches que Cortès envoyoit en Eſpagne. La conſpira-

vit après qu'ils furent arrivés en Eſpagne, & qui paroît les avoir examinés avec une grande attention, en donne une deſcription détaillée qui eſt très-curieuſe, parce qu'elle donne quelques idées des progrès que les Mexicains avoient faits dans les différents arts de luxe. *De Inſulis nuper inventis*, *Lib. p.* 354, *&c.*

(1) B. Diaz, *c.* 54. Gomera, *c.* 40.

tion, quoique formée par de ſimples matelots, fut conduite avec un profond ſecret; mais au moment où tout étoit prêt pour l'exécution, ils furent trahis par un de leurs camarades. 1519.

Quoique Cortès pût compter peut-être ſur ſa bonne fortune, qui l'avoit ſervi ſi à propos dans cette occaſion, la découverte de ce complot remplit ſon eſprit de vives inquiétudes, & le porta à exécuter un projet qu'il méditoit depuis long-temps. Il voyoit encore dans ſon armée quelques reſtes cachés d'un mécontentement, qui, juſqu'alors étouffé par ſes ſuccès, ou contenu par ſon autorité, pouvoit ſe réveiller tout-à-coup. Il remarquoit que pluſieurs de ſes ſoldats, las du ſervice, deſiroient de revoir leurs établiſſements de Cuba, & qu'au premier danger ou au premier revers, il lui ſeroit impoſſible de les retenir. Il ſentoit que ſi ſes forces, déja trop peu conſidérables, diminuoient encore par la déſertion d'une partie de ſon armée, il ſeroit forcé d'abandonner ſon entrepriſe. Après avoir peſé ſouvent avec la plus grande ſollicitude toutes ces circonſtances, il ſe

persuada qu'il n'y avoit point de
1519 succès à espérer pour lui, s'il n'ôtoit à ses soldats jusqu'à la possibilité de quitter le pays, & s'il ne les réduisoit à la nécessité de prendre comme lui la résolution de vaincre ou de périr. Dans cette vue, il se détermina à détruire sa flotte; mais comme il n'osoit exécuter une résolution si hardie par sa seule autorité, il travailla à convaincre ses soldats de la nécessité de cette mesure. Il falloit toute son adresse pour venir à bout d'un projet si difficile. Il persuada aux uns que les navires avoient tellement souffert par un long séjour à la mer, qu'ils étoient absolument incapables de servir davantage; à d'autres, il fit valoir l'augmentation de forces qu'apporteroient à l'armée cent hommes de plus employés inutilement sur les vaisseaux, & à tous il représenta la nécessité de fixer leurs regards & toutes leurs espérances sur le pays qui s'ouvroit devant eux, & d'éloigner toute idée d'une retraite. Ses exhortations produisirent tout l'effet qu'il en attendoit: d'un consentement général, les vaisseaux furent tirés à terre &

mis en pieces, après qu'on en eut ôté les voiles, les cordages, les fers, & tout ce qui pouvoit être de quelqu'utilité. C'est ainsi que par un effort de courage, auquel l'histoire n'offre rien qu'on puisse comparer, cinq cents hommes consentirent de plein gré à s'enfermer dans un pays ennemi, peuplé de nations puissantes & inconnues, en s'ôtant tous les moyens d'échapper au danger par la fuite, & ne se réservant d'autre ressource que leur constance & leur valeur (1). 1519.

Rien alors ne retarda plus Cortès. L'ardeur de ses troupes & les dispositions de ses alliés étoient deux circonstances également favorables. Mais tous les avantages de cette derniere, quoique ménagés avec beaucoup d'adresse & de soins, furent sur le point de lui échapper par une saillie de ce zele religieux, qui, en plusieurs occasions, poussa Cortès à des actions inconsidérées, bien contraires à la prudence qui distinguoit son caractere.

(1) Relat. de Cortès. Ramus, III, 225. B. Diaz, *c.* 57, 58. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *c.* 14.

1519. Quoique jusques-là il n'eût eu ni le temps ni la facilité de prouver aux Indiens l'absurdité de leurs superstitions, & de leur faire connoître les principes de la foi chrétienne, il ordonna à ses soldats de renverser les autels, de détruire les idoles du principal temple de Zempoalla, & d'élever à la place un crucifix & une image de la Vierge Marie. Cette violence inspira aux Indiens autant d'étonnement que d'horreur. Les Prêtres leur firent prendre les armes; mais l'autorité de Cortès étoit si grande, & l'ascendant des Espagnols sur ces peuples déja si puissant, que ce mouvement fut appaisé sans effusion de sang, & que la concorde fut bientôt parfaitement rétablie (1).

Cortès commença sa marche, & partit de Zempoalla le 16 d'Août, avec cinq cents hommes, quinze chevaux & six pieces de canon de campagne. Le reste de ses troupes, composé principalement de ceux que l'âge

(1) B. Diaz, *c.* 41, 42. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* 5, *c.* 3, 4.

ou la maladie rendoit moins propres à un ſervice fatiguant, fut laiſſé en garniſon à Villa-rica, ſous les ordres d'Ecalante, Officier de mérite & très-attaché à Cortès. Le Cacique de Zempoalla fournit à l'armée des proviſions & deux cents Indiens appellés *Tamemès*, chargés de porter les fardeaux deſtinés à tous les travaux ſerviles. Ils furent d'un grand ſecours aux Eſpagnols, qui, dans un pays dépourvu d'animaux domeſtiques, avoient été juſqu'alors obligés de porter leur bagage, & même de tirer à bras leur artillerie. Le Cacique offrit auſſi à Cortès un corps conſidérable de ſes Indiens; mais le Général ſe contenta d'en prendre quatre cents des plus diſtingués parmi eux, afin qu'ils puſſent lui ſervir d'ôtages qui lui répondroient de la fidélité de leur maître. Il ne lui arriva rien de remarquable dans ſa route juſqu'à ce qu'il eut atteint les frontieres du pays des Tlaſcala. Les habitants de cette Province, peuples belliqueux, étoient ennemis implacables des Mexicains, & avoient été anciennement alliés des Zempoallans. Quoique moins ci-

1519.

vilisés que les Mexicains , ils étoient
1519. bien plus avancés dans les arts que
les autres nations grossieres de l'Amérique dont nous avons parlé jusqu'à présent. Ils avoient fait de grands progrès dans l'agriculture ; ils habitoient de grandes villes, & avoient une sorte de commerce ; & si nous en croyons les relations imparfaites des premiers Historiens Espagnols, on découvroit dans leurs institutions & leurs loix quelques traces d'une justice distributive & d'une jurisprudence criminelle. Cependant, comme avec cette civilisation incomplete, l'agriculture seule ne suffisoit pas à leur subsistance, & qu'ils étoient obligés d'y joindre la chasse, ils conservoient en partie les mœurs & le caractere des peuples chasseurs. Ils étoient féroces & passionnés pour la vengeance, courageux, altiers & indépendants, en guerre continuelle, & presque sans communication avec les Etats voisins. Ils abhorroient tellement la servitude, que non-seulement ils avoient constamment repoussé toute domination étrangere, & maintenu leur liberté contre toute

la puiſſance de l'Empire du Mexique, mais qu'ils s'étoient encore défendus contre toute tyrannie domeſtique; ne reconnoiſſant aucun maître, ils vivoient ſous l'autorité douce & limitée d'un conſeil choiſi par leurs différentes tribus. 1519.

Cortès, quoiqu'inſtruit du caractere guerrier de cette nation, ſe flatta que ſon intention connue de délivrer les Indiens de la tyrannie de Montézuma, la haine que les Tlaſcalans eux-mêmes portoient aux Mexicains, & l'exemple de leurs anciens alliés les Zempoallans, pourroient les engager à le bien recevoir. Pour les y diſpoſer, quatre Zempoallans des plus diſtingués de ceux qui l'accompagnoient, furent envoyés aux Tlaſcalans, pour demander au nom de Cortès & de leur Cacique le paſſage ſur les terres de Tlaſcala. Mais au-lieu de répondre favorablement à cette requête, les Tlaſcalans ſaiſirent les Ambaſſadeurs; & ſans égard pour leur caractere, ſe diſpoſerent à les ſacrifier à leurs Dieux. En même-temps ils aſſemblerent leurs troupes pour s'oppoſer à l'invaſion de

1519. ces inconnus, s'ils tentoient de se faire un passage par force. Plusieurs motifs poussoient les habitants à cette résolution. Un peuple féroce, renfermé dans son pays, & presque sans communication au-dehors, est disposé à considérer tout étranger comme ennemi, & court facilement aux armes. Le projet de Cortès de faire une visite à Montézuma dans sa capitale leur faisoit croire, malgré toutes les protestations de l'étranger, qu'il recherchoit l'amitié d'un Monarque, objet de leur haine & de leur crainte. Le zele imprudent que Cortès avoit montré en profanant les temples de Zempoalla remplissoit les Tlascalans d'horreur; & comme ils n'étoient pas moins superstitieux que les autres nations de la nouvelle-Espagne, ils avoient la plus grande impatience de venger les insultes faites à leurs Dieux, & de se faire auprès de leurs idoles un mérite d'immoler ces hommes impies qui avoient osé profaner les autels. Ils méprisoient les Espagnols à raison de leur petit nombre, parce qu'ils ne s'étoient pas encore mesurés avec ces étrangers,

&

& qu'ils n'avoient aucune idée de l'avantage que peut donner la supériorité des armes & de la discipline. 1519.

Cortès, après avoir attendu quelques jours inutilement le retour de ses envoyés, s'avança sur le territoire des Tlascalans. Les résolutions de ce peuple guerrier s'exécutoient avec la même promptitude qu'elles se formoient. Les Espagnols trouverent devant eux un corps de troupes destiné à les arrêter dans leur marche. Les Indiens attaquerent avec une grande intrépidité, & dans la premiere action blesserent quelques Espagnols, & leur tuerent deux chevaux, perte fort considérable, parce qu'elle ne pouvoit pas se réparer. Cet événement fit sentir à Cortès la nécessité de s'avancer avec précaution au milieu d'ennemis si courageux. L'armée marcha en bon ordre. On choisit des postes, on s'arrêta à propos, on se fortifia dans chaque camp. Durant quatorze jours, les Espagnols essuyerent des attaques presque continuelles, renouvellées sous diverses formes, & par des corps nombreux, avec une bravoure & une persévérance

1519. dont ils n'avoient point encore vu d'exemples dans le nouveau monde. Leurs Historiens décrivent toutes ces actions avec pompe, en entrant dans les détails les plus minucieux, & en mêlant aux faits étonnants & réels beaucoup de circonstances incroyables & exagérées (1). Mais toutes les

(1) Il n'y a rien de plus douteux dans l'Histoire de la conquête de l'Amérique que le détail de ces armées innombrables que les Espagnols ont eu à combattre. Comme la guerre qu'ils soutinrent contre les Tlascalans fut une des plus difficiles, quoique de peu de durée, le récit des forces de ce peuple mérite de fixer notre attention. Nous devons à trois Auteurs les seules informations authentiques que nous en ayons. Cortès, dans sa seconde lettre à l'Empereur, datée de Segura de la Frontera, le 30 Octobre 1520, dit que les troupes Tlascalanes se montoient dans la premiere bataille à six mille hommes; dans la seconde, à cent mille, & dans la troisieme, à cent cinquante mille. *Relat. ap. Ramus. tom. III*, *p.* 228. Bernal Diaz del Castillo, qui fut témoin oculaire, & qui se trouva engagé dans toutes les actions de cette guerre, assure que leur nombre se montoit, à la premiere bataille, à trois mille, *p.* 43; à la seconde, à six mille, *ibid.*; à la troisieme, à cinquante mille, *p.* 45. Gomera, qui fut le Chapelain de Cortès après son retour en Espagne, & qui publia sa chronique en 1552, suit le calcul de Cortès, excepté pour la seconde bataille, où il prétend qu'il

ressources du langage ne peuvent rendre intéressant un combat où le danger est si inégal des deux côtés. Les descriptions les plus soignées d'un plan de bataille ou des vicissitudes d'un combat ne peuvent exciter ni l'attention ni l'intérêt, lorsqu'elles se terminent constamment à présenter 1519.

---

y avoit quatre-vingts mille Tlascalans, *p.* 49. C'étoit, sans doute, l'intérêt de Cortès de présenter sous un jour favorable & ses dangers & ses exploits; car il n'y avoit que des services extraordinaires qui pussent faire oublier l'irrégularité de sa conduite en s'arrogeant un pouvoir indépendant. Bernal Diaz, quoique fort porté à faire valoir ses prouesses & celles de ses compagnons, n'avoit pas le même intérêt à les exagérer, & il est probable que le récit qu'il fait du nombre des Indiens approche plus de la vérité. On ne peut assembler une armée de 150 mille hommes sans de grands préparatifs, & sans des provisions pour leur subsistance, dont les soins auroient exigé plus de prévoyance qu'on n'en peut supposer aux Américains. La culture ne semble pas avoir été assez considérable à Tlascala pour fournir des vivres à une si grande armée. Quoique cette Province fût beaucoup mieux cultivée que les autres parties de la Nouvelle-Espagne, car on l'appelloit *le pays au pain*, les Espagnols furent obligés, pendant leur marche, à ne subsister que de *Tunas*, espece de fruit qui croît sans culture dans les champs. *Herrera*, *dec.* 2, *Lib. VI*, *c.* 5, *p.* 182.

1519. d'une part des milliers de morts, tandis que de l'autre on ne perd pas un ſeul homme.

Circonſtances remarquables dans la maniere de faire la guerre chez les Tlaſcalans.

On peut cependant recueillir de leurs récits quelques circonſtances remarquables, en ce qu'elles font connoître en même-temps le caractere des habitants de la Nouvelle-Eſpagne, & celui de leurs vainqueurs. Quoique les Tlaſcalans ſe miſſent en campagne avec des armées nombreuſes, qui ſembloient devoir écraſer les Eſpagnols, ils ne purent jamais entamer le petit bataillon des Européens. Ce fait, tout ſingulier qu'il eſt, n'eſt pas inexplicable. Les Tlaſcalans, quoique continuellement en guerre, ne connoiſſoient, comme toutes les nations barbares, aucun ordre, aucune diſcipline militaire. Ils perdoient tout l'avantage qu'ils auroient pu retirer de leur nombre & de l'impétuoſité de leur attaque, par le ſoin conſtant qu'ils avoient au milieu de l'action d'emporter les bleſſés & les morts. Ce point d'honneur, fondé ſur une ſenſibilité naturelle à l'homme, & fortifié par le deſir de dérober les corps de leurs compatriotes

à des ennemis qui les dévoroient, étoit universel parmi les peuples de la Nouvelle-Espagne. Ce pieux devoir les occupant pendant la chaleur du combat (1), les désunissoit & diminuoit la force de l'impression qu'ils auroient pu produire en se tenant plus serrés. 1519.

Non-seulement ils ne tiroient aucun avantage de leur nombre, mais l'imperfection de leurs armes rendoit encore leur valeur sans effet. Après trois batailles & un grand nombre d'escarmouches, il n'y avoit pas encore eu un Espagnol de tué : leurs fleches & leurs lances, armées de pierres pointues ou d'os de poissons, leurs piques faites d'un bois aiguisé & durci au feu, leurs épées de bois étoient des armes redoutables pour des Indiens nuds, mais ne pouvoient pénétrer ni les boucliers des Espagnols, ni leurs corselets piqués appellés *escaupiles*. Les Tlascalans s'avançoient courageusement à la charge, & combattoient souvent en corps. Beaucoup d'Espagnols furent blessés,

(1) B. Diaz, *c.* 65.

1519. mais tous légérement ; ce qu'il ne faut pas attribuer au défaut de courage de leurs ennemis, mais à l'inégalité des armes dont ils se servoient.

Malgré la furie avec laquelle les Tlascalans combattoient les Espagnols, ils se conduisoient envers eux avec une sorte de générosité. Ils les avertissoient quelquefois qu'ils alloient les attaquer ; & comme ils savoient que ces étrangers manquoient de vivres, & qu'ils imaginoient peut-être comme les autres Américains, que ces Européens n'avoient quitté leur pays que parce qu'ils n'y trouvoient pas assez de subsistance, ils envoyoient à leur camp de grandes quantités de volailles & de maïs, en leur faisant dire qu'ils se nourrissent bien, parce qu'ils dédaignoient d'attaquer des ennemis affoiblis par la faim ; qu'ils croiroient manquer de respect à leurs divinités en leur offrant des victimes affamées, & qu'ils craignoient que les Espagnols devenus trop maigres, ne fussent plus bons à manger (1).

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. VI*, c. 6. Gomera, *Cron.* c. 47.

Cependant lorſque dans les combats multipliés qu'ils livrerent aux Eſpagnols, ils s'apperçurent qu'il n'étoit pas aiſé d'exécuter ces menaces, & que malgré toute leur valeur, dont ils avoient une très-haute opinion, il n'y avoit pas un Eſpagnol de tué ou de pris, ils commencerent à croire qu'ils avoient affaire à des êtres d'une nature ſupérieure, contre leſquels les forces humaines ne pouvoient rien. Dans cette extrêmité, ils eurent recours à leurs Prêtres, qu'ils preſſerent de leur expliquer des événements ſi extraordinaires, & de leur enſeigner quelque moyen de repouſſer ces terribles conquérants. Les Prêtres, après des ſacrifices & des cérémonies magiques, répondirent que ces étrangers étoient enfants du Soleil, & produits par la vive énergie de cet aſtre dans les régions de l'Eſt; que de jour, ſoutenus par l'influence de ſes rayons paternels, ils étoient invincibles; mais que la nuit, privés de ſa chaleur vivifiante, leur force déclinoit, qu'ils ſe flétriſſoient comme les plantes dans les champs, & s'affoibliſſoient juſqu'à devenir

1519.

semblables aux autres hommes (1).

1519. Des théories bien moins plausibles, ont souvent pris du crédit chez des nations plus éclairées, & ont dirigé leur conduite. En conséquence de la réponse des Prêtres, les Tlascalans, pleins d'une confiance aveugle en des hommes qu'ils regardoient comme éclairés par le Ciel, s'écarterent d'une de leurs maximes les plus constantes en guerre, & se disposerent à attaquer leurs ennemis pendant la nuit, espérant de les détruire en les surprenant dans un temps où ils croyoient les trouver affoiblis. Mais Cortès avoit trop de vigilance & de discernement pour être trompé par les stratagêmes grossiers d'une armée d'Indiens. Les sentinelles avancées, observant quelque mouvement extraordinaire parmi les Tlascalans, donnerent l'allarme. En un moment, les troupes furent prêtes à marcher; & sortant de leur camp, disperserent les Indiens avec un grand carnage, avant même qu'ils eussent pu s'ap-

(1) B. Diaz, c. 66.

procher. Convaincus par cette malheureuse expérience que leurs Prêtres les avoient trompés, & qu'ils tenteroient inutilement de surprendre ou de vaincre leurs ennemis, les Tlascalans furent découragés, & commencerent à desirer sérieusement la paix. 1519.

Ils étoient pourtant incertains sur la maniere dont ils traiteroient avec ces étrangers. Ils ne savoient quelle idée se former de leur caractere, ni s'ils devoient les regarder comme des êtres bons ou malfaisants. La conduite des Espagnols en différentes circonstances, pouvoit donner d'eux ces opinions opposées ; d'un côté, ils avoient presque toujours renvoyé libres les prisonniers qu'ils avoient faits, avec quelque présent des bagatelles d'Europe, & renouvellé leurs propositions de paix après chaque victoire. Cette douceur étonnoit des peuples accoutumés à la maniere cruelle de faire la guerre, établie parmi les Américains, qui sacrifioient ou dévoroient sans pitié tous les prisonniers. Les Indiens pouvoient avoir pris de-là une idée assez favorable

1519. de l'humanité de leurs vainqueurs. D'un autre côté, Cortès ayant soupçonné des Tlascalans qui apportoient des provisions à son camp, d'être des espions, en avoit saisi cinquante, & leur avoit fait couper les mains (1). L'impression qu'avoit faite sur les Indiens le spectacle de ces malheureux, jointe à la terreur que leur causoient les armes à feu & les chevaux, leur faisoient regarder les Espagnols comme des êtres féroces (2). Leur in-

(1) Cortès, *Relat.* Ramus, III, 228. Gomera, *Cron. c.* 48.

(2) On dit que ces malheureuses victimes étoient des personnes de considération. Il n'est pas probable qu'on ait employé cinquante personnes pour servir d'espions. On avoit pris & renvoyé tant de prisonniers, & les Tlascalans avoient fait passer tant de messagers dans les quartiers des Espagnols, qu'il n'y avoit aucune raison de hasarder la vie d'un si grand nombre de personnes considérables pour prendre des informations sur la situation & l'état de leur camp. La maniere barbare avec laquelle Cortès a traité un peuple qui ignoroit les loix de la guerre établies parmi les nations policées, a paru si révoltante aux Historiens Espagnols postérieurs, qu'ils ont diminué le nombre de ceux qu'il a si cruellement punis. Herrera dit qu'il fit couper les mains à sept, & les pouces à quelques autres. *Decad.* 2,

certitude se montra dans la harangue que leurs députés firent à Cortès. » Si » vous êtes, dirent-ils, des divini- 1519.
» tés d'une nature cruelle & sauva-
» ge, nous vous offrons cinq escla-
» ves, afin que vous buviez leur sang,
» & que vous mangiez leur chair. Si
» vous êtes des divinités plus dou-
» ces, acceptez ces présents de par-
» fums & de plumes. Si vous êtes
» des hommes, voilà des viandes,
» du pain & des fruits pour vous
» nourrir " (1). La paix que les deux partis desiroient également fut bientôt conclue. Les Tlascalans se reconnurent vassaux de la Couronne de Castille, & s'engagerent à secourir Cortès dans toutes ses expéditions. Il prit la République sous sa protection, & promit de défendre leurs personnes & leurs biens. Ce traité fut con-

Lib. II, *c.* 8. Solis prétend qu'on coupa les mains à quatorze ou quinze, & les pouces au reste. *Lib. II*, *c.* 20. Mais Cortès lui-même, *Relat. p.* 228, *B.*, & Gomera d'après lui, *c.* 48, affirment que les cinquante eurent les mains coupées.

(1) B. Diaz, *c.* 70. Gomera, *Cron. c.* 47. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VI*, *c.* 7.

1519. clu très-à propos pour les Eſpagnols. Les fatigues du ſervice, pour un petit corps de troupes environné d'une multitude nombreuſe d'ennemis, étoient exceſſives. La moitié des ſoldats étoient debout chaque nuit, & même ceux qui prenoient quelque repos dormoient tout armés, afin d'être prêts à courir à leur poſte au premier ſignal. Pluſieurs étoient bleſſés, & beaucoup d'autres, parmi leſquels on comptoit Cortès lui-même, étoient attaqués de la maladie particuliere au climat, qui en avoit fait périr un grand nombre depuis le départ de la Vera-cruz. Malgré les proviſions qu'ils recevoient des Tlaſcalans, ils manquoient ſouvent de vivres, & ſe trouvoient dans un beſoin ſi grand des choſes les plus néceſſaires pour un ſervice ſi dangereux, qu'ils étoient réduits à panſer leurs plaies avec un onguent fait de la graiſſe des Indiens (1). Excédés de tant de fatigues & de ſouffrances, les Eſpagnols commençoient à mur-

(1) B. Diaz, c. 62, 65. Gomera, *Cron.* c. 51.

murer; & lorſqu'ils réfléchiſſoient ſur la multitude & le courage de leurs ennemis, ils étoient près de tomber dans le déſeſpoir. Il falloit toute l'autorité & toute l'adreſſe de Cortès pour empêcher les progrès de ce découragement, & pour ranimer dans ſes compagnons le ſentiment de leur ſupériorité ſur les hommes qu'ils avoient à combattre (1). La ſoumiſſion des Tlaſcalans, & l'entrée triomphante des Eſpagnols dans la capitale de la République, où ils furent reçus comme des êtres au-deſſus de l'homme, bannit de leur mémoire le ſouvenir de leurs ſouffrances paſſées, diſſipa leurs inquiétudes ſur l'avenir, & leur perſuada qu'aucune force en Amérique ne pouvoit déſormais réſiſter à leurs armes (2). 1519.

Cortès s'occupe de gagner la confiance des Indiens.

Cortès demeura vingt jours à Tlaſcala pour donner à ſes troupes quelque repos. Pendant ce temps-là, il s'occupa de ſoins importants au ſuc-

(1) Cortès, *Relat.* Ramus, III, 229. B. Diaz, c. 69.

(2) Cortès, *Relat.* Ramus, III, 230. B. Diaz, c. 72.

1519. cès de ses projets. Par ses entretiens suivis avec les chefs des Tlascalans, il s'instruisit de l'état de l'Empire du Mexique, du caractere du Souverain, & de tous les détails qui pouvoient régler sa conduite, & le déterminer à agir en ami ou ennemi. Comme il reconnut que l'antipathie de ses nouveaux alliés pour les Mexicains étoit aussi forte qu'on le lui avoit dit, & qu'il vit qu'il en pouvoit tirer de puissants secours, il employa toute son adresse à gagner leur confiance, & il y réussit facilement ; car les Tlascalans, avec la légéreté d'esprit naturelle à des hommes peu civilisés, étoient d'eux-mêmes disposés à passer en peu de temps de l'excès de la haine à la plus grande affection. Tout ce qu'ils voyoient des Espagnols excitoient leur étonnement & leur admiration (1) ; & persuadés que ces

(1) Les chevaux étoient ce qui causoit le plus grand étonnement à tous les peuples de la Nouvelle-Espagne. Ils crurent d'abord que le cheval & le cavalier ne faisoient qu'un seul monstre d'une forme horrible, semblable aux Centaures ; & comme ils croyoient que les chevaux prenoient la même nourriture que

étrangers avoient une origine céleste, ils s'empresserent non-seulement de satisfaire à toutes leurs demandes, mais même d'aller au-devant de leurs desirs. Ils offrirent donc à Cortès de l'accompagner à Mexico avec toutes les forces de la République, sous les ordres de leurs Capitaines les plus expérimentés. Mais Cortès, après s'être donné tant de peines pour établir cette union entre les Indiens & lui, fut sur le point d'en perdre tous les avantages, par une nouvelle saillie du zele inconsidéré dont il étoit animé. Tous les aventuriers Espagnols de ce siecle se regardoient comme destinés par Dieu même à étendre la foi chrétienne; & moins ils étoient capables de s'acquitter d'un tel emploi par leur ignorance & le déréglement de leurs mœurs, plus ils avoient d'ardeur à

1519.

Il est sur le point de la perdre par un zele inconsidéré.

les hommes, ils leur portoient à manger de la viande & du pain. Lorsqu'ils s'apperçurent de leur erreur, ils s'imaginerent que ces animaux dévoroient les hommes pendant la bataille, & que quand ils hennissoient, c'étoit pour demander leur proie. L'intérêt des Espagnols n'étoit pas de les détromper sur ce sujet. *Herrera*, *decad.* 2, *Lib. VI*, *c.* 11.

1519. remplir leur prétendue mission. La profonde vénération des Tlascalans pour les Espagnols, ayant encouragé Cortès à expliquer à quelques-uns des principaux d'entr'eux la doctrine chrétienne, il leur proposa avec instance d'abandonner leurs superstitions, & d'embrasser la Religion de leurs nouveaux amis. Les Indiens, d'après une idée généralement établie chez les nations barbares, convinrent de la vérité & de l'excellence de la doctrine qu'il leur enseignoit; mais ils soutinrent que les *Teutés* de Tlascala étoient des divinités non moins dignes de leurs hommages que le Dieu de Cortès; & que comme celui-ci avoit droit aux adorations des Espagnols, les Tlascalans étoient obligés de conserver le culte des Dieux qu'avoient honorés leurs ancêtres. Cortès insista avec un ton d'autorité, mêlant les menaces aux arguments. Les Tlascalans, fatigués & mécontents, le conjurerent de ne plus leur parler sur ce sujet. Cortès, surpris & indigné de leur obstination, se prépara à exécuter par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir par la persuasion.

Il alloit détruire leurs autels, & renverſer leurs idoles avec la même violence qu'à Zempoalla, ſi le Pere Barthelemi d'Olmedo, Aumônier de l'armée, n'avoit arrêté l'impétuoſité de ſon zele. Ce Religieux lui repréſenta l'imprudence d'une telle démarche dans une grande Ville, remplie d'un peuple également ſuperſtitieux & guerrier, avec lequel les Eſpagnols venoient de s'allier. Il déclara que ce qui s'étoit fait à Zempoalla lui avoit toujours paru injuſte; que la Religion ne devoit pas être prêchée le fer à la main, ni les infideles convertis par violence; qu'il falloit employer d'autres armes pour cette conquête, l'inſtruction qui éclaire les eſprits, & les bons exemples qui captivent les cœurs; que ce n'étoit que par ces moyens qu'on pouvoit engager les hommes à renoncer à leurs erreurs & à embraſſer la vérité (1). Parmi les ſcenes d'horreur que préſente l'Hiſtoire de ce ſiecle, & dans leſquelles on voit le fanatiſme ab-

1519.

(1) B. Diaz, *chap.* 77, *p.* 54, *c.* 83, *p.* 61.

1519. ſurde ſecondant ſi ſouvent l'oppreſſion & la cruauté, des ſentiments ſi humains font éprouver un plaiſir auſſi doux qu'inattendu. Au ſeizieme ſiecle, dans un temps où les droits de la conſcience étoient ſi mal connus dans le monde chrétien, où le nom de tolérance étoit même ignoré, on eſt étonné de trouver un Moine Eſpagnol au nombre des premiers défenſeurs de la liberté religieuſe, & des premiers improbateurs de la perſécution. Les remontrances de cet Eccléſiaſtique, auſſi vertueux que ſage, firent impreſſion ſur l'eſprit de Cortès. Il laiſſa les Tlaſcalans continuer l'exercice libre de leur Religion, en exigeant ſeulement qu'ils renonçaſſent à ſacrifier des victimes humaines.

Il s'avance vers Chokula.

Dès que les troupes furent en état de reprendre le ſervice, Cortès ſe détermina à marcher à Mexico, malgré les repréſentations les plus preſſantes des Tlaſcalans, qui l'aſſuroient que ſa perte étoit inévitable, s'il ſe mettoit au pouvoir d'un Prince auſſi cruel que Montézuma, & auſſi infidele à ſes paroles. Comme il étoit accom-

pagné de ſix mille Tlaſcalans, il ſe trouvoit à la tête d'une eſpece d'armée réguliere. Il s'avança d'abord vers Cholula. Montézuma avoit à la fin conſenti à admettre les Eſpagnols en ſa préſence, & avoit fait dire à Cortès qu'il ſeroit reçu avec amitié par les Cholulans. Cholula étoit une ville conſidérable, qui, quoique diſtante de cinq lieues ſeulement de Tlaſcala, avoit été la capitale d'un Etat indépendant, & n'étoit ſoumiſe à l'Empire du Mexique que depuis peu de temps. Elle étoit regardée par tous les habitants de ce qu'on appelle aujourd'hui la Nouvelle-Eſpagne, comme une ville ſainte, le ſanctuaire & la réſidence chérie de leurs Dieux. On y venoit en pélerinage de toutes les Provinces, & on immoloit plus de victimes humaines dans ſon temple que dans celui de Mexico (1). On peut croire que Montézuma avoit invité les Eſpagnols à s'y rendre, ſoit dans l'eſpérance ſuperſtitieuſe que ſes

1519.

3 Oct.

(1) Torquemada, *Monar. Ind. I*, 281, 282. II, 291. Gomera, *Cron. c.* 61. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII*, c. 2.

1519. Dieux ne ſouffriroient pas que leurs demeures ſacrées fuſſent profanées, ſans faire éclater leur colere ſur ces impies qui venoient les braver juſque dans leur ſanctuaire le plus reſpecté; ſoit dans la perſuaſion qu'il pourroit lui-même réuſſir plus facilement à les exterminer, en les attaquant ſous les yeux & ſous la protection immédiate de ſes divinités.

Conſpiration des Cholulans, cruellement punie.

Cortès, avant de ſe mettre en marche, avoit été averti par les Tlaſcalans de ſe défier des Cholulans. Lui-même, quoique reçu dans la ville avec beaucoup de témoignages de reſpect & de cordialité, avoit obſervé diverſes circonſtances qui excitoient ſes ſoupçons. Les Tlaſcalans étoient campés à quelque diſtance de la ville, parce que les Cholulans avoient refuſé d'admettre dans leurs murs leurs anciens ennemis. Deux Tlaſcalans trouverent le moyen d'y entrer déguiſés, & inſtruiſirent Cortès qu'ils avoient remarqué qu'on faiſoit ſortir toutes les nuits beaucoup de femmes & d'enfants des principaux citoyens, & qu'on avoit ſacrifié ſix enfants dans le principal temple, pratique ordi-

naire à ces peuples lorſqu'ils ſe pré- paroient à quelqu'expédition militai- 1519.
re. En même-temps, l'interprête Marina apprit d'une femme Indienne de diſtinction, dont il avoit gagné la confiance, qu'on concertoit la perte des Eſpagnols; qu'un corps de troupes Mexicaines étoit caché à peu de diſtance de la ville; qu'on barricadoit les rues, qu'on creuſoit des foſſés & des trous légérement recouverts pour y faire tomber les chevaux; qu'on faiſoit au haut des temples des amas de pierres & de traits; que l'heure fatale aux Eſpagnols s'approchoit, & que leur deſtruction étoit inévitable. Cortès, allarmé par le concours de ces témoignages, fit arrêter ſecretement trois des principaux Prêtres, & tira d'eux une confeſſion qui confirma les informations qu'il avoit reçues. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Il réſolut de prévenir ſes ennemis, & d'exercer une vengeance ſi terrible, qu'elle effrayât à jamais Montézuma & ſes ſujets. Pour exécuter ſon projet, il aſſembla les Eſpagnols & les Zempoallans dans une cour ou place vers le milieu de la

ville où ses quartiers étoient établis.
1519. Les Tlascalans eurent ordre de s'avancer. Il envoya chercher sous divers prétextes les Magistrats & plusieurs des principaux citoyens. A un signal donné, les troupes se mirent en mouvement, & tomberent sur la multitude, qui, demeurée sans chefs, & surprise d'une attaque si imprévue, laissa tomber les armes de ses mains, & resta sans défense & sans mouvement. Tandis que les Espagnols les pressoient de front, les Tlascalans les attaquoient par-derriere. Les rues furent remplies de sang & de morts ; on mit le feu aux temples où s'étoient retirés les Prêtres & quelques-uns des chefs, qui périrent sous les ruines & dans les flammes. Cette scene de carnage dura deux jours, pendant lesquels les malheureux habitants de Cholula souffrirent tous les maux que purent inventer la rage des Espagnols, & la vengeance implacable des Indiens alliés de ces étrangers. A la fin le carnage cessa, après le massacre de six mille Cholulans, sans la perte d'un seul Espagnol. Cortès alors relâcha

les Magiſtrats, leur reprochant amérement la trahiſon qu'ils avoient préparée, & leur déclarant que comme ſa juſtice étoit ſatisfaite, il pardonnoit l'offenſe, à condition qu'ils rappelleroient les citoyens qui s'étoient enfuis, & rétabliroient l'ordre dans la ville. Tel étoit l'aſcendant des Eſpagnols ſur les Indiens, & la perſuaſion que ces étrangers étoient plus puiſſants & plus éclairés qu'eux, que, pour obéir aux ordres de Cortès, la ville ſe remplit en peu de jours d'habitants, qui, parmi les ruines de leurs temples, rendirent les ſervices les plus vils à ces mêmes hommes, dont les mains étoient encore teintes du ſang de leurs freres & de leurs concitoyens (1). 1519.

(1) Cortès, *Relat.* Ramus, III, 231. B. Diaz, *c.* 83. Gomera, *Cron. c.* 64. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII*, *c.* 1, 2.

Suivant Barth. de Las-Caſas, il n'y avoit aucune raiſon de faire ce maſſacre, & ce ne fut qu'un acte de pure cruauté, commis principalement pour frapper de terreur les peuples de la Nouvelle-Eſpagne. *Relac. de la Deſtruye*, *p.* 17, *&c.* Mais le zele de Las-Caſas le porte ſouvent à exagérer. D'un autre côté, *Bern. Diaz*, *c.* 83, dit que les premiers Miſſionnaires envoyés par l'Empereur dans la Nouvelle-

1519. De Cholula, Cortès s'avança directement à Mexico, qui n'en eſt éloignée que de vingt lieues. Par-tout où les Eſpagnols paſſoient, ils étoient reçus comme des libérateurs puiſſants qui venoient ſoulager les peuples de l'oppreſſion, & comme des êtres d'une nature au-deſſus de l'humanité. Les Caciques mêmes & les chefs des Indiens firent connoître à Cortès tous les ſujets qu'ils avoient de déteſter la tyrannie de Montézuma. Lorſque Cortès s'apperçut pour la premiere fois

Eſpagne, firent une recherche exacte de ce fait, & qu'après avoir interrogé les Prêtres & les chefs de Cholula, ils trouverent qu'il y avoit réellement eu une conſpiration contre les Eſpagnols, & que le récit envoyé par Cortès étoit exactement vrai. Cortès étoit, ſans doute, intéreſſé alors à gagner l'eſprit de Montézuma; il n'eſt donc pas croyable qu'il eût voulu faire une démarche ſi propre à l'aliéner des Eſpagnols, s'il ne l'avoit pas jugé néceſſaire à ſa propre conſervation. Mais il eſt vrai auſſi que les Eſpagnols qui ſervoient en Amérique avoient un tel mépris pour les naturels du pays, & les croyoient ſi peu dignes du droit commun à tous les hommes, que Cortès a pu regarder les Cholulans comme coupables ſur la preuve la moins certaine. La ſévérité du châtiment étoit d'ailleurs exceſſive & atroce.

fois qu'il y avoit du mécontentement dans les Provinces éloignées, il conçut quelque espérance; mais lorsqu'il vit que le Souverain étoit haï de ses sujets jusques dans le cœur de ses Etats, il se regarda comme sûr de renverser un Empire dont la constitution, attaquée dans ses principes mêmes, étoit d'ailleurs affoiblie par la division de ses forces. Tandis que ces réflexions soutenoient le courage du Général dans une entreprise si hasardeuse, les soldats n'avoient besoin pour être animés, que des objets qui frappoient leurs sens. A mesure qu'ils descendoient des montagnes de Chalco, la vaste plaine de Mexico se découvroit par degrés à leurs yeux. A l'aspect de cette campagne, une des plus belles du monde, des champs cultivés & fertiles qui s'étendoient à perte de vue, d'un lac qui ressembloit à une mer par son étendue, & qui étoit environné de grandes villes; enfin, en voyant la Capitale s'élever sur une isle au milieu de ce lac, ornée de temples & de tours, ce spectacle frappa tellement leur imagination, que quelques-uns crurent voir

1519.

1519. les descriptions de romans réalisées; ces palais, ces tours dorées leur parurent autant d'enchantements. D'autres croyant rêver, prenoient pour les fantômes d'un songe ce qui s'offroit à leurs yeux (1). A mesure qu'ils avançoient, leurs doutes se dissipoient; mais leur étonnement ne faisoit que croître. Ils furent alors persuadés que le pays étoit encore plus riche qu'ils ne l'avoient imaginé, & se flatterent qu'à la fin ils alloient recueillir le fruit de leurs travaux.

Nul ennemi jusques-là ne s'étoit opposé à leur marche, quoique plusieurs circonstances leur fissent soupçonner qu'on avoit dessein de les surprendre. Des messagers arrivoient

(1) Cette description est prise littéralement de Bernal Diaz del Castillo, trop peu instruit dans l'art d'écrire pour avoir pu embellir son récit. Il rapporte dans un style simple & grossier, ce que lui-même & ses compagnons penserent à cette occasion : » Qu'on ne s'étonne pas, dit-il, si j'écris de cette maniere ce qui s'est passé alors ; car il faut penser que c'est une chose que de rapporter, & une autre d'avoir vu des choses qui n'ont jamais été vues ni entendues, ni dites par les hommes ". *C.* 86, *p.* 64, *B.*

successivement de la part de Montézuma, leur permettant un jour d'avancer, & le jour suivant les pressant de se retirer, selon que ses espérances ou ses craintes prévaloient alternativement. Son trouble étoit si grand qu'on ne peut l'expliquer qu'en le regardant comme l'effet de la superstition qui lui faisoit craindre les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure à celle de l'homme. Enfin, Cortès étoit presqu'aux portes de la Capitale avant que le Monarque eût décidé s'il recevroit ces étrangers en amis ou en ennemis. Mais comme on n'éprouvoit de la part des Mexicains aucun acte d'hostilité, Cortès, sans s'embarrasser des incertitudes de Montézuma, & sans paroître soupçonner ses intentions, continua sa route le long de la chaussée qui conduit à Mexico au travers du lac, marchant avec la plus grande circonspection, & faisant observer la plus exacte discipline dans son armée. 1519.

Sa premiere entrevue avec les Espagnols.

Lorsqu'il fut près de la ville, environ un millier d'Indiens qui lui paroissoient d'un rang distingué, parés avec des plumes, & vêtus d'é-

toffes de coton très-belles, vinrent à
1519. sa rencontre, & défilerent devant lui en le saluant avec le plus grand respect à la maniere de leur pays. Ils annonçoient la venue de Montézuma lui-même, & bientôt après ses coureurs parurent. Ils étoient au nombre de deux cents, habillés uniformément, marchant deux à deux en un profond silence, nuds pieds, & les yeux fixés en terre. Ceux-ci furent suivis d'une troupe plus distinguée & plus richement vêtue, au milieu de laquelle étoit Montézuma, dans une espece de fauteuil ou de litiere resplendissante d'or, & ornée de plumes de diverses couleurs. Quatre de ses principaux favoris le portoient sur leurs épaules, tandis que d'autres soutenoient sur sa tête un pavillon d'un travail curieux. Devant lui marchoient trois Officiers tenant à la main des baguettes d'or qu'ils élevoient de temps en temps, & à ce signal les Indiens baissoient la tête, & cachoient leur visage comme indignes de regarder un si grand Monarque. Lorsqu'il fut près des Espagnols, Cortès descendit de cheval, & s'a-

vança vers lui avec empreſſement &
d'un air reſpectueux. En même-temps 1519.
Montézuma deſcendit de ſa litiere ; & s'appuyant ſur les bras de deux de ſes parents, s'approcha lui-même d'un pas lent & majeſtueux, tandis que ſes gens étendoient devant lui des étoffes de coton, afin que ſes pieds ne touchaſſent pas la terre. Cortès l'aborda avec une profonde révérence à la maniere Européenne. Le Monarque lui rendit ſon ſalut à la mode de ſon pays, en touchant la terre avec ſa main, & la baiſant enſuite. Cette cérémonie qui étoit au Mexique, l'expreſſion ordinaire du reſpect des inférieurs envers leurs ſupérieurs, parut aux Mexicains une condeſcendance ſi étonnante de la part d'un Monarque orgueilleux, qui daignoit à peine croire que ſes ſujets fuſſent de la même eſpece que lui, qu'ils crurent fermement que ces étrangers devant qui leur Souverain s'humilioit ainſi, étoient des êtres d'une nature ſupérieure. Les Eſpagnols marchant au milieu de la foule du peuple furent flattés de s'entendre appeller *Teules*, c'eſt-à-dire divinités. Il

ne se passa rien de bien remarquable
1519. dans cette premiere entrevue. Montézuma conduisit Cortès & ses soldats dans les quartiers qui leur avoient été préparés, & prit congé d'eux avec une politesse digne d'une Cour Européenne. Vous êtes maintenant, leur dit-il, parmi vos freres & chez vous; reposez-vous de vos fatigues, & soyez heureux jusqu'à ce que je revienne vous voir (1). Le palais donné aux Espagnols pour leur logement étoit un édifice bâti par le pere de Montézuma. Il étoit environné d'une muraille de pierre avec des tours de distance en distance, qui servoient en même-temps de défense & d'ornement; les appartements & les cours étoient assez vastes pour loger les Espagnols & les Indiens leurs alliés. Le premier soin de Cortès fut de pourvoir à sa sûreté dans ce nouveau poste en plaçant son artillerie en face des différentes avenues; en ordonnant qu'une grande

(1) Cortès, *Relat.* Ramus, III, 232-235. B. Diaz. C. 83-88. Gomera, *Cron. c.* 64, 65. *Dec.* 2, *Lib. VII*, c. 3, 4, 5.

division de ses troupes seroit toujours sous les armes; en plaçant des sentinelles; en un mot, en faisant observer une discipline aussi exacte & aussi vigilante que si l'on eût été à la vue d'une armée ennemie. 1519.

Opinion de Montézuma sur les Espagnols.

Le soir Montézuma retourna visiter ses hôtes avec la même pompe qu'à la premiere entrevue, & porta non-seulement au Général, mais aux soldats, des présents dont la magnificence attestoit la libéralité du Souverain, & l'opulence de son Royaume. Il eut avec Cortès un long entretien, dans lequel celui-ci apprit l'opinion que le Monarque s'étoit faite des Espagnols. L'Empereur lui dit que selon une tradition ancienne parmi les Mexicains, leurs ancêtres étoient venus originairement d'un pays éloigné, & avoient conquis l'Empire du Mexique; qu'après y avoir formé un établissement, le grand Capitaine qui avoit amené cette colonie étoit retourné dans son pays, en promettant que dans un temps à venir, ses descendants reviendroient les visiter, reprendre les rênes du Gouvernement, & réformer leur constitu-

1519. tion & leurs loix ; que par tout ce qu'il avoit appris & vu des Espagnols, il étoit convaincu qu'ils étoient les descendants de ces premiers conquérants, dont la venue leur étoit annoncée par leurs traditions & leurs prophéties; que dans cette persuasion, il les avoit reçus non comme des étrangers, mais comme des parents formés du même sang, & qu'il les prioit de se regarder comme maîtres de ses Etats; que ses sujets & lui-même seroient toujours prêts à exécuter leurs volontés, & même à prévenir leurs desirs. Cortès repliqua avec le ton du plus grand respect pour la dignité & le pouvoir de son Souverain le Roi d'Espagne : il parla des vues qu'avoit eues ce Prince en l'envoyant, s'efforçant autant qu'il le pouvoit de concilier son discours avec l'idée que Montézuma avoit des Espagnols. Le lendemain au matin, Cortès & ses principaux Officiers furent admis à une audience publique de l'Empereur. Les trois jours suivants furent employés à parcourir la ville, que les Espagnols ne purent voir sans admiration, & qu'ils trouverent

supérieure à tout ce qu'ils avoient vu en Amérique, tant par le nombre de ses habitants que par la beauté de ses édifices, & par des particularités qui la rendoient absolument différente de toutes les villes d'Europe. 1519.

Mexico, appellé anciennement par les Indiens *Tenuchtitlan*, est situé dans une grande plaine environnée de montagnes, assez hautes pour que son climat soit doux & sain, quoique sous la zône torride. Toutes les eaux qui descendent des hauteurs se rassemblent dans différents lacs communiquant les uns aux autres. Le plus grand a environ neuf milles de circuit; l'eau d'un de ces lacs est douce, celle des autres est saumache. C'étoit sur les bords d'un de ceux-ci & sur quelques isles voisines qu'étoit bâtie la Capitale du Mexique. On arrivoit à la ville par des chaussées de pierre & de terre, d'environ trente pieds de largeur. Comme les eaux des lacs inondoient la plaine dans la saison des pluies, ces chaussées s'étendoient très-loin. Celle de Tacuba à l'Ouest étoit d'un mille & demi; celle de Texeuco au Nord-Ouest, de trois

1519. milles ; celle de Cuoyacan au Sud, de six milles. Du côté de l'Est, il n'y avoit point de chaussée, & on ne pouvoit arriver à la ville qu'en canot (1) ; à chaque chaussée, il y avoit des ouvertures de distance en distance, par lesquelles les eaux communiquoient d'un côté à l'autre, & sur ces ouvertures des madriers recouverts de terre, & qui servoient de ponts. La construction de la ville n'étoit pas moins remarquable que les avenues en étoient singulieres. Non-seulement les temples, mais les maisons appartenant au Monarque & aux personnes de distinction, pouvoient être appellés magnifiques en comparaison des édifices qu'on avoit trouvés dans le reste de l'Amérique. Les habitations du peuple étoient mal-propres, ressemblant aux huttes des autres Indiens ; mais elles étoient placées avec régularité sur les bords des canaux qui passoient dans la ville en certains quartiers, ou le long des rues qui la partageoient. On y trou-

(1) Torribio, MS.

voit de grandes places, parmi lesquelles on dit que celle du grand marché pouvoit contenir quarante ou cinquante mille personnes. Ceux des Espagnols qui ont mis le plus de modération dans leurs calculs, comptoient à Mexico au moins soixante mille habitants; l'industrie humaine, privée du fer & du secours de tout animal domestique, n'a jamais élevé un plus grand monument (1). 1519.

La nouveauté de ces objets pouvoit amuser & étonner les Espagnols; mais ils n'en éprouvoient pas moins une grande inquiétude sur le danger de leur situation. Un concours de circonstances inattendues & favorables leur avoit permis de pénétrer jusques au centre d'un grand Empire, & ils s'étoient établis dans la Capitale sans aucune opposition ouverte de la part du Monarque; les Tlascalans les avoient constamment détournés d'entrer dans une ville telle que

Situation dangereuse des Espagnols.

(1) Cortès, *Relat.* Ram. III, 239. D. *Relat. della. Gran. Cita de Mexico*, *da un Gentilhuomo d.l Cortès*, Ram. *ibid.* 304, E. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII*, *c.* 14, *&c.*

1519. Mexico, dont la ſituation ſinguliere les livreroit à la merci de Montézuma, en qui ils ne pouvoient avoir aucune confiance, & d'où il leur ſeroit impoſſible d'échapper. Ils avoient averti Cortès que ſi l'Empereur s'étoit déterminé à les recevoir dans ſa Capitale, c'étoit par le conſeil des Prêtres qui lui avoient indiqué au nom de leurs Dieux ce moyen de détruire en un coup & ſans riſque tous les Eſpagnols (1). Le Général voyoit alors clairement que les craintes de ſes alliés n'étoient pas ſans fondement; qu'en rompant les ponts placés de diſtance en diſtance ſur les chauſſées, ou en détruiſant des parties entieres des chauſſées mêmes, ſa retraite deviendroit impraticable, & qu'il demeureroit enfermé au milieu d'une ville ennemie, environné d'une multitude qui pouvoit l'accabler ſans qu'il pût recevoir aucun ſecours de ſes alliés. A la vérité, Montézuma l'avoit reçu avec de grandes marques de reſpect; mais pouvoient-elles être

(1) B. Diaz, c. 85, 86.

regardées comme ſinceres ? quand elles l'auroient été, qui pouvoit leur répondre qu'elles ſe ſoutiendroient ? Leur ſalut dépendoit de la volonté d'un Prince ſur l'attachement duquel ils n'avoient aucune raiſon de compter, & dont un ordre donné par caprice, ou un ſeul mot échappé dans la colere, pouvoit décider irrévocablement leur perte (1). 1519.

Inquiétude & perplexité de Cortès.

Ces réflexions qui ſe préſentoient au dernier des ſoldats n'échappoient pas au Général. Avant de partir de Cholula, il avoit appris des Eſpagnols de Villa-rica, (2) que Qualpopoca, un des Généraux Mexicains, commandant ſur la frontiere, avoit aſſemblé une armée, dans le deſſein d'attaquer quelques-unes des Provinces que les Eſpagnols avoient engagées à ſecouer le joug, & qu'Eſcalante avoit marché au ſecours de ſes alliés avec une partie de ſa garniſon ; que dans un combat où les Eſpagnols étoient demeurés victorieux, Eſcalante avoit

(1) B. Diaz, *c.* 94.
(2) Cortès, *Relat.* Ramus, III, 235, C.

1519. été blessé à mort, & qu'il y avoit eu sept Espagnols tués, & un autre enveloppé par les ennemis & pris vivant; que la tête du malheureux prisonnier avoit été portée en triomphe dans différentes villes, pour faire voir aux Indiens que leurs ennemis n'étoient pas immortels, & envoyée ensuite à Mexico (1). Cortès, quoiqu'allarmé de cet avis qui lui faisoit connoître les intentions de Montézuma, avoit continué sa marche; mais il ne fut pas plutôt dans Mexico, qu'il s'apperçut de la faute où l'avoient jetté un excès de confiance dans la valeur & la discipline de ses troupes, & le défaut de guide dans un pays inconnu, où il ne pouvoit communiquer ses idées que d'une maniere très-imparfaite. Il reconnut qu'il s'étoit engagé dans une situation où il étoit aussi dangereux pour lui de rester, qu'il lui étoit difficile d'en sortir. Tenter une retraite, c'étoit s'exposer à tout perdre. Le succès de son entre-

(1) B. Diaz, *c.* 93, 94. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VIII*, *c.* 1.

prise dépendoit de l'opinion que les peuples de la nouvelle-Espagne s'étoient formée de la force invincible des Espagnols. Au premier signe de crainte que ceux-ci laisseroient appercevoir, Montézuma, qui n'étoit retenu lui-même que par la crainte, armeroit contre eux tout son Empire. Cortès étoit en même-temps persuadé qu'il n'y avoit qu'une suite non interrompue de victoires, & des succès complets & extraordinaires qui pussent le faire avouer de son Souverain, & couvrir les fautes & l'irrégularité de sa conduite. Toutes ces considérations lui firent sentir la nécessité de garder le poste qu'il avoit pris, & il vit que pour se tirer de l'embarras où l'avoit jetté une démarche hardie, il falloit en risquer une autre plus hardie encore. Le danger étoit grand, mais les ressources de son esprit étoient plus grandes encore. Après avoir pesé la matiere avec une profonde attention, il s'arrêta à une idée aussi étrange qu'audacieuse. Il imagina d'aller saisir Montézuma dans son palais, & de le conduire prisonnier au quartier des Espagnols. Il

1519.

Il se détermine à se rendre maître de Montézuma.

1519. espéroit qu'en se rendant maître de la personne de l'Empereur, le respect superstitieux des Mexicains pour leur Monarque, & leur soumission aveugle à toutes ses volontés, mettroient bientôt entre ses mains tout le pouvoir du Gouvernement, ou qu'au moins ayant en sa puissance un ôtage si sacré, lui & les siens seroient à couvert de toute violence.

Comment il exécute ce projet.

Il proposa sur le champ son projet à ses Officiers. Les plus timides furent épouvantés, & firent des objections. Les plus éclairés & les plus hardis, persuadés que c'étoit le seul moyen qui pût les tirer du danger qui les menaçoit, l'approuverent hautement, & entraînerent leurs compagnons, de maniere qu'on convint d'en tenter sur le champ l'exécution. A l'heure ordinaire de la visite que Cortès faisoit tous les jours à Montézuma, il se rendit au palais accompagné d'Alvarado, Sandoval, Lugo, Velasquès de Léon, & Davila, cinq de ses principaux Officiers, & de plusieurs soldats de confiance. Trente hommes choisis le suivoient sans ordre, séparés, & paroissant guidés par la seule curio-

ſité. De petites troupes furent poſtées de diſtance en diſtance dans toutes les rues qui conduiſoient du quartier des Eſpagnols à la Cour, & le reſte des Eſpagnols avec les Tlaſcalans étoient ſous les armes prêts à ſortir au premier ſignal. Cortès & ſa ſuite furent admis ſans difficulté en préſence du Monarque, & les Mexicains ſe retirerent par reſpect comme ils avoient coutume de faire. Le Général s'adreſſa alors au Monarque d'un ton tout-à-fait différent de celui qu'il avoit employé dans les conférences précédentes. Il lui reprocha amérement d'être l'auteur de l'attentat commis par un de ſes Officiers contre les Eſpagnols, & lui demanda une réparation publique pour la mort de quelques-uns de ſes compagnons, ainſi que pour l'inſulte faite au grand Prince dont ils étoient les ſerviteurs. Montézuma, confondu de cette accuſation inattendue, & changeant de couleur, ſoit qu'il fût coupable, ſoit qu'il reſſentît vivement l'indignité avec laquelle on le traitoit, proteſta de ſon innocence avec une grande vivacité ; & pour en fournir une preuve, ordonna ſur le champ

1519.

1519. qu'on allât saisir Qualpopoca & ses complices, & qu'on les conduisît à Mexico. Cortès repliqua qu'une assurance aussi respectable que celle que lui donnoit l'Empereur le persuadoit entiérement; mais qu'il falloit quelque chose de plus pour rassurer ses compagnons, qui persisteroient à regarder Montézuma comme leur ennemi, s'il ne leur donnoit une preuve de sa confiance & de son attachement, en quittant son palais, & en venant faire sa résidence au milieu des Espagnols, où il seroit servi avec tous les égards dus à un si grand Monarque. A cette étrange proposition Montézuma demeura muet & presque sans mouvement. Enfin, ranimé par l'indignation, il répondit avec hauteur que les personnes de son rang n'étoient pas accoutumées à se rendre elles-mêmes prisonnieres, & que quand même il auroit la foiblesse d'y consentir, ses sujets ne souffriroient pas qu'on fît un pareil affront à leur Souverain. Cortès voulant éviter les moyens de violence, s'efforça tour-à-tour de l'adoucir & de l'intimider. La dispute devint vive; il y avoit plus de trois heures qu'elle

duroit, lorſque Velaſquès de Léon, jeune homme brave & impétueux, s'écria : Pourquoi perdre le temps en vaines paroles ! Qu'il ſe laiſſe conduire, ou je lui perce le cœur. La voix menaçante dont l'Eſpagnol prononça ces mots, & le geſte terrible dont il les accompagna, frapperent Montézuma de terreur. Il voyoit bien que les Eſpagnols s'étoient trop avancés pour reculer. Le danger qui le menaçoit étoit grand; la néceſſité de prendre un parti étoit preſſante, il ſentit la force de ces circonſtances, & s'abandonnant à ſa deſtinée, il céda à la volonté des Eſpagnols. 1519.

Ses Officiers furent appellés. Il leur communiqua ſa réſolution. Malgré l'étonnement & la douleur dont ils étoient pénétrés, aucun d'eux n'oſa faire une queſtion à l'Empereur. Ils le conduiſirent en ſilence, & baignés de larmes au quartier des Eſpagnols. A peine ſut-on dans la ville que les étrangers emmenoient l'Empereur, que le peuple s'abandonnant à tous les tranſports de la douleur & de la rage, menaça d'exterminer ſur le champ les Eſpagnols, pour les punir

Montézuma eſt conduit au quartier des Eſpagnols.

1519. de leur audace impie. Mais lorſqu'ils virent Montézuma paroître avec l'air de la gaieté ſur le viſage, & leur faire ſigne de la main, en leur déclarant que c'étoit de ſon propre choix qu'il alloit réſider pour quelque temps au milieu de ſes amis, le tumulte s'appaiſa; la multitude accoutumée à reſpecter les moindres ſignes de la volonté de ſon Souverain ſe diſperſa tranquillement (1).

Ce fut ainſi qu'un Monarque puiſſant ſe vit, au milieu de ſa Capitale, en plein jour, ſaiſi par une poignée d'étrangers, & emmené priſonnier, ſans réſiſtance & ſans combat. L'hiſtoire ne préſente rien qu'on puiſſe comparer à cet événement, ſoit pour la témérité de l'entrepriſe, ſoit pour le ſuccès de l'exécution; & ſi toutes les circonſtances de ce fait extraordinaire n'étoient pas conſtatées par les témoignages les plus authentiques, elles paroîtroient ſi extravagantes & ſi incroyables, qu'on n'y trouveroit

(1) B. Diaz, *c.* 95. Gomera, *Cron. c.* 83. Cortès, *Relat.* Ramus, III, *pag.* 235, 236. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VIII*, *c.* 2, 3.

pas même le degré de vraisemblance nécessaire pour les admettre dans un roman. 1519.

Montézuma fut reçu dans le quartier des Espagnols avec toutes les marques de respect qu'avoit promises Cortès. Ses domestiques vinrent l'y servir à la maniere accoutumée. Ses principaux Officiers eurent un libre accès auprès de sa personne, & il exerça toutes les fonctions du gouvernement comme s'il eût été en parfaite liberté. Les Espagnols le gardoient cependant avec toute la vigilance que méritoit un prisonnier de cette importance (1); en s'efforçant

Il est reçu avec des apparences de respect.

(1) B. Diaz del Castillo nous donne une idée des fatigues & des souffrances qu'ils éprouverent à cette occasion & dans plusieurs autres. Pendant neuf mois qu'ils resterent à Mexico, tous, sans aucune distinction entre les Officiers & les soldats, dormirent tout armés avec leurs cottes de maille & leurs gorgerettes. Ils étoient couchés par terre sur des nattes ou de la paille, & tous étoient obligés de se tenir prêts comme s'ils avoient été de garde. « Ce qui me devint si familier, ajoute-t-il, qu'aujourd'hui même, quoique fort avancé en âge, je dors toujours avec mes habits, & jamais dans un lit. Lorsque je visite mon *encomienda*, je fais porter, par égard pour mon

1519. d'ailleurs d'adoucir l'amertume de sa situation par toutes les marques extérieures de respect & d'attachement; mais l'heure de l'humiliation & de la douleur n'est jamais bien loin d'un Prince captif. Qualpopoca, son fils, & cinq des principaux Officiers qui servoient sous lui, furent amenés dans la Capitale en conséquence des ordres donnés par l'Empereur. Montézuma les livra à Cortès, afin qu'il pût constater leur crime, & en prononcer la punition. Ils furent jugés par un conseil de guerre Espagnol; & quoiqu'ils n'eussent fait que remplir le devoir de fideles sujets & de braves gens, en obéissant aux ordres de leur légitime Souverain, & en combattant les ennemis de la patrie, ils furent condamnés à être brûlés vifs. L'exécution de pareils actes de cruauté est rarement suspendue. Les malheureuses victimes furent envoyées sur le

Ensuite exposé à de cruelles insultes.

rang, un lit avec mes bagages; mais je n'en fais jamais usage, parce que je dors tout habillé, & que je me promene souvent la nuit en plein air pour voir les étoiles suivant mon ancienne habitude". *C*. 108.

champ au ſupplice. On forma leur bûcher de toutes les armes amaſſées dans les arſenaux du Roi pour la défenſe publique. Un peuple innombrable vit avec un muet étonnement la double inſulte faite à la majeſté de ſon Empire; un de ſes Généraux livré aux flammes par une autorité étrangere, pour avoir rempli ſon devoir envers ſon Souverain, & le même feu conſumer à ſes yeux les armes aſſemblées par la prévoyance de ſes ancêtres pour la défenſe publique. 1519.

Mais une inſulte plus cruelle encore étoit réſervée au malheureux Montézuma. Convaincu que Qualpopoca n'eût jamais oſé attaquer Eſcalante s'il n'en avoit eu l'ordre de ſon maître, Cortès ne fut pas ſatisfait de la vengeance qu'il venoit de tirer de celui qui avoit été l'inſtrument du crime, & n'en voulut par laiſſer le premier auteur impuni. Un moment avant d'envoyer Qualpopoca au ſupplice, il entra dans l'appartement de Montézuma, ſuivi de quelques Officiers & d'un ſoldat qui portoit des fers; & s'approchant du Monarque

1519. avec un air févere, il lui dit, que les criminels qui alloient fubir leur fupplice l'avoient accufé d'être le premier auteur de leur attentat, qu'il étoit néceffaire qu'il expiât fa faute; & fans attendre de replique, il ordonna au foldat de mettre l'Empereur aux fers. L'ordre fut exécuté fur le champ. Le Monarque, nourri dans l'idée que fa perfonne étoit inviolable & facrée, & confidérant cette profanation comme un avant-coureur de fa mort prochaine, exhala fa douleur en plaintes & en gémiffements. Ses Courtifans, muets d'horreur, tomberent à fes pieds, les baignerent de larmes; & foutenant fes fers, s'efforçoient avec une tendreffe refpectueufe d'en rendre le poids plus léger. Leur douleur & leur défefpoir ne fe calmerent que lorfque Cortès, revenu de l'exécution de Qualpopoca avec une contenance fatisfaite, ordonna qu'on ôtât les fers à Montézuma. Ce Prince, qui d'abord avoit montré une foibleffe indigne d'un homme, fe livra fur le champ à une joie indécente, & paffa fans intervalle de l'excès du défefpoir aux tranfports de la reconnoiffance

noiſſance & de la tendreſſe envers ſes libérateurs. 1519.

Raiſons de la conduite de Cortès.

Ces faits, tels qu'ils ſont racontés par les Hiſtoriens Eſpagnols eux-mêmes, s'accordent peu, ſans doute, avec les qualités qui diſtinguent Cortès dans d'autres parties de ſa conduite. Exercer un droit qui ne peut appartenir à un étranger, lequel ne ſe donnoit lui-même que comme l'envoyé d'un Souverain étranger ; infliger une peine capitale & un ſupplice cruel à des hommes dont la conduite méritoit ſon eſtime, eſt une atrocité ſans exemple ; mettre aux fers le Monarque d'un grand Royaume, & après lui avoir fait eſſuyer un traitement ſi ignominieux, lui rendre la liberté, c'eſt faire du pouvoir l'abus le plus étrange.

On n'explique cette conduite qu'en diſant que Cortès, enivré de ſes ſuccès, & préſumant tout de l'aſcendant qu'il avoit pris ſur les Mexicains, ne trouvoit rien de trop hardi à entreprendre, ni de trop dangereux à exécuter. Mais à voir la choſe d'un certain côté, ſes procédés, quoique contraires à la juſtice & à l'humanité,

1519. peuvent avoir été dictés par la même politique artificieuse que le Général semble avoir constamment suivie. Aux yeux des Mexicains, les Espagnols avoient paru des êtres au-dessus de l'homme. Il étoit de la plus grande importance pour Cortès de nourrir cette erreur, & de maintenir le respect qui en étoit la suite. Cortès vouloit persuader aux Indiens que le meurtre d'un Espagnol étoit le plus grand des crimes, & rien ne lui paroissoit plus propre à établir cette opinion, que de condamner à une mort cruelle les premiers Mexicains qui avoient osé le commettre, & d'obliger leur Souverain lui-même à se soumettre à une punition honteuse, pour expier la part qu'il avoit eue au crime de ses sujets (1).

(1) Cortès lui-même, dans sa seconde lettre à l'Empereur, n'explique point les motifs qui le porterent à condamner Qualpopoca aux flammes, & à faire mettre Montézuma aux fers. *Ramus III*, 236. B. Diaz passe sous silence les raisons de ce premier fait, & la seule cause qu'il donne du dernier, c'est qu'on vouloit prévenir tout obstacle à l'exécution de la sentence prononcée contre Qualpopoca. *C.* 95,

1520. Augmentation du pouvoir de Cortès.

La rigueur avec laquelle Cortès traita les malheureux Mexicains qui avoient osé porter leurs mains sur les Espagnols, paroît avoir produit l'effet qu'en attendoit Cortès. Montézuma demeura abattu & soumis. Durant six mois que Cortès passa à Mexico, le Monarque continua de rester dans le quartier des Espagnols,

---

p. 75. Mais puisque Montézuma étoit le prisonnier de Cortès, & entiérement en son pouvoir, l'insulte faite à ce Monarque ne pouvoit servir qu'à l'irriter sans nécessité. Gomera suppose que Cortès n'avoit point d'autre objet que d'occuper Montézuma de ses propres malheurs, afin qu'il donnât moins d'attention à ce qui arrivoit à Qualpopoca, *Cr.* 89. Herrera est du même sentiment. *Decad.* 2, *Lib. VIII*, *c.* 9. Mais ce moyen de faire supporter une offense à un homme, en lui faisant de nouveaux outrages, semble fort étrange. Solis croit que Cortès ne vouloit qu'intimider Montézuma, afin qu'il ne fît aucun effort pour faire délivrer les victimes; mais ce Monarque étoit si soumis, & il avoit si lâchement remis les prisonniers à Cortès, qu'il n'y avoit rien à craindre de sa part. Si l'on n'adopte pas la maniere dont j'ai cherché à expliquer la conduite de Cortès à cette occasion, je crois qu'on doit la regarder comme un de ces actes de pure barbarie & d'oppression, qu'on ne trouve que trop fréquents dans l'Histoire de la conquête de l'Amérique.

1520. avec l'apparence de la tranquillité & de la satisfaction, comme si ce séjour eût été de son choix. Ses Ministres & ses domestiques le servoient à leur maniere accoutumée. Il prenoit connoissance de toutes les affaires. Tous les ordres se donnoient en son nom. L'aspect du gouvernement paroissoit le même ; & comme toutes les formes anciennes subsistoient, la nation qui ne s'appercevoit d'aucun changement, continuoit d'obéir au Monarque avec la même soumission & le même respect. Les Espagnols avoient inspiré à Montézuma & à ses sujets tant de crainte ou de respect, qu'il ne se fit pas une seule tentative pour délivrer le Souverain de sa prison ; Cortès même se confiant sur l'ascendant qu'il avoit pris, permettoit à Montézuma non-seulement d'aller aux temples, mais même de chasser au-delà des lacs, accompagné d'une garde d'un petit nombre d'Espagnols, qui suffisoient pour en imposer à la multitude, & s'assurer du Roi prisonnier (1).

(1) Cortès, *Relat.* pag. 236. B. Diaz, *c.* 97, 98, 99.

Ainsi Cortès s'étant rendu maître de la personne de Montézuma, son heureuse témérité valut tout d'un coup aux Espagnols une autorité plus étendue dans l'Empire du Mexique qu'il ne leur eût été possible de l'acquérir avec baucoup de temps à force ouverte; & ils exercerent, sous le nom de l'Empereur, un pouvoir bien plus absolu que celui dont ils auroient pu faire usage en leur propre nom. Les moyens employés par les nations civilisées, pour soumettre celles qui le sont moins, ont été à-peu-près les mêmes dans tous les temps. Le systême de cacher une usurpation en empruntant le nom des Souverains naturels d'un pays, d'employer les Magistrats & les formes établies pour introduire une domination nouvelle, artifices que nous sommes disposés à regarder comme des inventions subtiles de la politique moderne; ce systême, dis-je, est bien plus ancien qu'on ne pense, & a été mis en usage avec succès dans l'Occident long-temps avant qu'il ait été pratiqué en Orient.

1520.

Cortès mit à profit tous les avantages que lui donnoit le pouvoir qu'il

Usage qu'il en fait.

avoit obtenu par les moyens qu'on
1520. vient d'expofer. Il choifit quelques Efpagnols propres à cette commiffion, & les chargea de vifiter différentes parties de l'Empire, accompagnés de Mexicains qu'avoit nommés l'Empereur, pour leur fervir en même-temps de guides & de défenfeurs. Ils parcoururent un grand nombre de Provinces, en examinerent le fol & les productions, obferverent avec plus de foin les diftricts qui pouvoient fournir de l'or & de l'argent, reconnurent différents endroits propres à recevoir des colonies de leur nation, & s'efforcerent de préparer les efprits au joug de l'Efpagne, tandis que Cortès au nom & par l'autorité de Montézuma, ôtoit les emplois aux principaux Officiers de l'Empire, dont les talents ou l'efprit d'indépendance lui faifoient craindre quelque réfiftance à fes volontés, & mettoit à leur place des hommes plus ineptes ou plus difpofés à la foumiffion.

Une autre précaution lui étoit encore néceffaire pour fon entiere fûreté. Il falloit qu'il fût maître des lacs, pour affurer fa retraite dans le cas

où les Mexicains, ſoit par impatience du joug, ſoit ſimplement par légéreté, prendroient les armes contre lui, & romproient les ponts ou les chauſſées. Son adreſſe ou la facilité de Montézuma le mirent en état d'exécuter ce deſſein. En entretenant ſouvent ſon priſonnier de la marine Européenne, & de l'art merveilleux de la navigation, il excita ſa curioſité, & lui fit deſirer de voir ces palais mouvants, qui, ſans le ſecours des rames, marchent & ſe dirigent ſur les eaux. Pour cet effet, Cortès lui perſuada d'envoyer chercher une partie des agrets de ſa flotte, déposés à la Vera-cruz, & de faire couper & préparer des bois. Les charpentiers Eſpagnols eurent bientôt conſtruit deux brigantins, qui furent pour Montézuma un frivole amuſement, & pour Cortès une reſſource aſſurée s'il étoit obligé de ſe retiter. 1520.

Enhardi par tant de preuves de la ſoumiſſion ſervile du Monarque à toutes ſes volontés, Cortès oſa le mettre à une épreuve encore plus forte. Il preſſa Montézuma de ſe reconnoître vaſſal du Roi de Caſtille, tenant

1520. ſa couronne de lui, & de lui payer un tribut annuel. Montézuma ſe ſoumit encore à ce ſacrifice, le plus humiliant qu'on pût exiger d'un Souverain abſolu. Les Grands de l'Empire furent appellés. Montézuma, dans une harangue, leur rappella les traditions & les prophéties qui annonçoient depuis long-temps l'arrivée d'un peuple de la même race qu'eux, & qui devoit prendre poſſeſſion du pouvoir ſuprême ; il leur déclara qu'il croyoit que les Eſpagnols étoient ce peuple, qu'il reconnoiſſoit les droits de leur Souverain ſur l'Empire du Mexique, qu'il vouloit mettre ſa couronne à ſes pieds, & être déſormais ſon tributaire. En prononçant ſon diſcours, le malheureux Prince laiſſa voir combien il étoit douloureuſement affecté du ſacrifice qu'on le forçoit de faire. Les ſoupirs & les larmes lui couperent ſouvent la parole. Malgré l'abattement de ſon eſprit & de ſon courage, il conſervoit encore aſſez du ſentiment de ſa dignité, pour éprouver les angoiſes qui déchirent le cœur d'un Souverain forcé de ſe dépouiller du pouvoir ſuprême. Aux

premiers mots qui firent connoître sa résolution, l'assemblée fut frappée d'un muet étonnement, & bientôt après il s'éleva un murmure confus, qui exprimoit à la fois la douleur & l'indignation. Les Mexicains parurent vouloir se porter à quelque mouvement de violence. Cortès le prévint à propos, en déclarant que les intentions de son maître n'étoient point de priver Montézuma de sa couronne, ni d'apporter aucune innovation dans la constitution & les loix de l'Empire. Cette assurance, soutenue de la crainte qu'inspiroient les Espagnols, & de l'exemple de soumission que donnoit l'Empereur lui-même, arracha à l'assemblée un consentement forcé (1). Cet acte de foi

1520.

(1) Solis, *Lib. IV*, *c.* 3, prétend que ce fut Montézuma lui-même qui fit la proposition de rendre hommage au Roi d'Espagne, afin d'engager les Espagnols à quitter ses Etats. Il dépeint sa conduite en cette occasion comme fondée sur la plus profonde politique, & suivie avec tant d'adresse, que Cortès lui-même y fut trompé; mais on ne trouve rien dans les Historiens contemporains, tels que Cortès, Diaz & Gomera, qui puisse justifier cette assertion. Jamais Montézuma n'a montré en

1520. & hommage envers la couronne d'Espagne fut accompagné de toutes les solemnités qu'il plut aux Espagnols de prescrire (1).

Trésors amassés par les Espagnols.

Montézuma, sur la demande de Cortès, y joignit un présent magnifique pour son nouveau suzerain; & ses sujets, à son exemple, fournirent aussi très-libéralement à une contribution. Les Espagnols rassemblerent tout ce que leur avoit donné volontairement Montézuma, & tout ce qu'ils avoient extorqué des Mexicains sous divers prétextes. On fondit l'or & l'argent, & ces métaux, sans parler des bijoux & ornements de diverses especes, qu'on conserva comme ils étoient pour la beauté du travail, monterent ensemble à six cents mille pesos (2). Les soldats attendoient avec

d'autres occasions cet art & cette politique. La douleur dont il fut pénétré en se soumettant à cet acte d'humiliation, étoit naturelle, si l'on suppose qu'il a été involontaire. Mais suivant Solis, elle auroit été contradictoire & incompatible avec son projet de tromper les Espagnols.

(1) Cortès, *Relat.* 238. B. Diaz, *c.* 101. Gomera, *Cron. c.* 92. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X*, *c.* 4.

(2) Environ 2,500,000 liv, le pesos valant

impatience qu'on en fît le partage. 1520.
Cortès voulut les satisfaire. On mit à part un cinquieme comme le droit du Roi d'Espagne ; un autre cinquieme fut réservé à Cortès comme Commandant en chef. On reprit encore sur la masse les sommes avancées par Velasquès, Cortès & quelques autres Officiers, pour les fraix de l'armement. Le reste fut partagé entre les troupes, y compris la garnison de la Vera-cruz, Officiers & soldats en proportion de leur rang. Après tant de déductions, la part de chaque soldat ne passa pas cent pesos. Cette somme étoit si fort au-dessous de leurs espérances, que quelques soldats la refuserent avec dédain ; d'autres murmurerent si hautement, qu'il fallut pour les appaiser que Cortès joignît l'adresse à des libéralités considérables. Ces plaintes n'étoient pas tout-à-fait sans fondement : la couronne n'ayant point contribué aux fraix de l'armement, les soldats voyoient avec

à-peu-près 4 liv. & quelques sols de notre monnoie.

1520. peine qu'on lui abandonnoit une partie si considérable des trésors qu'ils avoient achetés par leurs travaux & leur sang. La part du Général, eu égard aux idées qu'on se faisoit de la richesse dans le seizieme siecle, étoit une somme énorme. Quelques-uns des favoris de Cortès s'étoient secretement approprié différents bijoux d'or qui ne payerent pas le quint du Roi, & ne furent point mis dans la masse commune. Il faut croire pourtant que les objets qui avoient été détournés n'étoient pas d'une grande valeur; car dans ces circonstances, l'intérêt de Cortès étoit que la portion du Roi fût très-considérable.

Raisons pour lesquelles les Espagnols ne trouvent au Mexique qu'une si petite quantité d'or.

La somme amassée par les Espagnols, ne répond point aux idées qu'on se fait communément des richesses du Mexique, d'après les descriptions que les Historiens nous font de son ancienne splendeur, & d'après les produits actuels de ses mines. Mais il faut considérer que parmi les anciens Mexicains, l'or & l'argent n'étoient pas la mesure de la valeur des autres marchandises, & que cette circonstance n'influant pas sur leur

prix, ils n'étoient recherchés que comme ornements ou bijoux. Ils étoient consacrés aux Dieux dans les temples, ou employés comme des marques de distinction par les Princes & les personnes du plus haut rang. La destruction que souffroient l'or & l'argent par l'usage, étant peu considérable, la demande n'en étoit pas assez grande pour exciter l'industrie des Mexicains à en augmenter la quantité par le travail des mines dont leur pays abonde, & cet art leur étoit entiérement inconnu. Tout ce qu'ils possédoient d'or étoit ramassé dans le lit des rivieres, ou natif & recueilli dans l'état où la mine le donne (1). Le plus grand effort de leur industrie dans la recherche de ce métal étoit de laver les terres détachées des montagnes par les torrents, pour en séparer les grains d'or; & même cette opération si simple étoit exécutée très-maladroitement, selon le rapport des Espagnols envoyés par Cor- 1520.

(1) Cortès, *Relat, p.* 236. F. B. Diaz, *c.* 102, 103. Gomera, *Cron, c.* 90.

1520. tès, pour examiner l'état des Provinces où l'on pouvoit espérer de trouver des mines (1). Par ces différentes causes, l'effet de la masse d'or existante alors au Mexique ne devoit pas être fort grande. La quantité d'argent étoit encore moindre, parce qu'on trouve rarement ce métal dans un état de pureté, & que des Indiens n'avoient pas encore assez d'industrie pour suivre les procédés nécessaires pour l'extraire de sa mine & le purifier (2). Ainsi, quoique les Espagnols eussent mis en usage tout leur pouvoir, & se fussent abandonnés à toute leur avidité, pour satisfaire la plus grande de leurs passions, la soif de l'or, & que Montézuma eût épuisé ses trésors pour la rassasier, le produit de ces deux sources, qui formoient la plus grande partie des métaux précieux de l'Empire, ne monta pas au-delà de ce que nous avons dit ci-dessus (3).

(1) B. Diaz, *c.* 103.

(2) Herrera, *decad.* 2, *Lib. IX*, *c.* 4.

(3) Les Espagnols, malgré leur industrie & leur pouvoir, ne purent point trouver d'or

1520.

Montézuma montre une résistance invincible au sujet de la Religion.

Mais quelque facile que se fût montré Montézuma pour tout ce que Cortès avoit exigé de lui, il fut inflexible sur un point. En vain le Général le pressa avec tout le zele importun d'un missionnaire, de renoncer à ses faux Dieux, & d'embrasser la foi chrétienne; il rejetta la proposition avec horreur. La superstition étoit profondément gravée dans l'esprit des Mexicains, parce qu'elle y étoit établie sur un systême complet & régulier; & tandis que les peuples grossiers des autres parties de l'Amérique abandonnoient aisément un pe-

dans plusieurs Provinces. Dans d'autres, ils ne se procurerent que quelques bagatelles de peu de valeur. Montézuma assura Cortès que le présent qu'il offroit au Roi de Castille, après lui avoir rendu hommage, comprenoit toutes les richesses amassées par son pere, & qu'il avoit déja donné aux Espagnols le reste de son or & de ses bijoux. *B. Diaz*, *c.* 104. Gomera dit que tout l'argent qu'on recueillit montoit à cinq cents marcs. *Cron. c.* 93; ce qui s'accorde avec le récit de Cortès, que le quint de l'argent pour le Roi fut de cent marcs. *Relat.* 239, *B.* De sorte que la somme totale de l'argent ne monte qu'à quatre mille onces, à raison de huit onces par marc; ce qui fait voir que la proportion de l'argent avec l'or a été fort petite.

1520. tit nombre de notions & de cérémonies religieuſes, trop peu fixes pour mériter le nom de Religion nationale, les Mexicains reſtoient obſtinément attachés à leur culte, quelque barbare qu'il fût, parce qu'il étoit accompagné d'une ſolemnité & pratiqué avec une régularité, qui le rendoient reſpectable à leurs yeux. Cortès voyant tous ſes efforts inutiles pour ébranler la fermeté de Montézuma, fut ſi furieux de ſon obſtination, que, dans un tranſport de zele, il ſe mit à la tête de ſes ſoldats pour aller renverſer les idoles dans le grand temple de Mexico. Mais les Prêtres prenant les armes, & le peuple accourant en foule pour défendre leurs autels, le Général modéra enfin ſon ardeur, & il ſe détermina à renoncer à cette entrepriſe téméraire, après avoir ôté ſeulement une idole de ſa niche, & y avoir placé une image de la Vierge Marie (1).

---

(1) Solis, *Lib. IV*, *c.* 1; met en queſtion la vérité de ce fait, par la ſeule raiſon qu'il étoit incompatible avec la prudence qui diſtinguoit le caractere de Cortès. Mais il auroit dû ſe

Dès ce moment, les Mexicains qui avoient souffert l'emprisonnement de leur Souverain & les exactions de ces étrangers, presque sans résistance, commencerent à méditer les moyens de chasser ou d'exterminer les Espagnols, & se crurent obligés de venger leurs divinités insultées. Les Prêtres & les principaux Mexicains, eurent de fréquents entretiens avec Montézuma sur ce sujet. Mais ce Prince pouvant être lui-même victime d'une entreprise violente tentée contre les Espagnols tant qu'il seroit en leur pouvoir, voulut essayer d'abord des moyens plus doux. Il fit appeller

1520. Projet des Mexicains pour exterminer les Espagnols.

rappeller l'impétuosité de son zele à Tlascala, qui n'avoit pas moins été imprudente. Il dit que la preuve est fondée sur le témoignage de B. Diaz del Castillo, de Gomera & de Herrera. Tous s'accordent en effet à rapporter cette démarche inconsidérée de Cortès, & ils ont eu raison de le faire, puisque Cortès lui-même parle de cette action dans sa seconde lettre à l'Empereur, & paroît même s'en glorifier. *Cortès, Relat. Ramus. III*, 140. Ce qui est une des preuves sans nombre que Solis a consulté avec peu de soin les lettres de Cortès à Charles-Quint, qui cependant sont les sources les plus authentiques où l'on doive puiser des lumieres sur ses opérations.

Cortès, & lui dit que les vues que les
1520. Espagnols s'étoient proposées en venant au Mexique, députés par leur Souverain, étant entiérement remplies, c'étoit la volonté des Dieux & le desir des peuples qu'ils quittassent sur le champ le pays; qu'il le prioit de se préparer à partir, sans quoi il craignoit tout pour eux de la part de la nation. Cette proposition & le ton déterminé dont elle fut faite, ne permirent pas à Cortès de douter qu'elle ne fût le résultat de quelque grand projet concerté entre Montézuma & ses sujets. Il comprit sur le champ qu'il seroit plus avantageux de paroître céder au desir du Monarque, que de tenter mal-à-propos de le combattre. Il répondit sans hésiter & sans se troubler, qu'il s'étoit déja occupé de son retour; mais que comme il avoit détruit les vaisseaux dans lesquels il étoit arrivé, il lui falloit du temps pour en construire d'autres. On trouva la réponse raisonnable. L'Empereur envoya à la Vera-cruz des ouvriers Mexicains, pour couper des bois sous la direction de quelques charpentiers Espagnols, & Cortès se

flatta que dans cet intervalle, il pourroit trouver des moyens de détourner le danger, ou de recevoir des renforts qui le mettroient en état de le braver. 1520.

Près de neuf mois s'étoient écoulés depuis que Porto-Carrero & Montejo avoient fait voile pour l'Espagne chargés de ses dépêches & de ses présents. Il attendoit tous les jours leur retour, & par eux la confirmation de son autorité des mains du Roi. Sans cela son état demeuroit incertain & précaire; & après avoir exécuté tant de grandes choses, sa destinée pouvoit être de se voir donner les noms de rébelle & de traître, & d'en subir le châtiment. Quelqu'étendus & rapides qu'eussent été ses progrès, il ne pouvoit pas espérer d'achever la conquête d'un grand Empire avec le peu de troupes qui lui restoit, réduit à un bien petit nombre par les travaux & les maladies, ni de recevoir aucun renfort des établissements Espagnols des isles, sans avoir préalablement obtenu du Roi l'approbation de tout ce qu'il avoit fait jusques-là.

Inquiétude & danger de Cortès.

1520. Arrivée d'un nouvel armement Espagnol au Mexique.

Tandis qu'il étoit dans cette cruelle situation, inquiet sur le passé, incertain sur l'avenir, & que ses craintes s'augmentoient encore par la derniere déclaration de Montézuma, la nouvelle arriva à Mexico que quelques vaisseaux paroissoient sur la côte. Cortès se flatta sur le champ que Porto-Carrero étoit de retour d'Espagne, & que ses souhaits étoient enfin accomplis. Il fit part de ces heureuses nouvelles à ses compagnons, qui les reçurent avec transport. Mais leur joie ne fut pas longue. Un courier de Sandoval, qui avoit succédé à Escalante dans son commandement à la Vera-cruz, vint instruire Cortès que l'armement avoit été fait par Velasquès, Gouverneur de Cuba, & qu'au-lieu de lui apporter les secours qu'il attendoit, il étoit destiné contre lui-même.

Envoyé par Velasquès.

Les motifs qui portoient Velasquès à ce parti violent étoient évidents. Dès l'instant du départ de Cortès, le Gouverneur de Cuba avoit pu soupçonner en lui le projet de secouer toute dépendance. Ses soupçons se fortifierent lorsqu'il vit qu'on

ne lui rendoit aucun compte des opérations, & ils se changerent en conviction par l'indiscrétion des Officiers envoyés par Cortès à la Cour d'Espagne. Porto-Carrero & Montejo, par des motifs que les Historiens contemporains ne nous font pas assez clairement connoître, avoient touché à l'isle de Cuba contre les ordres positifs de leur Général (1). Velasquès apprit d'eux que Cortès & ses compagnons, après avoir renoncé formellement à toute liaison avec lui, avoient établi une colonie indépendante dans la Nouvelle-Espagne, & qu'ils demandoient au Roi une confirmation de tout ce qu'ils avoient fait. Ils l'instruisirent aussi de la richesse du pays, des magnifiques présents que Cortès avoit reçus, & des espérances que ce Général avoit encore d'étendre & d'affermir son pouvoir dans ces nouvelles contrées.

1520.

Toutes les passions qui peuvent agiter un esprit ambitieux, la honte

(1) B. Diaz, *c.* 54, 55. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *c.* 14. Gomera, *Cron. c.* 96.

d'avoir été si grossiérement trompé,
1520. l'indignation d'avoir été trahi par un homme qu'il avoit lui-même choisi, & en qui il avoit placé sa confiance, la douleur d'avoir employé une partie de sa fortune à l'agrandissement d'un ennemi, & le désespoir de trouver jamais une si belle occasion d'établir sa fortune & d'étendre son autorité, tous ces motifs réunis excitoient le Gouverneur à faire les plus grands efforts pour tirer une vengeance éclatante de son ennemi, & pour enlever à la fois à Cortès ses conquêtes & l'autorité qu'il avoit usurpée. Il ne manquoit pas de raisons plausibles pour justifier cette tentative. Le compte qu'il avoit fait passer en Espagne du voyage de Grijalva, avoit été reçu très-favorablement. Sur les échantillons qu'il avoit envoyé des productions & des richesses de la Nouvelle-Espagne, on avoit conçu à la Cour une haute idée de cette contrée. Velasquès avoit été autorisé à en poursuivre la découverte, & en avoit été fait Gouverneur sa vie durant, avec des pouvoirs & des privileges plus étendus que ceux

qu'on avoit accordés à aucun aventurier depuis Colomb (1). Fier de ces marques d'une faveur distinguée, & autorisé à regarder Cortès, non-seulement comme empiétant sur son gouvernement, mais comme rebelle aux ordres du Roi, il se détermina à venger par la force des armes les droits & l'autorité de son Souverain (2). Il pressa les préparatifs de son expédi-

1520.

Sous le commandement de Narvaès.

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. III*, *c.* 11.

(2) Herrera & Solis croyent que Velasquès fut encouragé à former cet armement contre Cortès, par les rapports qu'il reçut d'Espagne touchant la réception des agents envoyés par la colonie de la Vera-cruz, & par la chaleur avec laquelle Fonseca, Evêque de Burgos, avoit épousé ses intérêts, & condamné les procédés de Cortès. *Herrera*, *dec.* 2, *Lib. IX*, *c.* 18. *De Solis*, *Lib. IV*, *c.* 5. Mais l'ordre chronologique des événements réfute cette supposition. Portocarrero & Montejo mirent à la voile de la Vera-cruz le 26 Juillet 1519. *Herrera*, *decad.* 2, *Lib. V*, *c.* 4. Ils débarquerent à San-Lucar en Octobre, suivant Herrera, *ibid.* Mais P. Martyr, qui se trouvoit à la Cour dans ce temps-là, & qui communiquoit tous les événements de quelqu'importance à ses correspondants jour par jour, leur marqua le premier Décembre l'arrivée de ces agents, & en parle comme d'un fait nouvellement arrivé. *Epist.* 650. Tous les Historiens s'accordent à dire que les agents de Cortès eurent leur pre-

tion avec toute l'ardeur qu'on pou-
1520. voit attendre des passions violentes dont il étoit animé; & en peu de temps, il mit sur pied un armement consistant en dix-huit vaisseaux, quatre-vingts hommes de cavalerie, huit cents hommes d'infanterie, dont quatre-vingts mousquetaires, cent vingt arbalêtriers, & douze pieces de canon. Velasquès avoit déja éprouvé le

miere audience de l'Empereur à Tordesillas, lorsqu'il se rendit dans cette ville pour y voir sa mere, en allant à Saint-Jacques de Compostelle. *Herrera*, *decad.* 2, *Lib. V*, *c.* 4. *De Solis*, *Lib. IV*, *p.* 5. Mais l'Empereur partit de Valladolid pour aller à Tordesillas le 11 Mars 1520, & P. Martyr dit avoir vu alors les présents faits à Charles-Quint. *Epist.* 665. L'armement commandé par Narvaès partit de Cuba en Avril 1520. Il est donc clair que Velasquès n'a pu recevoir aucune nouvelle de ce qui s'étoit passé à cette entrevue à Tordesillas, antérieure à ses préparatifs de guerre contre Cortès. Ses vrais motifs paroissent avoir été ceux dont j'ai parlé. La patente qui le nomme *Adelantado* de la Nouvelle-Espagne, avec des pouvoirs aussi étendus, est datée du 13 Novembre 1519. *Herrera*, *decad.* 2, *Lib. III*, *c.* 2. Il a pu la recevoir vers le commencement de Janvier. Gomera remarque que du moment qu'il eut reçu sa patente, il commença à équiper une flotte & à lever des troupes. *Cron. c.* 96.

le danger de confier à un autre l'expédition qu'il auroit dû conduire lui-même; mais cette expérience ne l'avoit pas rendu plus entreprenant. Il donna le commandement de ce corps formidable, qui, dans l'enfance de l'établissement des Espagnols en Amérique, méritoit le nom d'armée, à Pamphilo de Narvaès, avec ordre de se saisir de Cortès & de ses principaux Officiers, de les lui envoyer prisonniers, & d'achever ensuite en son nom la découverte & la conquête du pays. 1520.

Conduite de Narvaès. Avril.

Après un voyage heureux, Narvaès débarqua ses troupes sans opposition près de Saint-Jean d'Ulloa. Trois soldats envoyés à la recherche des mines de ce district le joignirent. Non-seulement ils lui firent connoître la situation de Cortès; mais comme ils avoient fait quelques progrès dans la connoissance de la langue Mexicaine, il trouva en eux des interprêtes qui le mirent en état d'avoir quelque communication avec les naturels du pays. Il est vrai que selon l'artifice bas & grossier des déserteurs, ceux-ci chercherent plutôt

1520. à flatter Narvaès par des espérances agréables, qu'à lui dire l'exacte vérité. Ils lui représenterent la situation de Cortès si désespérée, & le mécontentement de ses troupes si général, que la présomption naturelle de Narvaès en prit une nouvelle force. Sa premiere opération auroit dû cependant lui inspirer quelque défiance sur les relations de ses espions; car ayant envoyé sommer le Gouverneur de la Vera-cruz de se rendre, Guevara, Ecclésiastique chargé de cette commission, s'en acquitta avec une telle insolence, que Sandoval, homme de courage & très-attaché à Cortès, loin d'obéir, se saisit de lui & de ceux qui l'accompagnoient, & les envoya prisonniers & enchaînés à Mexico.

Cortès les reçut non pas en ennemis, mais en amis; & condamnant la sévérité de Sandoval, les remit sur le champ en liberté. Cet acte de clémence placé à propos & accompagné de caresses & de présents, lui gagna leur confiance, & il en obtint des instructions sur les forces & les projets de Narvaès, d'après

lesquelles il conçut toute l'étendue du danger qui le menaçoit. Ce n'étoient plus des Indiens demi-nuds qu'il avoit à combattre, mais une armée qui ne le cédoit à la sienne, ni en courage, ni en discipline, & qui l'emportoit de beaucoup par le nombre, agissant au nom & par l'autorité du Monarque, & commandée par un Officier d'une bravoure reconnue. Il avoit appris que Narvaès, plus occupé de seconder le ressentiment de Velasquès, que jaloux de maintenir la gloire du nom Espagnol, & l'intérêt même de sa patrie dans son commerce avec les Indiens, l'avoit représenté lui & ses compagnons comme des proscrits, coupables de révolte envers leur propre Souverain, & d'injustice envers les Mexicains, en envahissant leur pays. Narvaès avoit ajouté que son unique objet étoit de punir leurs oppresseurs, & de délivrer le Mexique de leur tyrannie. Cortès vit bientôt que Montézuma avoit reçu toutes ces impressions défavorables; il sut que Narvaès avoit trouvé le moyen de faire assurer l'Empereur, que la conduite des Espagnols 1520.

1520. qui le retenoient prisonnier étoit désapprouvée du Roi son maître, & qu'il étoit chargé de lui rendre, non-seulement sa liberté, mais encore son ancienne autorité & toute son indépendance. Les Provinces, espérant dès-lors de pouvoir secouer bientôt le joug de ces étrangers, commencerent à se révolter ouvertement contre Cortès, & à regarder Narvaès comme ayant & le pouvoir & la volonté de les arracher à l'oppression. Montézuma lui-même entretenoit une correspondance secrete avec le nouveau Commandant, & sembloit avoir recours à lui, & le regarder comme supérieur en pouvoir & en dignité aux Espagnols, qu'il avoit jusques-là respectés comme les premiers des hommes (1).

(1) Solis prétend que comme Narvaès n'avoit point d'interprêtes, il ne pouvoit avoir aucune communication avec les peuples des Provinces, ni converser avec eux que par le moyen des signes, & qu'il lui étoit également impossible d'avoir quelque commerce avec Montézuma. *Lib. IV*, *c.* 7. Mais c'est d'après l'autorité de Cortès même que je rapporte toutes les particularités de la correspondance de Narvaès avec Montézuma & avec ses sujets

Tels étoient l'embarras & le danger où se trouvoit Cortès. Il est im- 1520.

Cortès délibere sur la conduite qu'il doit tenir.

---

dans les Provinces maritimes. *Relat. Ramus, III*, 244, *A C*. Cortès assure qu'il y avoit une espece de correspondance établie entre Narvaès & les Mexicains; mais il n'explique point de quelle maniere elle se faisoit. B. Diaz supplée à ce défaut en disant que les trois déserteurs qui avoient joint Narvaès lui servoient d'interprêtes, étant assez instruits de la langue du pays. *C*. 110. Il rapporte avec son exactitude ordinaire leurs noms & leurs caracteres, & parle, *chap*. 122, de la maniere dont ils furent punis de leur perfidie. Il y avoit alors un an que les Espagnols demeuroient parmi les Mexicains; il n'étoit donc pas surprenant que quelques-uns d'entr'eux eussent appris à parler la langue du pays, comme il y a lieu de le croire. *Herrera*, *decad*. 2, *Lib*. *X*, *c*. I. B. Diaz, qui en fut le témoin, & Herrera, le plus exact & le plus instruit des Auteurs Espagnols, s'accordent avec le récit que donne Cortès de la correspondance secrete avec Montézuma. *Decad*. 2, *Lib*. *IX*, *c*. 18-19. Solis semble regarder comme un déshonneur pour Cortès, son héros, que Montézuma ait voulu s'engager dans une correspondance avec Narvaès. Il prétend que ce Monarque avoit pris une telle amitié pour les Espagnols, qu'il ne desiroit point de les voir partir. Cette affection paroît peu croyable quand on pense à la maniere indigne dont il avoit été traité, & Solis même est obligé d'avouer qu'on doit la regarder comme un des miracles que Dieu a opérés pour faciliter la conquête du nouveau

1520. possible d'imaginer une situation qui pût mettre son habileté & son courage à une épreuve plus critique, & dans laquelle il fût plus difficile de prendre un parti. S'il attendoit à Mexico l'arrivée de Narvaès, sa perte paroissoit inévitable; car tandis que les Espagnols le presseroient du dehors, les habitants, que, malgré toute son autorité & tous ses soins, il avoit déja beaucoup de peine à retenir dans la soumission, saisiroient avec ardeur cette occasion de se venger de tout ce qu'il leur avoit fait souffrir. S'il abandonnoit la capitale en rendant la liberté au Monarque captif, & en allant au-devant de l'ennemi, il perdoit tout à la fois le fruit de ses travaux & de ses victoires, & renonçoit à des avantages qu'il ne pourroit plus recouvrer sans des efforts extraordinaires & des dangers infinis. Enfin, si au-lieu de combattre, il tentoit un accommodement

monde. *Lib. IV*, *c.* 7. Ce qu'il y a de vrai, c'est que, malgré la crainte que Montézuma avoit des Espagnols, il n'étoit pas moins impatient de recouvrer sa liberté.

avec Narvaès, la hauteur naturelle de cet Officier, encouragée par la démarche même de Cortès, feroit un obftacle infurmontable au fuccès de fa négociation. Après avoir pefé & comparé ces différents projets avec la plus grande attention, Cortès s'arrêta à celui dont l'exécution étoit le plus difficile, mais qui devoit être le plus avantageux à fa patrie s'il étoit fuivi du fuccès: il s'arma de la réfolution & de l'intrépidité néceffaires dans les fituations qui ne laiffent qu'un feul objet d'efpérance, & il fe détermina à faire un dernier & courageux effort en rifquant de combattre, malgré tous fes défavantages, plutôt que de facrifier fes conquêtes & les intérêts de l'Efpagne dans le Mexique.

1520.

Il négocie fecretement avec les foldats de Narvaès.

Quoique Cortès prévît bien qu'il en faudroit toujours venir à décider fes différends avec Narvaès par le fort des armes, il penfa qu'il feroit non-feulement indécent, mais criminel d'attaquer fes compatriotes fans avoir auparavant tenté la voie de la négociation. Il employa pour cela fon Aumônier Olmedo, que fon ca-

1520. ractere rendoit très-propre à cet emploi, & qui avoit d'ailleurs l'adresse & la prudence nécessaires pour bien conduire les intrigues secretes que Cortès avoit le projet de se ménager parmi les troupes de Narvaès, & dans lesquelles il mettoit sa plus grande confiance. Narvaès rejetta avec dédain toutes les propositions d'accommodement que lui fit Olmedo, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on l'empêcha de maltraiter cet Ecclésiastique, & ceux qui l'accompagnoient; mais les envoyés de Cortès trouverent un accès plus favorable parmi les troupes. Ils avoient apporté diverses lettres de leur Chef & de ses Officiers à leurs anciens amis & compagnons. Les lettres étoient accompagnées de présents, comme d'anneaux, de chaînes d'or & d'autres bijoux précieux, propres à donner à ces aventuriers de grandes idées de la richesse de Cortès, & à leur faire envier le bonheur de ceux de leurs compatriotes qui étoient engagés à son service. Quelques-uns espérant dès-lors une part dans ces trésors, se déclarerent pour

un accommodement avec Cortès. D'autres, par amour du bien public, vouloient qu'on prévînt une guerre civile qui ne manqueroit pas, quelque parti qui l'emportât, d'ébranler & peut-être de renverser entiérement la puissance des Espagnols dans un pays où elle étoit encore si imparfaitement établie. Narvaès ne daigna écouter aucun de ces avis, & déclara par un acte public Cortès & ses compagnons rebelles & ennemis de leur pays. Il est probable que Cortès, connoissant l'arrogance de Narvaès, s'attendoit à cette réponse. Après avoir donné une preuve de ses dispositions pour la paix, & justifié ainsi la nécessité où il seroit de recourir à d'autres moyens, il se détermina à marcher contre un ennemi qu'il avoit inutilement tenté de fléchir. 1520.

Il laissa en partant cent cinquante hommes dans la capitale sous le commandement de Pedro d'Alvarado, Officier d'un grand courage, & pour lequel les Mexicains mêmes avoient conçu beaucoup de respect. C'est à cette foible garnison qu'il confia la garde d'une grande ville, de tous les

Il marche contre lui. Mai.

1520. Roi d'Espagne (devenu Empereur,) sous la protection duquel sa colonie naissante s'étoit mise, toutes les négociations ne produisirent aucun effet ; seulement la communication qui s'établit à cette occasion entre les deux armées donna de grands avantages à Cortès, en lui fournissant des occasions de gagner quelques Officiers de Narvaès par des présents, d'en adoucir d'autres par l'air de modération qu'il se donnoit, & de les éblouir tous par les richesses dont ses soldats faisoient parade en se montrant avec des bracelets, des chaînes & d'autres bijoux d'or. Toute l'armée de Narvaès, excepté lui-même & un petit nombre de ses créatures, penchoit vers un accommodement avec leurs compatriotes. Cette disposition irrita ce caractere violent jusqu'à la fureur. Il mit à prix la tête de Cortès & de ses principaux Officiers ; & ayant appris que leur petite troupe s'étoit avancée jusqu'à une lieue de Zempoalla, il regarda cette hardiesse comme une insulte qu'il falloit châtier sur le champ, & marcha pour lui offrir la bataille.

Mais Cortès avoit trop de talents & d'expérience pour combattre un ennemi ſi ſupérieur en nombre, ſans ſe donner l'avantage de la ſituation. Il laiſſa entre lui & Narvaès la riviere de Canoas, & vit de-là l'approche de l'ennemi ſans inquiétude, & ſes vaines bravades avec mépris. On étoit au commencement de la ſaiſon des pluies, qui tomboient déja avec toute la violence qu'elles ont ſous la zone torride. Les ſoldats de Narvaès, peu accoutumés aux travaux du ſervice militaire, murmurerent ſi hautement de ce qu'on les y expoſoit, à leur avis ſans néceſſité, que leur Général cédant à leur impatience, & mépriſant d'ailleurs ſes ennemis, conſentit à ſe retirer à Zempoalla. Les mêmes circonſtances qui le déterminoient à cette démarche encouragerent Cortès à tenter une entrepriſe par laquelle il eſpéroit de terminer la guerre d'un ſeul coup. Il obſerva que ſes ſoldats endurcis aux fatigues, quoiqu'expoſés ſans tentes & ſans aucun abri aux torrents de pluie qui ne ceſſoient de tomber, loin d'être découragés, conſervoient toute leur

1520. Cortès attaque Narvaès pendant la nuit.

1520. bonne volonté & toute leur activité. Il prévoyoit que ceux de Narvaès se livreroient naturellement au repos ; & que jugeant de leurs ennemis par leur propre mollesse, ils se croiroient à l'abri d'être attaqués dans un temps si peu propre à toute action. D'après ces observations, il se détermina à profiter de l'obscurité de la nuit, lorsque la surprise & la terreur compenseroient avantageusement pour lui l'infériorité du nombre. Ses soldats, convaincus qu'il ne leur restoit de ressource que dans quelqu'effort extraordinaire de courage, approuverent sa résolution avec tant de chaleur, que Cortès, dans un discours qu'il leur fit avant de se mettre en marche, fut plus occupé de modérer leur ardeur que de l'enflammer. Il forma trois petits corps, & donna le commandement du premier à Sandoval, qui eut la commission aussi périlleuse qu'importante, de s'emparer de l'artillerie, placée au-devant de la principale tour du temple où Narvaès avoit établi son quartier. Cristoval d'Olid, qui commandoit la seconde division, fut chargé d'attaquer la tour,

& de soutenir Sandoval. Cortès conduisoit la troisieme division qui étoit la moins considérable, formant un corps de réserve destiné à se porter aux endroits où l'on auroit besoin de son secours. Il fallut d'abord passer la riviere de Canoas; ce qui ne se fit pas sans difficulté. Elle étoit grossie par les pluies, & les soldats avoient de l'eau presque jusqu'au cou. On s'avança ensuite dans un profond silence, sans tambour & sans bruit d'aucun instrument militaire : chaque homme étoit armé d'une épée, d'un poignard, & d'une pique de Chinantla. Narvaès, dont la négligence étoit proportionnée à sa confiance, n'avoit laissé que deux sentinelles pour veiller sur les mouvements d'un ennemi qu'il avoit tant de raison de craindre. L'une fut saisie par l'avant-garde de Cortès, l'autre s'échappa & arriva à la ville assez à temps pour donner à Narvaès tout le loisir de se préparer à recevoir l'ennemi. Mais l'aveuglement & la présomption de ce Général, lui firent perdre des moments si précieux. Il taxa la sentinelle de lâcheté, & traita de chime- 1520.

bonne volonté & toute leur activité.
1520. Il prévoyoit que ceux de Narvaès se livreroient naturellement au repos; & que jugeant de leurs ennemis par leur propre mollesse, ils se croiroient à l'abri d'être attaqués dans un temps si peu propre à toute action. D'après ces observations, il se détermina à profiter de l'obscurité de la nuit, lorsque la surprise & la terreur compenseroient avantageusement pour lui l'infériorité du nombre. Ses soldats, convaincus qu'il ne leur restoit de ressource que dans quelqu'effort extraordinaire de courage, approuverent sa résolution avec tant de chaleur, que Cortès, dans un discours qu'il leur fit avant de se mettre en marche, fut plus occupé de modérer leur ardeur que de l'enflammer. Il forma trois petits corps, & donna le commandement du premier à Sandoval, qui eut la commission aussi périlleuse qu'importante, de s'emparer de l'artillerie, placée au-devant de la principale tour du temple où Narvaès avoit établi son quartier. Cristoval d'Olid, qui commandoit la seconde division, fut chargé d'attaquer la tour,

& de soutenir Sandoval. Cortès conduisoit la troisieme division qui étoit la moins considérable, formant un corps de réserve destiné à se porter aux endroits où l'on auroit besoin de son secours. Il fallut d'abord passer la riviere de Canoas; ce qui ne se fit pas sans difficulté. Elle étoit grossie par les pluies, & les soldats avoient de l'eau presque jusqu'au cou. On s'avança ensuite dans un profond silence, sans tambour & sans bruit d'aucun instrument militaire : chaque homme étoit armé d'une épée, d'un poignard, & d'une pique de Chinantla. Narvaès, dont la négligence étoit proportionnée à sa confiance, n'avoit laissé que deux sentinelles pour veiller sur les mouvements d'un ennemi qu'il avoit tant de raison de craindre. L'une fut saisie par l'avant-garde de Cortès, l'autre s'échappa & arriva à la ville assez à temps pour donner à Narvaès tout le loisir de se préparer à recevoir l'ennemi. Mais l'aveuglement & la présomption de ce Général, lui firent perdre des moments si précieux. Il taxa la sentinelle de lâcheté, & traita de chime-

1520.

1520. re l'avis qu'on lui donnoit, n'imaginant pas que Cortès pût l'attaquer avec des forces si inégales. Les cris des assaillants le convainquirent enfin que le danger qu'il avoit méprisé étoit réel. La promptitude de l'attaque fut telle, que la division de Sandoval, après avoir essuyé un seul coup de canon, s'empara de l'artillerie, & commença à s'avancer vers la tour. Narvaès, dont la bravoure égaloit la présomption, s'arme en hâte, & par ses paroles & son exemple, anime ses soldats au combat. Olid s'avance pour soutenir ses compagnons, & Cortès lui-même gagnant les devants, conduit & presse l'attaque avec une nouvelle vigueur. Ce petit corps serrant ses rangs, & présentant avec ses longues piques un front impénétrable renverse tout devant lui. Il eut bientôt gagné les portes, & il combattoit pour s'en rendre maître, lorsqu'un soldat ayant mis le feu aux roseaux dont la tour étoit couverte, Narvaès se vit obligé d'en sortir. Au premier choc, il fut blessé à l'œil d'un coup de pique, renversé par terre, & mis aux fers.

Des cris de victoire se firent entendre aussi-tôt. Ceux qui avoient accompagné Narvaès dans sa sortie soutenoient le combat foiblement, ou commençoient à se rendre. La terreur & la confusion gagnerent ceux qui se défendoient encore dans deux petites tours du temple. L'obscurité étoit si grande, qu'ils ne pouvoient distinguer les amis des ennemis. Leur propre artillerie étoit tournée contre eux. De quelque côté qu'ils jettassent les yeux, les insectes lumineux qui abondent dans les climats chauds & humides, & qui brilloient dans la nuit, paroissoient à leur imagination effrayée autant d'ennemis qui s'avançoient avec les mêches de leurs arquebuses allumées. Après une courte résistance, les soldats forcerent leurs chefs à capituler; & avant le jour, tous avoient mis bas les armes, & s'étoient soumis à leur vainqueur. 1520.

Suites de cette victoire.

Une victoire si complete étoit d'autant plus heureuse qu'elle n'avoit presque point coûté de sang. Cortès n'avoit eu que deux hommes tués, & du côté de Narvaès, on n'avoit perdu que deux Officiers & quinze

1520. ſoldats. Le vainqueur traita les vaincus en amis & en compatriotes; il leur donna le choix, ou d'être renvoyés directement à Cuba, ou d'entrer à ſon ſervice pour partager ſa fortune aux mêmes conditions que ſes anciens ſoldats. Cette derniere offre, ſecondée de quelques préſents & de beaucoup de promeſſes, flatta tellement les eſpérances romaneſques qui avoient déterminé ces aventuriers à s'engager au ſervice, qu'elle fut acceptée par tous les ſoldats de Narvaès, à l'exception d'un petit nombre de ſes plus zelés partiſans, & que tous à l'envi les uns des autres firent des proteſtations d'un attachement inviolable à un Général qui venoit de donner des preuves ſi éclatantes de ſon talent pour commander. C'eſt ainſi que par une ſuite de circonſtances auſſi extraordinaires qu'heureuſes, Cortès échappa à ſa perte qui paroiſſoit inévitable, & ſe vit, au moment où il pouvoit s'y attendre le moins, à la tête de mille Eſpagnols prêts à le ſuivre par-tout où il voudroit les conduire. En conſidérant la facilité avec laquelle il

obtint cette grande victoire, ainsi que la promptitude & l'unanimité avec lesquelles les soldats de Narvaès se rangerent sous les étendards de son rival, on ne peut guere s'empêcher d'attribuer ces événements aux intrigues de Cortès autant qu'à ses armes, & à la trahison des compagnons de Narvaès autant qu'à la valeur de son ennemi (1). 1520.

Les Mexicains prennent les armes contre les Espagnols.

On reconnoît également le bonheur & l'habileté de Cortès dans les événements qui suivirent. Si depuis son départ de Mexico, il n'eût pas mis dans ses marches & dans ses opérations toute la célérité que nous venons de décrire, sa victoire, quelque décisive qu'elle fût, n'eût pas sauvé les Espagnols qu'il avoit laissés dans la capitale. Peu de jours après la défaite de Narvaès, il reçut avis que les Mexicains avoient pris les armes & détruit les deux brigantins qu'il avoit fait construire pour s'assurer des lacs; qu'ils avoient attaqué les

(1) Cortès, *Relat.* 242. B. Diaz, *c.* 110, 125. Herrera, *decad.* 2, *Lib. IX*, *c.* 18, *&c.* Gomera, *Cron. c.* 97, *&c.*

Eſpagnols dans leurs quartiers, qu'a-
1520. près en avoir tué pluſieurs & bleſſé un plus grand nombre, ils avoient réduit leurs magaſins en cendres, & pouſſé leur attaque avec une telle furie, que, quoiqu'Alvarado & les ſiens ſe défendiſſent avec le plus grand courage, ils étoient à la veille de périr par la famine, ou d'être accablés ſous la multitude de leurs ennemis. Les motifs qui avoient excité cette révolte la rendoient encore plus allarmante. Au départ de Cortès pour Zempoalla, les Mexicains s'étoient flattés que l'occaſion ſi long-temps attendue de rendre à leur Monarque ſa liberté, & de délivrer leur pays de la tyrannie des étrangers, étoit enfin arrivée, & que tandis que les forces de leurs oppreſſeurs étoient ainſi diviſées, & leurs armes tournées contre eux-mêmes, il ſeroit facile de détruire l'un & l'autre parti. Dans cette vue, les Indiens tenoient des conſeils, & formoient des plans. Les Eſpagnols reſtés à Mexico, connoiſſant leur propre foibleſſe, étoient remplis de ſoupçons & de craintes. Alvarado, quoique bon Officier, n'a-

voit ni la capacité, ni la dignité qui avoient donné à Cortès un ſi grand aſcendant ſur l'eſprit des Mexicains, & qui les avoient empêchés de ſe former une idée juſte de leur force & de ſa foibleſſe. Ce Commandant ne connoiſſoit d'autre moyen que la rigueur. Au-lieu d'employer quelqu'adreſſe pour déconcerter les projets ou adoucir l'eſprit des Mexicains; il attendit l'occaſion d'une de leurs fêtes ſolemnelles; & tandis que, ſelon l'uſage, les citoyens les plus diſtingués de l'Empire étoient aſſemblés pour danſer dans la Cour du grand temple, il s'empara de toutes les avenues qui y conduiſoient, & tenté par la richeſſe des ornements dont les Mexicains étoient parés en l'honneur de leurs Dieux, & par la facilité de ſe défaire d'un ſeul coup des auteurs de la conſpiration qu'il craignoit, il les avoit attaqués déſarmés & ſans aucune défiance, & en avoit maſſacré un grand nombre; de ſorte qu'il ne s'étoit ſauvé que ceux qui avoient pu s'échapper par les toîts des bâtiments voiſins du temple. Tant de perfidie & de cruauté avoit allumé 1520.

1520. l'indignation & la rage des Mexicains, non-ſeulement dans la capitale, mais dans tout l'Empire. Tous s'excitoient mutuellement à la vengeance ; & bravant le danger qui menaçoit leur Souverain tant qu'il ſeroit entre les mains des Eſpagnols, & celui auquel ils s'expoſoient eux-mêmes en attaquant un ennemi qui leur inſpiroit depuis ſi long-temps une ſi grande terreur, ils avoient commencé contre les Eſpagnols l'attaque vigoureuſe dont Cortès recevoit la nouvelle.

Cortès revient à Mexico.

Le danger parut aſſez preſſant au Général pour ne permettre, ni délibération, ni délai. Il partit ſur le champ de Zempoalla avec toutes ſes forces & avec la même promptitude qu'il avoit mis à s'y rendre pour attaquer Narvaès. A Tlaſcala, il fut joint par deux mille ſoldats Indiens choiſis. En entrant ſur le territoire des Mexicains, il reconnut que la haine qu'on portoit aux Eſpagnols n'étoit pas bornée à la ſeule capitale. Les principaux habitants des villes par leſquelles il paſſoit les avoient abandonnées ; aucune perſonne de marque ne ſe préſentoit pour le recevoir.

avec les témoignages de respect qu'il avoit reçus jusqu'alors. Ses troupes ne trouvoient aucunes provisions préparées ; & quoique rien ne s'opposât à sa marche, la solitude & le silence qui régnoient par-tout, & l'horreur avec laquelle le peuple paroissoit éviter tout commerce avec les Espagnols, étoient bien propres à l'allarmer. Mais les Mexicains, malgré la haine dont ils étoient animés, étoient si ignorants dans l'art de la guerre, qu'ils ne savoient prendre aucune mesure efficace pour leur propre sûreté ou contre leurs ennemis. L'expérience même ne les avoit pas éclairés sur la grandeur de la faute qu'ils avoient faite en admettant les Espagnols dans leur capitale : & au-lieu de rompre les chaussées & les ponts pour enfermer Alvarado, & arrêter Cortès lui-même dans sa marche, ils le laisserent rentrer dans la ville sans aucun obstacle, & prendre paisiblement possession de son ancien poste.

1520.

24 Juin.

Conduite peu sage de Cortès.

Les transports de joie avec lesquels Alvarado & ses soldats reçurent leurs compatriotes, ne peuvent s'exprimer. Les premiers se voyoient délivrés

1520. d'un danger pressant; ceux-ci venoient d'obtenir une victoire signalée. Ce succès enfla tellement le cœur des uns & des autres, que Cortès même s'en laissant éblouir, oublia en cette occasion, & la prudence & l'attention qui lui étoient ordinaires. Non-seulement il négligea de rendre visite à Montézuma, mais il ajouta à cette insulte les expressions du plus grand mépris pour ce malheureux Prince & pour toute sa nation. Les forces dont il avoit le commandement lui paroissoient invincibles. Il se crut en état de prendre un ton plus haut, & de quitter le masque de modération sous lequel il avoit jusqu'alors caché ses desseins. Quelques Mexicains qui avoient appris un peu d'Espagnol, entendirent le langage insultant de Cortès, & exciterent l'indignation en le leur rapportant. Ils furent alors convaincus que les intentions du Général étoient aussi sanguinaires que celles d'Alvarado, & que son projet, en venant dans leur pays, n'avoit pas été, comme il l'avoit toujours dit, de faire une alliance avec leur Souverain; mais de

conquérir

conquérir le Mexique. Dans cette idée, ils reprirent les armes avec plus de fureur que jamais, & attaquant un corps assez considérable d'Espagnols dans sa marche, vers la grande place du marché, ils le forcerent à se retirer avec quelque perte. Enhardis par ce succès, & persuadés dès-lors que leurs oppresseurs n'étoient pas invincibles, ils allerent le jour suivant avec toute leur pompe guerriere attaquer les Espagnols dans leur quartier. Leur multitude & leur courage étoient bien capables d'inspirer de l'effroi. Quoique l'artillerie pointée contre l'avenue des rues qu'ils remplissoient en emportât un grand nombre à chaque décharge, & que pour des hommes nuds, chaque coup porté par les Espagnols fût mortel, l'impétuosité de l'attaque ne se ralentissoit point. De nouveaux assaillants se précipitoient pour occuper la place des morts ; & périssant à leur tour, ils étoient remplacés par d'autres aussi intrépides & aussi avides de vengeance. Cortès, malgré tous ses efforts & toute son habileté, malgré la valeur & la discipline de ses troupes,

1520.
Nouvelles hostilités des Mexicains.

1520. eut beaucoup de peine à empêcher l'ennemi de forcer ſes quartiers.

Fâcheuſe ſituation des Eſpagnols.

Ce Général vit avec ſurpriſe ce peuple qui paroiſſoit accoutumé au joug, & qui l'avoit ſupporté ſi longtemps ſans réſiſtance, devenu féroce & implacable envers ſes vainqueurs. Les ſoldats de Narvaès, qui s'étoient imaginé trop légérement qu'ils ſuivoient Cortès au partage des dépouilles d'un Empire déja conquis, furent étonnés de ſe voir engagés dans une guerre dangereuſe avec un ennemi dont la vigueur n'étoit pas encore affoiblie, & ſe reprocherent hautement leur crédule confiance dans les promeſſes trompeuſes de leur nouveau chef (1). Mais la ſurpriſe & les plaintes étoient déſormais inutiles. Il falloit un effort extraordinaire & prompt pour les tirer de cette périlleuſe ſituation. Dès que les Mexicains, ſelon leur coutume, eurent ceſſé les hoſtilités aux approches de la nuit, Cortès ſe prépara à une ſortie qui pût ou forcer l'ennemi d'abandonner ſon

(1) B. Diaz, c. 126.

entreprise, ou l'obliger d'en venir à quelqu'accommodement.

1520.

Cortès fait une sortie sans succès.

Il se mit lui-même à la tête des troupes qui devoient faire la sortie. Il mit en œuvre toutes les ressources de l'art de la guerre alors connues en Europe, & toutes celles que pouvoit lui fournir l'expérience qu'il avoit de la maniere de combattre des Indiens; mais il trouva les Mexicains préparés & en état de lui opposer toutes leurs forces. Des troupes fraîches arrivoient continuellement aux Mexicains de toutes les Provinces, & leur courage se soutenoit. Conduits par leurs Nobles, & enflammés par les exhortations de leurs Prêtres, ils combattoient pour la défense de leurs temples & de leurs familles, sous les yeux de leurs divinités, de leurs femmes & de leurs enfants. Malgré leur nombre & le mépris de la mort que l'enthousiasme leur inspiroit, par-tout où les Espagnols pouvoient les joindre, ils ne résistoient pas à la supériorité de la discipline & des armes Européennes; mais dans les rues étroites & dans les endroits où les ponts de communication étoient rom-

1520. pus, les Eſpagnols ſe trouvoient exposés à des grêles de fleches & de pierres lancées du haut des maiſons. Ce combat avoit duré une journée entiere; un nombre prodigieux de Mexicains avoient été tués, & une partie de la ville brûlée, lorſque les Eſpagnols, las de meurtres, & preſſés ſans relâche par de nouveaux aſſaillants qui remplaçoient les premiers, furent enfin obligés de ſe retirer avec la douleur de n'avoir rien fait d'aſſez déciſif pour compenſer le déſavantage peu ordinaire d'avoir eu douze ſoldats tués & ſoixante bleſſés. Une autre ſortie avec de plus grandes forces ne fut pas plus heureuſe, & dans cette derniere, le Général lui-même fut bleſſé à la main.

Monté-zuma eſt tué.

Cortès apperçut alors, mais trop tard, l'erreur où l'avoit jetté ſon mépris pour les Mexicains; il fut convaincu qu'il ne pouvoit ni maintenir le poſte qu'il avoit pris au milieu d'une ville ennemie, ni ſe retirer ſans courir le plus grand danger. Il lui reſtoit une reſſource : Montézuma pouvoit calmer les Mexicains par ſa médiation ou par ſon autorité. Le

lendemain au matin, lorſque l'aſſaut recommença, ce malheureux Prince, à la merci des Eſpagnols, & réduit à la triſte néceſſité d'être l'inſtrument de ſa honte & de l'eſclavage de ſa nation (1), parut ſur la muraille, vêtu de ſes habits royaux & avec toute la pompe qu'il avoit coutume d'étaler dans les occaſions ſolemnelles. A la vue de leur Souverain, qu'ils honoroient & reſpectoient preſque comme une divinité, les Mexicains laiſſerent tomber les armes de leurs mains, & garderent un profond ſilence, tous en inclinant leur tête, & pluſieurs en ſe proſternant. Montézuma leur adreſſa un diſcours où il s'efforçoit de calmer leur fureur, & de les engager à ceſſer les hoſtilités. A peine eut-il fini, qu'un murmure de mécontentement ſe fit entendre, & fut ſuivi de reproches & de menaces. Bientôt leur fureur s'accrut au point de leur faire

1520.

(1) J'ai pris ces mots de l'hiſtoire anonyme de l'établiſſement des Européens en Amérique, publiée par Dodſley, en 2 vol. in-8°. Ouvrage d'un mérite ſi reconnu, que je ne crois pas qu'aucun Ecrivain de ce ſiecle doive rougir de s'en avouer l'auteur.

1520. oublier le respect qu'ils avoient montré d'abord pour leur Empereur. Les fleches & les pierres recommencerent à voler en si grand nombre & avec tant de violence, qu'avant que les soldats Espagnols, chargés de couvrir Montézuma de leurs boucliers, eussent eu le temps de les élever, le malheureux Monarque fut blessé de deux fleches, & atteint à la tempe d'une pierre qui le renversa. En le voyant tomber, les Mexicains furent si effrayés, que, par un de ces changements subits, assez ordinaires dans les mouvements populaires, ils passerent subitement d'une extrêmité à l'autre. Le remords succéda à l'insulte : ils s'enfuirent tous épouvantés du crime qu'ils venoient de commettre, & persuadés que la vengeance du Ciel alloit tomber sur eux. Les Espagnols porterent Montézuma à son appartement, & Cortès s'empressa d'aller le consoler dans son infortune; mais ce Prince, voyant alors dans quel abyme d'humiliation il étoit tombé, & reprenant la hauteur d'ame qui paroissoit l'avoir abandonné depuis si long-temps, dédaigna de sur-

vivre à ce dernier affront, & de prolonger une vie honteuse depuis qu'il étoit devenu non-seulement le prisonnier des Espagnols & l'instrument de la servitude de son peuple entre leurs mains, mais encore l'objet du mépris & de la haine de ses propres sujets. Transporté de rage, il déchira l'appareil qu'on avoit mis à ses blessures, & refusa si obstinément de prendre aucune nourriture, qu'il termina bientôt ses jours, rejettant avec dédain toutes les sollicitations des Espagnols pour embrasser la Religion chrétienne. 1520.

Nouveaux combats.

La mort de Montézuma fit perdre à Cortès toute espérance d'accommodement avec les Mexicains. Il ne vit plus de salut que dans la retraite, & il commença à s'y disposer. Mais un nouveau mouvement des Mexicains l'engagea dans de nouveaux combats. Ils prirent possession d'une haute tour du grand temple qui commandoit le quartier des Espagnols, & y placerent une troupe de leurs principaux guerriers. Aucun Espagnol ne pouvoit se montrer sans être exposé à leurs traits. Il étoit nécessaire de déloger à quel-

1520. que prix que ce fût, les Indiens de ce poste; & Jean d'Escobar avec un nombreux détachement de soldats choisis fut chargé de cette attaque; mais Escobar, quoique brave lui-même & à la tête d'hommes accoutumés à vaincre, & combattant sous les yeux de leurs compatriotes, fut trois fois repoussé. Cortès, qui vit bien que le salut de son armée dépendoit du succès de cet assaut, se fit attacher au bras son bouclier, que sa blessure l'empêchoit de tenir de la main, & se jetta au plus fort de la mêlée. Encouragés par la présence de leur Général, les Espagnols retournerent à la charge avec une telle vigueur, qu'ils parvinrent par degrés jusqu'au haut de la tour, & repousserent les Mexicains jusques sur la plate-forme qui en couronnoit le faîte. Là commença un terrible carnage. Deux jeunes Mexicains, reconnoissant Cortès qui animoit ses soldats de sa voix & de son exemple, résolurent de sacrifier leur vie pour faire périr l'auteur des calamités de leur patrie. Ils s'approcherent de lui dans une posture suppliante, comme s'ils avoient voulu

mettre bas les armes ; & le ſaiſiſſant au corps, ils le tirerent vers les créneaux par leſquels ils ſe précipiterent, eſpérant l'entraîner avec eux. Mais la force & l'agilité de Cortès le délivrerent de leurs mains, & ces braves Mexicains périrent dans cette tentative généreuſe & inutile pour le ſalut de leur pays. Dès que les Eſpagnols furent maîtres de la tour, ils y mirent le feu, & continuerent les préparatifs pour leur retraite. 1520.

Les Eſpagnols abandonnent la ville.

Elle devenoit d'autant plus néceſſaire, que les Mexicains, étonnés de ce dernier effort de valeur des Eſpagnols, commençoient à changer de plan ; & au-lieu de continuer leurs attaques, barricadoient les rues, & rompoient les chauſſées pour couper la communication avec le continent, & affamer un ennemi qu'ils ne pouvoient forcer. Les Eſpagnols eurent d'abord à délibérer s'ils ſe mettroient en marche en plein jour, afin de pouvoir reconnoître tous les dangers, régler leurs mouvements, & oppoſer une réſiſtance mieux concertée aux attaques de l'ennemi, ou s'ils tenteroient de s'échapper pendant la nuit.

On préféra le dernier parti, tant par
1520. l'espérance que la superstition ordinaire des Mexicains les empêcheroit d'agir pendant la nuit, que par un effet de la confiance des troupes dans les prédictions d'un soldat, qui, ayant pris un grand crédit sur ses compagnons par quelques connoissances superficielles, & par son savoir en astrologie, leur promettoit un succès assuré s'ils choisissoient ce temps pour leur retraite. On se mit donc en marche vers minuit en trois divisions. Sandoval commandoit l'avant-garde, Alvarado & Velasquès de Léon l'arriere-garde, & Cortès le centre, où étoient placés les prisonniers, parmi lesquels étoient un fils & deux filles de Montézuma, & quelques Mexicains de distinction. On y avoit placé aussi l'artillerie, le bagage, & on avoit un pont volant de bois pour traverser les parties de chaussées rompues. On suivit dans un profond silence la chaussée qui conduisoit à Tacuba, parce qu'il y avoit par-là moins de distance de la ville au continent, & qu'étant plus éloignée de la route de Tlascala & de la mer, les Mexicains

l'avoient moins endommagée que les autres. Les Espagnols la suivirent sans être inquiétés jusqu'au premier endroit où elle étoit rompue, se flattant que l'ennemi ne s'étoit pas apperçu de leur retraite. 1520.

Ils sont attaqués par les Mexicains.

Mais les Mexicains, sans se montrer, avoient non-seulement suivi tous les mouvements des Espagnols, mais préparé une attaque terrible. Tandis que ceux-ci s'occupoient à établir leur pont & à faire passer leurs chevaux & leur artillerie, ils furent tout-à-coup allarmés par le son d'un grand nombre d'instruments guerriers, & par les cris d'une multitude d'ennemis. Le lac fut couvert de canots. Les fleches & les pierres pleuvoient de tous les côtés. Les Mexicains se précipitoient sur eux avec furie, dans l'espérance de se venger enfin de tout ce qu'ils avoient souffert. Le pont de bois s'enfonça tellement par le poids de l'artillerie, qu'il fut impossible de le dégager. Troublés par cet accident, les Espagnols s'avancerent avec précipitation vers la seconde brêche faite à la chaussée; mais quoiqu'ils se défendissent avec leur courage ordi-

1520. naire, resserrés sur une chaussée étroite, leur discipline & leur adresse leur étoient d'un foible secours, tandis que l'obscurité de la nuit leur faisoit perdre en grande partie l'avantage que leur donnoit la supériorité de leurs armes.

Tous les habitants de Mexico s'étoient mis à la poursuite de leurs oppresseurs, & avec une telle ardeur, que ceux qui ne pouvoient s'approcher poussoient leurs compatriotes sur l'ennemi avec une violence terrible. De nouveaux soldats succédoient sans cesse à ceux qui tomboient. Les Espagnols, las du carnage, & ne pouvant plus soutenir l'effort du torrent qui fondoit sur eux, commencerent à céder. En un moment, le désordre fut général, cavaliers & gens de pieds, Officiers & soldats, amis & ennemis, se trouverent mêlés ensemble, & tous combattant; ceux qui périssoient pouvoient à peine distinguer par quelles mains ils étoient frappés.

Cortès, avec environ cent hommes de son infanterie & quelques cavaliers, vint à bout de franchir les deux

dernieres brêches faites à la chaussée à l'aide des corps morts qui les combloient, & mit enfin le pied sur la terre ferme. Il rangea ses soldats en bataille à mesure qu'ils arrivoient, & retourna avec ceux qui étoient encore en état de combattre pour favoriser la retraite de ceux qui étoient restés en-arriere, & les encouragea par sa présence & son exemple. Il reçut ainsi une partie des siens qui s'étoient fait jour au travers de l'ennemi. Le reste avoit été accablé par le nombre, ou noyé dans le lac. Il entendit les cris lamentables de ceux qui, pris vivants, étoient emmenés en triomphe pour être sacrifiés au Dieu des Mexicains. Avant le jour, tout ce qui étoit échappé se trouva réuni à Tacuba; mais lorsque l'aube vint montrer aux yeux de Cortès les tristes débris de ses troupes, diminuées de plus de moitié, découragées, le plus grand nombre de ce qui restoit couvert de blessures, la pensée de ce qu'ils avoient souffert, & le souvenir des braves amis & des fideles compagnons qu'il venoit de perdre dans cette nuit de douleurs (1),

1520.

(1) *Noche-triste*, est le nom qu'on donne

1520. pénétrerent ſon ame de ſi vives douleurs, qu'en faiſant ſes diſpoſitions, & en donnant quelques ordres néceſſaires, les larmes tomboient de ſes yeux. Ses ſoldats virent avec une grande ſatisfaction que les occupations qu'exigeoient les devoirs de ſa place, ne fermoient point ſon ame aux ſentiments de l'humanité.

Leurs pertes.

Cette fatale retraite coûta la vie à pluſieurs Officiers de diſtinction, (1)

---

encore à cette nuit dans la Nouvelle-Eſpagne.

(1) Les Hiſtoriens contemporains ne s'accordent point ſur le nombre des hommes que les Eſpagnols perdirent en cette occaſion. Cortès, dans ſa ſeconde lettre à l'Empereur, dit qu'il n'y eut que cent cinquante hommes de tués. *Relat. ap. Ramus*, *III*, *p.* 249, *A.* Mais ſon intérêt exigeoit alors qu'il laiſſât ignorer à la Cour d'Eſpagne toute la perte qu'il avoit faite. Solis, toujours attentif à diminuer les échecs qu'eſſuyoient ſes compatriotes, évalue cette perte à deux cents hommes. *Lib. IV*, *c.* 19. B. Diaz aſſure qu'ils perdirent huit cents ſoixante-dix hommes, & que quatre cents quarante ſeulement s'échapperent à Mexico. *C.* 128, *p.* 108, *B.* Palafox, Evêque de los Angelès, qui paroît avoir porté un œil attentif ſur les événements arrivés à ſes compatriotes dans la Nouvelle-Eſpagne, confirme le récit que B. Diaz fait de la grandeur de leur perte. *Virtudes del Indio*, *p.* 22. Gomera évalue

& entr'autres à Velasquès de Léon, qui, ayant abandonné le parti de son parent le Gouverneur de Cuba pour suivre la fortune de ses compagnons, étoit regardé comme la seconde personne de l'armée, tant pour le sacrifice qu'il avoit fait, que pour son mérite supérieur. Toute l'artillerie fut perdue, ainsi que les munitions & le bagage. Presque tous les chevaux, & plus de deux mille Tlascalans furent tués. Les Espagnols ne sauverent qu'une très-petite portion de leurs trésors, amassés par tant de travaux. 1520.

cette perte à quatre cents cinquante hommes. *Cron. c.* 109. Quelques mois après, Cortès, ayant reçu plusieurs renforts, fit la revue de ses troupes, & trouva qu'elles montoient seulement à cinq cents quatre vingt-dix hommes. *Relat. apud Ramus, III, p.* 255, *E.* Comme Narvaès avoit amené huit cents quatre-vingts hommes dans la Nouvelle-Espagne, & qu'alors environ quatre cents soldats de Cortès vivoient encore, il est évident que sa perte à la retraite de Mexico, doit avoir été beaucoup plus considérable qu'il ne le dit. B. Diaz, toujours porté à exagérer les dangers & les fatigues auxquels ses compagnons & lui avoient été exposés, peut avoir exagéré le nombre des morts; mais je crois qu'on ne peut pas l'estimer à moins de six cents hommes.

1520. Ces richesses mêmes, le but presqu'unique de leur expédition, avoient été la principale cause de leur malheur; car plusieurs soldats s'étoient tellement chargés d'or qu'il leur avoit été impossible de combattre, & que retardés dans leur fuite, ils avoient péri victimes d'une avidité aussi inconsidérée que honteuse. Parmi ces désastres, ce fut pour les Espagnols une consolation qu'Aguilar & Marina qui leur étoient si nécessaires comme interprêtes, eussent échappé à tant de dangers (1).

Retraite des Espagnols difficile.

Le premier soin de Cortès fut de chercher un asyle pour ses troupes excédées de fatigues, car il ne pouvoit plus tenir où il étoit: les Mexicains les pressoient de tous les côtés, & les habitants de la Province de Tacuba commençoient à prendre les armes. Il dirigea sa marche vers un terrein élevé; & y ayant apperçu heureusement un temple, il s'en mit en possession. Il y trouva non-seulement

---

(1) Cortès, *Relat. p.* 248. B. Diaz, *c.* 128. Gomera, *Cron. c.* 109. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* X, *c.* 11, 12.

l'abri qu'il cherchoit, mais quelques provisions de bouche qui ne lui étoient pas moins nécessaires; l'ennemi continua de l'attaquer pendant toute la journée, mais il ne reçut aucun échec. Cependant il consultoit avec ses Officiers sur le choix de la route qu'il devoit prendre. Les Espagnols se trouvoient alors à l'Ouest du lac. Tlascala, le seul endroit où ils pussent espérer d'être bien reçus, étoit à soixante-quatre milles à l'Est de Mexico (1); de sorte qu'il leur falloit tourner tout autour de l'extrêmité nord du lac, pour joindre la route qui conduit à cette ville. Un soldat Tlascalan entreprit d'être leur guide, & les conduisit par un pays, tantôt marécageux, tantôt montagneux, mal peuplé & mal cultivé. Ils marcherent six jours presque sans s'arrêter & dans de continuelles allarmes. Des corps nombreux de Mexicains les harceloient sans cesse, tantôt de loin avec leurs traits, & quel- 1520.

(1) Villa Segnor, *Teatro Americano*, *Lib. II*, c. 11.

1520. quefois se formant en corps, & les attaquant de front, en flanc & à leur arriere-garde avec une grande audace, parce qu'ils venoient de voir que ces étrangers n'étoient pas invincibles. Tant de fatigues & de dangers n'étoient pas même les plus grands des maux qu'eussent à souffrir les Espagnols. Le pays qu'ils traversoient ne leur fournissoit aucune ressource; ils étoient réduits à vivre de bayes sauvages, de racines & de tiges du maïs encore verd. La faim abattoit leur ame, & diminuoit leurs forces tandis que leur situation demandoit les plus grands efforts de courage & d'activité. Au milieu de toutes leurs détresses, ils étoient soutenus & animés par l'inaltérable fermeté de leur chef. Sa présence d'esprit ne l'abandonna jamais. Il prévoyoit tout avec une étonnante sagacité, & sa vigilance faisoit face à tout. Il étoit le premier à s'exposer au danger, & supportoit les fatigues avec sérénité. Les difficultés sembloient développer en lui de nouveaux talents; & ses soldats qui, sans lui, eussent désespéré de leur salut,

continuoient de le ſuivre avec une confiance qui ne faiſoit qu'augmenter. 1520.

Le ſixieme jour de leur marche, ils arriverent à Otumba, non loin de la route qui conduit de Mexico à Tlaſcala. Dès la pointe du jour, ils ſe mirent en marche, les ennemis inquiétant toujours leur arriere-garde. Parmi les inſultes dont ceux-ci accompagnoient leurs hoſtilités, Marina remarqua qu'ils répétoient ſouvent, *allez, brigands, allez au lieu où vous trouverez bientôt la punition due à vos crimes*. Les Eſpagnols ne comprirent le ſens de cette menace, qu'en arrivant ſur une hauteur qui étoit ſur le chemin. De-là ils découvrirent une vaſte plaine couverte d'une armée immenſe, qui s'étendoit autant que la vue pouvoit porter. Les Mexicains, pendant qu'un corps de leurs troupes fatiguoit les Eſpagnols dans leur retraite, avoient aſſemblé leurs principales forces de l'autre côté du lac; & ſuivant directement la route de Mexico à Tlaſcala, s'étoient poſtés dans la plaine d'Otumba par où Cortés devoit néceſſairement paſſer. A la vue de cette multitude effrayante

Bataille d'Otumba.

1520. d'ennemis, que l'élévation du terrein leur permettoit de découvrir toute entiere, les Espagnols furent saisis d'étonnement, & même les plus courageux commencerent à perdre tout espoir. Mais Cortès, sans donner à leurs craintes le temps de se fortifier par la réflexion, après les avoir avertis en peu de mots qu'ils étoient dans la nécessité de vaincre ou de périr, les mena à la charge. Les Mexicains les attendirent avec une fermeté extraordinaire. Telle étoit cependant la supériorité de la discipline & des armes des Espagnols, que l'impulsion de leur petite troupe renversoit tout devant elle, & que par-tout où elle se portoit, elle perçoit & dissipoit les plus nombreux bataillons. Mais tandis que les uns se dispersoient, d'autres leur succédoient sans relâche, & les Espagnols, quoique victorieux dans chacun de ces petits combats, étoient prêts à succomber sous la fatigue que leur causoit tant d'efforts répetés sans prévoir la fin de leurs travaux, & sans espérer de remporter une victoire générale. Dans cet instant critique, Cortès vit s'a-

vancer le grand étendard de l'Empire, qu'on portoit devant le Général Mexicain, & se souvenant heureusement d'avoir entendu dire que la destinée des batailles chez cette nation, dépendoit de celle de cet étendard, il assemble un petit nombre de ses plus braves Officiers, dont les chevaux étoient encore capables de service; il se met à leur tête, & renverse avec impétuosité tout ce qu'il rencontre devant lui. Une troupe choisie de nobles qui gardoient l'étendard fit quelque résistance, mais elle fut bientôt rompue. Cortès d'un coup de lance blessa le Général Mexicain, & le renversa par terre; un Espagnol descendant de cheval l'acheva, & se saisit de l'étendard impérial. Dès que le Général fut tué, & que l'étendard, vers lequel tous les yeux étoient dirigés, cessa de paroître, une terreur panique frappa tous les Mexicains; & comme si le lien qui les tenoient réunis eût été rompu, toutes les enseignes s'abattirent, chaque soldat jetta ses armes, & tous s'enfuirent avec précipitation vers les montagnes. Les Espagnols, trop 1519.

1519. fatigués pour être en état de les pourſuivre bien loin, retournerent pour recueillir les dépouilles ſur le champ de bataille. L'armée étant formée des principaux guerriers de la nation, qui s'étoient parés de leurs plus riches ornements comme s'ils alloient à une victoire aſſurée, le butin fut aſſez conſidérable pour dédommager en partie Cortès & ſes gens de la perte qu'ils avoient faite dans leur retraite de Mexico. Le lendemain, à leur grande ſatisfaction, ils entrerent ſur le territoire des Tlaſcalans (1).

1520. 8 Juillet. Accueil que reçoivent les Eſpagnols chez les Tlaſcalans.

Mais au milieu de la joie qu'ils reſſentoient d'être ſortis d'un pays où ils ſe voyoient environnés d'ennemis, ils n'étoient pas ſans inquiétude ſur la maniere dont ils alloient être reçus de leurs anciens alliés, chez leſquels ils retournoient dans un état bien différent de celui où ils étoient en les quittant peu de temps auparavant. Heureuſement pour eux, la hai-

(1) Cortès, *Relat. p.* 219. B. Diaz, *c.* 128. Gomera, *Cron. c.* 110. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X*, *c.* 12, 13.

ne des Tlaſcalans pour le nom Mexicain étoit ſi invétérée, le deſir de venger la mort de leurs compatriotes ſi ardent, & l'aſcendant que Cortès avoit acquis ſur les chefs de la République ſi abſolu, que loin d'avoir la penſée de prendre avantage de la malheureuſe ſituation où ils voyoient les Eſpagnols, ils les reçurent avec une tendreſſe & une cordialité qui diſſiperent promptement toutes les craintes. 1520.

Nouvelles délibérations de Cortès.

Les Eſpagnols avoient le plus preſſant beſoin de prendre du repos, & de trouver du ſecours non-ſeulement pour la guériſon de leurs bleſſures trop long-temps négligées, mais encore pour recouvrer leurs forces épuiſées par tant de fatigues & de ſouffrances. Cortès apprit alors que ſes troupes n'étoient pas les ſeules qui euſſent éprouvé le reſſentiment des Mexicains. Un détachement conſidérable allant de Zempoalla à la capitale, avoit été détruit par les peuples de Tepeaca. Un parti moins nombreux qui retournoit de Tlaſcala à la Vera-cruz, avec la portion de butin tombée en partage à la garniſon,

avoit été surpris & massacré dans les
1520. montagnes. Dans un moment où les Espagnols étoient déja réduits à un si petit nombre, ces pertes étoient vivement senties. Cortès en étoit surtout affecté, parce qu'elles rendoient plus difficile l'exécution des plans qu'il méditoit. Les ennemis qu'il avoit dans son armée, & même plusieurs des Espagnols qui lui étoient encore attachés, regardoient les désastres qu'il venoit d'essuyer comme devant arrêter absolument les progrès de ses armes, & ne croyoient pas qu'il lui restât d'autre parti à prendre que de quitter incessamment un pays dont il avoit entrepris la conquête avec des forces insuffisantes ; mais aussi persévérant à exécuter qu'ardent à entreprendre, il demeuroit fermement attaché à son premier & grand projet de soumettre l'Empire du Mexique à la Couronne de Castille. Quelque rude & inattendu que fût l'échec qu'il venoit de recevoir, il n'y voyoit pas un motif suffisant pour abandonner les conquêtes qu'il avoit déja faites, & pour renoncer à reprendre ses opérations avec des espérances

pérances d'un plus heureux succès. La colonie de la Vera-cruz n'avoit pas été entamée, ni même attaquée. Les peuples de Zempoalla & des districts voisins, n'avoient laissé appercevoir aucune disposition à se détacher de lui. Les Tlascalans lui demeuroient fideles. Il pouvoit espérer de puissants secours de ce peuple, ennemi implacable des Mexicains, & dont l'esprit guerrier pouvoit être mis aisément en activité. Il avoit encore sous ses ordres un corps d'Espagnols aussi nombreux que celui avec lequel il s'étoit ouvert un chemin jusqu'au centre de l'Empire, & s'étoit rendu maître de la capitale; enfin, avec les avantages que lui donnoit une plus grande expérience & une plus parfaite connoissance du pays, il ne désespéroit pas de recouvrer promptement tout ce qu'il venoit de perdre par des événements malheureux.

1520.

Mesures qu'il prend.

Plein de ces idées, il montra aux chefs des Tlascalans tant d'égards, & répandit entr'eux si libéralement le riche butin d'Otumba, qu'il fut bientôt sûr d'obtenir de la Républi-

1520. que tout ce qu'il demanderoit. Il tira de ses magasins de la Vera-cruz, quelques munitions & deux ou trois pieces de campagne. Il dépêcha un Officier de confiance avec quatre vaisseaux de la flotte de Narvaès à Hispaniola & à la Jamaïque, pour engager de nouveaux aventuriers à venir le joindre, & pour y acheter des chevaux, de la poudre & d'autres munitions de guerre. Enfin, comme il étoit convaincu qu'il tenteroit inutilement de soumettre & de garder Mexico, s'il ne se rendoit maître du lac, il donna ordre de préparer dans les montagnes de Tlascala des bois pour la construction de douze brigantins qui pussent être portés sur les bords du lac par morceaux, assemblés & mis à l'eau lorsqu'il en auroit besoin (1).

Esprit de mutinerie parmi ses troupes.

Mais tandis qu'il prenoit de si sages précautions pour l'exécution de ses projets, il vit s'élever devant lui un obstacle formidable auquel il ne

(1) Cortès, *Relat.* p. 253, E. Gomera, *Cron.* p. 117.

s'attendoit pas. L'eſprit de mutinerie & de mécontentement éclata de toutes parts dans ſon armée. Pluſieurs des compagnons de Narvaès étoient planteurs plutôt que ſoldats, & n'avoient ſuivi cet Officier à la Nouvelle-Eſpagne que dans l'eſpérance d'y former des établiſſements, & ſans penſer à s'expoſer aux fatigues & aux dangers de la guerre. Comme ils ne s'étoient attachés à Cortès que dans les mêmes vues, ils n'eurent pas plutôt eſſayé l'eſpece de ſervice qu'on exigeoit d'eux, qu'ils ſe repentirent amérement du parti qu'ils avoient pris. Ceux qui avoient eu le bonheur d'échapper aux dangers paſſés, frémiſſoient à la penſée de s'y expoſer une ſeconde fois. Dès qu'ils connurent les intentions de Cortès, ils commencerent à murmurer & à cabaler ſecretement; & devenant de moment en moment plus audacieux, ils firent des repréſentations ſur l'imprudence qu'il y auroit à attaquer un Empire puiſſant avec les foibles moyens qui lui reſtoient, & demanderent hautement de retourner ſur le champ à Cuba. Cortès, quelque

1520.

talent qu'il eût pour conduire les
1520. hommes, employa inutilement les raisons, les prieres & les présents pour les persuader ou les adoucir. Ses anciens soldats, animés de l'esprit de leurs chefs, seconderent en vain ses efforts avec la plus grande chaleur. Les craintes étoient trop violentes & trop profondément enracinées; & tout ce qu'on put obtenir des mutins, fut de différer leur départ de quelque temps, en leur promettant de les renvoyer dès que les circonstances le permettroient.

Moyens qu'il employe pour les calmer.

Pour ne pas laisser le mécontentement fermenter & se nourrir dans l'oisiveté, il se détermina à mettre ses troupes en mouvement. Il leur proposa de punir sur les peuples de Tepeaca, l'audace qu'ils avoient eue d'attaquer & de détruire un détachement Espagnol, ainsi qu'on l'a dit plus haut; & comme ce détachement étoit composé en grande partie des soldats de Narvaès, leurs compagnons se déterminerent plus volontiers à cette expédition pour les ven-
Août. ger. Il se mit à leur tête, accompagné d'un corps nombreux de Tlascalans;

& en quelques ſemaines, après différents combats & un grand carnage des Tepeacans, il les réduiſit entiérement. Il employa de même plusieurs mois pendant leſquels il attendoit des iſles un ſecours d'hommes & de munitions, à avancer les préparatifs de la conſtruction de ſes brigantins, & à faire différentes incurſions dans les Provinces environnantes, toujours avec un ſuccès égal. Par ces moyens, ſes gens ſe familiariſerent de nouveau avec la victoire, & reprirent le ſentiment de leur ancienne ſupériorité. Les Mexicains s'affoiblirent. Les Tlaſcalans acquirent l'habitude d'agir de concert avec les Eſpagnols; & les chefs de la République, charmés de voir leur pays s'enrichir des dépouilles des Provinces voiſines, & étonnés des preuves journalieres qu'ils acquéroient de la force invincible de leurs alliés, ils ſe prêterent à tout ce que Cortès demandoit d'eux. 1520.

Toutes ces précautions, les plus ſages que la ſituation de Cortès lui permît de prendre, ne lui auroient pas ſuffi ſans un renfort de troupes

1520. Eſpagnoles. Il ſentoit ſi bien la néceſſité abſolue de ce ſecours, que c'étoit-là le principal objet de toutes ſes penſées & de tous ſes deſirs; & cependant ſes eſpérances ſur le retour de l'Officier qu'il avoit envoyé dans les iſles pour y faire une recrue, étoient encore incertaines & éloignées : mais une ſuite d'événements heureux & imprévus fit pour lui ce que toute ſa ſagacité & tous ſes talents n'auroient pu faire. Le Gouverneur de Cuba, qui avoit regardé le ſuccès de l'expédition de Narvaès comme infaillible, ayant envoyé après lui deux petits vaiſſeaux avec de nouvelles inſtructions, un renfort d'hommes & des munitions de guerre, l'Officier à qui Cortès avoit confié le commandement de la côte, eut l'adreſſe de les attirer dans le havre de la Vera-cruz, ſe ſaiſit des vaiſſeaux, & perſuada aiſément aux ſoldats de ſuivre les drapeaux d'un chef plus habile que celui auquel on les envoyoit (1). Peu de temps après,

(1) B. Diaz, *c.* 131.

trois vaiſſeaux plus forts entrerent ſéparément dans le même havre. Ils 1520.
faiſoient partie d'une eſcadre armée par François de Garay, Gouverneur de la Jamaïque, qui, poſſédé de la fureur des découvertes & des conquêtes, comme tous les Eſpagnols alors établis en Amérique, avoit cherché long-temps à pénétrer dans quelque partie de la Nouvelle-Eſpagne, & à partager avec Cortès la gloire & les avantages que pouvoit attendre celui qui ſoumettroit cet Empire à la Couronne de Caſtille. Ces aventuriers avoient fait imprudemment leur deſcente dans une Province où le pays étoit pauvre & le peuple féroce & guerrier ; & après une longue & cruelle ſuite de malheurs, la famine les avoit forcés à ſe haſarder d'entrer à la Vera-cruz, & 28 Oct.
à ſe mettre à la merci de leurs compatriotes. Leur fidélité ne tint pas contre les eſpérances flatteuſes & les grandes promeſſes qui avoient ſéduit d'autres aventuriers avant eux ; & comme ſi l'eſprit de révolte fût alors contagieux dans la Nouvelle-Eſpagne, ils quitterent auſſi le ſervice

1520. du chef qui les avoit engagés, & se donnerent à Cortès (1). L'Amérique même ne fut pas la seule partie du monde qui lui fournit ces secours inattendus. Un vaisseau freté par quelques négociants, toucha à la Nouvelle-Espagne. Il étoit chargé de munitions de guerre qu'ils envoyoient vendre, dans l'espérance de faire de grands profits dans un pays dont la richesse commençoit à être connue en Europe. Cortès acheta avec beaucoup d'empressement une cargaison qui étoit pour lui sans prix ; & l'équipage, suivant l'exemple des autres, alla le joindre à Tlascala (2).

Par tous ces événements, l'armée de Cortès se trouva augmentée de cent quatre-vingts hommes & de vingt chevaux, forces trop peu considérables pour mériter qu'on en fît mention dans l'histoire d'aucune autre partie du globe ; mais dans celle de l'Amérique, où l'on voit constamment de grandes révolutions opérées par des causes qui semblent n'avoir

(1) Cortès, *Relat.* 253. F. B. Diaz, *c.* 133.
(2) *Ibid. c.* 136.

aucune proportion avec les effets qu'elles produisent, ces petites circonstances prennent de l'importance, parce qu'elles décident de la destinée des Royaumes. Il est sur-tout à remarquer que les deux hommes qui ont le plus contribué au succès de Cortès, en lui fournissant si à propos ces secours, étoient, l'un, son ennemi déclaré qui travailloit de toutes ses forces à le perdre, & l'autre, un rival envieux qui cherchoit à le supplanter. L'histoire de Cortès ne présente aucun exemple plus frappant du bonheur singulier qui accompagna toutes ses entreprises. 1520.

Le premier avantage que tira Cortès de ces renforts, fut de pouvoir renvoyer ceux des soldats de Narvaès qui demeuroient contre leur gré à son service. Après leur départ, il se trouva encore à la tête de cinq cents cinquante hommes d'infanterie, dont quatre-vingts étoient armés de mousquets ou d'arquebuses, & de quarante cavaliers. Il avoit avec cela neuf pieces de canon de campagne (1).

Etat de ses forces.

(1) Cortès, *Relat.* p. 255, E.

1520. A la tête de cette petite armée & de dix mille Tlascalans & autres Indiens, il commença sa marche vers Mexico le 28 Décembre, six mois après la fatale retraite à laquelle les Mexicains l'avoient forcé (1).

Préparatifs des Mexicains pour leur défense.

L'ennemi se préparoit de son côté à le recevoir. Après la mort de Montézuma, les principaux Mexicains à qui appartenoit le droit d'élire un Empereur, avoient élevé au trône son frere Quetlavaca. Sa haine connue & invétérée pour les Espagnols eût été un titre suffisant auprès d'eux, quand même il eût été moins digne de leur choix par son courage & ses grandes qualités. Il eut immédiatement après son élection une occasion de montrer ses talents, en dirigeant en personne les vives attaques qui avoient forcé les Espagnols à abandonner la capitale. Dès que leur retraite lui donna le temps de respirer, il prit des mesures pour prévenir leur retour à Mexico, avec autant de prudence qu'il en avoit mis à les en

(1) *Relat.* 256 A. B. Diaz, *c.* 137.

chasser. La proximité de Tlascala lui donnoit la facilité d'être instruit des mouvements & des intentions de Cortès. Il vit l'orage qui se formoit, & se prépara de bonne heure à le repousser. Il répara les parties de la ville que les Espagnols avoient détruites, & y ajouta de nouvelles fortifications, telles que l'art des Mexicains étoit capable de les élever. Après avoir rempli ses magasins des armes en usage parmi les Indiens, il fit faire de longues piques, armées des épées & des poignards pris sur les Espagnols, dans le dessein de les employer contre la cavalerie. Il exhorta les peuples de toutes les Provinces à prendre les armes contre leurs oppresseurs; & pour les encourager à une vigoureuse résistance, il leur promit l'exemption de toutes les taxes que ses prédécesseurs avoient imposées (1).

1520.

Mais le principal objet de son attention, fut d'enlever aux Espagnols les avantages qu'ils retiroient de l'a-

(1) Cortès, *Relat.* p. 253 E, 254 A. B. Diaz, c. 140.

1520. mitié des Tlaſcalans. Il tâcha d'engager ces républicains à renoncer à toute liaiſon avec des hommes ennemis déclarés des Dieux des Indiens, & qui ne manqueroient pas de les ſoumettre eux-mêmes au joug qu'on les aidoit ſi imprudemment à impoſer au reſte de la nation. Ces raiſons étoient ſi frappantes, & elles furent préſentées avec tant de force, que Cortès eut beſoin de toute ſon adreſſe pour effacer les impreſſions qu'elles avoient faites ſur les chefs des Tlaſcalans (1).

Mais tandis que Quetlavaca préparoit ſa défenſe avec une prévoyance rare dans un Américain, il fut emporté par la petite-vérole. Cette maladie qui venoit de ſe montrer dans la Nouvelle-Eſpagne avec toute ſa malignité, étoit inconnue en Amérique avant que les Européens y euſſent pénétré, & doit être regardée comme une des plus grandes calamités que l'ancien monde ait répandues ſur le nouveau. Les Mexi-

(1) B. Diaz, *c.* 129. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* X, *c.* 14, 19.

cains éleverent au trône Guatimosin, neveu & gendre de Montézuma, jeune homme d'une si grande réputation pour les talents & la valeur, qu'il fut choisi tout d'une voix dans la circonstance critique où l'Empire se trouvoit (1). 1520.

1521. Cortès s'avance vers Mexico.

Cortès, à son entrée sur les terres de l'ennemi, trouva par-tout des dispositions faites pour arrêter ses progrès. Mais ses troupes surmonterent facilement ces obstacles, & s'emparerent de Tezeuco, la seconde ville de l'Empire, située sur les bords du lac à environ vingt milles de Mexico (2). C'est-là qu'il établit son principal quartier, tant parce qu'il étoit le lieu le plus propre à mettre à l'eau ses brigantins, que pour faire de-là ses approches vers la capitale avec plus de facilité. Persuadé qu'il importoit à sa sûreté de disposer du Cacique ou chef qui commandoit dans la ville, il mit à sa place un Indien plus qualifié, qu'un parti de Nobles lui

(1) B. Diaz, *c.* 130.
(2) Villa Senor, *Teatro Americano*, *I*, 156.

1521. désignoit comme ayant plus de droits à cette place. Attachés par ce nouveau bienfait, le Cacique & ses partisans servirent les Espagnols avec une inviolable fidélité (1).

Lenteur & circonspection de Cortès.

La construction des brigantins, exécutée en grande partie par des soldats & des Indiens ignorants, que Cortès étoit obligé d'employer à aider trois ou quatre charpentiers qui s'étoient heureusement trouvés dans son armée, ne se faisoit qu'avec beaucoup de lenteur. Il ne recevoit point le renfort qu'il attendoit d'Hispaniola. Toutes ces circonstances l'empêchoient de porter ses armes vers la capitale aussi promptement qu'il auroit voulu. Attaquer sans de nouvelles forces une ville si peuplée, si bien préparée à se défendre, & si avantageusement située, c'eût été exposer ses troupes à une destruction inévitable. Trois mois s'écoulerent avant que les matériaux de ses brigantins fussent prêts, & qu'il eût

(1) Cortès, *Relat. p.* 256, *&c.* B. Diaz, *c.* 137. Gomera, *Cron. c.* 121. Herrera, *decad.* 3, *c.* 1.

aucune nouvelle des effets de sa négociation à Hispaniola ; cependant il ne resta pas dans l'inaction. Il attaqua successivement différentes villes situées sur le lac, & les soumit ou les détruisit, quoique les Mexicains eussent employé toutes leurs forces pour les défendre. Il n'en usa pas de même avec quelques autres villes. Il employa des moyens plus doux. Quoiqu'il ne pût traiter avec les habitants que par l'intervention des interprêtes, il n'avoit pas laissé d'acquérir, par cette maniere de communiquer avec eux, toute imparfaite & pénible qu'elle étoit, une grande connoissance de l'état du pays & des dispositions des peuples ; en sorte qu'il conduisit ses négociations & ses intrigues avec une dextérité merveilleuse & un succès étonnant. Plusieurs de ces villes voisines de Mexico avoient été autrefois les capitales de petits Etats indépendants. Quelques-unes n'étant soumises que depuis peu de temps à l'Empire, conservoient encore le souvenir de leur ancienne liberté, & portoient avec impatience le joug de leurs nouveaux

1521.

1521. maîtres. Les marques de leur mécontentement n'échapperent pas à Cortès, qui fit mettre à profit cette découverte pour gagner leur confiance & leur amitié. En leur promettant de les délivrer de la domination des Mexicains, & de les traiter avec plus de douceur s'ils vouloient se réunir aux Espagnols contre leurs oppresseurs, il engagea les peuples de plusieurs districts non-seulement à reconnoître le Roi de Castille comme leur Souverain, mais à fournir à son camp des provisions en abondance, & à fortifier son armée de troupes auxiliaires. A peine Guatimosin se fut-il apperçu de cette défection parmi ses sujets, qu'il mit tous ses soins à la prévenir. Mais malgré tous ses efforts, l'esprit de révolte fit des progrès. Les Espagnols acquirent de nouveaux alliés, & le Monarque Indien vit avec douleur Cortès, armant contre l'Empire les mêmes mains qui auroient dû le défendre, s'avancer contre Mexico à la tête d'un corps nombreux de ses propres sujets (1).

---

(1) Cortès, *Relat.* 256, 260. B. Diaz, *c.*

Cortès préparoit ainsi la destruction de l'Empire du Mexique, en resserrant par degrés les limites de sa puissance ; l'exécution de ses grands desseins ne paroissoit plus ni incertaine, ni éloignée, lorsqu'il faillit à les voir renversés par une conspiration aussi dangereuse qu'inattendue. Les soldats de Narvaès n'avoient jamais été fort unis avec les premiers soldats de Cortès, & il s'en falloit bien qu'ils secondassent avec le même zele que ceux-ci les projets du Général. Ils se laissoient facilement abattre dans toutes les occasions où il falloit quelqu'effort extraordinaire de patience & de courage. Les plus anciens compagnons de Cortès, ceux mêmes qui lui étoient restés fideles quand tous les autres l'avoient abandonné, s'effrayoient à la vue des dangers auxquels il falloit s'exposer pour réduire une ville aussi avantageusement située que l'étoit Mexico, & défendue par une armée nombreuse.

1521.

137, 140. Gomera, *Cron. c.* 122, 123. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *c.* 1, 2.

1521. La crainte les conduiſoit à diſcuter avec une préſomption & une liberté peu convenables à de ſimples ſoldats, les plans de leur Général & la difficulté du ſuccès. De-là ils paſſerent à la cenſure & aux déclamations, & enfin ils ſe déterminerent à pourvoir à leur ſûreté, que Cortès leur paroiſſoit négliger entiérement. Antonio Villefagna, ſimple ſoldat, mais audacieux, intriguant, & fortement attaché à Velaſquès, nourriſſoit avec adreſſe ce mécontentement. La maiſon qu'il habitoit, devint le rendez-vous des ſéditieux. Ils ne trouverent d'autre moyen d'arrêter Cortès dans ſa carriere, que de l'aſſaſſiner lui & ceux des Officiers les plus conſidérables qui lui étoient attachés, & de donner le commandement à un autre Officier, lequel abandonnant des projets qui leur paroiſſoient extravagants, prendroit de meilleures meſures pour le ſalut commun. Le déſeſpoir les encourageoit au crime. Le moment fixé pour l'exécution de ce complot, les Officiers qui devoient périr, ceux qui leur devoient ſuccéder, tout étoit déſigné. Les conſpi-

rateurs avoient ſigné un acte d'aſſo-
ciation, & s'étoient liés entre eux 1521.
par les ſerments les plus ſolemnels. Mais le ſoir du jour qui précédoit celui de l'exécution, un des anciens compagnons de Cortès, qui s'étoit laiſſé ſéduire par les conjurés, touché de repentir à la vue du danger dont étoit menacé un homme qu'il étoit depuis long-temps accoutumé à reſpecter, ou frappé d'horreur à la penſée de ſa propre trahiſon, ſe rendit en ſecret auprès du Général, & lui découvrit tout le complot. Cortès, quoique vivement allarmé, ne laiſſa pas de démêler ſur le champ ce qu'il avoit à faire dans une ſituation ſi critique. Il ſe rend ſur le champ à la maiſon de Villefagna, accompagné de quelques-uns de ſes Officiers en qui il avoit le plus de confiance. L'étonnement & la confuſion du coupable à cette viſite inattendue, furent bientôt ſuivis de l'aveu du complot. Tandis que les Officiers de Cortès ſe ſaiſiſſoient de ce traître, le Général arracha de ſon ſein un papier contenant l'acte d'aſſociation ſigné par les conſpirateurs. Impatient de con-

1521. noître toute l'étendue du danger qu'il avoit couru, il ſe retira chez lui pour le lire, & y trouva des noms qu'il n'y put voir ſans être pénétré de ſurpriſe & de douleur ; mais il ſentit que dans cette circonſtance il pouvoit y avoir du danger à faire des recherches trop rigoureuſes, & prit le parti de ne pourſuivre que le ſeul Villefagna. Comme la preuve de ſon crime n'étoit pas équivoque, ſon procès fut court. Il fut condamné & pendu le jour ſuivant, à la porte de la maiſon où il étoit logé. Cortès aſſembla enſuite ſes troupes ; & leur ayant expoſé d'abord l'atrocité du crime & la juſtice de la punition, il ajouta avec un air de ſatisfaction que les détails de cet abominable complot lui étoient entiérement inconnus, parce que Villefagna au moment où il s'étoit vu arrêté avoit déchiré un papier qui vraiſemblablement contenoit ſon plan & les noms de ſes complices, qu'il en avoit avalé les morceaux, & que, malgré la rigueur des tourments, il n'avoit rien avoué. Cette artificieuſe déclaration tranquilliſa les complices, que

tourmentoient la conſcience de leur crime, & plus encore la crainte de le voir découvert. Cortès retira de cet événement l'avantage de connoître ceux de ſes compatriotes qui étoient ſes ennemis, & de pouvoir obſerver leurs démarches avec plus d'attention, tandis que, ſa modération leur laiſſant croire que la conſpiration ne lui étoit pas connue, ils s'efforcerent de détourner d'eux tous les ſoupçons en redoublant de zele & d'activité pour ſon ſervice (1). 1521.

Ses préparatifs ſinguliers pour la conſtruction de ſes brigantins.

Cortès ne laiſſa pas à ſes troupes le temps de refléchir beaucoup ſur ce qui venoit d'arriver; il les mit ſur le champ en action, pour empêcher plus efficacement le retour de l'eſprit de mutinerie. Une circonſtance heureuſe lui en offrit le moyen ſans qu'il eût paru le chercher. On lui donna avis que les matériaux de ſes brigantins étoient enfin prêts, & qu'on n'attendoit pour les conduire à Tezeuco qu'un corps d'Eſpagnols qui les eſcortât. Le commandement de

(1) Cortès, *Relat.* 283. B. Diaz, *c.* 146. Herrera, *decad.* 3, *Lib.* I, *c.* 1.

1521. cette troupe, composée de deux cents fantassins & quinze cavaliers, ayant avec eux deux pieces de canon, fut confié à Sandoval, qui acquéroit tous les jours de plus en plus l'estime & la confiance des soldats par sa vigilance, son activité & son courage. L'expédition étoit aussi difficile qu'importante. Il falloit conduire les pieces de bois, les planches, les mâts, les cordages, les voiles, les fers, & tout ce qui étoit nécessaire à la construction de treize brigantins, par une route de soixante milles à travers un pays de montagnes, & avec l'aide des Indiens qui n'avoient aucun animal domestique, & ne connoissoient l'usage d'aucune de ces machines qui facilitent les grands travaux. Les Tlascalans fournirent huit mille *Tamenes*, classe d'hommes destinés parmi eux aux travaux domestiques, & qui devoient être accompagnés & protégés par quinze mille guerriers de la même nation. Sandoval régla l'ordre de leur marche avec beaucoup d'intelligence. Les Tamenes furent placés au centre, ayant un corps de Tlascalans à leur tête, un second à leur arriere-garde,

& des partis considérables sur les flancs. A chacun de ces corps il joignit un certain nombre d'Espagnols, non-seulement pour les aider à repousser l'ennemi, mais pour les accoutumer à l'ordre & à l'obéissance. Ce corps si nombreux & si embarrassé dans sa marche n'avançoit qu'avec beaucoup de lenteur, mais en très-bon ordre. Dans les endroits resserrés par les bois ou les montagnes, la ligne s'étendoit au-delà de six milles. Des partis de Mexicains paroissoient souvent sur les hauteurs voisines; mais ne voyant aucune espérance de succès contre un ennemi sans cesse sur ses gardes, & préparé à les recevoir, ils n'oserent tenter aucune attaque, & Sandoval eut la gloire de conduire sans aucun échec à Tezeuco un convoi d'où dépendoit désormais le sort de toutes les opérations des Espagnols (1). 1521.

Cet heureux succès fut suivi d'un événement non moins important pour

Il reçoit de nouveaux secours.

(1) Cortès, *Relat.* 260. C. E. B. Diaz, *c.* 140.

Cortès. Quatre vaiſſeaux arriverent
1521. d'Hiſpaniola à la Vera-Cruz avec deux cents ſoldats, quatre-vingts chevaux, deux pieces de canon de ſiege, & une grande quantité d'armes & de munitions (1). Cortès, encouragé par la réuſſite de tous ſes projets, & voulant ou affoiblir ſes ennemis, ou ſe fortifier lui-même, impatient d'ailleurs de commencer le ſiege de Mexico, hâta la conſtruction de ſes brigantins & le moment de les lancer à l'eau. Pour faciliter cette derniere opération, il avoit employé pendant deux mois un grand nombre d'Indiens à creuſer le lit d'un petit ruiſſeau qui coule de Tezeuco dans le lac, & à en former un canal de près de deux milles de long (2). L'ouvrage étoit enfin terminé, malgré tous les efforts des Mexicains pour interrompre les travailleurs

(1) Cortès, *Relat.* 259 F, 262. D. Gomera, *Cron. c.* 129.

(2) On voit quelques reſtes de ce grand ouvrage, & l'on montre encore aux étrangers l'endroit où l'on conſtruiſit & lança à l'eau les brigantins. Torquemada les a vus. *Monarq. Indiana, vol.* 1, *p.* 531.

travailleurs, ou pour brûler les brigantins (1). 1521.

Les brigantins sont lancés à l'eau.

Le vingt-huit Avril, toutes les troupes Espagnoles & tous les Indiens auxiliaires furent rangés sur les bords du canal, & les brigantins lancés à l'eau; ce qui se fit avec la plus grande pompe militaire, consacrée & rendue plus solemnelle par la célébration des mysteres les plus respectés de la Religion Romaine. A mesure qu'ils entroient dans le canal, le P. Olmedo les bénissoit & les nommoit. Les spectateurs, pénétrés d'admiration, & animés par l'espérance, les suivoient des yeux jusqu'à leur entrée dans le lac. Dès que les brigantins déployerent leurs voiles, & prirent le vent, un cri général de joie s'éleva dans les airs; ils admiroient tous le génie hardi & entreprenant qui, par des moyens si extraordinaires, avoit su se créer une flotte, sans le secours de laquelle les Espagnols ne pouvoient espérer de se rendre maîtres de Mexico (2).

(1) B. Diaz, *c.* 140.

(2) Cortès, *Relat.* 266, C. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *c.* 5. Gomera, *Cron. c.* 129.

1521.

Dispositions pour le siege.

Cortès se détermina à former le siege par trois différents côtés; à l'Est du lac vis-à-vis de Tezeuco, à l'Ouest vis-à-vis de Tacuba, & au Sud vis-à-vis de Cuyocan. Ces villes, situées sur les principales chaussées qui conduisent à la capitale, avoient été placées ainsi pour la garde des chaussées. Sandoval commandoit la premiere attaque, Pedro de Alvarado la seconde, & Christoval de Olid la troisieme, chacun d'eux avec un nombre égal d'Espagnols & un corps nombreux d'Indiens auxiliaires. Les Espagnols, depuis l'arrivée du renfort d'Hispaniola, étoient au nombre de huit cents dix-huit fantassins, dont cent dix-huit étoient armés de mousquets ou arquebuses, & quatre-vingt-six étoient à cheval. Leur artillerie consistoit en trois canons de siege & quinze pieces de campagne (1). Cortès se réserva à lui-même la conduite des brigantins, comme l'opération la plus importante & la plus dangereuse. Chaque brigantin étoit

(1) Cortès, *Relat.* 266. C.

armé d'un petit canon, & monté par vingt-cinq Espagnols. 1521.

Alvarado & Olid en s'avançant aux postes qui leur avoient été assignés, rompirent les aqueducs qui portoient les eaux à Mexico, prélude des calamités que les habitants auroient à souffrir (1). Ils trouverent les villes dont ils devoient prendre possession abandonnées par leurs habitants, qui s'étoient réfugiés dans la capitale où Guatimosin avoit rassemblé les principales forces de son Empire, le seul endroit en effet où il pût espérer avec quelque vraisemblance de résister à l'ennemi qui le menaçoit. 10 Mai.

Les Mexicains attaquent les brigantins.

Le premier effort des Mexicains fut dirigé contre les brigantins dont ils prévoyoient & redoutoient avec raison les terribles effets. Quelque peine que se fût donné Cortès, & quelque talent qu'il eût montré à les faire construire, ces bâtiments étoient fort petits, grossiérement faits, & montés presqu'uniquement de soldats qui

(1) Cortès, *Relat.* 267. B. Diaz, c. 150. Herrera, *decad.* 3, *Lib.* I, c. 13.

1521. n'entendoient pas l'art de les conduire. Mais tout imparfaits qu'ils étoient, on conçoit qu'ils devoient être encore des objets d'admiration & de terreur pour un peuple qui n'avoit que des canots, & ne connoissoit d'autre navigation que celle de ses lacs. La nécessité força cependant Guatimosin à tenter de les attaquer. Il espéra de suppléer par le nombre de ses canots à ce qui leur manquoit en force. Il en assembla une si grande multitude, qu'ils couvroient la surface du lac. Ils s'avancerent hardiment contre les brigantins, qui retenus par un calme plat, ne pouvoient venir à leur rencontre. Mais lorsque les Mexicains se trouverent près des bâtiments Espagnols, un petit vent s'éleva. En un mot, les voiles furent déployées, & les brigantins se portant au milieu de leurs foibles ennemis avec une impétuosité à laquelle ceux-ci ne pouvoient résister, renverserent un grand nombre de canots, & dissiperent tout le reste. La perte des Mexicains fut considérable; ils crurent que les progrès des Européens dans les connoissances & les arts leur

Ils sont repoussés.

donnoient à la mer une ſupériorité ſur les Indiens plus grande encore que celle qu'ils avoient montrée juſqu'alors ſur terre (1). 1521.

Plan ſingulier pour la conduite du ſiege.

Dès ce moment, Cortès demeura maître du lac; & non-ſeulement les brigantins conſerverent la communication entre les différents poſtes occupés par les Eſpagnols, quoique très-éloignés les uns des autres, mais ils furent occupés à défendre les chauſſées que les Indiens auroient voulu rompre, & à en éloigner les canots lorſqu'ils tentoient d'en approcher, pour inquiéter les troupes à meſure qu'elles s'avançoient vers la ville. On fit trois diviſions des brigantins, & chacune fut employée à une des trois attaques, avec ordre de ſeconder les opérations de l'Officier qui la commandoit. Les attaques furent alors pouſſées des trois côtés avec une égale vigueur, mais d'une maniere ſi différente de celle qui ſe pratique dans les ſieges ordinaires, que Cortès, dans ſa relation, paroît craindre qu'elle ne

(1) Cortès, *Relat.* 267, *c.* 150. Gomera, *Cron. c.* 141. Herrera, *decad.* 3, *Lib.* 1, *c.* 17.

1521. ſoit mal entendue ou déſapprouvée par les perſonnes qui ne connoiſſent pas la ſituation de Mexico (1). Chaque jour au matin ſes troupes attaquoient les barricades ſur les chauſſées, paſſoient les tranchées croiſées par les Mexicains, ou le canal lui-même lorſque les ponts étoient rompus. On s'efforçoit ainſi de pénétrer juſqu'au cœur de la ville, dans l'eſpérance de remporter quelqu'avantage déciſif qui pût forcer l'ennemi à ſe rendre & terminer la guerre en un coup. Mais lorſque la valeur des Mexicains rendoit les travaux de la journée ſans effet, les Eſpagnols ſe retiroient dans leurs premiers quartiers. Ainſi la fatigue & le danger ſe renouvelloient en quelque maniere chaque jour, les Mexicains réparant pendant la nuit ce que les Eſpagnols avoient détruit dans le jour, & reprenant les poſtes dont ils avoient été chaſſés. Mais la néceſſité preſcrivoit cette marche ennuyeuſe & lente. Les troupes de Cortès étoient en ſi petit nombre, qu'il n'oſoit tenter de s'é-

(1) Cortès, *Relat.* 270. F.

tablir avec cette poignée d'hommes dans une ville où il pouvoit être environné par une ſi grande multitude d'ennemis. Le ſouvenir de ce que lui avoit déja coûté l'excès de confiance avec lequel il s'étoit mis dans cette dangereuſe ſituation, étoit préſent à ſon eſprit. Les Eſpagnols, épuiſés par la fatigue, étoient dans l'impuiſſance de conſerver les poſtes qu'ils gagnoient chaque jour ; & quoique leur camp fût rempli d'Indiens auxiliaires, ils n'oſoient confier ce ſoin à des gens ſi peu accoutumés à la diſcipline militaire, & ſur la vigilance deſquels il eût été imprudent de compter. Cortès vouloit auſſi conſerver la ville autant qu'il lui ſeroit poſſible, comme la capitale des grands pays qu'il alloit conquérir & un monument durable de ſa gloire. Toutes ces conſidérations l'engagerent à ſuivre opiniatrément pendant un mois entier le ſyſtême de ſiege qu'il avoit adopté. Les Mexicains montrerent à ſe défendre preſqu'autant de valeur que les Eſpagnols à les atttaquer. Par terre & par eau, la nuit & le jour, un combat furieux ſuccédoit à un au- 1521.

1521. tre. Beaucoup d'Espagnols furent tués, un plus grand nombre blessés, & tous près de succomber sous les travaux d'un service qui ne leur laissoit aucun repos, & qui devint encore plus difficile à l'arrivée de la saison des pluies qui commençoient à tomber avec leur violence ordinaire (1).

Cortès tente de prendre la ville d'assaut.

Cortès, étonné & déconcerté de la longueur & des difficultés du siege, se détermina à faire un grand effort pour se rendre maître de la ville avant d'abandonner le plan qu'il avoit suivi jusques-là, & d'embrasser un nouveau systême d'attaque. Il envoya ordre à Alvarado & à Sandoval de s'avancer avec leurs divisions pour un assaut général, & se mit à la tête du corps posté sur la chaussée de Cuyocan.

3 Juillet. Animés par sa présence & par l'espoir de quelqu'événement décisif, les Espagnols attaquerent avec une impétuosité à laquelle rien ne résista : ils renverserent toutes les barricades les unes après les autres, franchirent les fossés & les canaux, & arriverent à

(1) B. Diaz, c. 151.

ſa ville, où ils gagnerent du terrein par degrés, malgré tous les efforts des 1521.
Mexicains. Cortès, au milieu de la ſatisfaction que lui donnoit la rapidité de ſes progrès, n'avoit pas oublié de prendre des précautions pour la ſûreté de ſa retraite, au cas qu'il y fût forcé, & avoit chargé Julien de Alderete, Officier eſtimé, qui lui étoit venu avec le renfort d'Hiſpaniola, de combler les canaux & de défendre les paſſages aux endroits rompus de la chauſſée à meſure que les corps s'avanceroient. Cet Officier jugea cet emploi trop indigne de lui; & tandis que ſes compagnons étoient au plus fort du combat & dans le chemin de la victoire, il abandonna le ſoin important dont il étoit chargé, & vint ſe mêler parmi les combattants. Les Mexicains qui faiſoient inſenſiblement des progrès dans l'art de la guerre, ayant obſervé cette négligence, en inſtruiſirent Guatimoſin.

Ce Prince vit ſur le champ les conſéquences de la faute que commettoient les Eſpagnols, & avec une grande préſence d'eſprit, ſe diſpoſa à en profiter. Il donna ordre aux trou- Il eſt repouſſé.

1521. pes qui combattoient les Espagnols de front de céder peu-à-peu du terrein pour les attirer plus avant dans la ville, & envoya en même-temps un corps nombreux de guerriers par différentes rues, les uns par terre, les autres par eau, vers la grande brêche faite à la chaussée. A un signal qu'il donna, les Prêtres du principal temple frapperent le grand tambour consacré au Dieu de la guerre. Aussitôt que les Mexicains entendirent ces sons lugubres & solemnels, propres à leur inspirer l'enthousiasme & le mépris de la mort, ils se précipiterent sur l'ennemi avec une nouvelle furie, allumée par le fanatisme & par l'espérance du succès. Les Espagnols ne pouvant tenir contre des hommes animés par de si puissants motifs, commencerent à se retirer d'abord lentement & en bon ordre. Mais l'ennemi les pressant toujours, & la retraite devenant de moment en moment plus nécessaire, la terreur & la confusion se mirent parmi eux; de sorte qu'en arrivant à la grande brêche de la chaussée, Espagnols & Tlascalans, infanterie & cavalerie, y tom-

boient pêle-mêle, & y étoient accablés par les Mexicains, qui fondoient sur eux de toutes parts, & dont les petits canots s'approchoient de la chaussée plus près que les brigantins ne pouvoient le faire. Cortès s'efforça inutilement d'arrêter & de rallier ses soldats. La crainte les rendoit sourds à ses ordres & à ses prieres. Enfin, ne pouvant les ramener au combat, il s'occupa de sauver quelques-uns de ceux qui étoient tombés dans le canal. Mais tandis qu'il étoit tout entier à ce soin, & qu'il négligeoit sa propre sûreté, six Officiers Mexicains se saisirent de lui, & l'emmenoient en triomphe. Heureusement deux de ses Officiers l'arracherent à ce danger aux dépens de leur vie; mais il reçut plusieurs blessures dangereuses avant de pouvoir se dégager. Les Espagnols perdirent plus de soixante des leurs; & ce qui rendit cette perte encore plus cruelle, dans ce nombre quarante tomberent vivants entre les mains d'un ennemi qui ne faisoit point de quartier à ses prisonniers (1).

1521.

Avec une perte considérable.

(1) Cortès, *Relat.* p. 273. B. Diaz, c. 152.

1521. Les Espagnols prisonniers sont sacrifiés au Dieu de la guerre.

Les approches de la nuit en éloignant les Mexicains amenerent pour les Espagnols une situation presqu'aussi cruelle que celle dont ils sortoient. Ils entendoient les cris de triomphe & le tumulte de l'horrible fête par laquelle les Mexicains célébroient leur victoire. Toute la ville étoit illuminée, & le grand temple étoit si brillant de clarté, qu'on pouvoit distinguer de loin les environs remplis du peuple en mouvement, & les Prêtres empressés à faire les préparatifs pour la mort des prisonniers. Au milieu de l'obscurité de la nuit, les Espagnols s'imaginoient reconnoître leurs compagnons à la blancheur de leur peau, & les voir dépouillés & contraints de danser devant la statue du Dieu à qui ils alloient être immolés. Ils entendoient leurs cris, & croyoient distinguer chaque victime par le son de sa voix. L'imagination augmentoit l'horreur de ces tableaux; les plus insensibles fondoient en larmes, & les

---

Gomera, *Cron.* c. 138. Herrera, *decad.* 3, *Lib.* I, c. 20.

plus courageux frémissoient à la vue de ce terrible spectacle (1).

1521.

Nouveaux efforts des Mexicains.

Cortès en partageant avec ses soldats les sentiments que ce cruel événement leur inspiroit, avoit à supporter encore les accablantes réflexions, naturelles à un Général après un malheur si inattendu, & ne pouvoit se

(1) Le poste d'Alvarado sur la chaussée de Tacuba étoit le plus voisin de la ville. Cortès dit qu'ils pouvoient observer distinctement de-là tout ce qui se passoit lorsque leurs compagnons furent sacrifiés. *Relat. ap. Ramus*, *III*, *p.* 273, *E.* B. Diaz, qui étoit de la division d'Alvarado, rapporte ce qu'il a vu de ses yeux. *C.* 152, *p.* 148, *B.* 149. *A.* Il décrit avec son ingénuité ordinaire, l'impression que lui fit ce spectacle, & sa franchise est celle d'un homme dont le courage étoit trop connu pour être suspect. » Avant que j'eusse vu, dit-il, la poitrine de mes campagnons ouverte, leurs cœurs palpitants offerts à une affreuse idole, & leur chair dévorée par nos cruels ennemis, j'étois accoutumé à marcher au combat, non-seulement sans crainte, mais avec une grande intrépidité; mais depuis ce moment-là, je ne m'approchai jamais des Mexicains pour les combattre sans une secrete horreur; je frémissois en pensant à la mort cruelle que mes amis avoient subie ". Il a soin d'ajouter que cette crainte cessoit aussi-tôt que le combat étoit engagé, & sa valeur reconnue en toute occasion, ne peut laisser aucun doute sur son récit. *B. Diaz*, *c.* 156, *p.* 157, *A.*

1521. soulager comme eux en le montrant dans toute son étendue. Pour soutenir ou ranimer le courage & les espérances de ses compagnons, il étoit obligé d'affecter une tranquillité qu'il n'avoit point. La conjoncture demandoit en effet de sa part la plus grande fermeté. Les Mexicains, encouragés par leur succès, l'attaquerent le lendemain matin dans ses quartiers; mais ils ne s'en tinrent pas uniquement à cette attaque. Ils envoyerent les têtes des Espagnols qu'ils avoient immolés, aux Gouverneurs des Provinces voisines, en les assurant que le Dieu de la guerre, appaisé par le sang de leurs ennemis versé abondamment sur ses autels, avoit fait entendre sa voix, & déclaré que dans huit jours leurs ennemis seroient entiérement détruits, & la paix & le bonheur rétablis dans tout l'Empire.

Cortès est abandonné par plusieurs tribus d'Indiens alliés.

Une prédiction énoncée avec tant de confiance & en termes si précis, fut universellement adoptée par un peuple superstitieux. Le zele des Provinces qui s'étoient déja déclarées contre les Espagnols en devint plus ardent; & d'autres qui s'étoient jus-

qu'alors tenues dans l'inaction, échauffées par l'enthousiasme religieux, prirent les armes pour exécuter les décrets des Dieux. Les Indiens auxiliaires qui s'étoient joints à Cortès, adorateurs des mêmes divinités que les Mexicains, & accoutumés à croire aussi aveuglément qu'eux aux réponses de leurs Prêtres, abandonnerent les Espagnols comme des hommes dévoués à une destruction certaine. La fidélité des Tlascalans eux-mêmes fut ébranlée, & les Espagnols demeurerent presque seuls dans leurs quartiers. Cortès ayant essayé en vain de dissiper par des raisonnements les craintes superstitieuses de ses alliés, se servit avantageusement de l'imprudence que les fabricateurs de la prophétie avoient eue d'en fixer l'accomplissement à un terme si prochain. Pour donner une preuve frappante de leur imposture, il suspendit toutes ses opérations militaires jusqu'à ce que le temps fixé par l'oracle fût écoulé, & en se couvrant de ses brigantins qui écartoient l'ennemi, ses troupes passerent tout ce temps sans être inquiétées, & le terme fatal expira

1521.

sans aucun désastre pour lui (1).

1521.

Il regagne leur amitié.

Ses alliés, honteux alors de leur crédulité, revinrent à leurs postes. D'autres tribus jugeant que les Dieux qui venoient de tromper ainsi les Mexicains avoient abandonné cet Empire, se joignirent aux Espagnols ; & telle fut la légéreté de ce peuple, que fort peu de temps après une défection générale de tous ses alliés, Cortès, si nous l'en croyons lui-même, se vit à la tête de cent cinquante mille Indiens.

Il adopte un nouveau systême d'attaque.

Quoique maître d'une armée si nombreuse, il crut devoir former un nouveau systême d'attaque qui seroit conduit avec plus de circonspection. Au-lieu de tenter encore de s'emparer brusquement de la ville par la bravoure de ses troupes, il prit le parti de s'en approcher par degrés & avec toutes les précautions possibles pour ne pas exposer ses gens aux malheurs qu'ils avoient déja éprouvés. A mesure que les Espagnols avançoient, les Indiens leurs alliés réparoient en

(1) B. Diaz, c. 153. Gomera, *Cron*, c. 138.

les suivant les chaussées ; dès qu'ils se rendoient maîtres de quelques parties de la ville, ils faisoient raser les maisons. Peu-à-peu les Mexicains, forcés de se replier à mesure que leurs ennemis gagnoient du terrein, se trouverent resserrés dans un plus petit espace. Guatimosin, ne pouvant empêcher entiérement les progrès de ses ennemis, continuoit de se défendre avec le plus grand courage, & disputoit le terrein pied à pied. Cependant les Espagnols avoient non-seulement changé leur systême d'attaque, mais les armes mêmes avec lesquelles ils combattoient. Cortès leur avoit fait prendre les longues piques de Chinantlan, qu'il avoit employées avec tant de succès contre Narvaès. Cette arme leur donnant la facilité de combattre serrés, ils repoussoient presque sans danger des ennemis qui les attaquoient sans ordre. Il périt un nombre prodigieux de Mexicains dans ces combats chaque jour renouvellés (1). La ville dévastée ainsi par la guerre

1521.

(1) Cortès, *Relat. pag.* 275, *C.* 276, F. B. Diaz, *c.* 153.

1521. étoit en même-temps en proie à toutes les horreurs de la famine. Les brigantins Espagnols, maîtres du lac, empêchoient l'abord de toutes les provisions qui pouvoient leur venir par eau. Le grand nombre des Indiens auxiliaires fermoit toutes les avenues de la ville par terre. Les magasins formés par Guatimosin étoient épuisés par le nombre d'hommes réunis dans la capitale pour défendre leur Souverain & les temples de leurs Dieux. Non-seulement le peuple, mais les premiers des citoyens, étoient réduits aux plus cruelles extrêmités. Les maladies mortelles & contagieuses, la derniere des calamités qu'éprouvent les villes assiégées, combloient enfin la mesure de leurs maux (1).

Constance & courage de Guatimosin.

Le courage de Guatimosin se soutenoit cependant au milieu de tant de malheurs, & son ame demeuroit ferme. Il rejettoit avec mépris toutes les ouvertures de paix que lui faisoit faire Cortès, & ne pouvoit supporter l'idée de se soumettre aux op-

(1) Cortès, *Relat.* 276, E. 277, F. B. Diaz, 155. Gomera, *Cron. c.* 141.

presseurs de son pays, déterminé à ne pas survivre à sa ruine. Les Espagnols avançoient toujours. Enfin, les trois divisions à la fois pénétrerent jusqu'à la grande place qui étoit au milieu de la ville, & s'y logerent. Les trois quarts de la ville se trouvoient en leur puissance, le reste étoit si pressé, que les Mexicains désespérerent de pouvoir résister à des ennemis qui les attaqueroient désormais avec plus d'avantages encore & plus de moyens de succès. Les nobles, empressés de sauver la vie d'un Monarque qu'ils respectoient, obtinrent de Guatimosin qu'il quitteroit une ville qu'on ne pouvoit plus défendre, & qu'il se retireroit dans les Provinces éloignées de l'Empire, où il pourroit encore exciter les peuples à la défense commune, & combattre avec moins de désavantage. Pour faciliter l'exécution de ce projet, ils tâcherent d'amuser Cortès par des propositions de paix, afin que Guatimosin pût s'échapper pendant le cours de la négociation. Mais Cortès avoit trop de discernement & de sagacité pour se laisser tromper par leurs artifices.

1521.

27 Juillet.

1521. goureuſe qu'en aucune autre action entre les habitants de l'ancien monde & ceux du nouveau. Le talent de Guatimoſin, le nombre de ſes troupes, la ſituation avantageuſe de ſa capitale avoient balancé la grande ſupériorité de la diſcipline & des armes des Eſpagnols, qui ſe feroient vus forcés d'abandonner leur entrepriſe, s'ils n'euſſent pas été ſecondés par des ſecours étrangers. Mais Mexico fut perdu par la jalouſie des villes voiſines qui redoutoient ſa puiſſance, & par la révolte des ſujets de l'Empire, las du joug qu'ils portoient. Leurs ſecours mirent Cortès en état d'exécuter un projet qu'il n'eût peut-être pas oſé tenter s'il eût été réduit à ſes propres forces. Si le compte que nous venons de rendre de la réduction de Mexico, fait diſparoître le merveilleux dont les Hiſtoriens Eſpagnols ont embelli le récit de cet événement, en montrant des cauſes ſimples & naturelles où ils ne voyent que faits & proueſſes romaneſques de leurs compatriotes, on y trouve, d'un autre côté, des motifs d'admirer encore plus les

grands talents de Cortès, qui, avec toutes sortes de désavantages, eut l'art d'acquérir sur des nations qui n'entendoient pas sa langue, un ascendant assez puissant pour les faire servir d'instruments à l'exécution de ses desseins (1). 1521.

(1) Une circonstance de ce siege mérite de fixer notre attention. Le récit que les Historiens Espagnols font des armées nombreuses employées à l'attaque & à la défense de Mexico, paroît incroyable. Suivant Cortès même, il a eu à la fois à son service 150 mille auxiliaires Indiens. *Relat. ap. Ramus*, *III*, *p.* 275, *E.* Gomera dit qu'il y en avoit plus de 200 mille. *Cron. c.* 136. Herrera, Auteur d'une plus grande autorité, assure aussi qu'ils étoient au nombre d'environ 200 mille, *Decad.* 3, *Lib. I*, *c.* 19. Aucun des Historiens contemporains ne marque positivement le nombre des personnes qui se trouverent au siege de Mexico; mais Cortès parle souvent des Mexicains qui y furent tués, ou qui périrent faute de nourriture; & si l'on peut ajouter foi à ces rapports, il est à croire que plus de deux cents mille Indiens se trouvoient renfermés dans la ville. Mais la quantité extraordinaire de vivres nécessaires pour la subsistance d'une si grande multitude assemblée pendant trois mois dans une place, & les soins que les Mexicains auroient dû prendre pour les rassembler, font douter qu'on pût y parvenir dans un pays où l'agriculture étoit encore si imparfaite, où il n'y avoit aucun animal do-

La joie que ressentirent les Espagnols du succès de cette périlleuse entreprise

1521. Espérances des Espagnols trompées par la médiocrité du butin.

mestique, & dont le peuple n'étoit pas capable du degré de prévoyance, & d'ordre qu'auroit exigé un plan si compliqué. Les Espagnols, malgré leurs soins & leur attention, furent très-mal nourris, & se trouvoient souvent réduits à la plus affreuse extrêmité, faute de vivres. *B. Diaz*, *p.* 142. *Cortès*, *Relat.* 271, *D.* Cortès parle une fois en passant de la subsistance de son armée; & après avoir avoué qu'il se trouvoit souvent dans le plus grand besoin, ajoute qu'il recevoit des secours des naturels, qui lui apportoient du poisson & des fruits auxquels il donne le nom de *cerises du pays*, *ibid.* B. Diaz dit qu'ils avoient des gâteaux de maïs, & des *cerosas de la tierra*, & que quand la saison en étoit passée, ils avoient d'autres fruits qu'il appelle *tunas*; mais leur meilleur aliment étoit une racine dont les Indiens se nourrissent, & qu'il nomme *quilites*, *p.* 142. Les Indiens auxiliaires avoient un moyen de plus pour se nourrir que les Espagnols; ils mangeoient les Mexicains qu'ils tuoient dans le combat. *Cortès Relat.* 176, *C.* B. Diaz confirme ce récit, & ajoute que lorsque les Indiens retournerent de Mexico chez eux, ils emporterent une grande quantité de chair des Mexicains salée ou sechée, comme un présent fort précieux pour leurs parents, qui auroient le plaisir de se nourrir dans leurs festins du corps de leurs ennemis, *p.* 157. Solis, qui paroît craindre qu'on n'impute à ses compatriotes d'avoir agi de concert avec les Auxiliaires qui se nourrissoient de chair humaine,

est

entreprise fût d'abord excessive ; mais elle se calma bientôt lorsqu'ils se virent frustrés des espérances chimériques qui les avoient animés à braver 1521.

---

est très-attentif à prouver qu'ils chercherent à engager leurs alliés à ne point manger les corps des Mexicains, *Lib. V*, *c.* 24 ; mais il ne peut s'appuyer sur l'autorité d'aucun Historien original. Diaz & Cortès lui-même ne paroissent pas avoir eu un pareil scrupule, & en plusieurs occasions, Cortès parle sans en témoigner d'horreur, de ces repas Indiens, qui leur étoient devenus très-familiers. Mais malgré ce supplément de nourriture pour les Indiens, il ne paroît encore guere possible qu'ils ayent pu fournir des vivres pour des armées aussi considérables que celles dont parlent les Historiens Espagnols. Peut-être que le meilleur moyen de résoudre cette difficulté, c'est d'adopter le sentiment de B. Diaz del Castillo, le plus naïf de tous les *Historiadores primitivos.* » Lorsque Gomera, dit-il, rapporte en quelques endroits que nous avons eu tant de milliers d'Indiens pour alliés, & d'un autre côté, qu'il y avoit tant de milliers de maisons dans telle ou telle ville, on ne doit avoir aucun égard à son énumération, parce que son autorité ne peut être d'aucun poids à cet égard, le nombre des hommes ou des maisons n'étant pas la cinquieme partie de ce qu'il dit. Si l'on additionnoit les différents nombres qu'il cite, ce pays contiendroit plus de millions d'hommes qu'il n'y en a dans la Castille ". *c.* 129. Mais quoiqu'on puisse rabattre beaucoup des calculs que les Espagnols ont don-

1521. tant de difficultés & de dangers. Au-lieu de ces richesses immenses & inépuisables sur lesquelles ils comptoient en devenant maîtres des trésors de Montézuma & de l'or de tant de temples, toute leur avidité ne put rassembler du milieu des ruines & de la désolation d'une ville immense, qu'un butin fort peu considérable. Guatimosin, prévoyant sa destinée, avoit rassemblé toutes les richesses laissées par ses ancêtres, & les avoit fait jetter dans le lac. Les Indiens auxiliaires s'étoient emparés de la meilleure partie du reste, tandis que les Espagnols combattoient. Ce qu'en purent rassembler les conquérants eux-mêmes étoit si peu de chose, que plusieurs d'entre eux dédaignerent d'accepter la part qui leur en revenoit. Les plaintes & les murmures s'éleverent d'abord contre Cortès

nés des forces Mexicaines, elles doivent cependant avoir été fort considérables; car il n'y avoit qu'une très-grande supériorité du nombre qui pût les engager à faire tête à un corps de neuf cents Espagnols, commandé par un Général aussi habile que Cortès.

& ses favoris, qu'on soupçonnoit de s'être approprié une plus grande part que celle qui devoit leur écheoir dans un partage équitable, & ensuite contre Guatimosin qui les irritoit par un refus obstiné de découvrir le lieu où il avoit, disoit-on, caché ses trésors (1). 1521.

Guatimosin mis à la torture.

Les raisons, les prieres & les promesses furent inutilement mises en usage pour calmer les mécontents, & il faut croire que cette inutilité même & la crainte de voir le mécontentement s'augmenter, pousserent Cortès à une action qui ternit la gloire de tout ce qu'il avoit fait jusques-là de grand. Sans égard pour le rang qu'avoit occupé Guatimosin, sans respect pour les vertus qu'avoit déployées ce malheureux Monarque, il le fit mettre à la torture, ainsi que son premier favori, pour les forcer à découvrir l'endroit où l'on supposoit qu'il avoit caché le trésor de

(1) L'or & l'argent, selon la relation de Cortès, 280, A, ne monterent qu'à 120 mille pezos, valeur bien inférieure à celle que les Espagnols avoient partagée entre eux à Mexico.

1521. l'Empire. Guatimofin fupporta tout ce que l'ingénieufe cruauté de fes bourreaux put imaginer de tourments avec le courage indomptable d'un guerrier Américain. Le compagnon de fes fouffrances cédant à la violence de la douleur, fembloit demander à fon maître par un regard languiffant la permiffion de révéler ce qu'il favoit; mais le courageux Monarque jettant fur lui un coup d'œil où fe peignoient à la fois l'autorité & le dédain, releva fa foibleffe en lui difant : *Et moi fuis-je fur un lit de rofes?* Terraffé par ce reproche, le favori perfévéra dans le filence, & expira dans les tourments. Cortès, honteux enfin de cette horrible fcene, tira la victime des mains de fes bourreaux, & prolongea une vie réfervée à de nouvelles indignités & à de nouvelles fouffrances (1).

Toutes les Provinces de l'Empire fe foumettent.

Le fort de la capitale entraîna celui de tout l'Empire, ainfi que les deux partis l'avoient prévu. Les Provinces

(1) B. Diaz, *c.* 157. Gomera *Cron. c.* 146. Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*, *c.* 8. Torquemada, *Mond. ind.* 1, 574.

se soumirent les unes après les autres aux vainqueurs. De petits détachements d'Espagnols pénétrerent dans tout le pays sans obstacle, & jusqu'à la grande mer du Sud, par laquelle ils espéroient toujours, selon les idées de Colomb, s'ouvrir aux Indes orientales un passage court & facile, & assurer à la Couronne de Castille les richesses si enviées de ces belles régions (1). L'esprit actif de Cortès commença dès-lors à s'occuper de ce projet (2). Il ignoroit que pendant le cours de ses victoires au Mexique, ce même plan avoit été exécuté. Cet événement étant un des plus intéressants dans l'histoire des découvertes des Espagnols, & ayant beaucoup influé sur l'état du pays que Cortès venoit de soumettre, nous devons à nos Lecteurs quelque détail à ce sujet.

1521.

Cortès forme des plans pour de nouvelles découvertes qui sont faites par Magellan.

Ferdinand Magalhaens, ou Magellan, Portugais, d'une naissance honorable, ayant servi plusieurs années

(1) Cortès, *Relat.* 280. D. *&c.* B. Diaz, *c.* 157.

(2) Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*, *c.* 17. Gomera, *Cron. c.* 149.

dans les Indes orientales avec une
1521. grande valeur ſous le fameux Albuquerque, demanda les récompenſes qu'il croyoit lui être dues avec la hauteur naturelle à un homme de courage; mais pour des raiſons qu'on ignore, ſon Général & ſon Souverain rejetterent ſes demandes avec dédain. Magellan, ſe rendant témoignage de ce qu'il avoit fait & de ce qu'il méritoit, ne put ſupporter ce refus. Dans ſon reſſentiment, il ſe crut dégagé du ſerment de fidélité qu'il avoit fait à un maître ingrat, & ſe préſenta à la Cour de Caſtille, où il
1517. eſpéroit qu'on rendroit plus de juſtice à ſes talents. Pour commencer à s'y faire connoître avantageuſement, il propoſa un projet dont l'exécution devoit bleſſer à l'endroit le plus ſenſible le Monarque dont il avoit à ſe plaindre : c'étoit le plan favori de Colomb, la découverte d'un paſſage aux Indes orientales par l'Oueſt, ſans empiéter ſur la partie du globe attribuée aux Portugais par la ligne de démarcation qu'avoit tracée Alexandre VI. Il fondoit ſes eſpérances ſur les idées de ce grand navigateur,

confirmées par beaucoup d'obſervations, fruit de ſa propre expérience & de celle que ſes compatriotes avoient acquiſe par leur commerce avec les régions orientales. L'entrepriſe étoit difficile & diſpendieuſe, il en convenoit ; il lui falloit une eſcadre aſſez forte, & pourvue de deux années de vivres. Heureuſement il eut affaire à un Miniſtre qui ne ſe laiſſoit effrayer ni par les difficultés, ni par la dépenſe. Le Cardinal Ximenès, qui gouvernoit alors l'Eſpagne, voyant à la fois dans le ſuccès de cette entrepriſe un accroiſſement de richeſſes & de gloire pour ſon pays, écouta favorablement les propoſitions de Magellan. Charles-Quint, à ſon arrivée dans ſon nouveau Royaume, adopta les meſures de Ximenès avec la même chaleur, & donna ſes ordres pour un armement aux dépens de la Couronne, dont le commandement fut donné à Magellan avec les titres de Chevalier de Saint-Jacques & de Capitaine général (1). 1521.

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. II*, *c.* 19. *Lib. IV*, *c.* 9. Gomera, *hiſt. c.* 91.

Le dixieme d'Août 1519, Magellan fit voile de Séville avec cinq vaisseaux, armement considérable pour l'état de la navigation dans ces temps-là, quoique le plus grand de ses navires n'excédât pas cent vingt tonneaux. Les équipages montoient en tout à deux cents trente-quatre hommes, parmi lesquels se trouvoient quelques-uns des meilleurs pilotes d'Espagne, & plusieurs Portugais en qui Magellan avoit encore une plus grande confiance. Après avoir touché aux Canaries, il prit sa route directement au Sud le long de la côte de l'Amérique. Il essuya des calmes si longs, & employa tant de temps à reconnoître toutes les baies & tous les golfes qui lui sembloient pouvoir former une communication avec la mer qu'il comptoit découvrir au Sud, qu'au 12 de Janvier il ne se trouva qu'à la riviere de la Plata. En voyant la large embouchure de ce fleuve qui porte une si grande abondance d'eau à l'Océan Atlantique, il se persuada qu'il pourroit trouver par-là le passage qu'il cherchoit; mais après l'avoir remonté pendant quel-

1521. Voyage de Magellan.

1520.

ques jours, & avoir observé que le canal se retrécissoit, & que les eaux 1521. devenoient douces, il reprit sa route vers le Sud. Le 31 de Mars, il toucha au port de Saint-Julien, à quarante-huit degrés au Sud de l'équateur, où il se détermina à passer l'hyver. Il y perdit un de ses vaisseaux, & les Espagnols y souffrirent tant de l'excessive rigueur du climat, que les équipages de trois des vaisseaux, leurs Officiers à leur tête, se mutinerent ouvertement, & demanderent qu'on abandonnât le projet d'un aventurier inconsidéré, & qu'on retournât en Espagne. Magellan réprima cette révolte dangereuse avec autant de promptitude que d'intrépidité, en punissant les chefs. Avec le reste de ses gens subjugués par sa fermeté, sans être réconciliés avec son entreprise, il continua son voyage, & découvrit enfin au cinquante-troisieme degré de latitude l'entrée d'un détroit où il se jetta, malgré les murmures & les remontrances de tout ce qui étoit sous ses ordres. Après avoir navigué vingt jours dans ce canal tortueux & dangereux, au-

1521. Voyage de Magellan. Le dixieme d'Août 1519, Magellan fit voile de Séville avec cinq vaisseaux, armement considérable pour l'état de la navigation dans ces temps-là, quoique le plus grand de ses navires n'excédât pas cent vingt tonneaux. Les équipages montoient en tout à deux cents trente-quatre hommes, parmi lesquels se trouvoient quelques-uns des meilleurs pilotes d'Espagne, & plusieurs Portugais en qui Magellan avoit encore une plus grande confiance. Après avoir touché aux Canaries, il prit sa route directement au Sud le long de la côte de l'Amérique. Il essuya des calmes si longs, & employa tant de temps à reconnoître toutes les baies & tous les golfes qui lui sembloient pouvoir former une communication avec la mer qu'il comptoit découvrir au Sud,
1520. qu'au 12 de Janvier il ne se trouva qu'à la riviere de la Plata. En voyant la large embouchure de ce fleuve qui porte une si grande abondance d'eau à l'Océan Atlantique, il se persuada qu'il pourroit trouver par-là le passage qu'il cherchoit; mais après l'avoir remonté pendant quel-

ques jours, & avoir observé que le canal se retrécissoit, & que les eaux devenoient douces, il reprit sa route vers le Sud. Le 31 de Mars, il toucha au port de Saint-Julien, à quarante-huit degrés au Sud de l'équateur, où il se détermina à passer l'hyver. Il y perdit un de ses vaisseaux, & les Espagnols y souffrirent tant de l'excessive rigueur du climat, que les équipages de trois des vaisseaux, leurs Officiers à leur tête, se mutinerent ouvertement, & demanderent qu'on abandonnât le projet d'un aventurier inconsidéré, & qu'on retournât en Espagne. Magellan réprima cette révolte dangereuse avec autant de promptitude que d'intrépidité, en punissant les chefs. Avec le reste de ses gens subjugués par sa fermeté, sans être réconciliés avec son entreprise, il continua son voyage, & découvrit enfin au cinquante-troisieme degré de latitude l'entrée d'un détroit où il se jetta, malgré les murmures & les remontrances de tout ce qui étoit sous ses ordres. Après avoir navigué vingt jours dans ce canal tortueux & dangereux, au-

1521.

1521. quel il donna son nom, & où il fut abandonné par un de ses vaisseaux, il vit enfin se découvrir à ses yeux la grande mer du Sud, & remercia le Ciel en répandant des larmes de joie de l'heureux succès de son entreprise (1).

Mais il se trouvoit à une plus grande distance qu'il ne l'imaginoit du but de son voyage. Il navigua trois mois & vingt jours portant constamment au Nord-Ouest sans découvrir aucune terre. Dans cette route, la plus longue qui eût jamais été faite, sur un Océan dont on ne connoissoit point les bornes, il eut beaucoup à souffrir. Ses provisions étoient presque épuisées. L'eau douce se corrompit; ses gens furent réduits à la plus petite ration nécessaire pour ne pas mourir de faim, & le scorbut, la plus terrible des maladies auxquelles sont exposés les navigateurs, commença à se manifester. Une circonstance seule leur donna quelque consolation.

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. IV*, c. 10. *Lib. IX*, c. 10. Gomera, *Hist.* c. 92. Pigafetta, *Viagg. apud.* Ramus. II, *pag.* 352, *&c.*

Ils eurent un beau temps soutenu, & des vents si favorables, que Magellan donna à cet Océan le nom de Pacifique qu'il conserve encore. Enfin, lorsqu'ils étoient réduits aux dernieres extrêmités, ils tomberent sur un groupe de petites isles très-fertiles, où ils trouverent des rafraîchissements en si grande abondance, qu'ils recouvrerent bientôt la santé. De ces isles auxquelles ils donnerent le nom d'*isles des Larrons*, Magellan s'avança encore plus à l'Est, & découvrit celles qu'on nomme aujourd'hui *Philippines*. Il y eut malheureusement une querelle avec les naturels du pays qui l'attaquerent avec un corps nombreux & des troupes bien armées, & Magellan périt, ainsi que plusieurs de ses principaux Officiers, en combattant ces barbares avec sa valeur ordinaire.

1521.

6 Mars.

26 Avril.

L'expédition se continua sous d'autres Commandants. Après avoir visité plusieurs des petites isles répandues dans la partie orientale de l'Océan Indien, ils toucherent à la grande isle de Borneo, & ensuite à Tidor, une des Moluques, où ils prirent

8 Nov.

1521. terre, au grand étonnement des Portugais qui ne pouvoient comprendre comment les Espagnols en naviguant à l'Ouest, étoient arrivés à cet établissement reculé de leur commerce, auquel eux-mêmes se rendoient en faisant route dans une direction opposée. Les Espagnols trouverent dans ces isles & dans les isles voisines, des peuples instruits des avantages du commerce, & disposés à trafiquer avec une nation inconnue. Ils y prirent une cargaison de ces épices précieuses qui sont une des productions les plus recherchées de ces climats. Avec ces trésors & des échantillons des riches marchandises qu'ils avoient trouvées dans les autres contrées qu'ils avoient visitées, la *Victoire*, celui des deux vaisseaux restants de toute l'escadre, qui étoit le plus en état de soutenir encore un long voyage, fit voile pour l'Europe sous le commandement de Jean Sébastien del

Janvier. 1522. Cano. Il suivit la route des Portugais par le cap de Bonne-Espérance; & après avoir beaucoup souffert, il arriva à Saint-Lucar le 7 Septembre 1522, ayant fait le tour du glo-

be en trois ans & vingt-huit jours (1). 1521.

Quoiqu'une destinée malheureuse ait privé Magellan de la satisfaction de terminer lui-même sa grande entreprise, ses contemporains rendant justice à sa mémoire & à ses grands talents, lui ont conservé non-seulement la gloire d'en avoir formé le plan, mais encore celle d'avoir surmonté presque tous les obstacles qui en traversoient l'exécution, & il est encore aujourd'hui au rang des plus habiles & des plus heureux navigateurs. La gloire des navigateurs Espagnols éclipsa à cette époque celle de toutes les autres nations; & dans le cours d'un petit nombre d'années, ils eurent le rare bonheur de découvrir un nouveau continent presqu'aussi étendu que l'ancien monde, & celle de constater par l'expérience la figure & l'étendue du globe terrestre.

Les Espagnols ne se contentoient pas cependant de la gloire d'avoir.

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib.* *I*, *c.* 3, 9, *Lib.* *II*, *c.* 1. Gomera, *Cron.* *c.* 93, *&c.* Pigafetta *ap.* Ramusi II, *pag.* 361, *&c.*

les premiers fait le tour du monde;
1521. ils prétendoient recueillir de grands avantages pour leur commerce de cet effort hardi de leur habileté dans l'art de la navigation. Les savants parmi eux croyoient que les isles à épiceries & plusieurs des pays les plus riches de l'Est, étoient situés dans les limites de la partie du globe attribuée à la Couronne de Castille par le partage d'Alexandre VI. Les négociants, sans s'embarrasser de cette discussion, se livrerent avec empressement à ce que le commerce avec ces pays nouveaux leur offroit d'avantageux & de séduisant. Les Portugais, allarmés de la concurrence de rivaux si dangereux, s'efforcerent de leur susciter des ennemis en Europe par les négociations, tandis qu'ils les traversoient en Asie à force ouverte. Charles, peu instruit de l'importance de cet objet, ou distrait par ses autres projets & par l'étendue de ses autres opérations, ne donna pas à ses commerçants d'Asie la protection dont ils avoient besoin. Enfin, le mauvais état de ses finances, épuisées par ses guerres dans toutes les parties de l'Eu-

rope, & la crainte de s'en susciter
une nouvelle avec les Portugais, le 1521.
déterminerent à céder à ceux-ci toutes ses prétentions sur les Moluques pour la somme de trois cents cinquante mille ducats. Il réserva cependant à la Couronne de Castille le droit de rentrer dans ses droits en remboursant cette somme. Mais d'autres objets détournerent toute son attention & celle de ses successeurs, & l'Espagne perdit tout-à-fait un commerce qu'elle avoit travaillé si long-temps à s'ouvrir, & dont elle espéroit tirer le plus grand bénéfice (1).

Quoique le commerce avec les Moluques fût abandonné, le voyage de Magellan eut d'abord des suites fort avantageuses pour l'Espagne. Philippe II, en 1564, soumit à sa Couronne les isles découvertes dans l'Océan oriental, & y forma des établissements avec lesquels la nouvelle-Espagne établit une communication réguliere dont nous parlerons dans la suite. Je reviens à présent à ce qui

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII*, *c.* 5, *decad.* 4, *Lib. V*, *c.* 7, *&c.*

se passoit dans la nouvelle-Espagne.

1521.

Cortès rappellé par le Roi d'Espagne.

Tandis que Cortès acquéroit à sa patrie de si vastes possessions, & préparoit encore d'autres conquêtes, sa destinée singuliere étoit non-seulement d'être dépouillé de toute autorité par le Souverain qu'il servoit avec tant de zele & de succès, mais d'être regardé comme un sujet rébelle. Par les intrigues de Fonzeca, Evêque de Burgos, sa conduite, lorsqu'ils prit le gouvernement de la nouvelle-Espagne, fut déclarée une usurpation contraire à l'autorité royale; & Christoval de Tapia fut revêtu d'une commission qui l'autorisoit à destituer Cortès, à se saisir de sa personne, à confisquer ses biens, & à rechercher tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors pour en rendre compte au Conseil des Indes dont l'Evêque de Burgos étoit Président. Quelques semaines après la réduction de Mexico, Tapia débarqua à la Vera-cruz, y portant l'ordre du Souverain de dépouiller le conquérant de toute autorité, & de le traiter en criminel. Mais Fonzeca avoit choisi un homme peu propre à seconder son inimitié

pour Cortès. Tapia n'avoit ni la réputation, ni les talents néceſſaires pour exécuter la commiſſion importante dont il étoit chargé. Cortès, en témoignant publiquement le plus grand reſpect pour l'autorité de l'Empereur, prit ſecretement des meſures pour rendre inutiles les ordres dont Tapia étoit chargé. Il entama avec lui une négociation ſi compliquée, il multiplia tellement les conférences, il employa tour-à-tour & les menaces & les promeſſes & les préſents d'une maniere ſi adroite, qu'il détermina enfin cet homme foible à abandonner un pays qu'il n'étoit pas digne de gouverner (1).

1521.

Cortès élude ces ordres.

Cependant malgré l'adreſſe avec laquelle il venoit de parer ce coup, Cortès étoit ſi perſuadé qu'il ne tenoit pas ſon pouvoir d'une autorité légitime & ſuffiſante, qu'il ſe détermina à envoyer en Eſpagne des députés pour rendre compte du ſuccès de ſes armes, pour y porter des échan-

Il s'adreſſe de nouveau à la Cour. 15 Mai.

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. III*, *c.* 16. *decad.* 4, *c.* 1. Cortès, *Relat.* 281, E. B. Diaz, *c.* 158.

1521. tillons des productions du pays & de riches présents pour l'Empereur, comme des gages des grands revenus que la Couronne pourroit tirer dans la suite de ses nouvelles conquêtes, & pour demander en récompense de tous ses services l'approbation de tout ce qu'il avoit fait, & le gouvernement des pays que sa conduite & la valeur de ses compagnons avoient soumis à la Couronne de Castille. Le moment où les députés se présenterent à la Cour étoit favorable. Les mouvements qui avoient troublé l'Espagne à l'avénement de ce Prince au trône achevoient de se calmer (1). Les Ministres avoient le temps de s'occuper des affaires du dehors; les récits qu'on publioit des victoires de Cortès remplissoient ses compatriotes d'admiration; l'étendue & les richesses des pays conquis étoient pour eux un objet d'espérances flatteuses & sans bornes. Ce qu'il pouvoit y avoir d'irrégulier dans la maniere dont Cortès s'étoit élevé au pou-

(1) Histoire de Charles V, *Tom. II.*

voir, étoit couvert par l'éclat & le mérite des grandes actions qu'il n'avoit faites qu'à l'aide de ce pouvoir même. Tous les esprits se révoltoient à la pensée de punir un homme dont les services méritoient plutôt les plus grandes marques de distinction. La voix publique s'élevoit hautement en sa faveur; & Charles, arrivant en Espagne dans le même temps, adopta les sentiments de ses sujets avec l'ardeur de son âge. Malgré les réclamations de Velasquès, & la résistance de l'Evêque de Burgos, il nomma Cortès Capitaine Général & Gouverneur de la nouvelle-Espagne, jugeant que personne n'étoit aussi capable de maintenir l'autorité royale, ou d'établir un bon gouvernement parmi ses sujets Espagnols & Indiens de la nouvelle-Espagne, que le même Commandant, à qui les premiers s'étoient volontairement soumis, & que les derniers étoient accoutumés à craindre & à respecter depuis si long-temps (1).

1522.

Il est nommé Capitaine Général & Gouverneur de la Nouvelle-Espagne.

Cortès, avant d'avoir obtenu de

Ses plans & ses dispositions.

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *c.* 3. Gomera, *Cron.* 164, 165. B. Diaz, 167, 168.

1522. son Souverain la confirmation légale de son autorité, l'employoit à assurer sa conquête, & à la rendre utile à sa patrie. Il résolut d'établir le chef-lieu de son gouvernement au même endroit où étoit situé l'ancien, & il entreprit de relever Mexico de ses ruines. Comme il se faisoit une brillante idée de la future grandeur de l'Etat qu'il fondoit, il commença à rebâtir sa Capitale sur un plan dont l'exécution en a fait peu-à-peu la plus belle ville du nouveau monde. Il employa en même-temps dans différentes Provinces des personnes instruites pour rechercher les mines, & il en ouvrit quelques-unes, les plus riches de celles que les Espagnols eussent jusques-là découvertes en Amérique. Il détacha ses principaux Officiers dans les Provinces éloignées, & les encouragea à s'y établir, non-seulement en leur donnant de grandes concessions de terre, mais encore en leur accordant sur les Indiens la même autorité & les mêmes droits d'en exiger des services que les Espagnols s'étoient attribués dans les isles.

1522.

Révoltes des Mexicains, & cruautés des Espagnols.

Ce ne fut pas cependant sans difficulté que l'Empire du Mexique fut réduit à former une colonie Espagnole. Ce peuple, poussé à bout par l'oppression, oublia souvent la supériorité des Espagnols, & courut aux armes pour recouvrer sa liberté ; mais la discipline & la valeur des Européens l'emporterent par-tout. Malheureusement pour la gloire de l'Espagne, les vainqueurs souillerent leur victoire par la maniere dont ils traiterent le peuple vaincu. Aussi-tôt qu'ils furent maîtres de la Capitale & de la personne de Guatimosin, ils supposerent que le Roi de Castille entroit dès ce moment en possession de tous les droits du Monarque prisonnier, & affecterent de considérer les moindres efforts des Mexicains pour assurer leur indépendance comme une rébellion de vassaux contre leur Souverain, ou une révolte d'esclaves contre leur maître. Sur le prétexte de ces maximes arbitraires, ils violerent tous les droits de la guerre entre les nations. A chaque mouvement d'une Province, ils y réduisoient le peuple à la plus humiliante des conditions, la

1522. ſervitude perſonnelle. Les chefs, regardés comme plus criminels, étoient mis à mort par les ſupplices les plus honteux & les plus cruels que puſſent imaginer l'inſolence & la férocité du vainqueur. Les progrès des Eſpagnols étoient marqués par des traces de ſang & par des actions d'une atrocité révoltante. Dans celle de Panuco, ſoixante Caciques ou chefs & quatre cents nobles furent brûlés vifs à la fois, & cette exécrable barbarie ne fut pas commiſe dans un moment d'emportement, ni par un ſubalterne. Elle fut l'ouvrage de Sandoval, Officier dont le nom tient le premier rang après celui de Cortès dans les annales de la nouvelle-Eſpagne, & elle avoit été concertée avec Cortès lui-même. Pour mettre le comble à l'horreur de cette ſcene, on aſſembla les parents & les enfants de ces malheureuſes victimes, & on les força d'en être les témoins (1). Il paroît impoſſible d'ajouter à ces excès : ils furent cependant ſuivis d'une atro-

(1) Cortès, *Relat.* 291, C. Gomera, *Cron.* c. 155.

cité qui révolta les Mexicains plus fortement encore, en leur faisant sentir tout leur avilissement, & le mépris insultant de leurs vainqueurs pour l'ancienne dignité de leur Empire. Sur un léger soupçon, appuyé sur des temoignages sans force, que Guatimosin avoit formé le projet de secouer le joug, & d'exciter ses anciens sujets à prendre les armes, Cortès, sans forme de procès, fit pendre le malheureux Monarque & les Caciques de Tezeuco & de Tacuba, les deux personnes les plus qualifiées de l'Empire. Les Mexicains virent avec horreur & étonnement ce supplice honteux infligé à des hommes qu'ils respectoient presqu'à l'égal de leurs Dieux (1). L'exemple de Cortès &

1522.

(1) Gomera, *Cron. cap.* 170. B. Diaz, *cap.* 177. Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII*, *cap.* 9.

En parlant des procédés cruels & tyranniques des conquérants de la nouvelle-Espagne, je n'ai pas pris pour guide Barth. de las Casas, parce que le récit qu'il en fait, *Relat. de la Destruyc*, *p.* 18, *&c.* est manifestement exagéré. C'est sur le témoignage de Cortès même & de Gomera qui écrivit sous ses yeux, que j'ai fondé le récit de la punition infligée aux Panucans qu'ils rapportent, sans y ajouter aucun sentiment d'improbation. B. Diaz,

1522. de ſes principaux Officiers encouragea les moindres Eſpagnols à commettre les plus grands excès. Nuno de Guſman, en particulier, dans pluſieurs expéditions qu'il commanda, déshonora un nom illuſtre par un grand nombre d'actions cruelles (1). Une

contre ſa coutume, n'en parle qu'en termes généraux, *c.* 162. Herrera, attentif à pallier les actions barbares de ſes compatriotes, dit bien que ſoixante Caciques & quatre cents perſonnes de diſtinction furent condamnés aux flammes; mais il prétend qu'il n'y en eut que trente de brûlés, & qu'on pardonna aux autres. *Decad.* 3, *Lib. V*, *c.* 7. Mais cela eſt contraire au témoignage de Gomera, qu'il paroît avoir conſulté, puiſqu'on retrouve pluſieurs de ſes expreſſions dans ce même paſſage. Les Hiſtoriens Eſpagnols les plus authentiques parlent de la punition de Guatimoſin. Torquemada a extrait d'une hiſtoire de Tezeuco, écrite en langue Mexicaine, un récit de ce fait, plus favorable à Guatimoſin que ceux des Ecrivains Eſpagnols. *Mon. Indiana*, 1, 575. Suivant ce récit, Cortès n'avoit aucune preuve poſitive pour juſtifier un pareil acte de cruauté. B. Diaz aſſure que Guatimoſin & ſes malheureux compagnons atteſterent leur innocence en rendant le dernier ſoupir, & que pluſieurs ſoldats condamnerent l'action de Cortès comme également injuſte & inutile, *p.* 200, B. 201, *A.*

(1) Herrera, *decad.* 4 & 5. *paſſim.*

Une circonſtance paroît avoir ſauvé les Mexicains de l'entiere deſtruction que les Eſpagnols avoient portée dans les iſles. Les premiers conquérants du Mexique n'entreprirent pas d'y fouiller les mines. Ils n'avoient, ni les fonds pour les avances des grands travaux néceſſaires pour pénétrer juſqu'à ces profondeurs où la nature a caché les métaux précieux, ni les connoiſſances des procédés de métallurgie par leſquels on ſépare le métal de ſa mine. Ils ſe contenterent de la méthode plus ſimple pratiquée par les Indiens, de laver les terres entraînées des montagnes par les rivieres & les torrents, & d'en retirer les grains d'or qu'on y trouve. Les riches mines de la nouvelle-Eſpagne, qui ont depuis verſé tant de richeſſes ſur le globe, ne furent découvertes que pluſieurs années après la conquête, vers 1552, &c. (1), & à cette époque, l'Eſpagne avoit déja établi au Mexique un gouvernement mieux réglé & plus humain. L'expérience,

1522.

(1) Herrera, *decad.* 8. *Lib.* X, *c.* 21.

1522. fruit des premieres fautes, avoit ſuggéré aux conquérants beaucoup de loix utiles & douces en faveur des Indiens; & quoiqu'on augmentât le nombre de ceux qui travailloient aux mines, eſpece de travail la plus funeſte à l'homme, ils ſouffrirent moins de maux & moins de dépopulation, que les iſles n'en avoient ſouffert des exploitations, moins étendues, mais plus mal réglées, des premiers conquérants.

La grande mortalité des Indiens fit évanouir auſſi les eſpérances de leurs nouveaux maîtres. Les travaux des mines mal conduits rapporterent peu de richeſſes aux entrepreneurs; & comme on le remarque dans les nouveaux établiſſements, les dangers & les difficultés furent pour les premiers Colons, tandis que les fruits de leurs travaux & de leurs ſuccès, réſervés à des temps plus tranquilles, furent recueillis par des ſucceſſeurs qui avoient plus d'induſtrie avec moins de mérite. Les premiers Hiſtoriens de l'Amérique nous parlent ſans ceſſe des maux qu'eurent à ſouffrir ſes conquérants & de leur extrê-

me (1) pauvreté. Dans la nouvelle-Espagne, leur condition devint encore plus fâcheuse par des arrangements particuliers à cette colonie. 1522.

Charles V, en nommant Cortès Gouverneur, établit en même-temps des Commissaires indépendants de lui pour y recevoir & administrer ses revenus (2). Ces gens pris dans des emplois subalternes à Madrid, se crurent appellés à un rôle de la plus grande importance; accoutumés aux formalités minucieuses des bureaux, & remplis des idées étroites qu'ils avoient prises dans la sphere où ils s'étoient exercés jusqu'alors, ils furent très-étonnés de l'autorité dont Cortès y jouissoit, & ne conçurent 1524.
pas combien la maniere de gouverner un pays nouvellement conquis est différente de celle qu'on peut employer dans un Etat où un gouvernement tranquille & régulier est établi depuis long-temps. Ils représenterent Cortès à la Cour d'Espa-

---

(1) Cortès, *Relat. pag.* 283, F. B. Diaz, C. 209.

(2) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV. cap.* 3.

gne comme un ambitieux & comme
1524. un tyran, qui se donnant un pouvoir supérieur à la loi même, aspiroit à l'indépendance, & qui par ses richesses excessives & par l'influence qu'elles lui donnoient, étoit en état d'exécuter les projets qu'il paroissoit méditer (1). Ces insinuations firent des impressions si fortes sur les Ministres Espagnols, presque tous formés aux affaires sous l'administration sévere & jalouse de Ferdinand, qu'ils oublierent tous les services de Cortès, & les travaux excessifs auxquels il venoit de se livrer, en conduisant lui-même une expédition dans laquelle il s'étoit avancé du lac de Mexico à l'extrêmité occidentale du pays de Honduras (2). Ils firent bientôt passer leurs soupçons dans l'esprit de

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. V*, *cap.* 14.

(2) Cette expédition avoit pour motif de punir Christoval Olid, un de ses Officiers, qui s'étoit révolté contre lui, & qui cherchoit à se former une jurisdiction indépendante. Cette révolte parut si dangereuse à Cortès, & il craignoit tellement l'expérience & la popularité d'Olid, qu'il marcha lui-même à la tête des troupes destinées pour l'appaiser,

leur maître, & déterminerent Ferdinand à envoyer au Mexique le licencié Paul de Léon, pourvu d'amples pouvoirs, pour rechercher la conduit de Cortès, & même pour le faire arrêter, & l'envoyer prisonnier en Espagne, s'il le trouvoit coupable.

1524.

1525.

La mort soudaine de Paul de Léon, peu de jours après son arrivée dans la nouvelle-Espagne, empêcha l'exécution de ces ordres; mais comme ils étoient connus, Cortès fut vivement blessé de cette ingratitude pour

Suivant Gomera, il fit plus de trois mille lieues au travers d'un pays couvert d'épaisses forêts, de montagnes escarpées, de rivieres profondes, peu habité & cultivé seulement en quelques endroits. Il n'y a que les aventures des autres conquérants du nouveau monde qui puissent égaler ce qu'il souffrit par la famine, par les hostilités des naturels du pays, par les rigueurs du climat, & par des fatigues de toute espece. Cortès employa plus de deux ans à cette terrible expédition, qui ne fut marquée par aucun événement d'éclat, mais pendant laquelle il donna de plus grandes preuves de son courage, de la force de son esprit, de sa persévérance & de sa patience, que dans aucun autre période de sa vie. *Herrera, decad.* 3, *Lib. VI, VII, VIII, IX. Gomera, Cron. c.* 163-177. *B. Diaz*, 174-190.

1525. des ſervices les plus grands qu'un Roi d'Eſpagne eût jamais reçus d'aucun de ſes ſujets.

Il travailla cependant à regagner la confiance de ſon Souverain, & à conſerver ſa place. Mais tous les Eſpagnols employés par le Gouvernement dans la nouvelle-Eſpagne, étoient autant d'eſpions de ſa conduite, & donnoient les interprétations les plus malignes & les plus
1528. défavorables à toutes ſes actions. Les craintes de Charles & des ſes Miniſtres redoublerent. On forma une nouvelle commiſſion revêtue de pouvoirs plus étendus, & l'on prit différentes précautions pour prévenir ou punir la réſiſtance de Cortès, s'il avoit l'audace de manquer à la fidélité d'un ſujet (1). Cortès, en voyant ſe former l'orage qui le menaçoit, éprouva toutes les émotions violentes, naturelles à un homme qui a l'ame fiere, & qui, au-lieu de la

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII*, *cap.* 15, *decad.* 4, *Lib. II*, *cap.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 9, 10. B. Diaz, *cap.* 172, 196. Gomera, *Cron. cap.* 162.

reconnoiſſance qu'on lui doit, reçoit un indigne traitement. Mais quoique quelques-uns de ſes compagnons les plus déterminés, le preſſaſſent de faire valoir la juſtice de ſa cauſe contre une patrie ingrate, & de ſaiſir d'une main hardie le pouvoir que de bas courtiſans l'accuſoient de convoiter (1), il demeura ſi bien maître de lui-même, ou fut retenu ſi fortement par des ſentiments de fidélité pour ſon Souverain, qu'il rejetta ces dangereux conſeils, & prit le ſeul moyen qui lui reſtât pour conſerver ſa dignité ſans s'écarter de ſon devoir. Il réſolut de ne pas s'expoſer à la honte de ſe voir appellé en jugement dans un pays qui avoit été le théâtre de ſa gloire & de ſes triomphes; & au-lieu d'attendre l'arrivée des juges qu'on envoyoit, il ſe rendit ſans délai en Eſpagne, pour y confier ſa cauſe & ſa perſonne à la juſtice & à la généroſité de ſon Souverain (2). 1528.

Cortès parut dans ſa patrie avec

(1) B. Diaz, *cap.* 194.
(2) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV, cap.* 8.

1528. un éclat convenable au conquérant d'un Royaume. Il avoit apporté avec lui une grande partie de ses richesses, beaucoup de bijoux & d'ornements de grand prix, & différentes productions de la nouvelle-Espagne (1). Il étoit accompagné par quelques Mexicains du premier rang, &

(1) Suivant Herrera, le trésor que Cortès apporta avec lui, consistoit en quinze cents marcs d'argenterie travaillée, deux cents mille pezos d'or fin, & dix mille d'un moindre alloi, plusieurs diamants de grand prix, un entr'autres valant quarante mille pezos, & plusieurs ornements & bijoux de prix. *Decad.* 4, *Lib. III*, *p.* 8, *Lib. IV*, *c.* 1. Il s'engagea ensuite à donner en mariage à sa fille cent mille pezos. *Gomera*, *Cron.* *c.* 237. Il laissa à ses fils une fortune très-considérable. Nous avons cependant déja remarqué que la somme qui fut partagée entre les conquérants à la premiere réduction de Mexico, étoit fort petite. Il y a donc lieu de croire que les accusations des ennemis de Cortès n'étoient pas tout-à-fait destituées de fondement. Ils le chargent de s'être approprié injustement une portion exorbitante des dépouilles des Mexicains; d'avoir caché les trésors de Montézuma & de Guatimosin, d'avoir distrait le quint du Roi, & d'avoir privé ses compagnons de ce qui leur étoit dû. *Herrera*, *Dec.* 3, *Lib. VIII*, *c.* 15; *Decad.* 4, *Lib. III*, *c.* 8. Quelques-uns même des conquérants eurent de pareils soupçons. *B. Diaz*, *c.* 157.

par les plus confidérables de fes Officiers. Son arrivée diffipa en un moment tous les foupçons & toutes les craintes. L'Empereur ne voyant plus rien à redouter des deffeins qu'on prêtoit à Cortès, le reçut comme un fujet fidele qui fe préfentoit à fon maître en fe repofant fur fon innocence, & à qui la grandeur de fes fervices donnoit des droits aux plus hautes diftinctions. On lui accorda le titre de Marquis del Valle de Guaxaca, & la propriété d'un grand territoire dans la nouvelle-Efpagne; & comme fes manieres étoient polies, quoiqu'il eût paffé fa vie au milieu d'aventuriers groffiers & fans éducation, l'Empereur l'admit dans fa familiarité comme fes courtifans les plus élevés par leur naiffance ou leur rang (1). 1528.

Cependant au milieu de ces marques de confidération, les traces de la défiance fe laiffoient appercevoir encore. Quoique Cortès follicitât vi-

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *cap.* 1, *Lib VI*, *cap.* 4. B. Diaz, *cap.* 196. Gomera, *Cron. cap.* 182.

vement ſon rétabliſſement dans le
1528. Gouvernement de la nouvelle-Eſpagne, Charles, trop ſage pour confier un emploi ſi important à un homme qu'il avoit ſoupçonné, refuſa de lui donner de nouveau un pouvoir qu'il craignoit de ne pouvoir plus borner ou réprimer. Cortès, quoiqu'honoré de nouveaux titres, ne remporta à
1530. Mexico qu'une autorité diminuée. On lui laiſſa le commandement des troupes avec le droit de tenter de nouvelles découvertes; mais toute l'adminiſtration civile fut confiée à un conſeil, appellé Audience de la nouvelle-Eſpagne. Dans des temps poſtérieurs, lorſque l'accroiſſement de la colonie y rendit néceſſaire une autorité unique & plus étendue, Antoine de Mendoza, de la premiere nobleſſe d'Eſpagne, y fut envoyé en qualité de Vice-Roi, & réunit dans ſa perſonne les deux pouvoirs qu'on avoit ſéparés du temps de Cortès.

Cette ſéparation même devint la ſource de diſſentions continuelles, de chagrins pour Cortès, & d'obſtacles à tous ſes projets. Comme il n'avoit plus d'occaſions de déployer

ſes talents, & d'exercer ſon activité qu'en tentant de nouvelles découvertes, il forma différents plans d'entrepriſes de ce genre, qui toutes portent le caractere d'un génie hardi, & porté au grand. Il avoit toujours cru qu'en s'avançant dans le golfe de la Floride, le long de la côte orientale de l'Amérique ſeptentrionale, on trouveroit quelque détroit conduiſant à l'Océan occidental, ou que, dans l'Iſthme de Darien mieux connu, on découvriroit quelque communication entre la mer du Nord & celle du Sud (1). Mais ſes eſpérances ayant été trompées dans l'une & l'autre tentative, il ſe borna aux expéditions qu'on pouvoit faire des ports de la nouvelle-Eſpagne ſur la mer du Sud. Il y arma ſucceſſivement différentes petites eſcadres, dont les unes périrent, & les autres revinrent ſans avoir fait aucune découverte importante. Las de confier à d'autres la conduite de ſes opérations, il ſe mit lui-même à la tête 1530.

(1) Cortès, *Relat.* Ramus, III, 294. B.

1536. d'un nouvel armement ; & après avoir beaucoup souffert, & essuyé des dangers de toute espece, il découvrit la grande péninsule de la Californie, & reconnut la plus grande partie du golfe qui la sépare de la nouvelle-Espagne. La découverte d'un pays si étendu auroit fait honneur à tout autre qu'à lui ; mais elle n'ajouta rien à la gloire de Cortès, & ne satisfit pas les grandes espérances qu'il avoit conçues (1). Dégoûté par de mauvais succès auxquels il n'étoit pas accoutumé, & las de trouver toujours des oppositions à ses vues, de la part de gens avec lesquels il trouvoit honteux pour lui d'être obligé de contester, il retourna une seconde fois en Espagne pour demander ce qu'il croyoit lui être dû.

Il n'y reçut pas l'accueil que ses services & même la décence seule le mettoient en droit d'espérer. La gloire de ses anciens exploits étoit déja

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. VIII*, *c.* 9, 10. *decad.* 8, *Lib. VI*, *cap.* 14. Venegas, *hist. of Californ.* 1, 125. Lorenzana, *hist. pag.* 322, *&c.*

en partie oubliée ou éclipſée par celle des nouvelles conquêtes, plus récentes & plus importantes faites en d'autres parties de l'Amérique. On n'attendoit plus rien d'un homme déja avancé en âge, & qui commençoit à être malheureux. L'Empereur le reçut poliment, mais froidement. Les Miniſtres le traiterent tantôt avec légéreté, & tantôt avec inſolence. Ses plaintes ne furent pas écoutées. Il fit valoir inutilement ſes droits. Après avoir perdu pluſieurs années à ſolliciter inutilement les Miniſtres & les Magiſtrats, occupation auſſi ennuyeuſe que mortifiante pour un homme d'un caractere altier, qui juſques-là avoit preſque toujours commandé, Cortès finit ſes jours le deux Décembre mil cinq cent quarante-ſept, dans la ſoixante-deuxieme année de ſon âge. Sa deſtinée fut ſemblable à celle de tous ceux qui ſe ſont illuſtrés par des découvertes ou des conquêtes dans le nouveau monde. Envié par ſes contemporains, & mal récompenſé par le Souverain qu'il avoit ſervi, il a été admiré & célébré par les ſiecles

1540.

[redacted] ſuivants. Pour ſe former une idée de
1540. ſon caractere, il ſuffit de conſidérer avec impartialité toute la ſuite de ſes actions.

Fin du Livre cinquieme.





L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.

LIVRE SIXIEME.

Histoire de la conquête du Pérou par Pizarre. — Et des discussions & guerres civiles des Espagnols dans ce pays. — Origine. — Progrès. — Suite de ces dissentions.

1523.

Entreprises pour la découverte du Pérou.

DEPUIS que Nugnès de Balboa, en partant des côtes occidentales de l'Amérique, avoit découvert la mer du Sud, & acquis quelques notions imparfaites des riches contrées auxquelles elle pouvoit conduire, tous les yeux & tous les

projets des aventuriers Eſpagnols
1523. établis dans les colonies de Darien & de Panama, ſe tournoient vers ces pays inconnus. Dans un ſiecle où l'eſprit aventurier étoit aſſez ardent pour engager un grand nombre d'hommes à haſarder toute leur fortune & à braver les plus grands dangers pour tenter une découverte ſimplement poſſible, le moindre rayon d'eſpérance étoit ſaiſi avec ardeur; & ſur des informations légeres, on entreprenoit les plus périlleuſes expéditions (1).

---

(1) En traçant les progrès des armes Eſpagnoles dans la nouvelle-Eſpagne, nous avons ſuivi Cortès lui-même comme le guide le plus ſûr. Ses lettres à l'Empereur contiennent un récit exact de ſes opérations; mais le vainqueur ignorant du Pérou n'étoit pas en état d'écrire lui-même ſes propres exploits. Cependant nous avons puiſé les faits dans des Auteurs contemporains & reſpectables.

C'eſt François Xerès, Secretaire de Pizarre, qui nous a donné la premiere relation de ſes exploits au Pérou. C'eſt un récit ſimple & naïf, qui ne va que juſqu'à la mort d'Atahualpa en 1533; car l'Auteur retourna en Eſpagne en 1534, & fit imprimer, immédiatement après ſon arrivée, ſa courte Hiſtoire de la conquête du Pérou, qu'il dédia à l'Empereur.

Dom Pedro Sancho, Officier qui ſervit ſous

C'est ainsi que différents armements furent faits pour prendre possession

1523. Leurs mauvais succès.

Pizarre, écrivit un récit de son expédition, qui fut traduit en Italien par Ramusio, & inséré dans son précieux recueil, mais qui ne fut jamais publié dans sa langue originale. Sancho retourna en Espagne dans le même temps que Xerès. On peut ajouter la plus grande foi à tout ce que ces deux Auteurs ont dit des opérations de Pizarre; mais les Espagnols étoient restés si peu de temps au Pérou, lorsqu'ils quitterent ce pays, & ils avoient eu si peu de communication avec les habitants, qu'ils n'avoient qu'une connoissance fort bornée des moeurs & des usages de ce peuple.

L'Historien contemporain qui vient ensuite, est Pierre Cieza de Léon, qui publia sa chronique du Pérou, à Séville en 1553. S'il avoit fini tout ce qu'il se proposoit par la division générale de son ouvrage, ç'auroit été l'histoire la plus complete qui eût été publiée de quelque partie du nouveau monde que ce fût. Il étoit très-en état de l'exécuter, ayant servi pendant dix-sept ans en Amérique, & ayant parcouru lui-même la plupart des Provinces dont il avoit à parler. Sa chronique contient une description du Pérou & de la plupart des Provinces adjacentes, avec un détail historique des moeurs & des usages des naturels des pays, écrite avec si peu d'art & avec tant d'apparence de vérité, qu'on ne peut s'empêcher de regretter la perte des autres parties de son ouvrage.

Cette perte est amplement réparée par Dom Augustin Zarate, qui, en 1555, publia son *His-*

1523. des pays ſitués à l'Eſt de Panama. Mais ces entrepriſes confiées à des

---

toria del deſcubrimiento y conqueſta de la Provincia del Peru. Zarate, homme de condition, avoit reçu une bonne éducation, & avoit été employé au Pérou en qualité de Contrôleur-général du revenu public. Son hiſtoire, tant par le ſujet que par la maniere dont elle eſt écrite, eſt un livre fort eſtimable; & comme il a été à portée d'être bien informé, & qu'il paroît avoir obſervé avec attention les mœurs & les actions des Péruviens, ſon témoignage mérite le plus grand crédit.

En 1571, Dom Diego Fernandès publia ſon Hiſtoire du Pérou, dont le ſeul objet eſt de rapporter les diviſions & les guerres civiles des Eſpagnols dans cet Empire. Comme il a été employé dans les affaires publiques au Pérou, & qu'il avoit une connoiſſance exacte du pays, & des principaux acteurs des faits dont il parle; que d'ailleurs il poſſédoit un jugement ſain & une grande impartialité, il peut être mis au rang des Hiſtoriens les plus diſtingués par l'exactitude de leurs recherches & par leur diſcernement à juger des événements qu'ils rapportent.

Garcilaſſo de la Vega, Inca, eſt celui qu'on peut regarder comme le dernier Hiſtorien contemporain de la conquête du Pérou; car quoique la premiere partie de ſon ouvrage, intitulé *Commentarios Reales del Origen de los Incas Reies del Peru*, ne fut publiée qu'en 1609, ſoixante-ſeize ans après la mort d'Atahualpa, le dernier Empereur; cependant, comme il étoit né au Pérou, d'un Officier de diſtinction, & d'une *Caya* ou femme de la famille royale,

chefs., dont les talents étoient au-dessous des difficultés, n'eurent au- 1523.

---

ce qui l'autorisoit à prendre le titre d'*Inca*; comme d'ailleurs il parloit fort bien la langue des Incas, & qu'il étoit instruit des traditions de ses compatriotes, son autorité est fort estimée, & souvent même préférée à celle de tous les autres Historiens. Cependant on ne peut regarder son ouvrage que comme un commentaire des Ecrivains Espagnols qui ont traité de l'histoire du Pérou, composé de citations prises des Auteurs dont j'ai parlé. C'est l'idée qu'il en donne lui-même, *Lib. I*, *c.* 10. Ce n'est pas seulement dans le récit des faits qu'il les suit servilement; mais il ne paroît pas mieux instruit qu'eux en expliquant les institutions & les cérémonies de ses ancêtres. L'explication qu'il donne des Quipos, est à-peu-près la même que celle d'Acosta. Il ne cite aucun exemple de la poésie des Péruviens, si ce n'est le mauvais morceau qu'il a pris de Blas Valera, un des premiers Missionnaires, dont les mémoires n'ont jamais été publiés, *Lib. II*, *c.* 15. Au reste, ce seroit en vain qu'on chercheroit dans les commentaires de l'Inca le moindre ordre & le jugement nécessaire pour distinguer ce qui n'est que fabuleux d'avec ce qui est probable ou vrai. Malgré tous ces défauts, son ouvrage peut être utile. On y trouve quelques traditions qui lui ont été communiquées par ses compatriotes. La connoissance qu'il avoit de la langue Péruvienne, l'a mis à même de corriger quelques erreurs des Ecrivains Espagnols, & il y a inséré des faits curieux qu'il a pris dans les ouvrages de quelques Auteurs, dont les ouvrages n'ont jamais été publiés & qui se sont perdus.

1523. cun ſuccès (1). Comme ces excurſions ne s'étendoient pas au-delà des limites de la Province, à laquelle les Eſpagnols ont donné le nom de *Tierra-firme*, pays couvert de bois, peu peuplé & très-mal-ſain, les aventuriers, à leur retour, firent des rapports décourageants des maux qu'ils avoient ſoufferts, & du peu d'eſpérances qu'offroient les lieux qu'ils avoient viſités. Ces récits calmerent un peu la fureur des découvertes de ce côté, & il s'établit une opinion générale, que Balboa s'étoit laiſſé ſéduire par quelqu'Indien ignorant, qui avoit voulu le tromper, ou qui avoit été mal entendu.

Nouvelle tentative faite par Pizarre, Almagro & Luque.

Mais il y avoit alors à Panama, trois hommes ſur leſquels les circonſtances qui décourageoient tous les autres, faiſoient ſi peu d'impreſſion, qu'au moment même où tous regardoient comme chimérique, l'eſpoir de découvrir à l'Eſt le riche pays qu'avoit annoncé Balboa, ils ſe déterminerent à entreprendre l'exécu-

(1) Calancha, *Cronica*, *pag.* 100.

tion de ſon projet. Ces hommes extraordinaires étoient François Pizarre, Diego d'Almagro, & Fernand de Luque. Pizarre étoit fils naturel d'un Gentilhomme de bonne famille, & d'une femme de baſſe naiſſance; & comme il arrive ordinairement aux enfants illégitimes, ſon éducation avoit été entiérement négligée. Son pere ne le croyoit pas deſtiné à s'élever au-deſſus de la condition de ſa mere; car il l'employa dans ſa jeuneſſe à garder les cochons. Mais le jeune Pizarre, dédaignant cette vile occupation, ſe fit ſoldat; & après avoir ſervi quelques années en Italie, s'embarqua pour l'Amérique, où une carriere ſans bornes ouverte aux talents, attiroit tout aventurier ambitieux qui prétendoit égaler ſa fortune à ſes deſirs. Sur ce théâtre, Pizarre ſe diſtingua promptement. Né avec un caractere auſſi entreprenant que ſon corps étoit robuſte, il étoit le premier à tous les dangers, toujours infatigable, & d'une patience à toute épreuve. Quoiqu'ignorant juſqu'à ne ſavoir pas lire, on le regarda bientôt comme un homme né pour comman-

1524.

der. Il réussit dans toutes les opérations dont il fut chargé, unissant en
1524. sa personne des qualités qui se trouvent rarement ensemble, la persévérance & l'ardeur, la hardiesse dans la combinaison de ses plans, & la prudence dans leur exécution. En se jettant de bonne heure dans les affaires, sans autres moyens que ses talents & son adresse, & en ne comptant que sur lui-même pour se tirer de l'obscurité, il acquit une si grande connoissance des affaires & des hommes, qu'il se rendit bientôt propre à conduire les unes, & à gouverner les autres (1).

La naissance d'Almagro n'étoit pas plus relevée que celle de Pizarre. Celui-ci étoit bâtard, l'autre étoit un enfant trouvé. Almagro, élevé dès sa jeunesse dans le métier des armes, comme son compagnon, ne lui cédoit en aucune des vertus militaires. Il avoit comme lui une valeur intrépide, une activité infatigable, & une

(1) Herrera, *decad.* 1 & 2, *passim*, *decad.* 4, *Lib. VI*, c. 107. Gomera, *Hist.* c. 144. Zarate, *Lib. IV*. c. 9.

conſtance à l'épreuve de toutes les fatigues que la guerre pouvoit entraîner après elle dans le nouveau monde ; mais ces qualités dans Almagro étoient accompagnées de la franchiſe & de la généroſité d'un ſoldat. Dans Pizarre, elles étoient unies avec l'adreſſe, la ruſe & la diſſimulation d'un politique, l'art de cacher ſes deſſeins, & la ſagacité qui démêle ceux des autres. 1524.

Fernand de Luque, étoit un Prêtre, maître d'école à Panama, qui, par des moyens que les Hiſtoriens ne nous ont pas fait connoître, avoit amaſſé des richeſſes qui lui firent concevoir l'eſpérance de s'élever aux plus hauts emplois.

Conditions de leur aſſociation.

Tels étoient les hommes deſtinés à renverſer un des plus grands Empires du monde. Leur aſſociation fut autoriſée par Pedrarias, Gouverneur de Panama. Chacun mit toute ſa fortune pour former le capital de l'entrepriſe. Pizarre, le moins riche des trois, ne pouvant fournir autant de fonds que les autres, prit ſur lui la plus grande partie de la fatigue & du danger, en ſe chargeant de com-

1524. mander en perſonne l'armement deſtiné au premier voyage, & à la premiere découverte. Almagro devoit conduire les renforts de troupes & de proviſions dont Pizarre pourroit avoir beſoin. Luque devoit reſter à Panama pour traiter avec le Gouverneur, & veiller aux intérêts communs. L'enthouſiaſme religieux ſe trouve encore ici, comme chez tous les aventuriers qui ſe ſont ſignalés dans le nouveau monde, uni avec la paſſion des découvertes, union étrange qui fortifioit l'un & l'autre ſentiment. Cette confédération formée par l'avidité & l'ambition, fut confirmée par les cérémonies les plus ſolemnelles de la Religion. Luque célébra la meſſe, partagea l'hoſtie conſacrée en trois parties pour lui & ſes deux aſſociés; & un contrat qui avoit pour objet le pillage & le meurtre, fut ratifié au nom du Dieu de paix (1).

Leur premiere expédition. 14 Nov.

La force de leur premier armement ne répondoit pas à la grandeur de

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VI*, *c.* 13. Zarate, *Lib.* 1, *c.* 1.

de l'entreprise. Pizarre partit de Panama avec un seul vaisseau de peu de port, & cent douze hommes. Les Espagnols connoissoient encore si peu les mers de cette partie de l'Amérique, que le temps pris pour le départ se trouva être le moins favorable de toute l'année, les vents réglés qui souffloient alors étant directement contraires à la route qu'ils avoient à tenir (1). Après avoir louvoyé pendant soixante-dix jours avec beaucoup de danger & de fatigue, Pizarre n'avoit pas fait plus de chemin vers le Sud-Est que n'en feroit aujourd'hui un bon navigateur en trois jours. Il toucha en beaucoup d'endroits de la côte de terre-ferme; mais il trouva par-tout le pays désagréable que les premiers navigateurs avoient décrit; les terreins bas inondés par les rivieres, les plus hauts couverts de bois impénétrables; peu d'habitants, mais féroces & courageux. La faim, la fatigue, les com-

1524.

1525.

(1) Herrera, *dec.* 4, *Lib. II*, *c.* 8. Xerès, *pag.* 179.

1525. bats fréquents avec les naturels du pays, & par-dessus tout, les maladies propres aux pays humides, concoururent à affoiblir sa petite armée. Le courage du chef soutint quelque temps celui de sa troupe, quoiqu'on n'apperçût rien qui pût faire découvrir ces pays abondants en or, où il leur promettoit de les conduire. A la fin il fut obligé d'abandonner cette côte sauvage, & de se retirer à Cuchama, vis-à-vis des isles des Perles, où il espéroit recevoir de Panama un renfort & des provisions.

Suivie de peu de succès.

Almagro, de son côté, ayant fait voile de ce port avec soixante-dix hommes, s'étoit porté en droiture à la partie du continent où il espéroit trouver son associé. Il avoit débarqué ses soldats, qui, en cherchant leurs compagnons, coururent les mêmes dangers, & essuyerent les mêmes souffrances qui avoient forcé la troupe de Pizarre de quitter ce pays. Repoussés à la fin dans un combat opiniâtre avec les Indiens, dans lequel Almagro perdit un œil par un coup de fleche, ils furent aussi forcés de se rembarquer. Le hasard les

conduisit au lieu où Pizarre s'étoit retiré. Ils se consolerent mutuellement en se contant leurs aventures, & en comparant leurs souffrances. Comme Almagro s'étoit avancé jusqu'à la riviere de Saint-Jean dans le Popayan, où l'aspect du pays & des habitants lui avoit paru moins décourageant, ce rayon d'espérance fut suffisant pour déterminer ces hommes ardents à ne pas abandonner leur projet, malgré tout ce qu'ils avoient déja souffert en voulant en suivre l'exécution (1).

1525.

24 Juin.

Almagro retourna à Panama pour y recrûter quelques troupes. Mais ce que Pizarre & lui avoient souffert, donna à ses compatriotes une si mauvaise opinion de son entreprise, que ce fut avec beaucoup de difficulté qu'il parvint à lever quatre-vingts hommes (2). Tout foible que fût ce

Ils reprennent leur entreprise.

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII*, *cap.* 11, 12.

(2) On pourra se former une idée des peines qu'ils eurent à souffrir, & de l'insalubrité des pays qu'ils parcoururent, par la mortalité extraordinaire qui régna parmi eux. Pizarre conduisit avec lui cent douze hommes, & Almagro soixante-dix; il en mourut cent trente

renfort, ils n'héſiterent pas à reprendre leurs opérations. Après avoir eſ-
1526. ſuyé les mêmes calamités que dans leur premiere expédition, une partie de l'armement toucha à la baie de Saint-Mathieu ſur la côte de Quito; & débarquant à Tacames au Sud de la riviere des Emeraudes, ils reconnurent une contrée plus unie & plus fertile qu'aucune de celles qu'ils avoient vues juſques-là ſur les côtes de la mer du Sud, & trouverent les habitants vêtus d'étoffes de laine & de coton, & parés de différents ornements d'or & d'argent.

Cependant malgré ces apparences favorables, exagérées encore par la vanité de ceux qui en rendoient compte, & par l'imagination de ceux à qui on les préſentoit, Pizarre & Almagro n'oſerent tenter d'envahir un pays ſi peuplé avec une poignée d'hommes affoiblis par la fatigue & les maladies. Ils ſe retirerent à la petile iſle Gallo, où Pizarre demeura

---

en moins de neuf mois, & peu par l'épée; preſque tous périrent de maladie. *Xerès*, *p.* 180. *Zarate*, *Lib. I*, *c.* 1.

avec une partie des troupes, tandis que ſon aſſocié retourna à Panama, dans l'eſpérance d'en ramener un renfort aſſez conſidérable pour prendre poſſeſſion des riches pays dont l'exiſtence n'étoit plus douteuſe à leurs yeux (1). 1526.

Pizarre eſt rappellé par le Gouverneur de Panama.

Quelques-uns des aventuriers, moins entreprenants & moins hardis que leurs chefs, avoient envoyé ſecretement à leurs amis de Panama des relations lamentables de leurs ſouffrances & de leurs pertes. Almagro fut mal reçu de Pedro de Los Rios qui avoit ſuccédé à Pedrarias. Après avoir peſé la choſe avec cette prudence froide & phlegmatique, qui paroît la premiere des vertus aux hommes incapables de concevoir & d'exécuter de grands deſſeins, il conclut qu'une expédition qui entraînoit une perte ſi grande d'hommes ne pouvoit être que funeſte à une colonie naiſſante & foible. Non-ſeulement il défendit qu'on fît de nouvelle levées, mais il dépêcha un bâtiment pour ra-

(1) Xerès, 181, Herrera, *decad.* 3, *Lib VIII*, c. 13.

1526.

mener Pizarre & ses compagnons de l'isle Gallo. Almagro & de Luque, très-mécontents de ces mesures qu'ils n'avoient pu prévenir, & auxquelles ils n'osoient s'opposer, trouverent moyen de faire savoir à Pizarre leurs sentiments, & l'exhorterent à ne point abandonner une entreprise sur laquelle toutes leurs espérances étoient fondées, & qui étoit leur unique ressource pour rétablir leur réputation & leur fortune, qui avoient déja reçu l'une & l'autre une fâcheuse atteinte. Pizarre, avec l'inflexible obstination qui faisoit son caractere, n'avoit pas besoin d'être excité à persévérer dans l'exécution de son projet. Il refusa nettement d'obéir aux ordres du Gouverneur de Panama, & employa toute son adresse & toute son éloquence pour engager ses compagnons à ne pas le quitter. Mais le souvenir des maux qu'ils avoient soufferts étoit si récent dans leur mémoire, & la pensée de revoir leur famille & leurs amis après une si longue absence, se présentoit d'une maniere si séduisante à leur esprit, que Pizarre ayant tiré avec son épée une ligne au-delà de

Il refuse de revenir.

laquelle ceux qui voudroient retourner à Panama devoient passer, il n'y eut que treize de ses anciens soldats qui eurent le courage de rester avec lui (1). 1526.

Ce petit nombre d'hommes déterminés, dont les historiens Espagnols ont conservé les noms avec les éloges qu'ils méritent, & à qui l'Espagne est redevable de ses plus belles possessions en Amérique, s'établirent dans l'isle de la Gorgonne. Cette isle, plus éloignée de la côte que l'isle Gallo, & tout-à-fait inhabitée, leur parut une retraite sûre où ils pourroient attendre avec plus de tranquillité les secours que leurs associés devoient leur procurer. Almagro & de Luque ne les servirent pas avec négligence & avec froideur, & leurs importunités furent secondées par la voix de toute la colonie. On crioit qu'il étoit honteux d'abandonner de braves gens, engagés dans une entreprise utile & glorieuse à la nation, & à

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib.* X, *cap.* 2, 3. Zarate, *Lib.* 1, *c.* 2. Xerès, 181. Gomera, *Hist.* c. 109.

1526. qui on ne pouvoit reprocher que l'excès de leur zele & de leur courage; & de les laisser périr comme des criminels dans une isle déserte. Vaincu par les plaintes & les sollicitations, le Gouverneur consentit enfin à envoyer un petit vaisseau à la Gorgonne; mais afin qu'il ne semblât pas encourager Pizarre à aucune entreprise nouvelle, il ne laissa passer dans ce bâtiment que des hommes de mer.

Extrêmités auxquelles il est réduit.

Pizarre & ses compagnons avoient passé cinq mois dans cette isle, connue pour l'endroit le plus mal-sain de cette partie de l'Amérique (1). Pendant tout ce temps leurs yeux avoient été tournés vers Panama,

(1) Cette isle, dit Herrera, est si désagréable par l'intempérie de son climat, ses bois impénétrables, ses montagnes escarpées, & la multitude des insectes & des reptiles, que lorsqu'on en parle, on se sert ordinairement de l'épithete d'*infernale*. On y voit rarement le soleil, & il y pleut presque toute l'année. *Decad.* 3, *Lib. X*, *c.* 3. Dampierre, qui toucha à cette isle en 1685, n'en rend pas un compte plus favorable, *vol.* 1, *p.* 172. Pendant sa croisiere sur cette côte, il visita la plupart des endroits où Pizarre descendit, & la description qu'il en fait jette un grand jour sur les récits des premiers Historiens Espagnols.

d'où ils espéroient que leurs compatriotes leur enverroient quelques secours. Mais lassés enfin d'une attente inutile, & excédés de souffrances auxquelles ils ne voyoient plus de terme, ils venoient de prendre la résolution de s'abandonner sur l'Océan avec un radeau, plutôt que de rester plus long-temps dans cet horrible séjour. A l'arrivée du vaisseau de Panama, les transports de leur joie furent si vifs, qu'ils oublierent tout ce qu'ils avoient souffert. Leurs espérances se ranimerent; & par un changement rapide, assez naturel à des hommes accoutumés par leur genre de vie aux vicissitudes les plus soudaines de la fortune, ils passerent de l'excès de l'abattement à l'excès de la confiance. Pizarre les détermina aisément à reprendre leur premier projet avec une nouvelle ardeur. Au lieu de retourner à Panama, ils porterent au Sud-Est; & plus heureux que dans leurs tentatives précédentes, le vingtieme jour après leur départ de l'isle de la Gorgonne, ils découvrirent la côte du Pérou. Après avoir touché à différents endroits peu

1526.

Il découvre le Pérou.

1526. considérables, ils prirent terre à Tumbés, ville assez grande située au-delà du troisieme degré au Sud de l'équateur, & où se trouvoient un grand temple & un palais des Incas, souverains du pays (1). Là les Espagnols eurent pour la premiere fois le spectacle de l'opulence & de la civilisation de l'Empire Péruvien. Ils virent une contrée bien peuplée & cultivée avec quelqu'industrie, & les naturels décemment vêtus, & ayant sur les autres habitants du nouveau monde l'avantage de connoître l'usage des animaux domestiques. Mais ce qui attira plus vivement leur attention, fut une quantité d'or & d'argent si grande, que ces métaux étoient employés non-seulement à la parure de ces peuples & à l'ornement de leurs temples, mais encore à faire des vases & des ustensiles communs; ce qui ne laissoit plus douter qu'il n'y en eût une prodigieuse abondance dans le pays. Pizarre & ses compagnons crurent dès-lors qu'ils al-

(1) Calancha, *pag.* 103.

loient voir leurs espérances réalisées, & se trouver en possession de vastes domaines & de trésors inépuisables. 1526.

Cependant avec le peu de monde qu'il avoit sous ses ordres, Pizarre ne pouvoit faire que reconnoître le riche pays dont il espéroit devenir bientôt le maître. Il suivit quelque-temps la côte, & communiqua paisiblement avec les naturels, aussi surpris à la vue de ces étrangers que les Espagnols eux-mêmes l'étoient des marques d'opulence & de civilisation qu'ils appercevoient par-tout. Pizarre reconnut le pays autant qu'il étoit nécessaire pour constater l'importance de sa découverte. Il obtint des habitants quelques Lamas, espece d'animal domestique, quelques vases d'or & d'argent, de petits ouvrages de leur industrie, & deux jeunes gens à qui il se proposoit d'enseigner la langue Espagnole pour en faire ses interpretes dans l'expédition qu'il méditoit. Il arriva à Panama vers la fin de la troisieme année qui s'étoit écoulée depuis qu'il en étoit parti (1).

Il retourne à Panama. 1527.

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib.* X, *c.* 3, 6, *de-*

1527. Aucun aventurier de ce ſiecle n'a éprouvé autant de malheurs, & n'a été expoſé à de ſi grands dangers que Pizarre durant ces trois années. La patience avec laquelle il ſupporta les uns, & le courage qu'il montra contre les autres, ſurpaſſe tout ce que l'hiſtoire du nouveau monde nous préſente dans le même genre, quoiqu'on y trouve ces vertus pouſſées juſqu'à l'héroïſme.

1528. Nouveaux projets des aſſociés.

Ni les relations que fit Pizarre de l'opulence des pays qu'il avoit découverts, ni ſes plaintes ameres ſur le rappel de ſes troupes dans un temps où elles lui étoient néceſſaires pour former un établiſſement, ne purent engager le Gouverneur de Panama à s'écarter de ſon premier plan. Il ſoutint toujours que la colonie n'étoit pas en état d'envahir un ſi puiſſant Empire, & refuſa d'autoriſer une expédition qui pouvoit ruiner la Province confiée à ſes ſoins en lui faiſant faire des efforts au-delà de ſes

cad. 4. *Lib. II*, *c.* 7, 8. Vega, 2. *Lib.* 1, *c.* 10, 14. Zarate, *Lib.* 1, *cap.* 2. Benzo, *Hiſt. Novi orbis*, *Lib. III*, *c.* 1.

moyens. Mais toute ſa froideur ne put ralentir l'ardeur des trois aſſociés. Ils virent ſeulement qu'il leur falloit pourſuivre l'exécution de leur projet ſans le ſecours du Gouvernement, ou ſolliciter auprès de leur Souverain la permiſſion qu'ils ne pouvoient obtenir de l'adminiſtrateur de la Province. Dans cette vue, après être convenus entr'eux que Pizarre demanderoit pour lui la place de Gouverneur, Almagro celle de Lieutenant-Gouverneur, & de Luque la dignité d'Evêque, dans le pays qu'ils ſe propoſoient de conquérir, Pizarre partit pour l'Eſpagne chargé de leurs intérêts communs. La fortune de tous les trois étoit tellement épuiſée par les dépenſes qu'ils avoient déja faites, qu'ils eurent beaucoup de peine à ſe procurer par un emprunt la petite ſomme néceſſaire pour les fraix de ce voyage (1).

1528.

Pizarre ſe rend en Eſpagne pour y négocier.

Pizarre ne perdit point de temps. Quelque nouveau que fût pour lui le théâtre ſur lequel il ſe produiſoit,

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib. III*, c. 1. Vega, *Lib.* 1, c. 14.

1528. il parut devant l'Empereur ſans embarras & avec la dignité d'un homme qui ſe rend à lui-même témoignage des ſervices qu'il a rendus. Il conduiſit ſa négociation avec une adreſſe inſinuante, qu'on ne devoit attendre ni de ſon éducation, ni du genre de vie qu'il avoit mené juſqu'alors. Les récits touchants de ſes ſouffrances, & les deſcriptions pompeuſes des pays qu'il a découverts, confirmées par les échantillons de leurs productions qu'il apportoit, firent une telle impreſſion ſur Charles & ſur ſes Miniſtres, que non-ſeulement ils approuverent le projet d'une nouvelle expédition, mais qu'ils parurent encore s'intéreſſer aux ſuccès du chef. Pizarre, abuſant de ces diſpoſitions favorables, négligea beaucoup les intérêts de ſes aſſociés. Comme de Luque ne couroit pas la même carriere que lui, il obtint pour cet Eccléſiaſtique la dignité à laquelle il aſpiroit; mais il ne demanda pour Almagro que le commandement de la fortereſſe qu'on devoit bâtir à Tumbès. Quant à lui-même, il ſe fit accorder tous les titres & toute l'au-

torité que son ambition pouvoit desirer. Il fut fait Gouverneur, Capitaine-Général & Adelantade de toute la contrée qu'il avoit découverte & de celles qu'il espéroit encore découvrir, avec une autorité absolue, tant pour le militaire que pour le civil, ainsi que tous les privileges jusqu'alors accordés aux conquérants du nouveau monde. Sa jurisdiction, indépendante du Gouverneur de Panama, devoit s'étendre dans l'espace de deux cents lieues le long de la côte, au Sud de la riviere de Saint-Jago; & il avoit le pouvoir de nommer tous les Officiers qui devoient servir sous lui. Pour ces concessions qui ne coûtoient rien à la Cour d'Espagne, puisque c'étoit à Pizarre lui-même à s'en mettre en possession par la conquête, le nouveau Gouverneur s'engageoit à lever deux cents cinquante hommes, & à se pourvoir de vaisseaux, d'armes & de munitions, pour soumettre à la Couronne de Castille le pays dont on lui donnoit le gouvernement.

1528. Il obtient le Gouvernement pour lui-même. 26 Juill.

Quelque peu considérable que fût le corps que Pizarre s'étoit obligé

Foiblesse de son armement.

1529. de lever, il avoit ſi peu de fonds & ſi peu de crédit qu'il put à peine engager la moitié du nombre de ſoldats qu'il vouloit avoir; de ſorte qu'après avoir obtenu ſes patentes, il fut obligé de ſe dérober du port de Séville pour éviter la viſite des Officiers chargés d'examiner s'il avoit rempli ſes engagements (1). Cependant avant ſon départ, il reçut quelques ſecours d'argent de Cortès, qui, étant retourné vers ce temps-là en Eſpagne, voulut contribuer aux ſuccès d'un ancien compagnon qui entroit dans une carriere de gloire ſemblable à celle que lui-même venoit de fournir (2).

Il débarqua à Nombre de Dios, & traverſa l'Iſthme de Panama, accompagné de ſes trois freres, Ferdinand, Juan & Gonzale. Le premier ſeul étoit né en mariage légitime. Les deux autres étoient bâtards, & fils de François d'Alcantara, frere de ſa mere. Ils étoient tous les trois à la fleur de l'âge, & leur courage & leurs talents

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib. VII*, *cap.* 9.
(2) *Ibid. Lib. VII*, *c.* 10.

les rendoient propres à le seconder dans tout ce qu'il pourroit entreprendre de difficile & de grand.

1530.

Il se reconcilie avec Almagro.

A son arrivée à Panama, Pizarre trouva Almagro indigné de la maniere dont il avoit conduit la négociation à la Cour d'Espagne. Celui-ci renonça d'abord à toute liaison avec un homme dont la perfidie l'avoit exclu du pouvoir & des honneurs auxquels il avoit de si légitimes droits, & travailla même à former une nouvelle société dans le dessein de traverser l'entreprise de son ancien associé, ou du moins pour partager l'honneur de ses découvertes. Mais Pizarre avoit trop de prudence & d'adresse pour ne pas prévenir une rupture qui pouvoit être si fatale à ses projets : il offrit de lui-même d'abandonner à Almagro la charge d'Adelantade, & de joindre ses sollicitations aux siennes pour obtenir de l'Empereur ce titre & un Gouvernement indépendant. Il adoucit par degrés cette ame ouverte & franche, capable d'un ressentiment violent, mais non pas implacable. De Luque, satisfait d'avoir réussi dans ses pré-

1530. tentions pour lui-même, seconda de toute son adresse les efforts de Pizarre. On se réconcilia, & la confédération se renouvella aux anciennes conditions, que l'entreprise seroit conduite aux fraix communs des trois associés, & que les profits seroient partagés entr'eux également (1).

Leurs préparatifs.

En réunissant ainsi leurs talents & leurs efforts, ils ne purent rassembler que trois petits vaisseaux & cent quatre-vingts soldats, dont trente-six

1531. Février.

cavaliers. Mais les victoires des Espagnols en Amérique leur avoient donné une telle idée de leur supériorité, que Pizarre, avec cette petite troupe, n'hésita pas d'entreprendre la conquête d'un grand Empire. Almagro demeura encore à Panama pour y rassembler un renfort qu'il se chargeoit de conduire. La saison propre à l'embarquement & la navigation de Panama au Pérou étant mieux connue, Pizarre fit le voyage en treize jours, quoiqu'il eût été emporté par la force des vents & des courants à

---

(1) Herrera, *dec.* 4, *Lib. VII*, *c.* 9. Zarate, *Lib. I*, *c.* 3. Vega 2, *Lib. I*, *c.* 14.

1531.

cent lieues au Nord de Tumbés, & obligé de débarquer ses troupes dans la baie de Saint-Mathieu. Il ne perdit point de temps, & revint au Sud sans s'écarter du rivage, tant pour pouvoir être joint plus aisément par le renfort qu'il attendoit de Panama, que pour s'assurer une retraite sur ses vaisseaux en cas d'accident. Il eut cependant beaucoup à souffrir dans cette route. La côte du Pérou est en différents endroits stérile, mal-saine & peu habitée. Les Espagnols avoient à passer les rivieres près de leur embouchure, où leur largeur rend le passage plus difficile. Pizarre, au-lieu de gagner la confiance des habitants, les avoit imprudemment attaqués & forcés d'abandonner leurs habitations. La famine, l'excès de la fatigue & des maladies de différents genres réduisirent les Espagnols à des extrêmités presqu'aussi cruelles que celles qu'ils avoient souffertes dans la premiere expédition. Ce qu'ils éprouvoient répondoit si peu aux descriptions séduisantes que Pizarre leur avoit faites du pays où il les conduisoit, que plusieurs de ses compagnons

Il débarque au Pérou.

commencerent à lui faire des reproches, & que ses soldats auroient perdu toute confiance en lui, si même dans cette partie stérile du Pérou, ils n'eussent trouvé quelques apparences de richesse & de culture qui sembloient justifier les rapports de leur chef. Enfin, ils arriverent dans la Province de Coaque; & ayant surpris les habitants de la ville principale, ils y trouverent des vases & des ornements d'or & d'argent évalués à plus de trente mille pezos, & d'autres richesses qui dissiperent leurs doutes, & rendirent aux plus mécontents & leur courage & leurs premieres espérances (1).

1531.

14 Avril.

Ses mesures pour obtenir du renfort.

Pizarre lui-même fut si transporté de ces riches dépouilles, qu'il considéroit comme les premiers fruits d'une terre abondante en trésors, qu'il dépêcha sur le champ un vaisseau à Panama avec une grosse part du butin pour Almagro, & un autre bâtiment à Nicaragua chargé de sommes considérables pour des person-

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib. VII*, c. 9. *Lib. II*, c. 1. Xerès, 182.

nes en crédit dans la Province, dans l'eſpérance que cet étalage des richeſſes qu'il avoit acquiſes en ſi peu de temps, détermineroit beaucoup d'aventuriers à venir le joindre. En attendant, il continuoit ſa marche le long de la côte; & dédaignant d'employer d'autres moyens que la force ouverte, il attaquoit les naturels du pays dans leurs habitations éparſes avec une ſi grande impétuoſité, qu'il les forçoit à ſe ſoumettre ou à ſe retirer dans l'intérieur des terres. Cette apparition ſoudaine d'étrangers qui venoient envahir leur pays, dont la figure & les mœurs étoient également extraordinaires à leurs yeux, & à qui rien ne pouvoit réſiſter, fit ſur les Péruviens la même impreſſion de terreur qu'avoient éprouvée les autres nations de l'Amérique. Pizarre ne rencontra preſqu'aucune réſiſtance juſqu'à l'iſle de Puna dans la baie de Guayaquil. Cette iſle étoit plus peuplée que les autres pays qu'il avoit traverſés, & les habitants en étoient plus courageux & moins civiliſés que ceux du continent. Ils ſe défendirent avec tant de valeur &

1531.

1532.

d'obstination, que Pizarre employa six mois à les soumettre. De Puna il s'avança à Tumbés, où les maladies qui s'étoient mises dans sa troupe le forcerent de séjourner pendant trois mois (1).

Pendant ce temps de repos, il commença à recueillir le fruit des soins qu'il avoit pris de répandre la renommée de ses premiers succès. Il lui arriva de Nicaragua deux détachements qui n'étoient pas à la vérité de plus de trente hommes chacun, mais qui lui parurent un renfort d'autant plus considérable, que l'un étoit commandé par Sébastien Benalcasar, & l'autre par Fernand Soto, deux des meilleurs Officiers qui eussent servi en Amérique. De Tumbès il se porta sur la riviere de Piura; & dans une situation avantageuse près de son embouchure, il établit la premiere colonie Espagnole du Pérou, à laquelle il donna le nom de Saint-Michel.

Il en reçoit, & continue sa marche.
16 Mai.

(1) P. Sancho, *ap.* Ramus, III, *p.* 371. F. Herrera, *decad.* 4, *Lib. VII*, *c.* 18. *Lib. IX*, *c.* 1. Zarate, *Lib. II*, *c.* 2, 3. Xerès, *p.* 182, *&c.*

1532.

A mesure que Pizarre s'avançoit vers le centre du Pérou, il acquéroit plus de connoissances sur la grandeur, la police & l'état des affaires de cet Empire. Il n'auroit pas pu alors, sans ces connoissances préliminaires, conduire heureusement ses opérations; & sans cette circonstance, on ne pourroit pas même aujourd'hui expliquer les progrès que les Espagnols avoient déja faits, & développer les causes des succès qu'ils eurent dans la suite.

Etat de l'Empire du Pérou.

A l'époque de l'invasion des Espagnols, l'Empire du Pérou s'étendoit du Nord au Sud à plus de quinze cents milles de côtes sur la mer du Sud. La profondeur de l'Est à l'Ouest étoit peu considérable, & bornée par les grandes chaînes des Andes qui se prolongent d'une de ses extrêmités à l'autre dans toute sa longueur. Le Pérou, comme le reste du nouveau monde, étoit originairement partagé en beaucoup de petites nations ou tribus indépendantes, différant les unes des autres par leurs mœurs & par les formes grossieres d'une police imparfaite; & toutes étoient a-

1532. lors si mal civilisées, que si nous en croyons les traditions des Péruviens, elles n'avoient rien au-dessus des nations les plus sauvages de l'Amérique. Dépourvus de toute espece de culture & d'industrie régulieres, sans demeures fixes, ne connoissant aucune de ces obligations morales qui forment les premiers liens de l'union sociale, les habitants erroient nuds dans les forêts dont leur pays étoit couvert, plus semblables à des animaux sauvages qu'à des hommes. Après avoir lutté pendant plusieurs siecles contre les maux inséparables de cette barbarie, & lorsque rien ne sembloit annoncer pour eux les approches de la civilisation, un homme & une femme d'une figure majestueuse & décemment vêtus, leur apparurent, dit-on, sur les bords du lac Titiaca. Ces deux personnages s'annoncerent comme enfants du Soleil. Cette divinité bienfaisante avoit, dirent-ils, regardé d'un œil de compassion les maux de la race humaine, & les envoyoit pour l'instruire & la réformer. Leurs exhortations fortifiées par le respect qu'inspiroit la

divinité

divinité au nom de laquelle ils parloient, déterminerent plusieurs de ces sauvages errants à se réunir : ils reçurent, comme des ordres du Ciel, les instructions de ces deux êtres extraordinaires, & les suivirent à Cusco, où ils s'établirent & jetterent les fondements d'une ville. 1532.

Manco Capac & Mama Ocollo, (tels étoient les noms de ces prétendus enfants du Soleil,) ayant ainsi rassemblé plusieurs tribus errantes, établirent parmi les Péruviens cette union sociale, qui, en multipliant les objets de desirs, & en combinant les efforts de l'espece humaine, excite l'industrie, & amene les progrès de tous les genres. Manco Capac instruisit les hommes dans l'agriculture & dans les autres arts utiles. Mama Ocollo enseigna aux femmes l'art de filer & celui de faire des tissus. Par le travail d'un sexe, la subsistance devint moins précaire ; celui de l'autre rendit la vie plus douce. Après avoir pourvu aux objets de premiere nécessité pour une société naissante, c'est-à-dire à la nourriture, au vêtement & à l'habitation du peuple

1532. grossier qu'il avoit pris sous sa conduite, Manco Capac s'occupa de rendre leur félicité durable en leur donnant une police & des loix. Ses instructions, que nous détaillerons plus au long dans la suite, fixerent les différents rapports des hommes entr'eux, & prescrivirent les devoirs qui en résultoient. Par-là un peuple barbare & grossier acquit des mœurs, & prit des idées de décence. Les fonctions des personnes chargées de quelqu'administration, & revêtues de quelqu'autorité, furent réglées avec tant de précision, & la subordination fut si bien établie, qu'il se forma bientôt un Etat politique, régulier & bien gouverné.

C'est ainsi, selon la tradition des Péruviens, que fut fondé l'Empire des *Incas*, ou *Seigneurs* du Pérou. Peu considérable à son origine, il ne s'étendoit pas au-delà de huit lieues de Cusco. Mais dans ces bornes étroites, Manco Capac exerça une autorité absolue. Ses successeurs, à mesure que leur domination s'étendit, s'arrogerent les mêmes droits. Leur despotisme étoit aussi absolu que celui des

Souverains de l'Asie. Les Incas étoient respectés, non-seulement comme des Monarques, mais comme des divinités. Leur sang étoit regardé comme sacré, & ne fut jamais souillé par aucun mêlange, tout mariage étant défendu entre le peuple & la race des Incas. Leur famille demeurant ainsi séparée du reste de la nation, en étoit distinguée par l'habillement & par des ornements qu'il étoit défendu à tout autre qu'à eux de porter. Le Monarque ne se montroit lui-même qu'avec des marques de sa royauté, dont l'usage étoit réservé à lui seul, & recevoit de ses sujets des témoignages d'un respect qui alloit presque jusqu'à l'adoration. 1532.

Mais entre les mains des Monarques Péruviens, ce pouvoir sans bornes fut, dit-on, toujours uni à un soin tendre pour le bonheur de leurs sujets. Si l'on en croit les Indiens, ce n'est pas la passion des conquêtes qui poussa les Incas à étendre leur empire, mais le desir de répandre les avantages de la civilisation & les connoissances des arts parmi les peuples barbares qu'ils soumettoient. Pen-

dant une succession de douze Rois,
1532. aucun ne s'écarta, disent-ils, de ce caractere de bienfaisance (1).

Lorsque les Espagnols aborderent pour la premiere fois à la côte du Pérou, en mil cinq cent vingt-six, Huana Capac, le douzieme Monarque depuis la fondation de l'Empire, étoit sur le trône. On nous le représente comme un Prince qui réunissoit les talents militaires aux vertus pacifiques qui distinguoient ses aïeux. Il soumit le Royaume de Quito, conquête qui doubla presque le pouvoir & l'étendue de l'Empire. Il voulut résider dans la capitale de cette belle Province; & contre la loi ancienne & fondamentale de la monarchie, qui défendoit de souiller le sang royal par aucune alliance étrangere, il épousa la fille du Roi de Quito qu'il avoit vaincu. Il en eut un fils nommé Atahualpa, à qui il laissa ce Royaume à sa mort, arrivée à Quito vers quinze cent vingt-neuf. Huascar, son frere aîné par sa

(1) Cieca de Leon, *Cron. c.* 44. Herrera, *decad.* 3, *Lib. X*, *c.* 4, *decad.* 5, *Lib. III*, *c.* 17.

mere qui étoit du ſang royal, eut pour ſon partage le reſte de ſes Etats. 1532.
Quel que fût le reſpect des Péruviens pour la mémoire d'un Monarque qui avoit régné avec autant de gloire qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, la diſpoſition d'Huana Capac pour la ſucceſſion à l'Empire parut ſi contraire à une maxime auſſi ancienne que la monarchie, & fondée ſur une autorité regardée comme ſacrée, qu'elle excita à Cuzco un mécontentement général. Huaſcar, encouragé par les diſpoſitions de ſes ſujets, voulut que ſon frere renonçât au Royaume de Quito, & le reconnût pour ſon ſouverain. Mais le premier ſoin d'Atahualpa avoit été de s'attacher un gros corps de troupes qui avoit accompagné ſon pere à Quito. C'étoient les meilleurs ſoldats de l'Empire, & Huana Capac leur devoit toutes ſes victoires. Appuyé de ce ſecours, Atahualpa éluda d'abord la demande de ſon frere, & marcha bientôt après contre lui à la tête d'une armée.

C'eſt ainſi que l'ambition de deux jeunes Princes, dont l'un avoit pour lui l'ancienne loi du Pérou, & l'au-

1532. tre les forces de l'Empire, précipita cet Etat dans les malheurs d'une guerre civile, dont il avoit été exempt jusques-là sous une suite de Princes vertueux. Dans une telle situation, l'événement n'étoit pas difficile à prévoir: la force des armes l'emporta sur l'autorité des loix. Atahualpa demeura victorieux, & abusa cruellement de sa victoire. Convaincu lui-même de la foiblesse de ses droits à la Couronne, il entreprit d'éteindre la race royale en faisant périr tous les enfants du Soleil descendus de Manco Capac. Il conserva la vie à son infortuné rival. Huascar fait prisonnier dans la bataille qui avoit décidé du sort de l'Empire, fut épargné par un motif de politique, afin qu'Atahualpa donnant des ordres au nom de son frere, pût établir plus aisément son autorité (1).

Favorable aux progrès des Espagnols.

Lorsque Pizarre débarqua dans la baie de Saint-Mathieu, cette guerre civile étoit dans toute sa violence. Si

(1) Zarate, *Lib. I*, *c.* 15. Vega 1. *Lib. IX*, *c.* 12, 32-40. Herrera, *decad.* 5, *Lib. I*, *c.* 2, *Lib. III*, *c.* 17.

dans sa premiere expédition, en quinze cent vingt-six, il eût attaqué ce pays, il auroit eu en tête les forces d'un grand Etat, réunies sous un Monarque habile, courageux, & qu'aucun autre soin n'eût détourné. Mais alors les deux compétiteurs, en apprenant l'arrivée & les violences des Espagnols, étoient si occupés d'une guerre plus intéressante pour chacun d'eux, qu'ils donnerent peu d'attention aux mouvements d'un ennemi qui leur sembloit trop foible pour les allarmer, & qu'ils croyoient pouvoir arrêter facilement dès qu'ils en auroient le loisir. 1532.

Ce concours de circonstances que Pizarre ne pouvoit prévoir, & dont il ne put être instruit que fort tard par la difficulté de communiquer avec une nation dont il ignoroit la langue, lui laissa la facilité de pousser ses opérations presque sans obstacles, & d'arriver jusqu'au centre de l'Empire avant qu'on eût fait un seul effort pour l'arrêter dans sa marche. Les Espagnols, en s'avançant, apprirent quelque chose de la division qui partageoit le Royaume ; mais ils n'en

Pizarre en profite & s'avance.

1532. furent bien instruits que par des envoyés d'Huascar à Pizarre, à qui ce Prince demanda du secours contre Atahualpa comme contre un rébelle & un usurpateur (1). Pizarre comprit d'abord l'importance de cette ouverture, & prévit si nettement tous les avantages qu'il pouvoit retirer de la guerre civile qui divisoit le Royaume, que, sans attendre le renfort qui lui arrivoit de Panama, il se détermina à s'avancer pendant que la discorde intérieure mettoit les Péruviens dans l'impossibilité de l'attaquer avec toutes leurs forces; espérant lui-même qu'en prenant la défense de l'un des compétiteurs selon les circonstances, il pourroit plus aisément les opprimer tous les deux. Quoique la valeur & l'audace fussent les qualités distinctives des Espagnols de ce siecle, & que Pizarre possédât ces qualités au plus haut degré, nous ne pouvons guere supposer qu'après s'être avancé jusqu'à ce moment avec beaucoup de lenteur & de précaution,

(1) Zarate, *Lib. II*, *c.* 3.

il n'eût pas eu un motif nouveau pour changer si subitement de résolution, & pour embrasser un plan si hardi & si dangereux. 1532.

Comme il étoit obligé de partager ses troupes, & de laisser à Saint-Michel une garnison suffisante pour défendre cette place qui devoit lui servir de retraite en cas d'événement, & de port où il pût recevoir les secours qu'il attendoit de Panama, il commença sa marche avec une troupe peu considérable & en assez mauvais état. Elle consistoit en soixante-deux cavaliers (1) & cent deux fantassins, dont vingt étoient armés d'arquebuses, & trois de mousquets. Il dirigea sa route sur Caxamalca, petite ville à douze journées de distance de Saint-Michel, & où Atahualpa étoit campé avec une grande

Etat de ses forces.

(1) Les chevaux étoient alors fort multipliés dans les possessions Espagnoles sur le continent. Lorsque Cortès commença son expédition en 1518; il ne put se procurer que seize chevaux, quoique son armement fût plus considérable que celui de Pizarre, & composé de personnes d'un rang supérieur à ceux qui conquirent le Pérou.

1532. partie de ses troupes. Il n'avoit fait encore que peu de chemin, lorsqu'un Officier dépêché par l'Inca vint à sa rencontre avec un riche présent de ce Prince qui lui offroit son amitié, & le faisoit assurer qu'il seroit bien reçu à Caxamalca. Pizarre, employant l'artifice déja mis en usage par ses compatriotes en Amérique, se donna pour l'Ambassadeur d'un Prince puissant, & déclara qu'il s'avançoit avec l'intention d'offrir à Atahualpa son secours contre les ennemis qui lui disputoient le trône (1).

Opinions des Péruviens sur les projets des Espagnols.

Les Péruviens ne pouvant se faire aucune idée du véritable objet que les Espagnols avoient en vue en entrant dans leur pays, s'épuisoient en conjectures. Devoient-ils regarder ces étrangers comme des êtres d'une nature supérieure qui venoient à eux pour leur faire du bien ou pour punir leurs crimes, ou bien comme des ennemis de leur repos & de leur liberté? Les protestations des Espagnols qui ne cessoient de dire qu'ils

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib.* 1, *c.* 3. Xerès, *pag.* 189.

étoient venus apporter aux Péruviens la connoiſſance de la vérité, & les conduire dans le chemin du bonheur, donnoient quelque vraiſemblance à la premiere opinion ; mais ils étoient rejettés dans la ſeconde par les violences, la rapacité & la cruauté de ces terribles hôtes. Dans cette incertitude, la déclaration que Pizarre fit de ſes intentions pacifiques diſſipa les craintes de l'Inca, & le détermina à recevoir les Eſpagnols en amis. En conſéquence, on les laiſſa traverſer paiſiblement un déſert ſablonneux entre Saint-Michel & Motupé, où le plus petit effort d'un ennemi, joint à la détreſſe où ils ſe trouvoient en traverſant un ſi mauvais pays, leur auroit été fatal (1). De Motupé ils 1532.

(1) En 1740, Dom Antoine Ulloa & Dom George Juan allerent de Guayaquil à Motupé par la même route que Pizarre avoit ſuivie. On peut ſe former une idée de la difficulté de leur marche par le récit qu'ils ont fait de leur voyage. Les plaines ſablonneuſes entre Saint-Michel de Piura & Motupé, s'étendent à quatre vingt-dix milles, ſans qu'on trouve ni eau, ni arbre, ni plante, ni verdure ſur cette horrible étendue de ſable brûlant. *Voyage, tome 1, p. 399, &c.*

1532. s'avancerent vers les montagnes qui environnent la partie basse du Pérou, & passerent par un défilé si étroit & si inaccessible, qu'un petit nombre d'hommes auroit pu le défendre contre une armée nombreuse. Mais là encore, par l'imprudente crédulité de l'Inca, ils ne rencontrerent aucun obstacle, & prirent tranquillement possession d'un fort construit pour défendre ce passage important. A leur approche, Atahualpa leur fit renouveller les assurances de son amitié, & leur en donna des gages en leur envoyant des présents plus riches encore que les premiers.

Il arrive a Caxamalca.

A son entrée dans Caxamalca, Pizarre prit possession d'une grande cour ou place, dont un des côtés étoit formé par une maison que les Historiens Espagnols appellent le palais de l'Inca, & l'autre par un temple du Soleil, le tout environné d'un fort rempart de terre. Après avoir établi ses troupes dans ce poste avantageux, il dépêcha Fernand Soto, & son frere Ferdinand au camp d'Atahualpa, éloigné de la ville d'environ une lieue. Ils étoient chargés de con-

firmer les assurances que Pizarre avoit déja données de ses dispositions pacifiques, & de demander une entrevue avec l'Inca, afin de lui expliquer plus au long les intentions que les Espagnols avoient eues en venant dans son pays. Ils furent reçus avec toutes les attentions de l'hospitalité que les Péruviens eussent pu employer à l'égard de leurs meilleurs amis, & Atahualpa leur promit qu'il iroit dès le lendemain les visiter dans leur quartier. Le maintien décent du Monarque, l'ordre qui régnoit à sa cour, le respect avec lequel ses sujets approchoient de sa personne & exécutoient ses ordres, étonnerent les Espagnols qui n'avoient encore rien vu en Amérique au-dessus des petits Caciques de quelques tribus sauvages. Mais leurs regards s'attacherent bien davantage sur les immenses richesses étalées avec profusion dans le camp du Monarque. Les ornements que portoient sur leurs personnes l'Inca, & les gens de sa suite, les vases d'or & d'argent dans lesquels le repas qu'on leur donna fut servi, la multitude d'ustensiles de

1532.

1532. toute espece, faits de ces précieux métaux, furent pour eux un spectacle qui surpassoit toutes les idées d'opulence que pouvoit se former un Européen du seizieme siecle.

Perfidie méditée de Pizarre.

A leur retour à Caxamalca, l'imagination encore échauffée du spectacle dont ils avoient été témoins, & leur cupidité s'exaltant de plus en plus, ils firent à leurs compagnons une description si séduisante de ce qu'ils avoient vu, que Pizarre se confirma dans la résolution qu'il avoit déja prise. Il savoit par les observations qu'il avoit faites sur les mœurs des peuples du nouveau monde, aussi-bien que par l'exemple de Cortès, de quelle conséquence il pouvoit être pour lui de se saisir de la personne de l'Inca. Pour en venir à bout, il forma un plan qui demandoit autant d'audace que de perfidie. Au mépris du caractere qu'il avoit revêtu en s'annonçant comme l'Ambassadeur d'un grand Monarque qui recherchoit l'alliance de l'Inca, au mépris des assurances répétées d'amitié qu'il lui avoit données, & des offres de service qu'il lui avoit faites, il résolut

de se prévaloir de la simplicité confiante avec laquelle Atahualpa comptoit sur ces protestations, & de s'emparer de la personne de ce Prince dans l'entrevue à laquelle il l'avoit invité. Il prépara l'exécution de son plan aussi froidement & avec aussi peu de scrupule que si cette trahison n'eût pas dû faire un jour sa honte & celle de son pays. Il divisa sa cavalerie en trois petits escadrons sous le commandement de Ferdinand son frere, de Soto & de Benalcazar. Il ne fit qu'un corps de son infanterie; seulement il garda près de sa personne vingt de ses plus déterminés soldats pour le seconder dans la périlleuse entreprise qu'il se réservoit. L'artillerie, qui consistoit en deux pieces de canon de campagne, (1) & les arquebusiers furent placés vis-à-vis du chemin par lequel l'Inca devoit arriver. Tous reçurent ordre de ne pas sortir de leurs postes, & de ne faire aucun mouvement qu'on ne leur donnât le signal de l'action.

1532.

(1) Xerès, p. 194.

1532. 16 Nov. Visite que lui rend l'Inca.

Dès le grand matin, tout le camp des Péruviens fut en mouvement; mais comme Atahualpa vouloit paroître avec la plus grande magnificence dans sa premiere entrevue avec ces étrangers, les préparatifs de sa marche furent si longs, que le jour étoit déja fort avancé lorsqu'elle commença. Même alors de peur que l'ordre n'en fût troublé, elle se fit avec tant de lenteur, que les Espagnols s'impatientant & craignant que quelque soupçon de la part d'Atahualpa ne fût la cause de ce retardement, Pizarre lui dépêcha un de ses Officiers avec de nouvelles assurances de ses intentions amicales. Cependant l'Inca s'approchoit. Il étoit précédé de quatre cents hommes habillés uniformément, espece de coureurs qui lui ouvroient le passage. Assis lui-même sur une espece de trône ou de lit, orné de plumes de diverses couleurs, presque couvert de plaques d'or & d'argent, & enrichi de pierres précieuses, il étoit porté sur les épaules de ses principaux courtisans. Derriere lui quelques-uns de ses premiers Officiers étoient portés de la même ma-

niere. Plusieurs bandes de danseurs & de chanteurs accompagnoient cette marche, & toute la plaine étoit couverte de troupes au nombre de plus de trente mille hommes. 1532.

Etrange harangue de Valverde.

Dès que l'Inca fut près du quartier des Espagnols, le P. Vincent Valverde, aumônier de l'expédition, s'avança un crucifix dans une main, & son bréviaire dans l'autre, & dans un long discours exposa au Monarque la doctrine de la création, la chûte du premier homme, l'incarnation, la passion & la résurrection de J. C., le choix que Dieu avoit fait de Saint Pierre pour être son grand-Vicaire sur la terre, le pouvoir de Saint Pierre transmis aux Papes, & la donation faites au Roi de Castille par le Pape Alexandre de toutes les régions du nouveau monde. Après avoir exposé toute cette doctrine, il somma Atahualpa d'embrasser la Religion chrétienne, de reconnoître l'autorité suprême du Pape & le Roi de Castille comme son légitime souverain, lui promettant, s'il se soumettoit, que le Roi son maître prendroit le Pérou sous sa protection, &

1532. lui permettroit de continuer d'y régner; mais lui déclarant la guerre & le menaçant de la plus terrible vengeance s'il refusoit d'obéir, & s'il persévéroit dans son impiété.

Réponse de l'Inca.

Cet étrange discours, qui contenoit des mysteres incompréhensibles & des faits inconnus, dont toute l'éloquence humaine ne pouvoit donner en si peu de temps une idée distincte à un Américain, fut si mal rendu par l'interprete, qui entendoit peu l'Espagnol, & qui ne pouvoit s'exprimer avec clarté dans la langue de l'Inca, qu'Atahualpa n'en comprit presque rien. Seulement quelques points de la harangue de Valverde plus faciles à saisir le remplirent d'étonnement & d'indignation. Sa réponse fut pourtant modérée. Il commença par observer qu'il étoit maître de son Royaume par le droit de succession, & qu'il ne pouvoit concevoir comment un Prêtre étranger prétendoit disposer de ce qui ne lui appartenoit pas; & que si cette prétendue donation avoit été faite, lui qui étoit le légitime propriétaire refusoit de la confirmer; qu'il n'étoit

point du tout disposé à renoncer à la Religion qu'il tenoit de ses ancêtres, & à abandonner le culte du Soleil, divinité immortelle que lui & son peuple adoroient, pour adorer le Dieu des Espagnols qui étoit sujet à la mort. Qu'à l'égard des autres points traités dans le discours du harangueur, il n'en avoit jamais entendu parler, qu'il n'y comprenoit rien, & qu'il desiroit de savoir où Valverde avoit appris des choses si extraordinaires. *Dans ce livre*, dit Valverde en lui présentant son bréviaire. L'Inca prit le livre avec empressement; & après en avoir tourné quelques feuillets, l'approcha de son oreille. Ce que vous me donnez-là ne parle pas & ne me dit rien, reprit-il, en jettant avec dédain le livre à terre. Le moine furieux court à ses compagnons, & leur crie: » Aux » armes, Chrétiens, la parole de Dieu » est profanée, vengez ce crime sur » ces chiens d'infideles (1)".

1532.

(1) C'est avec justice que tous les Historiens ont censuré le discours extravagant & déplacé de Valverde. Mais quoiqu'il paroisse

1532. Pizarre attaque les Péruviens.

Pizarre, qui, durant cette longue conférence, avoit eu de la peine à retenir ses soldats, impatients de se jetter sur les richesses qu'ils avoient

---

avoir été un Moine fort ignorant, fort superstitieux & fort différent du bon Olmedo, qui accompagna Cortès, on ne peut cependant lui imputer entiérement son absurde apostrophe à Atahualpa. Sa harangue est sans doute une traduction ou une paraphrase du formulaire concerté par le Junto des Ecclésiastiques & des Jurisconsultes Espagnols en 1509, pour démontrèr le droit de leur Roi à la souveraineté du nouveau monde, & pour servir d'instruction aux Officiers employés en Amérique, sur la maniere dont ils devoient prendre possession d'un nouveau pays. *Voyez vol. II, pag.* 32. Les sentiments contenus dans la harangue de Valverde ne peuvent être attribués à l'imbécille fanatisme d'un seul homme, mais à celle du siecle où il a vécu. On trouve dans Gomera & dans Benzoni un fait qui, s'il est vrai, suffit pour rendre Valverde non-seulement un objet de mépris, mais même d'horreur. Ils disent que pendant toute l'action, ce Moine ne cessa d'exciter les soldats au carnage, en leur conseillant de frapper l'ennemi, non du tranchant de leurs épées, mais de la pointe. *Gomera, Cron. c.* 113; *Benzoni, Hist. nov. orbis, Lib. III, c.* 3. Cette conduite est bien différente de celle des Prêtres Catholiques Romains dans les autres parties de l'Amérique, où ils ont employé tout leur crédit pour protéger les Indiens, & pour modérer la férocité de leurs compatriotes.

ſous les yeux, donna le ſignal de l'attaque. A l'inſtant les inſtruments militaires des Eſpagnols ſe firent entendre; les canons & les mouſquets commencerent à tirer, les chevaux s'élancerent, & l'infanterie tomba ſur les Péruviens l'épée à la main. Les malheureux Américains, étonnés d'une attaque ſi ſoudaine & à laquelle ils s'attendoient ſi peu, troublés par les terribles effets des armes à feu & par l'irréſiſtible impétuoſité de la cavalerie, prirent la fuite de tous les côtés ſans tenter de ſe défendre. Pizarre, à la tête de ſa troupe d'élite, pouſſe droit à l'Inca; & quoique les grands de ſa ſuite s'empreſſaſſent autour de leur Monarque, & lui fiſſent un bouclier de leurs corps en ſe dévouant à l'envi pour le défendre, il arrive bientôt juſqu'à lui, le ſaiſit par le bras, le fait deſcendre de ſon trône, & l'emmene dans ſon quartier. La priſe du Monarque décida la fuite de toutes ſes troupes. Les Eſpagnols les pourſuivirent de tous les côtés, & continuerent de maſſacrer de ſang froid, & avec une barbarie refléchie, des fuyards qui ne faiſoient aucune

1532.

Il ſe rend maître de la perſonne de l'Inca.

1532. résistance. Le carnage ne finit qu'avec le jour. Il y eut plus de quatre mille Péruviens égorgés ; aucun Espagnol ne périt, & Pizarre seul fut légérement blessé à la main par un de ses propres soldats qui s'étoit saisi avec trop de précipitation de la personne de l'Inca (1).

---

(1) Il y a deux sentiments différents touchant la conduite d'Atahualpa. Les Historiens Espagnols, pour justifier les violences de leurs compatriotes, prétendent que les démonstrations d'amitié de l'Inca n'étoient que simulées, & qu'en accordant une entrevue à Pizarre à Caxamalca, son intention étoit de se défaire tout d'un coup de lui & de ses compagnons ; que c'est pour cette raison qu'il s'avança avec une suite si nombreuse qui avoit des armes cachées pour exécuter ce projet. Voilà du moins le sentiment de Xerès & de Zarate, lequel a été adopté par Herrera. Mais si l'Inca avoit voulu détruire les Espagnols, il n'est pas croyable qu'il les eût laissé passer librement par le désert de Motupé, & qu'il eût négligé de défendre les passages des montagnes où il auroit pu les attaquer avec tant d'avantage. Si les Péruviens en marchant vers Caxamalca avoient eu intention de tomber sur les Espagnols, il est surprenant qu'un corps de troupes aussi considérable, armé pour le combat, n'ait pas cherché à faire la moindre résistance, mais se soit laissé lâchement tuer par un ennemi qu'ils s'étoient préparés à attaquer. La maniere dont Atahualpa se rendit à l'entrevue,

Les richesses amassées dans le pillage du camp surpasserent toutes les 1532.

---

avoit l'air d'une procession paisible, & non pas d'une entreprise militaire. Lui-même & les personnes de sa suite, vêtus de leurs habits de cérémonie, étoient précédés par des coureurs sans armes. Quoique les peuples sauvages soient souvent faux & rusés, cependant s'il faut imputer le plan d'une fourberie & d'une trahison ou à un Monarque, qui n'avoit pas lieu d'être allarmé de la visite d'étrangers qui demandoient à être admis en sa présence comme amis, ou à un aventurier aussi hardi & aussi peu scrupuleux que l'étoit Pizarre, on ne peut guere balancer sur le choix du coupable. Malgré les soins des Historiens Espagnols pour pallier les procédés de Pizarre, il est facile de s'appercevoir que c'étoit son intention comme son intérêt de se saisir de l'Inca, & qu'il avoit pris pour cet effet des mesures avant qu'il eût pu avoir le moindre soupçon des desseins de ce Monarque.

Garcilasso de la Vega, très-soigneux de justifier les Péruviens ses compatriotes, du crime d'avoir voulu massacrer Pizarre & ses compagnons, ne craint pas moins d'accuser les Espagnols d'en avoir mal agi avec l'Inca; ce qui lui fait adopter un autre sentiment. Il dit qu'un homme d'une taille majestueuse, avec une longue barbe & des habits qui descendoient jusqu'à terre, ayant apparu à Viracocha, huitieme Inca, & lui ayant déclaré qu'il étoit fils du Soleil, ce Monarque bâtit un temple en son honneur, & y plaça une image aussi ressemblante qu'il fût possible à la forme singuliere sous laquelle il se montroit à

1532. idées que les Espagnols s'étoient faites du Pérou, & ils furent si transportés

---

ses yeux. C'est dans ce temple qu'on lui rend des honneurs divins sous le nom de Viracocha. *P.* 1, *Lib. IV*, *c.* 21, *Lib. V*, *c.* 22. Lorsque les Espagnols parurent pour la premiere fois au Pérou, la longueur de leur barbe & les habits qu'ils portoient leur donnoient tant de ressemblance avec l'image de Viracocha aux yeux des Péruviens, qu'ils les regarderent comme des enfants du Soleil descendus du ciel sur la terre. Tous conclurent que l'Empire du Pérou touchoit au terme fatal, & que le trône alloit être occupé par de nouveaux maîtres. Atahualpa lui-même, regardant les Espagnols comme des envoyés du ciel, fut si éloigné de chercher à leur résister, qu'il résolut de se soumettre aveuglément à leurs ordres. C'est à ces sentiments qu'on doit attribuer les démonstrations d'amitié & de respect de l'Inca, ainsi que la réception amicale qu'il fit à Soto & à Ferdinand Pizarre dans son camp, & la soumission respectueuse avec laquelle il se disposa à visiter le Général Espagnol dans son quartier; mais par l'ignorance grossiere de l'interprete Philippillo, la déclaration des Espagnols & la réponse de l'Inca furent si mal expliquées, que la difficulté de s'entendre mutuellement fut cause de la catastrophe de Caxamalca.

Il paroît singulier qu'on ne trouve aucune trace de cette vénération superstitieuse des Péruviens pour les Espagnols, ni dans Xerès, ni dans Sancho, ni dans Zarate, Historiens antérieurs à l'entrevue de Caxamalca; cependant les

portés de cet étonnant succès, qu'ils passerent la nuit dans l'ivresse d'une 1532.

---

les deux premiers servoient alors sous Pizarre, & le dernier se rendit au Pérou peu de temps après la conquête. Si l'Inca lui-même ou ses envoyés avoient adressé aux Espagnols les discours que la Vega leur prête, ils doivent avoir été étonnés d'une pareille soumission, & ils se seroient, sans doute, servis d'eux pour exécuter leurs desseins avec plus de facilité. Quoique le récit de la Vega lui-même sur la correspondance de l'Inca avec les Espagnols, avant la rencontre de Caxamalca, soit fondé sur la supposition que ce Monarque les regardoit comme des Viracochas ou des êtres divins, *P.* 2, *Lib. I*, *c.* 17, *&c.* cependant son inattention & son inexactitude ordinaires lui font dire dans un autre endroit que les Péruviens n'avoient remarqué la ressemblance des Espagnols avec le Dieu Viracocha, qu'après les malheurs qui suivirent le massacre de Caxamalca, & que ce ne fut qu'alors qu'ils commencerent à les appeller Viracochas, *P.* 1, *Lib. V*, *c.* 21; ce qui se trouve confirmé par Herrera, *Decad.* 5, *Lib. II*, *c.* 12. Si l'on en croit les Historiens Espagnols, leurs compatriotes étoient regardés dans plusieurs parties de l'Amérique comme des êtres descendus du Ciel. Mais dans ce cas, comme dans plusieurs autres qui peuvent avoir lieu dans un commerce entre des nations dont les progrès dans la civilisation sont très-inégaux, les idées de ceux qui s'expriment sont très-différentes des idées de ceux qui écoutent; car tel est l'idiôme des langues Indiennes, ou telle est plutôt la simplicité de ceux qui les parlent, que

1532. joie insensée, naturelle à de misérables aventuriers qui faisoient en si peu de temps une fortune extraordinaire.

Abattement de l'Inca. Aux premiers moments de sa captivité, l'Inca pouvoit à peine croire à un événement si inattendu; mais il sentit bientôt toute l'horreur de sa destinée, & son abattement fut proportionné à la hauteur d'où il étoit tombé. Pizarre craignant de perdre tous les avantages qu'il pouvoit tirer de la possession d'un prisonnier de cette importance, s'efforça de le consoler par des démons-

lorsqu'ils voyent une chose qui leur étoit inconnue jusqu'alors, & dont ils ignorent l'origine, ils disent qu'elle est venue du Ciel. *Nugnès*, *Ramus. III*, 327, *C.*

Le récit que j'ai fait des sentiments & des procédés des Péruviens paroît plus naturel & plus plausible que les deux autres, & se trouve plus conforme aux faits rapportés par les Historiens contemporains.

Suivant Xerès, *p.* 200, deux mille Péruviens furent tués. Sancho fait monter le nombre de ceux qui périrent à six ou sept mille, *Ram. III*, 274, *D.* La Vega dit qu'il y en eut cinq mille de massacrés. *P.* 2, *Lib. I*, *c.* 25. Le nombre moyen que j'ai pris entre les deux extrêmes, paroît être plus approchant de la vérité.

trations de douceur & de respect, que démentoient ses actions. En vivant parmi les Espagnols, l'Inca démêla bientôt la passion qui les dominoit, & qu'ils ne prenoient pas la peine de cacher; il crut pouvoir la faire servir à se procurer la liberté. Il offrit aux Espagnols une rançon qui les étonna, malgré tout ce qu'ils connoissoient déja de la richesse de son Royaume. La chambre où il étoit gardé avoit vingt-deux pieds de long & seize de large; il s'engagea à la remplir de vases & d'ustensiles d'or jusqu'à la hauteur où un homme peut atteindre. Pizarre accepta sans hésiter des offres si séduisantes, & l'on tira une ligne sur les murs de la chambre pour marquer la hauteur à laquelle le trésor promis devoit s'élever. 1532.

Atahualpa transporté de joie par l'espoir de recouvrer sa liberté, prit sur le champ des mesures pour remplir son engagement. Il envoya des messagers à Cuzco, à Quito, & dans tous les lieux où l'or étoit en plus grande abondance, soit dans les temples, soit dans les palais des Incas,

1532. & les chargea de rapporter directement à Caxamalca le prix qu'on mettoit à sa rançon. Quoiqu'il fût prisonnier chez ses ennemis, les Péruviens étoient si accoutumés à respecter tous les ordres de leurs Souverains, qu'ils obéirent avec la plus grande promptitude. Calmés par l'espérance de voir leur Roi bientôt libre, ils ne voulurent pas mettre sa vie en danger en formant la moindre tentative pour le délivrer ; & quoique les forces de l'Empire fussent encore entieres, on ne fit plus de préparatifs ; on n'assembla plus de troupes pour défendre l'Etat & venger le Souverain (1). Les Espagnols demeurerent tranquilles à Caxamalca. Pizarre envoya dans les Provinces éloignées de petits détachements qui, loin de trouver aucune résistance, furent par-tout reçus avec des témoignages de respect & de soumission (2).

Les Espagnols visitent différentes Provinces.

---

(1) Xerès, 205.

(2) Il n'y a point de preuve plus frappante de ce fait, que le voyage de trois Espagnols de Caxamalca à Cuzco, dont la distance est de

Quelque peu considérables que fussent ces détachements, & quelque desir qu'eût Pizarre de connoître un peu l'intérieur du pays, il se seroit bien gardé d'affoiblir ainsi son corps de troupes, s'il n'avoit pas reçu dans le même temps la nouvelle qu'Almagro étoit débarqué à Saint-Michel avec un renfort qui alloit presque doubler ses forces (1). L'arrivée de ce secours étoit aussi allarmante pour l'Inca qu'agréable aux Espagnols. Le Monarque prisonnier voyoit le pou-

1532. Almagro arrive avec un renfort. Décembre.

six cents milles. Pendant toute cette longue route, ils furent traités avec tous les honneurs que les Péruviens rendoient à leurs Souverains, & même à leurs divinités. Sous prétexte de rassembler ce qui manquoit encore à la rançon de l'Inca, ils demanderent les plaques d'or dont étoient ornés les murs du temple du Soleil à Cuzco; & quoique les Prêtres ne voulussent pas donner ces ornements sacrés, & que le peuple refusât de violer la demeure de leur Dieu, les trois Espagnols dépouillerent de leurs propres mains le temple de la plus grande partie de ses richesses; & le respect des Péruviens pour eux étoit si grand, que quoiqu'ils regardassent ce sacrilege avec étonnement, ils ne tenterent pas de l'empêcher. *Zarate*, *Lib. II*, *c.* 6. *Sancho*, *ap. Ramus. III*, 375, *D*

(1) Xerès, 204. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *c.* 1, 2.

1532. voir de ses ennemis s'accroître ; & comme il ne connoissoit ni d'où venoient ces étrangers, ni par quels moyens ils étoient conduits au Pérou, il lui étoit impossible de prévoir jusqu'où pouvoit aller l'inondation qui fondoit sur ses Etats. Tandis qu'il étoit tourmenté de ces inquiétudes, il apprit que quelques Espagnols marchant vers Cuzco, avoient rendu visite à son frere Huascar dans le lieu où étoit le prisonnier, que ce Prince leur avoit représenté la justice de sa cause, & que pour les déterminer à prendre sa défense, il leur avoit promis une quantité d'or beaucoup plus considérable que celle qui avoit été offerte pour la rançon de son frere. Atahualpa vit que sa perte étoit inévitable, si les Espagnols écoutoient ces propositions ; & craignant que leur insatiable avidité ne les déterminât en faveur d'Huascar, il résolut de sacrifier la vie de son frere pour sauver la sienne. En conséquence, il donna des ordres qui furent exécutés avec une ponctualité scrupuleuse (1).

1533. Huascar est mis à mort.

(1) Zarate, *Lib. II*, *c.* 6. Gomera, *Hist.* *c.* 115. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *c.* 2.

Cependant des Indiens chargés d'or arrivoient tous les jours à Caxamalca de toutes les Provinces du Royaume. La plus grande partie de la quantité convenue étoit amassée, & Atahualpa assuroit les Espagnols que si toute sa rançon n'étoit pas encore prête à leur être livrée, c'étoit l'éloignement des lieux d'où il falloit l'apporter qui en étoit la cause. Mais ces amas d'or, mis continuellement sous les yeux des soldats, irritoit tellement leur cupidité, qu'il devenoit impossible de contenir plus long-temps l'impatience qu'ils avoient de s'en mettre en possession. On fit fondre tous les vases & ustensiles, excepté quelques pieces d'un travail curieux qu'on réserva pour le Roi d'Espagne. Après avoir mis à part le quint dû à la Couronne, & cent mille pezos destinés aux soldats qui étoient arrivés avec Almagro, il resta un million cinq cents vingt-huit mille cinq cents pezos à partager entre Pizarre & ses compagnons. Le jour de la fête de Saint Jacques, patron de l'Espagne, fut choisi pour la répartition de cette somme immense, &

1533.

Les Espagnols partagent le butin.

1533. dans la maniere dont elle se fit, on reconnoît bien ce bisarre mêlange de fanatisme & de rapacité, que j'ai eu plus d'une fois déja l'occasion de faire observer comme un des traits les plus frappants des conquérants du nouveau monde. Assemblés pour se partager les dépouilles d'un peuple innocent, arrachées par la fourbe, la violence & la cruauté, ils commencerent par invoquer solemnellement le nom de Dieu (1), & par demander les lumieres du Ciel pour faire la distribution de ces fruits d'iniquité. Chaque cavalier eut pour sa part huit mille pezos, somme équivalente en ce temps là à autant de livres sterlings du nôtre, & chaque fantassin quatre mille. Les parts de Pizarre & de ses Officiers furent proportionnées à leurs rangs.

Effets de ce partage.

L'histoire n'offre aucun autre exemple d'une fortune si subite, acquise par le service militaire, & jamais un si grand butin ne fut partagé par un si petit nombre de soldats.

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, c. 3.

Plusieurs d'entr'eux se voyant récompensés de leurs travaux au-delà leurs espérances, furent si impatients de se retirer des dangers & des fatigues de la guerre, pour passer le reste de leurs jours dans leur patrie, qu'ils demanderent leur congé à grands cris & avec importunité. Pizarre, voyant bien qu'il ne pouvoit plus attendre de ceux qui étoient ainsi disposés ni courage dans les combats, ni patience dans les travaux, convaincu d'ailleurs que par-tout où ils iroient, le spectacle de leur richesse engageroit d'autres aventuriers plus pauvres & plus hardis à venir se ranger sous ses drapeaux, leur accorda leur demande sans difficulté, & permit à plus de soixante d'entr'eux d'accompagner en Espagne son frere Ferdinand, qu'il y envoyoit pour porter à l'Empereur la relation de ses victoires, & les présents qu'il lui destinoit (1). 1533.

L'Inca demande inutilement sa liberté.

L'Inca, après le partage de sa rançon entre les Espagnols, les somma d'accomplir la promesse qu'on lui a.

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *c.* 4. Vega, *p.* 2, *Lib. I*, *c.* 38.

1533. voit faite de le mettre en liberté; mais rien n'étoit plus éloigné de la pensée de Pizarre. En faisant la guerre dans le nouveau monde, il s'étoit accoutumé, comme tous ses compatriotes, à regarder les Américains comme des êtres d'une espece inférieure, qui ne méritoient pas le nom d'hommes, & n'en avoient pas les droits. Dans sa convention avec Atahualpa, il n'avoit eu d'autre objet que d'amuser son prisonnier, afin que l'espoir de recouvrer sa liberté l'engageât à lui prêter son autorité pour recueillir les richesses de son Royaume. Après avoir réussi dans ce projet, il ne tint aucun compte de ce qu'il avoit promis; & tandis que ce Prince crédule espéroit de remonter bientôt sur son trône, Pizarre avoit secretement résolu de lui ôter la vie. Plusieurs circonstances semblent l'avoir déterminé à commettre ce forfait, un des plus criminels & des plus atroces dont les Espagnols se soient souillés dans la conquête de l'Amérique.

Défiance mutelle entre l'In-

Pizarre en imitant la conduite que Cortès avoit tenue avec le Souverain

du Mexique, manquoit des talents nécessaires pour bien suivre ce plan. Comme il n'avoit ni l'adresse, ni la modération qui eussent pu lui faire gagner la confiance de son prisonnier, il n'avoit pas su mettre à profit l'avantage d'être maître de sa personne & de son autorité. Il est vrai qu'Atahualpa montroit plus de discernement que n'en avoit fait voir Montézume, & qu'il paroissoit avoir mieux démêlé le caractere & les vues des Espagnols. Les soupçons & la défiance s'établirent bientôt entre eux & lui. Le soin avec lequel il falloit garder un prisonnier de cette importance augmentoit beaucoup les embarras du service militaire, tandis que l'avantage qu'on en retiroit paroissoit peu considérable. Pizarre ne vit bientôt plus l'Inca que comme un fardeau dont il desiroit d'être délivré (1).

1533. ca & les Espagnols.

Almagro & ses compagnons avoient demandé de partager également avec ceux de Pizarre la rançon de l'Inca; & quoique les nouveaux

Almagro & ses compagnons demandent la mort de l'Inca.

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 4.

1533. venus eussent eu, comme nous l'avons vu ci-dessus, une part du butin, & que leur chef eût reçu des présents considérables, ils étoient tous mécontents. Ils craignoient que tant qu'Atahualpa seroit prisonnier, les soldats de Pizarre ne regardassent les trésors qu'on pourroit amasser dans la suite comme le supplément de ce qui manquoit à la rançon de l'Inca, & que sous ce prétexte, ils ne prétendissent se les approprier en entier. Ils demandoient donc sa mort, afin que tous les aventuriers du Pérou fussent désormais sur le même pied, & eussent les mêmes droits (1).

Motifs qui portent Pizarre à y consentir.

Pizarre lui-même commençoit à être allarmé des nouvelles qui lui parvenoient des Provinces éloignées de l'Empire. On y assembloit des troupes, & ces mouvements pouvoient être l'effet des ordres donnés par Atahualpa. Ces craintes & ces soupçons étoient entretenus & augmentés par les artifices de Philippillo, un des Indiens que Pizarre a-

(1) Zarate, *Lib. II*, *c.* 7. Vega, *p.* 2, *Lib. I*, *c.* 7. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *ch.* 4.

voit amenés de Tumbés en quinze cent vingt, pour lui servir d'interprete. Cette fonction mettant Philippillo à portée de voir familiérement & fréquemment le Monarque prisonnier, il osa, malgré la bassesse de sa naissance, porter ses vœux jusqu'à une *Coya*, ou fille du Soleil, l'une des femmes d'Atahualpa; & ne voyant aucune espérance de l'obtenir tant que le Monarque vivroit, il conçut le projet d'engager les Espagnols à lui ôter la vie, en leur donnant des allarmes sur les desseins secrets de leur prisonnier, & en leur parlant sans cesse des préparatifs qu'il faisoit contre eux. 1533.

Tandis qu'Almagro & ses compagnons demandoient ouvertement la mort de l'Inca, & que Philippillo travailloit en secret à le perdre, ce malheureux Prince contribuoit lui-même imprudemment à hâter sa perte. Durant sa captivité, il avoit conçu un attachement particulier pour Ferdinand Pizarre & Fernand Soto, qui, ayant reçu une meilleure éducation que les autres aventuriers, se conduisoient à son égard avec plus

1533. de décence & d'attention. Adouci par le respect que lui montroient ces Officiers d'un rang distingué parmi les Espagnols, il se plaisoit dans leur société; mais en présence du Gouverneur, il étoit timide & contraint. A la crainte se joignit bientôt le mépris pour Pizarre. Parmi les arts de l'Europe, celui de lire & d'écrire attiroit sa plus grande admiration. Il recherchoit depuis long-temps si c'étoit un talent acquis ou naturel. Pour éclaircir ses doutes, il pria un des soldats qui le gardoient d'écrire sur l'ongle de son pouce le nom de Dieu. Il montra ensuite cette écriture à différents Espagnols en leur demandant ce qu'elle signifioit, & à son grand étonnement, tous lui firent sans hésiter la même réponse. Pizarre entrant un jour chez lui, l'Inca lui présenta son pouce. Le Gouverneur rougit, & fut forcé d'avouer avec quelque confusion son ignorance. Dès ce moment, Atahualpa le regarda comme un homme de rien, moins instruit que ses soldats, & il n'eut pas l'adresse de cacher les sentiments que cette découverte lui avoit inspirés.

Le Général fut si vivement blessé de se voir l'objet du mépris d'un barbare, que son ressentiment se joignant à tous les autres motifs, il se détermina à faire périr l'Inca (1). 1533.

On fait à l'Inca son procès.

Mais pour donner quelqu'apparence de justice à une action si violente, & pour n'en être pas lui seul responsable à son Souverain, Pizarre se détermina à faire juger l'Inca selon toutes les formes observées en Espagne dans les procès criminels. Lui-même & Almagro avec deux Conseillers furent ses juges, avec un pouvoir absolu d'absoudre & de condamner. Un Procureur-général poursuivit au nom du Roi. On donna à l'accusé un conseil pour sa défense, & des Greffiers furent chargés de rédiger les actes du procès. On porta à cet étrange tribunal des accusations encore plus étranges. Elles consistoient en divers articles. Atahualpa, quoique bâtard, avoit usurpé le trône, & fait mourir son frere son légitime souverain. Il étoit idolâtre &

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *c.* 4. Vega, *p.* 2, *Lib. I*, *c.* 38.

1533. il avoit non-ſeulement permis, mais même ordonné des ſacrifices humains. Il avoit un grand nombre de concubines. Depuis ſon empriſonnement, il avoit diſſipé & détourné frauduleuſement les tréſors de l'Empire qui appartenoient aux Eſpagnols par droit de conquête, & excité ſes ſujets à prendre les armes contr'eux. Parmi ces chefs d'accuſation, quelques-uns ſont ſi ridicules & ſi abſurdes, qu'on ne ſait de quoi s'étonner le plus, ou de l'effronterie, ou de l'iniquité de Pizarre, qui en faiſoit le fondement d'une procédure criminelle à laquelle il ſoumettoit le Souverain d'un grand Empire ſur lequel il n'avoit aucune juriſdiction. Sur tous ces articles, des témoins furent entendus; mais comme ils faiſoient leur dépoſition dans leur langue, Philippillo, chargé de les interpréter, pouvoit y donner toutes les tournures qui favoriſoient ſes perfides intentions.

Il eſt condamné.

Ces témoignages parurent convaincants à des juges, dont l'opinion étoit arrêtée d'avance. Ils prononcerent qu'Atahualpa étoit coupable, & le condamnerent à être brûlé vif. Le P. Valverde proſtitua ſes

fonctions sacrées jusqu'à confirmer cette sentence par l'autorité de son ministere, & à en attester la justice par sa signature. Accablé de sa destinée, Atahualpa s'efforça d'obtenir par ses larmes, ses promesses & ses prieres, d'être envoyé en Espagne où un Monarque seroit son juge. Mais la pitié étoit un sentiment inconnu au cœur du cruel Pizarre. Il ordonna que l'exécution fût faite sur le champ; & ce qui ajouta à l'amertume des derniers moments du malheureux Prince, le même Moine qui venoit de ratifier sa sentence, se présenta à lui pour le consoler, & tenta de le convertir. Le plus fort argument dont fit usage Valverde pour faire embrasser à l'Inca la Religion chrétienne, fut la promesse qu'on adouciroit la rigueur de son supplice. La crainte d'une mort cruelle lui arracha la demande du Baptême. La cérémonie fut faite, & Atahualpa, au-lieu d'être brûlé, fut étranglé au poteau auquel il étoit attaché (1).

1533.

Et exécuté.

(1) Zarate, *Lib. II*, *c.* 7. Xerès, *pag.* 233. Vega, *p.* 2, *Lib. I*, *c.* 36, 37. Gomera, *Hist.* *c.* 117. Herrera, *dec.* 5, *Lib. III*, *c.* 4.

1533. Plusieurs Espagnols s'élevent contre cette violénce.

Heureusement pour l'honneur de la nation Espagnole, parmi ces aventuriers abandonnés à tous les excès, & sortis de leur patrie pour conquérir & désoler le nouveau monde, il se trouvoit encore des hommes qui conservoient des sentiments d'honneur & de générosité dignes du nom Castillan. Quoique Ferdinand Pizarre fût parti pour l'Espagne avant le procès d'Atahúalpa, & que Soto eût été envoyé dans un poste éloigné de Caxamalca, cette cruelle exécution ne se fit pas sans opposition. Plusieurs Officiers, & particuliérement quelques-uns de la plus grande réputation & des plus nobles familles, firent des remontrances & même des protestations contre ce jugement, comme déshonorant pour leur patrie, & contraire à toutes les maximes de l'équité. Ils ajoutoient que c'étoit violer le droit public des nations, & usurper sur un Souverain indépendant une jurisdiction à laquelle on n'avoit aucun droit. Tous leurs efforts furent vains; le nombre & l'opinion de ceux qui regardoient comme légitime tout ce qu'ils croyoient

leur être avantageux l'emporterent. Mais l'hiſtoire ſe plaît à conſerver le ſouvenir des efforts que fait la vertu, lors même qu'ils ſont inutiles ; & les Ecrivains Eſpagnols en rapportant ces événements où la valeur de leurs compatriotes ſe montre bien plus que leur humanité, ont conſervé les noms de ceux qui s'efforcerent ainſi de dérober leur patrie à la honte d'un ſi grand crime (1). 1533.

Diſſolution du Gouvernement & de toute police intérieure au Pérou.

Après la mort d'Atahualpa, Pizarre inveſtit un des fils de ce Prince de la royauté, eſpérant que ce jeune homme ſans expérience deviendroit entre ſes mains un inſtrument paſſif, & qu'il ſe ſerviroit de lui plus aiſément que d'un Monarque accoutumé à commander. Les peuples de Cuzco & des pays adjacents reconnurent comme Inca Manco Capac, frere d'Huaſcar (2). Mais ni l'un ni l'autre de ces Souverains n'eut l'autorité de ſes prédéceſſeurs. Les convulſions violentes qui avoient agité l'Empire,

(1) Vega, *p.* 2, *Lib. I*, *c.* 37. Xerès, I, 235. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *c.* 5.

(2) Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *c.* 7.

1533. d'abord dans la guerre civile des deux freres, & ensuite depuis le moment de l'invasion des Espagnols, avoient non-seulement troublé l'ordre établi dans l'administration intérieure, mais presque brisé tous les ressorts du gouvernement. Lorsque les Péruviens virent leur Monarque au pouvoir des étrangers, & périssant enfin d'une mort honteuse, le peuple de différentes Provinces s'abandonna aux plus grands excès, se regardant comme affranchi désormais de toute la contrainte des loix & des mœurs (1). Atahualpa avoit fait périr un si grand nombre de descendants du Soleil, & les avoit traités avec tant d'indignité, que leur ascendant sur les peuples étoit fort affoibli, & le respect qu'on avoit pour cette race sainte sensiblement diminué. Encouragés par ces circonstances, des hommes ambitieux s'éleverent en différentes parties de l'Empire, & aspirerent au pouvoir suprême sans être de la race des Incas.

---

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. II*, *c.* 12. *Lib. III*, *c.* 5.

Le Général qui commandoit pour Atahualpa dans Quito, saisit le frere & les enfants de son maître, les fit mourir dans les supplices ; & rejettant toute liaison avec l'un & l'autre Inca, se forma pour lui-même un Royaume séparé (1). 1533.

Pizarre s'avance vers Cuzco.

Les Espagnols virent avec plaisir la discorde s'établir parmi les Péruviens, & la vigueur du Gouvernement se relâcher. Ils considérerent ces désordres comme les avant-coureurs de la dissolution prochaine de l'Etat. Pizarre n'hésita plus à s'avancer vers Cuzco. Il avoit reçu des renforts si considérables, qu'il pouvoit désormais sans danger pénétrer dans l'intérieur du pays. Le partage des trésors de Caxamalca avoit produit les effets qu'il avoit prévus. Dès que son frere Ferdinand & les Officiers & soldats à qui il avoit permis de quitter le service en emportant leur part du butin, furent arrivés à Panama, & eurent étalé aux yeux de leurs compatriotes étonnés les tré-

(1) Zarate, *Lib. II*, *c.* 8. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *c.* 3, 4.

sors qu'ils apportoient, la renommée
1533. de leurs victoires & de leurs richesses se répandit dans tous les établissements Espagnols de la côte du Sud, & y produisit un si grand effet, que les Gouverneurs de Guatimala, de Panama & de Nicaragua, eurent beaucoup de peine à retenir les Espagnols de leurs districts, qui vouloient tous abandonner leurs possessions pour se porter en foule à cette source inépuisable de richesses qui venoit de s'ouvrir au Pérou (1). Malgré toutes les défenses, il arriva à Pizarre un grand nombre d'aventuriers ; de sorte qu'en se mettant en marche pour Cuzco, il se trouva à la tête de cinq cents hommes, après avoir laissé à Saint-Michel une garnison considérable sous le commandement de Benalcazar. Les Péruviens avoient assemblé plusieurs gros corps de troupes pour s'opposer à ses progrès. On livra plusieurs combats, qui se terminoient comme toutes les actions entre les Européens & les Améri-

(1) Gomera, *hist.* c. 125. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, c. 1. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, c. 5.

cains : il y avoit un petit nombre d'Espagnols tués ou blessés, & les Américains étoient mis en fuite à chaque fois avec un grand carnage. A la fin Pizarre entra dans Cuzco, & en prit possession. Les trésors qu'on y trouva, reste de ce que les Péruviens avoient détourné ou caché, soit pour sauver leurs temples du pillage qui les auroit profanés, soit en haine de leurs avides vainqueurs, excéderent de beaucoup la rançon d'Atahualpa. Mais comme les Espagnols étoient déja familiarisés avec la richesse du pays, & que le butin étoit partagé entre un plus grand nombre d'aventuriers, ce partage, malgré la part considérable qui fut distribuée à chacun, n'excita pas le même étonnement que le premier (1). 1533.

(1) Herrera dit qu'après avoir pris le quint du Roi, le butin fait à Cuzco fut partagé entre quatre cents quatre-vingts personnes, dont chacune reçut quatre mille pezos ; ce qui fait un million neuf cents vingts mille pezos ; *Decad.* 5, *Lib. VI*, *c.* 3. Mais comme la part du Général & des autres Officiers étoit beaucoup plus forte que celle des soldats, la somme totale doit avoir été infiniment plus grande que celle que j'ai énoncée. *Gomera*, *c.* 123,

1533. Pendant cette marche à Cuzco, le fils d'Atahualpa, que Pizarre traitoit comme Inca, mourut; & comme les Espagnols ne lui substituerent personne, les droits de Manco Capac au trône parurent être alors universellement reconnus (1).

Conquête de Quito par Benalcazar.

Tandis que les troupes de Pizarre étoient ainsi occupées, Benalcazar, Gouverneur de Saint-Michel, habile & brave Officier, rougissoit de son inaction, & brûloit de se signaler parmi les conquérants du nouveau monde. Un corps de troupes fraîches, arrivé fort à propos de Panama & de Nicaragua, le mit en état de satisfaire sa passion pour les entreprises. Après avoir laissé des forces suffisantes pour la sûreté de l'établissement confié à ses soins, il se mit à la tête du reste, & partit pour soumettre Quito, où, selon le rapport des Péruviens, Atahualpa avoit laissé la plus grande partie

& *Zarate*, *Lib. II*, *c.* 8, se contentent de dire en termes généraux, que le butin de Cuzco doit avoir été d'une valeur beaucoup plus considérable que la rançon d'Atahualpa.

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. V*, *c.* 2.

tie de ses trésors. Il y avoit une grande distance de Saint-Michel à cette ville, & la marche étoit pénible dans un pays de montagnes couvertes de bois ; il fut souvent & vivement attaqué par les meilleures troupes du Pérou conduites par un chef habile. Sa valeur, sa bonne conduite & sa constance surmonterent tous les obstacles, & il entra victorieux dans Quito. Mais il éprouva une grande mortification. Les habitants connoissant par leurs malheurs mêmes la passion dominante de leurs ennemis & le moyen de la tromper, avoient emporté toutes les richesses qui attiroient les Espagnols, & qui leur avoient fait entreprendre cette périlleuse expédition, supporter tant de fatigues & braver tant de dangers (1).

1533.

Expédition d'Alvarado.

Benalcazar ne fut pas le seul Capitaine Espagnol qui attaqua le Royaume de Quito. La renommée des grandes richesses qui s'y trouvoient, y

(1) Zarate, *Lib. II, c.* 9. Vega, *p.* 2, *Lib. II, c.* 9. Herrera, *decad.* 5, *Lib. IV, c.* 11, 12, *Lib. V, c.* 2, 3. *Lib. VI, c.* 3.

1533. attira un ennemi plus puissant. Pierre d'Alvarado, qui s'étoit si fort distingué dans la conquête du Mexique, ayant obtenu le gouvernement de Guatimala pour récompense de sa valeur, s'ennuya bientôt d'une vie uniforme & tranquille, & sentit le besoin de se rejetter dans l'activité de la vie militaire. La gloire & les richesses acquises par les conquérants du Pérou, exalterent en lui cette passion, & en déterminerent l'objet. Croyant ou feignant de croire que le Royaume de Quito étoit hors des limites du Gouvernement de Pizarre, il résolut de l'envahir. Sa grande réputation lui attira de tous côtés des volontaires. Il s'embarqua avec cinq cents hommes, dont plus de deux cents étoient des Gentilshommes servant à cheval. Il débarqua à Puerto-Viejo; & connoissant très-imparfaitement le pays, il entreprit sans guide de marcher directement à Quito, en suivant le cours de la riviere Guayaquil, & en traversant les Andes vers sa source. Dans cette route, une des moins praticables de l'Amérique, ses troupes furent si excédées de fatigue

en s'ouvrant des chemins au travers des forêts, & des marais dans les terreins bas, & souffrirent tellement de la rigueur du froid sur les hauteurs des montagnes, qu'avant d'arriver à la plaine de Quito, il avoit péri un cinquieme des Espagnols, & la moitié des chevaux; le reste étoit découragé & hors d'état de servir (1). Dans cet état, ils virent venir à leur 1533.

(1) Aucune expédition dans le nouveau monde ne fut conduite avec un courage plus constant, ni accompagnée de travaux aussi pénibles que celle d'Alvarado. La plupart de ceux qui s'y trouverent étoient, ainsi que leur chef, des vétérans qui avoient servi sous Cortès, & qui s'étoient endurcis à toutes les fatigues de la guerre en Amérique. Ceux des lecteurs qui ne peuvent consulter les peintures frappantes que Zarate & Herrera ont faites de leurs souffrances, pourront se former quelqu'idée de la nature de leur marche depuis les côtes de la mer jusqu'à Quito, en lisant le récit que Dom Antoine Ulloa a donné du voyage qu'il a fait en 1736, à-peu près par la même route, *Voyage*, *tome* 1, *p.* 178, *&c.* ou celui de M. Bouguer, qui se rendit de Puerto-Viejo à Quito par le même chemin qu'avoit pris Alvarado. Il compare son propre voyage avec celui du Capitaine Espagnol, & donne par cette comparaison une idée frappante de la hardiesse & de la patience d'Alvarado, en forçant sa route à travers tant d'obstacles. *Voyage du Pérou*, *p.* 28, *&c.*

1533. rencontre un corps de troupes non pas Américaines, mais Espagnoles, qui parurent disposées à les attaquer. Pizarre, ayant été instruit de l'armement d'Alvarado, avoit envoyé Almagro à la tête d'un détachement pour s'opposer à son invasion. Benalcazar victorieux s'étoit réuni à Almagro. Alvarado, quoique surpris à la vue d'ennemis qu'il n'attendoit pas, alloit les charger courageusement, lorsque quelques Officiers plus modérés, proposerent & firent agréer un accommodement qui retarda de quelques années le moment fatal où les Espagnols devoient suspendre leurs conquêtes pour tremper leurs mains dans le sang de leurs compatriotes. Alvarado s'engagea à retourner dans son gouvernement, à condition qu'Almagro lui payeroit cent mille pezos pour le défrayer de la dépense de son armement. Plusieurs de ses soldats prirent parti dans les troupes d'Almagro, & cette expédition qui sembloit devoir perdre Pizarre & sa colonie, contribua ainsi à augmenter ses forces (1).

(1) *Zarate*, *Lib. II*, c. 10-13. *Vega*, *p.* 2,

1534.

Honneurs conférés par le Roi d'Espagne à Pizarre & à Almagro.

Vers le même temps, Ferdinand Pizarre étoit arrivé en Espagne. L'immense quantité d'or & d'argent qu'il apportoit (1) y causa autant d'étonnement qu'elle en avoit excité à Panama, & dans les autres colonies Espagnoles. Pizarre fut reçu de l'Empereur avec les égards dus à un homme qui lui apportoit un présent dont la valeur surpassoit toutes les idées que les Espagnols s'étoient formées de la richesse de leurs acquisitions en Amérique, même après avoir été pendant dix ans maîtres du Mexique. Pour récompenser les services de François Pizarre, l'Empereur le confirma dans sa qualité de

Lib. II, *c.* 1, 2, 9, *&c.* Gomera, *hist. c.* 126, *&c.* Remesal, *hist. Guatimal. Lib. III*, *c.* 6. Herrera, *decad.* 5, *Lib. VI*, *c.* 1, 2, 7, 8.

(1) Suivant Herrera, il y eut pour le compte du Roi la valeur de cent cinquante-cinq mille trois cents pezos en or, & cinq mille quatre cents marcs de huit onces chacun d'argent, outre la vaisselle & les ornements dont quelques-uns étoient d'or, & les autres d'argent; & pour le compte des particuliers, la valeur de quatre cents quatre-vingt-dix-neuf mille pezos d'or, & cinquante-quatre mille marcs d'argent. *Decad.* 5, *Lib. VI*, *c.* 13.

1534. Gouverneur, en y joignant de nouveaux pouvoirs & de nouveaux privileges, & en étendant les bornes de ſon gouvernement à ſoixante-dix lieues au Sud le long des côtes, par-delà les limites fixées dans ſa premiere patente. Almagro obtint auſſi les honneurs qu'il avoit ſi long-temps deſirés. On lui donna le titre d'Adelentade ou Gouverneur, & ſa juriſdiction fut étendue ſur deux cents lieues de pays, à commencer des limites méridionales du gouvernement de Pizarre. Ferdinand lui-même ne demeura pas ſans récompenſe. Il fut fait Chevalier de l'ordre militaire de Saint-Jacques, diſtinction toujours flatteuſe pour un Gentilhomme Eſpagnol, & retourna au Pérou accompagné de beaucoup de perſonnes de plus grande diſtinction que celles qui avoient juſqu'alors ſervi en Amérique (1).

Commencement des diſcuſſions entre Pizarre & Almagro.

On reçut au Pérou quelques nouvelles de ſa négociation avant qu'il y arrivât lui-même. Almagro ne fut

(1) Zarate, *Lib. III*, *c.* 3. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *c.* 19. Herrera, *dec.* 5, *Lib. VI*, *c.* 13.

pas plutôt instruit qu'il avoit obtenu de l'Empereur un gouvernement indépendant, qu'il prétendit que Cuzco, où résidoient les Incas, y étoit compris, & qu'il se prépara à se rendre maître de ce poste important. Jean & Gonzales Pizarre se mirent en devoir de le repousser. Chacun des contendants avoit un parti puissant, & la dispute alloit se décider par le sort des armes, lorsque François Pizarre arriva dans la capitale; il n'y avoit jamais eu entre ce guerrier & Almagro de réconciliation sincere. La perfidie de Pizarre, qui s'étoit fait donner à lui seul des honneurs & des avantages qu'il devoit partager avec son associé, étoit toujours présente à l'esprit de l'un & de l'autre. L'un ne pouvant se dissimuler sa mauvaise foi, ne se flattoit pas que son rival la lui pardonnât; l'autre se souvenant toujours qu'il avoit été trompé, ne cherchoit que les occasions de se venger. L'avidité & l'ambition les avoit portés tous deux à suspendre leur haine réciproque, & même à agir de concert pour obtenir les richesses & la puissance; mais ils n'eu-

1534.

1534. rent pas plutôt atteint le but de leurs desirs, que les mêmes passions qui avoient formé cette union passagere les diviserent de nouveau. Chacun d'eux avoit auprès de lui un certain nombre de subalternes intéressés à les flatter, qui, avec l'art & la méchanceté particuliere à cette espece d'hommes, aigrissoient leurs soupçons mutuels, & grossissoient à leurs yeux les torts les plus légers. Mais malgré toutes ces causes d'inimitié, ils connoissoient si bien l'un & l'autre leurs talents respectifs, qu'ils craignoient également les conséquences d'une rupture ouverte. L'arrivée de Pizarre à Cuzco, & l'adresse mêlée de fermeté qu'il montra dans ses plaintes contre Almagro & ses partisans, détournerent alors l'orage. Il se fit une nouvelle réconciliation dont la condition principale fut qu'Almagro tenteroit la conquête du Chily, & que s'il n'y trouvoit pas un établissement digne de lui, Pizarre, pour l'indemniser, lui céderoit une partie du Pérou. Cette nouvelle convention fut confirmée avec les mêmes solemnités religieuses que la premie-

re, & obſervée avec auſſi peu de fidélité (1).

1534.

Réglements de Pizarre.

Dès que cette affaire importante fut terminée, Pizarre revint dans les Provinces voiſines de la mer ; & comme il jouiſſoit alors d'une tranquillité qui n'étoit troublée par aucun ennemi, ni Eſpagnol, ni Indien, il s'occupa avec l'ardeur & la conſtance qui diſtinguent ſon caractere, à établir un gouvernement régulier dans les vaſtes pays ſoumis à ſon autorité. Quoique ſon éducation le rendît incapable de toute recherche ſur les principes de la police intérieure, & que le genre de vie qu'il avoit mené juſques-là parût peu compatible avec l'ordre que demande l'adminiſtration, ſa ſagacité naturelle ſuppléa aux lumieres & à l'expérience. Il partagea le pays en différents diſtricts, & il établit des Magiſtrats dans chacun. Il fit des réglements ſur l'adminiſtration de la juſtice, la perception des impôts, le travail des mines, &

(1) Zarate, *Lib. II*, *c.* 13. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *c.* 19. Benzo, *Lib. III*, *c.* 6. Herrera, *decade* 5, *Lib. VII*, *cap.* 8.

1534. le traitement des Indiens. Ses loix furent simples, & n'avoient pour objet que la prospérité publique.

Fondation de Lima.

Mais quoiqu'il proportionnât son plan à l'état de foiblesse où étoit sa colonie naissante, son esprit étendu se portoit vers l'avenir. Il se considéroit lui-même comme le fondateur d'un grand Empire, & délibéra long-temps avec beaucoup de sollicitude sur le lieu où il placeroit le siege du gouvernement. Cuzco, la résidence des Incas, étoit située dans un coin de l'Empire à plus de quatre cents milles de la mer, & plus éloignée encore de Quito, Province dont l'importance lui paroissoit extrême. Le Pérou n'avoit aucun autre établissement qui méritât le nom de ville, & qui pût déterminer les Espagnols à y fixer leur séjour. Mais en parcourant le pays, Pizarre avoit été frappé de la beauté & de la fertilité de la vallée de Rimac, une des plus étendues & des mieux cultivées du Pérou. Ce fut sur les bords d'une petite riviere, du même nom que la vallée qu'elle arrose & qu'elle enrichit, à six milles de Callao, le ha-

vre le plus commode de l'Océan pacifique, qu'il établit le chef-lieu de son gouvernement. Il lui donna le nom de *Ville des trois Rois*, soit parce qu'il en posa la premiere pierre au temps où l'Eglise célebre la fête des trois Rois, soit, comme il est plus vraisemblable, en l'honneur de Jeanne & de Charles, Souverains de Castille. Ce nom se conserve encore en Espagne dans tous les actes publics; mais la ville est plus connue par les étrangers sous celui de *Lima*, mot corrompu de l'ancien nom de la vallée où elle est située. Par les soins de Pizarre, les bâtiments s'éleverent avec tant de promptitude, qu'on vit bientôt une ville : un palais magnifique pour le Gouverneur, & des maisons solidement construites pour ses principaux Officiers, annoncerent dès-lors sa future grandeur (1).

1534.

18 Janv. 1535.

En conséquence de sa convention avec Pizarre, Almagro se mit en

Invasion du Chily par Almagro.

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. VI*, *cap.* 12. *Lib. VII*, *c.* 13. Calancho, *Cronica. Lib. I*, *c.* 37. Barnuevo, *Lima funda. II*, 294.

marche pour le Chily. Comme il poſ-
1535. ſédoit au plus haut degré les qualités qui attirent ſur-tout l'admiration du ſoldat, une libéralité ſans bornes, & un courage intrépide, cinq cents ſoixante-dix hommes ſe rangerent ſous ſes drapeaux. C'étoit le plus grand corps d'Européens qui eût été aſſemblé juſqu'alors au Pérou. L'impatience de terminer promptement ſon expédition, ou l'habitude de ſupporter tous les travaux, & de braver tous les dangers, habitude commune à tous les Eſpagnols qui avoient ſervi quelques temps en Amérique, détermina Almagro à traverſer les montagnes au-lieu de s'avancer par le pays plat, le long de la côte. Le chemin étoit en effet plus court, mais preſqu'impraticable. Dans cette route, ſes troupes ſouffrirent tous les maux que la nature humaine peut éprouver de la fatigue, de la faim, & des rigueurs du climat de ces régions élevées de la zone torride, où le froid eſt preſqu'auſſi rude que celui qu'on trouve ſous le cercle polaire. Il en périt un grand nombre; & ceux qui réſiſterent & parvinrent juſ-

qu'aux plaines fertiles du Chily, y trouverent de nouveaux obſtacles à ſurmonter. Ils eurent affaire à des hommes très-différents des Péruviens, intrépides, endurcis aux travaux, & aſſez ſemblables aux nations guerrieres du Nord de l'Amérique par leur conſtitution phyſique, & par leur courage. Quoiqu'étonnés à la premiere apparition des Eſpagnols, & plus encore à la vue de leur cavalerie, & des effets de leurs armes à feu, les naturels revinrent bientôt de leur ſurpriſe, non-ſeulement juſqu'à ſe défendre avec courage, mais même juſqu'à aſſaillir leurs nouveaux ennemis avec plus de réſolution & de vigueur que n'en avoit montré juſques-là aucune nation Américaine. Les Eſpagnols continuerent cependant à pénétrer dans le pays, & y recueillirent de l'or en abondance; mais ils ne penſerent plus à y former un établiſſement. Malgré toute la valeur & l'habileté de leur chef, le ſuccès de leur expédition étoit encore extrêmement douteux, lorſqu'ils furent rappellés au Pérou par une révolution inatten- 1535.

due dont je vais développer les causes (1).

1535.

Révolte des Péruviens.

Les colonies Espagnoles de l'Amérique avoient envoyé un si grand nombre d'aventuriers au Pérou, & tous y portoient des espérances si outrées d'une fortune immense & rapide, qu'il n'étoit pas possible de proposer à aucun d'eux de s'enrichir par les travaux de l'industrie. Ils eussent vu dans une pareille proposition, non-seulement le renversement de toutes leurs espérances, mais une véritable insulte. Il falloit cependant trouver quelqu'occupation à des hommes qu'on ne pouvoit pas sans danger laisser dans l'inaction. Pizarre encouragea quelques-uns des Officiers les plus distingués qui lui étoient arrivés nouvellement, à tenter des expéditions dans quelques Provinces de l'Empire que les Espagnols n'avoient pas encore visitées. Il se forma diverses troupes assez considérables, qui,

(1) Zarate, *Lib. III*, c. 1. Gomera, *Hist.* c. 131. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, c. 20. Ovalle, *hist. de Chile*, *Lib. IV*, c. 15, *&c.* Herrera, *decad.* 5, *Lib. VII*, c. 9, *Lib. X*, c. 1, *&c.*

vers le temps du départ d'Almagro pour le Chily, se mirent en marche pour pénétrer dans différentes Provinces éloignées de l'intérieur du pays. L'Inca Manco Capac, observant l'imprudence des Espagnols qui dispersoient ainsi leurs troupes, & le petit nombre de ceux qui étoient demeurés à Cuzco sous les ordres de Jean & Gonzales Pizarre, crut être arrivé au moment heureux d'assurer ses droits à l'Empire, de venger son pays, & d'exterminer ses oppresseurs. Quoique surveillé de très-près par les Espagnols qui lui laissoient habiter le palais de ses ancêtres à Cuzco, il trouva moyen de communiquer son projet aux gens qui devoient l'exécuter. Les moindres desirs des Souverains sont des ordres chez un peuple accoutumé à les respecter comme des divinités. Les Espagnols, loin de se disposer à abandonner volontairement le Pérou, comme ils l'avoient fait croire aux habitants, y abordoient en beaucoup plus grand nombre. Les Péruviens, ne pouvant plus espérer de se voir délivrés de leurs tyrans que par un

1535.

Son origine.

1535. effort vigoureux de toute la nation; les préparatifs pour l'exécution de cette entreprise furent faits avec le silence & le secret dont les Américains sont peut-être seuls capables.

1536. Et ses progrès. L'Inca avoit déja fait quelques tentatives infructueuses pour s'échapper des mains des Espagnols, lorsque Ferdinand Pizarre étant venu à Cuzco, lui accorda la permission d'assister à une grande fête qui devoit se célébrer à quelques lieues de la capitale. Sous le prétexte de cette solemnité, les hommes les plus considérables de l'Empire s'étoient rassemblés. Dès que l'Inca les eut joint, l'étendard de la guerre fut déployé, & en peu de temps tous les guerriers de la nation furent en armes, depuis les confins de la Province de Quito jusqu'aux frontieres du Chily. Beaucoup d'Espagnols qui vivoient tranquilles dans les possessions qu'ils avoient obtenues, furent massacrés. Différents détachements, marchant sans précaution dans une contrée qui paroissoit entiérement soumise au joug, furent exterminés. Une armée de deux cents mille hommes, si nous en croyons

les Historiens Espagnols, attaqua Cuzco. Les trois freres se défendirent avec cent soixante-dix Espagnols seulement. Un autre corps nombreux d'Indiens investit Lima, & intercepta toute communication entre cette ville & Cuzco. Des troupes nombreuses de Péruviens répandus dans tous le pays, empêchoient même toute relation entre les deux villes; de sorte que les Espagnols dans l'une & dans l'autre ignoroient également le sort de leurs compatriotes; & supposant les événements les plus funestes, se croyoient les seuls échappés à la destruction de leur nation au Pérou (1). 1536.

Siege de Cuzco.

C'est contre Cuzco que se fit le plus grand effort des Indiens. L'Inca, à la tête d'une nombreuse armée, en forma le siege, qui fut suivi pendant neuf mois avec la plus grande ardeur. Les Péruviens n'y déployerent pas au même degré le courage féroce des guerriers Mexicains; mais ils

(1) Vega, *p.* 2. *Lib. II*, *cap.* 28. Zarate, *Lib. III*, *c.* 3. Cieca de Leon, *c.* 82. Gomera, *hist. c.* 135. Herrera, *decad. Lib.* 5, *VIII*, *c.* 5.

1536. conduiſirent quelques-unes de leurs opérations avec plus de ſagacité, & montrerent plus d'exactitude à acquérir les connoiſſances de l'art militaire. Ils avoient obſervé la diſcipline Eſpagnole, & ils s'efforcerent de l'imiter. Ils tournerent les armes Européennes contre leurs ennemis. Ils armerent un corps nombreux de leurs plus braves guerriers avec les épées, les piques, & les boucliers qu'ils avoient pris aux Eſpagnols tués dans les différentes parties du pays. Ils avoient remarqué que les Eſpagnols combattoient ſerrés, & tiroient de-là leur plus grande force dans l'action; ils s'exercerent à combattre de la même maniere. Quelques-uns oſerent manier les mouſquets, & acquirent aſſez d'adreſſe pour s'en ſervir. Les plus hardis, parmi leſquels étoit Manco Capac lui-même, montoient les chevaux qu'ils avoient pris, & s'avançoient hardiment, la lance en arrêt, pour charger les cavaliers Eſpagnols. C'étoit cependant bien plus par leur nombre que par ces imitations imparfaites, & cet uſage maladroit des arts & des armes des Euro-

péens que les Péruviens fatiguoient les Espagnols (1). Manco Capac, se remit en possession d'une moitié de sa capitale, malgré la valeur avec laquelle les Pizarres défendirent Cuzco. Il en fut pourtant chassé ensuite; mais les Espagnols y perdirent Jean Pizarre, le plus aimé des trois freres, & quelques autres Officiers de distinc- 1536.

(1) Les Péruviens avoient recours à d'autres ruses de guerre que celles dont se servoient les Espagnols. Comme la cavalerie étoit le principal objet de leur terreur, ils cherchoient à la rendre incapable d'agir en lançant une longue courroie avec une pierre attachée à chaque bout, laquelle en s'entortillant autour du cavalier & du cheval, les mettoient hors d'état d'agir. Herrera leur attribue cette invention. *Decad.* 5, *Lib. VIII*, *c.* 4. Mais j'ai déja observé dans le quatrieme livre, que cette arme est commune à plusieurs peuples sauvages qui habitent l'extrêmité de l'Amérique méridionale, & il est plus probable que les Péruviens ayant observé la dextérité avec laquelle ils s'en servoient à la chasse, l'ont adoptée eux-mêmes en cette occasion. Les Espagnols s'en trouvoient fort incommodés. *Herrera*, *ibid.* Il y a un autre exemple de l'industrie des Péruviens qui mérite d'être rapporté. En détournant une riviere de son lit, ils inonderent une vallée où se trouvoit posté un corps d'Espagnols, & cela avec tant de célérité, qu'ils ne s'échapperent qu'avec la plus grande difficulté. *Herrera*, *decad.* 5, *Lib. VIII*, *c.* 5.

1536. tion. Excédés par les fatigues d'un ſervice qui ne leur laiſſoit aucun moment de repos, manquant de vivres; & déſeſpérant de réſiſter plus longtemps à des ennemis dont le nombre augmentoit tous les jours, les ſoldats de Pizarre avoient réſolu d'abandonner Cuzco, dans l'eſpérance de rejoindre ceux de leurs compagnons qui auroient échappé aux Péruviens, ou de s'ouvrir un chemin au travers des ennemis, & de gagner la mer, où ils trouveroient quelque moyen de quitter un pays devenu le tombeau de leur nation (1).

Arrivée d'Almagro.

La nouvelle de la révolte générale des Péruviens, auroit ſuffi pour engager Almagro à quitter le Chily pour aller au ſecours de ſes compatriotes; mais il fut porté à cette réſolution par un motif moins généreux & plus intéreſſé. Le même meſſager par lequel il apprenoit la ſituation des affaires au Pérou, lui apportoit la patente royale qui le créoit Gouverneur du Chily, & fixoit les limites de ſon gouvernement. D'après cette

Et motifs de ſa conduite.

(1) Herrera, *dec.* 5, *Lib. VIII*, *c.* 4.

pâtente, Cuzco lui parut évidemment compris dans l'étendue de ſon département, & il eut dès-lors autant d'ardeur pour ôter aux Pizarres la poſſeſſion de cette capitale, que pour empêcher les Péruviens de s'en emparer. Impatient d'exécuter ce double projet, il haſarda de retourner par une nouvelle route au travers des plaines ſablonneuſes de la côte. Dans cette marche, il ſouffrit de la chaleur & de la ſoif, preſqu'autant qu'il avoit ſouffert du froid & de la faim, en traverſant les ſommets des Andes.

1536.

Ses opérations.

1537.

Il arrivoit à Cuzco dans un moment de critique. Les Eſpagnols & les Péruviens en le voyant approcher, éprouverent une égale inquiétude. Ceux-là, inſtruits de ſes prétentions, qu'il ne prenoit pas la peine de cacher, délibéroient s'ils le traiteroient comme un libérateur ou comme un ennemi. Ceux-ci connoiſſant le ſujet de la querelle des deux partis, ſe flattoient qu'il y avoit pour eux plus à eſpérer qu'à craindre des opérations d'Almagro. Almagro lui-même, mal inſtruit des événements qui s'étoient paſſés pendant ſon abſence, & vou-

lant connoître avec plus d'exactitude l'état des affaires, avançoit vers la capitale avec beaucoup de lenteur & de circonspection. Des négociations s'entamerent entre tous les partis. L'Inca s'y conduisit avec beaucoup d'adresse. Il s'efforça d'abord de gagner l'amitié d'Almagro; mais après plusieurs tentatives sans succès, désespérant de former jamais une union sincere avec les Espagnols, il les surprit avec un corps nombreux & choisi. La discipline & la valeur des Espagnols triompherent. Les Péruviens furent repoussés avec une si grande perte, qu'une grande partie de leur armée se dispersa, & qu'Almagro put s'avancer librement jusqu'aux portes de Cuzco.

1537.

Il prend possession de Cuzco.

Les Pizarres n'ayant plus à combattre les Péruviens, porterent toute leur attention sur ce nouvel ennemi, & prirent des mesures pour lui fermer l'entrée de la capitale. Cependant la prudence empêcha pendant quelque temps les deux partis de tourner leurs armes l'un contre l'autre, tant qu'ils furent environnés d'ennemis communs qui se seroient réjouis

de leurs pertes. On proposa différents plans de conciliation. Chacun des chefs s'efforçoit de tromper l'autre, ou d'attirer à soi ses soldats. Le caractere ouvert, affable & généreux d'Almagro lui gagnerent plusieurs des partisans des Pizarres, révoltés des manieres dures & impérieuses de ces chefs. Encouragé par cette défection, Almagro s'avança de nuit vers la ville, surprit quelques sentinelles, gagna les autres; & environnant la maison qu'habitoient les deux freres, il les força, après une défense opiniâtre de leur part, de se rendre à discrétion (1). 1537.

Guerre civile & succès d'Almagro.

Il n'y eut que deux ou trois Espagnols tués dans ces premieres hostilités de la guerre civile; mais elles furent bientôt suivies de scenes meurtrieres. François Pizarre, ayant dispersé les Péruviens qui investissoient Lima, & reçu d'Hispaniola & de Nicaragua des renforts considérables, envoya cinq cents hommes sous les

(1) Zarate, *Lib. III*, *c.* 4. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *c.* 29, 31. Gomera, *hist. c.* 134. Herrera, *decad.* 6, *Lib. II*, *c.* 1-5.

1537. ordres d'Alonzo d'Alvarado, pour délivrer ses freres & la garnison de Cuzco. Ce corps, qu'on pouvoit regarder comme une force considérable dans l'enfance de la puissance Espagnole en Amérique, s'avança jusqu'à une petite distance de la capitale, avant de soupçonner qu'il pût avoir à combattre d'autres ennemis que les Indiens. Ce fut un grand étonnement pour eux de voir leurs compatriotes postés sur les bords de la riviere d'Abancay, pour les empêcher de la passer. Almagro cependant plus jaloux de les attirer à son parti que de les vaincre, tenta de séduire leur chef par des promesses & des présents. La fidélité d'Alvarado ne fut point ébranlée; mais il avoit plus de vertu que de talent pour la guerre. Almagro l'amusa par différents mouvements, tandis qu'un gros détachement de soldats choisis, ayant passé la riviere pendant la
12 Juil. nuit, tomba sur son camp, dispersa ses troupes avant qu'il eût eu le temps de les former, & le fit lui-même prisonnier avec ses principaux Officiers (1). Par

(1) Zarate, *Lib. III*, c, 6. Gomera, *Hist. c.* 138.

Par cet avantage, la querelle entre les deux rivaux auroit été décidée sans retour, si Almagro avoit aussi bien connu l'art de profiter de la victoire que celui de vaincre. Rodrigue Orgognès, Officier d'un grand talent, qui ayant servi sous le Connétable de Bourbon dans ses guerres en Italie, étoit accoutumé aux résolutions hardies & décisives, lui conseilla de faire mourir les deux Pizarres qu'il avoit entre les mains, Alvarado & quelques autres qu'il ne pouvoit espérer de gagner, & de marcher sur le champ à Lima avec ses troupes victorieuses, avant que le Gouverneur eût le temps de faire des préparatifs de défense. Almagro sentoit tous les avantages de ce conseil, & ne manquoit pas du courage nécessaire pour le suivre ; mais il céda à des sentiments qui ne paroissoient guere convenir à un soldat de fortune, vieilli dans le service, & il fut arrêté par des scrupules qu'on ne devoit pas attendre d'un chef de parti

1537.

Il n'en profite pas.

---

138. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *c.* 33, 34. Herrera, *decad.* 6, *Lib. II*, *cap.* 9.

1537. qui avoit tiré l'épée dans une guerre civile. Son humanité l'empêcha de répandre le ſang de ſes adverſaires; & la crainte d'être regardé comme rebelle, ne lui permit pas d'entrer à main armée dans une Province que ſon Souverain avoit donnée à un autre. Il ſavoit bien que la diſpute entre lui & Pizarre ne pouvoit ſe terminer que par les armes, & il ne prétendoit pas éviter cette maniere de la décider. Mais une délicateſſe mal entendue dans la circonſtance où il ſe trouvoit, lui faiſoit ſouhaiter que ſon rival fût regardé comme l'agreſſeur, & ce motif lui fit reprendre tranquillement le chemin de Cuzco, pour attendre que Pizarre vînt l'y attaquer (1).

Situation fâcheuſe de Pizarre.

Celui-ci ignoroit encore tout ce qui s'étoit paſſé, le retour d'Almagro, la priſe de Cuzco, la mort d'un de ſes freres, la captivité des deux autres, & la défaite d'Alvarado. Toutes ces nouvelles lui furent portées en même-temps. Tant de malheurs à

(1) Herrera, *dec.* 6, *Lib.* II, *cap.* 10, 11.

la fois abattirent pour quelques moments ce courage qui avoit déja résisté aux plus rudes coups de l'adversité ; mais la nécessité de pourvoir à sa sûreté aussi-bien que le desir de la vengeance, l'empêcherent de succomber. Il prit ses mesures avec la sagacité qui lui étoit naturelle. Comme il étoit maître de la côte, & qu'il attendoit des renforts considérables d'hommes & de provisions, il étoit aussi important pour lui de gagner du temps, & d'éviter une action, que pour Almagro de hâter ses opérations, & d'en venir à une action décisive. Il eut recours aux artifices qu'il avoit déja employés avec succès, & Almagro fut assez foible pour se laisser amuser par l'espérance de terminer leurs différends à l'amiable. En variant sans cesse ses propositions, en cédant du terrein à propos, en accordant quelquefois tout, & rétractant ensuite ce qu'il avoit accordé, Pizarre fit traîner la négociation de maniere que quoique chaque jour fût précieux à Almagro, il s'écoula plusieurs mois sans qu'on eût rien arrêté. Tandis qu'Almagro

1537.

Adresse de sa conduite.

& ses Officiers n'étoient occupés qu'à
1537. reconnoître & éviter les pieges que leur tendoit le Gouverneur de Lima, Gonzale Pizarre & Alvarado, trouverent le moyen de corrompre leurs gardes, & non-seulement ils s'échapperent, mais ils persuaderent à soixante soldats d'Almagro de fuir avec eux (1). La fortune ayant ainsi rendu au Gouverneur un de ses freres, une perfidie de plus ne lui coûta rien pour délivrer l'autre. Il proposa à Almagro de soumettre leurs contestations au jugement de leur Souverain. Jusqu'à sa décision, chacun demeureroit en possession de ce qu'il occupoit actuellement. Ferdinand Pizarre seroit mis en liberté, & partiroit sur le champ pour l'Espagne avec les Officiers qu'Almagro voudroit envoyer lui-même pour faire valoir ses droits. Le but de Pizarre dans ces propositions étoit manifeste. Almagro avoit été déja souvent trompé par ses artifices, & cependant il compta sur la sincérité de son rival

(1) Zarate, *Lib. III*, *c.* 8. Herrera, *decad.* 6, *Lib. II*, *c.* 14.

avec une crédulité aveugle, & accepta toutes ces conditions (1). 1537.

Ses préparatifs pour commencer la guerre.

Auſſi-tôt que Ferdinand Pizarre fut en liberté, le Gouverneur n'étant plus retenu par la crainte du danger de ſon frere, ne diſſimula plus. Le traité fut oublié, il ne fut plus queſtion de conciliation. Il déclara ouvertement que c'étoit déſormais les armes à la main qu'il falloit décider qui de lui ou d'Almagro demeureroit maître du Pérou. Ses préparatifs ſe firent avec la célérité que demandoit une réſolution ſi hardie. Il eut bientôt ſept cents hommes en état de marcher à Cuzco. Il en donna le commandement à ſes deux freres en qui il pouvoit ſe confier pour l'exécution des meſures les plus violentes; car ils étoient animés par l'ambition commune aux trois freres, & par le ſouvenir récent de leur captivité & de leurs ſouffrances. Après avoir tenté ſans ſuccès de traverſer les montagnes pour arriver par une 1538.

(1) Herrera, *decad.* 6, *Lib. III*, *c.* 9. Zarate, *Lib. III*, *cap.* 9. Gomera, *hiſt. c.* 140. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *c.* 35.

1538. route directe à Cuzco, ils marcherent au Sud le long de la côte jusqu'à Nasca ; & alors tournant à gauche, ils passerent les défilés qu'on trouve dans la branche des Andes qui s'étendoit entre eux & la capitale. Almagro, au-lieu de suivre le conseil de quelques-uns de ses Officiers qui vouloient qu'il défendît ces passages, attendit son ennemi dans la plaine de Cuzco. Deux raisons sembloient l'avoir conduit à prendre cette résolution. Il n'avoit guere que cinq cents hommes, & il craignoit de s'affoiblir encore en envoyant des détachements dans les montagnes ; & comme sa cavalerie étoit plus nombreuse & mieux disciplinée que celle des Pizarres, il ne pouvoit tirer un grand parti de cet avantage qu'en combattant dans un pays découvert.

Son armée marche à Cuzco.

Les Pizarres s'avancerent sans rencontrer d'autres obstacles que ceux qui venoient de la nature des contrées horribles & désertes qu'il falloit traverser. Aussi-tôt qu'ils furent dans la plaine, les deux partis montrerent une impatience égale de terminer enfin une querelle qui duroit depuis si

long-temps. Compatriotes, anciennement amis, sujets du même Souverain, & marchant chacun sous l'étendard d'Espagne, ils voyoient les montagnes voisines couvertes d'Indiens assemblés pour jouir du plaisir de les voir s'égorger les uns les autres, & prêts à attaquer ensuite le parti demeuré vainqueur. Mais tous ces motifs ne pouvoient l'emporter sur la haine cruelle dont ils étoient animés. Il ne se donna de part ni d'autre aucun conseil de paix; il ne se fit pas une proposition d'accommodement. Malheureusement pour Almagro, son âge avancé ne lui permettoit plus de supporter les grands travaux; & dans ce moment critique, épuisé par les fatigues, & privé de son activité ordinaire, il fut obligé de confier le commandement à Orgognès, qui, quoiqu'excellent Officier, n'étoit pas aussi aimé des soldats, & n'avoit pas autant d'ascendant sur leur esprit que le chef qu'ils étoient accoutumés à suivre & à respecter. 1538.

Le combat fut terrible & se soutint des deux côtés avec un courage égal. Almagro avoit un plus grand 26 Avril. Almagro est défait.

1538. nombre de vieux ſoldats & plus de cavalerie; mais ces avantages étoient balancés du côté de Pizarre par le nombre, & par deux compagnies de mouſquetaires que l'Empereur avoit envoyées d'Eſpagne ſur la nouvelle de la révolte des Indiens (1). L'uſage des armes à feu n'étoit pas encore très-commun en Amérique parmi des aventuriers qui s'équipoient ſans beaucoup de ſoin & à leurs propres fraix (2). Cette petite troupe armée réguliérement, & bien diſciplinée, décida de la journée. Par-tout où elle ſe portoit, un feu bien conduit & bien ſoutenu renverſoit tout ce qu'elle trouvoit devant elle, cavalerie & infanterie. Orgognès s'efforçant de rallier & de ranimer ſes troupes, reçut une bleſſure dangereuſe. La déroute devint générale. La cruauté des vainqueurs ſouilla la gloire d'une victoire ſi complete. La fureur qu'inſpire ordinairement la guerre civile portoit les uns à maſſacrer leurs compatriotes ſans diſtinction & ſans re-

(1) Herrera, *decad.* 6, *Lib. III*, *c.* 8.
(2) Zarate, *Lib. III*, *c.* 8.

mords; l'esprit d'une basse vengeance poussoit les autres à égorger leurs ennemis particuliers. 1538.

Orgognès & plusieurs Officiers de distinction furent tués de sang froid. Plus de cent quarante soldats périrent sur le champ de bataille, nombre considérable dans une action entre deux petits corps, terminée en fort peu de temps. Almagro, trop foible pour se tenir à cheval, voulut qu'on le portât en litiere sur une hauteur d'où il pouvoit voir le champ de bataille. Il fut témoin des divers mouvements des deux armées avec la plus grande agitation & la plus vive inquiétude, & vit enfin la défaite totale de ses troupes avec l'indignation d'un vieux Capitaine longtemps accoutumé à vaincre. Il tenta de se dérober par la fuite; mais il fut fait prisonnier & gardé avec toute la vigilance possible (1). Et pris.

Les Péruviens, au-lieu d'exécuter la résolution qu'ils avoient faite

(1) Zarate, *Lib. III*, *c.* 11, 12. Vega, *p.* 11. *Lib. II*, *c.* 36, 38. Herrera, *decad.* 6, *Lib. III*, *c.* 10-12, *Lib. IV*, *c.* 1-6.

1538. d'attaquer les Eſpagnols, ſe retirerent tranquillement après la bataille, & il n'y a peut-être pas, dans l'hiſtoire du nouveau monde, un exemple plus frappant de l'aſcendant des Eſpagnols ſur les Américains, que de voir ceux-ci, témoins de la défaite & de la diſperſion d'un des partis, n'avoir pas le courage d'attaquer l'autre affoibli, & fatigué par ſa victoire même, & n'oſer tomber ſur leurs oppreſſeurs, lorſque la fortune leur offroit une occaſion ſi favorable de les combattre avec avantage (2).

Nouvelles expéditions.

Cuzco fut pillé par les vainqueurs qui y trouverent un butin conſidérable formé en partie des reſtes des tréſors des Indiens, & en partie des richeſſes amaſſées par leurs adverſaires au Pérou & au Chily. Mais ces dépouilles, & tout ce que leur chef put y ajouter, ſe trouva ſi fort au-deſſous de ce qu'ils croyoient être dû à leurs ſervices, que Ferdinand Pizarre ne pouvant les ſatisfaire, eut recours au même expédient que ſon

(2) Zarate, *Lib. III*, *c.* 2. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *c.* 38.

frere avoit employé dans une occasion semblable. Il chercha à occuper ces esprits hautains & remuants, afin d'empêcher leurs plaintes de dégénérer en mutinerie. Il encouragea ceux de ses Officiers qu'il jugea les plus actifs, à entreprendre de découvrir & de soumettre différentes Provinces où les Espagnols n'avoient pas encore pénétré. Tous les chefs qui commanderent quelqu'une de ces expéditions furent suivis de beaucoup de volontaires, qui montrerent une ardeur & une confiance, qu'on ne trouve que dans les aventuriers de ce siecle. Plusieurs des soldats d'Almagro s'enrôlerent aussi, & Pizarre eut la satisfaction d'être délivré des importunités de ses partisans mécontents, & de la crainte de ses anciens ennemis (1).

1538.

On fait le procès à Almagro.

Almagro demeura plusieurs mois étroitement gardé, & livré à toutes les inquiétudes que lui causoit l'incertitude de sa situation. Son sort étoit fixé par les Pizarres depuis le moment

(1) Zarate, *Lib. III*, *c.* 12. Gomera, *hist. c.* 141. Herrera, *dec.* 6, *Lib. IV*, *cap.* 7.

1538. où il étoit tombé entre leurs mains; mais la prudence les forçoit de différer leur vengeance jusqu'à ce que les soldats, qui avoient servi sous Almagro & plusieurs de leurs partisans même, en qui ils ne pouvoient se confier entiérement, fussent éloignés de Cuzco. Dès que cet obstacle ne subsista plus, Almagro fut accusé juridiquement pour crime de trahison, jugé avec les formalités ordinaires, & condamné à la mort. Sa sentence le frappa de terreur; & quoiqu'il eût souvent bravé la mort avec la plus grande intrépidité dans les combats, il ne put sans foiblesse la voir s'approcher sous une forme ignominieuse. Il eut recours à des supplications basses & indignes de sa gloire. Il conjura les Pizarres de se souvenir de leur ancienne amitié, & des services qu'il avoit rendus à leur famille. Il rappella à François l'humanité dont il avoit usé envers Ferdinand & Gonzale ses prisonniers dont il avoit épargné la vie, malgré les remontrances de ses plus fideles amis. Il le pressa enfin d'avoir pitié de son âge & de ses infirmités, & de lui laisser les

Il est condamné.

triſtes reſtes d'une vie qui ne pouvoit pas encore être bien longue, pour lui donner le temps d'expier ſes péchés, & de faire ſa paix avec le Ciel. Les ſupplications d'un homme aimé de tous ceux qui avoient ſervi ſous lui, arracherent des larmes de tous les yeux, & toucherent les cœurs les plus durs, dit un hiſtorien Eſpagnol; mais les Pizarres demeurerent inflexibles. Dès qu'Almagro vit que ſon ſort étoit inévitable, il reprit la dignité & le courage d'un ancien ſoldat. Il fut étranglé dans ſa priſon, & enſuite publiquement décapité dans la ſoixante-quinzieme année de ſon âge. Il laiſſa un fils qu'il avoit eu d'une femme Indienne de Panama, alors priſonnier à Lima, & qu'il nomma néanmoins ſon ſucceſſeur dans ſon Gouvernement, en vertu du pouvoir qu'il en avoit de l'Empereur (1).

1538.

Et mis à mort.

La guerre civile du Pérou ſuſpendant toute communication avec l'Eſpagne, la nouvelle de ces événements

1539.

Délibérations de la Cour d'Eſpagne ſur l'état du Pérou.

(1) Zarate, *Lib. III*, *c.* 12. Gom. *hiſt. p.* 141. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *c.* 39. Herrera, *decad.* 6, *Lib. IV*, *c.* 9. *Lib. V*, *c.* 1.

1539. extraordinaires n'y arriva que fort tard. Malheureuſement pour le parti victorieux, elle y fut apportée par quelques-uns des Officiers d'Almagro qui avoient quitté ce pays à l'époque de cette derniere révolution, & qui raconterent les faits avec toutes les circonſtances défavorables aux Pizarres ; leur ambition, leur mépris pour leurs engagements les plus ſolemnels, leur violence & leur cruauté furent peintes avec toute la malignité, & l'exagération de l'eſprit de parti. Ferdinand Pizarre, qui arriva bientôt après, & qui ſe montra à la Cour avec une magnificence extraordinaire, travailla à effacer ces impreſſions, & à ſe juſtifier lui-même & ſes freres, en repréſentant Almagro comme l'agreſſeur. L'Empereur & ſes Miniſtres, ſans être en état de décider avec certitude lequel des deux partis étoit le plus coupable, virent clairement les ſuites funeſtes qu'on devoit attendre de ces diſſentions. Il étoit bien manifeſte, que tandis que des Gouverneurs chargés de l'adminiſtration de deux colonies naiſſantes employeroient l'un contre l'autre des forces

destinées à les défendre contre l'ennemi commun, le bien public ne seroit plus rien pour eux, & les Indiens pourroient profiter de leur désunion pour exterminer les vainqueurs & les vaincus. Mais il étoit plus aisé de connoître le mal que de trouver le remede. Les informations qu'on avoit reçues étoient si incompletes & si suspectes, le lieu de la scene étoit si éloigné, qu'il étoit presqu'impossible de prescrire à un administrateur la conduite qu'il devoit suivre, & qu'avant qu'aucun plan approuvé en Espagne pût être suivi au Pérou, l'exécution pouvoit en devenir très-funeste par le changement des circonstances & la situation des partis. 1539.

Vaca de Castro y est envoyé avec d'amples pouvoirs.

L'Empereur se vit donc obligé d'envoyer au Pérou un homme revêtu de pouvoirs très-étendus & presqu'arbitraires, qui, après avoir observé l'état des affaires par lui-même, & recherché sur les lieux la conduite des différents chefs, fut autorisé à établir la forme du gouvernement qu'il jugeroit la plus avantageuse à la métropole & à la colonie. Vaca de Castro fut choisi pour cet important emploi.

1539. Il étoit juge de l'audience Royale de Valladolid ; & ses talents, son intégrité, sa fermeté, justifierent le choix de son Souverain. Ses instructions, quoique très-amples, ne le lioient pas dans ces opérations. Selon les circonstances, il pouvoit revêtir différents caracteres. S'il trouvoit le Gouverneur encore vivant, il ne devoit prendre que la qualité de juge pour conserver l'air d'agir de concert avec lui, & ne pas blesser un homme qui avoit si bien mérité de son pays. Mais si Pizarre étoit mort, il étoit muni de provisions qu'il produiroit, & qui le nommoient son successeur au Gouvernement. Cette attention pour Pizarre semble pourtant avoir été l'effet de la crainte de son pouvoir, plutôt qu'un témoignage d'approbation donné à sa conduite ; car au même moment où la Cour paroissoit ainsi vouloir le ménager, son frere Ferdinand fut arrêté à Madrid, & renfermé dans une prison où il demeura plus de vingt ans (1).

(1) Gomera, *hist. c.* 142. Vega, *p.* 11, *Lib. II*, *c.* 40. Herrera, *dec.* 6, *Lib. VIII*, *c.* 10, 11, *Lib. X. c.* 1.

Tandis que Vaca de Castro se disposoit à partir, des événemens importants se passoient au Pérou. Le Gouverneur se regardant après la mort d'Almagro comme unique dépositaire de l'autorité, partagea les terres aux vainqueurs. S'il eût fait ce partage avec quelqu'impartialité, cette contrée étoit assez vaste pour lui fournir de quoi récompenser ses partisans, & gagner ses ennemis. Mais Pizarre se conduisit avec toute l'injustice de l'esprit de parti, & non avec l'équité d'un juge qui cherche à distinguer & à récompenser le mérite. Il commença par prendre pour lui ou pour ses freres & ses favoris de grands districts dans les parties du pays les mieux cultivées & les mieux peuplées. Les autres n'eurent dans leurs lots que les terreins les moins bons & les plus mal situés. Les soldats d'Almagro, parmi lesquels étoient plusieurs des premiers aventuriers, à la valeur & à la persévérance desquels Pizarre avoit dû la plus grande partie de ses succès, furent totalement exclus de la propriété de ces terres qu'ils avoient conquises. Com-

1540.

Pizarre partage le Pérou à ses partisans.

1540. me la vanité de chacun lui faisoit attacher une valeur exorbitante à ses services, & exagérer ses prétentions à mesure que les conquêtes s'étendoient, tous ceux qui furent trompés dans leurs espérances se récrierent hautement contre l'injustice & la rapicité du Gouverneur, tandis que les partisans d'Almagro murmuroient en secret & méditoient leur vengeance (1).

Progrès des Espagnols.

Quelque rapides qu'eussent été les progrès des Espagnols dans l'Amérique méridionale depuis l'entrée de Pizarre au Pérou, leur passion pour les conquêtes n'étoit pas encore satisfaite. Les Officiers que Ferdinand Pizarre avoit mis à la tête de différents détachements, avoient pénétré dans plusieurs Provinces. Ils souffrirent beaucoup, les uns dans les régions stériles & froides des Andes, les autres dans les bois, les marais & les plaines; mais ils firent des découvertes qui étendirent les connoissances & la domination des Espagnols.

---

(1) Vega, *p.* 2, *Lib. III*, *c.* 2. Herrera, *decad.* 6, *Lib. VIII*, *c.* 5.

Pierre de Valdivia reprit le projet d'Almagro ſur le Chily, & malgré le courage des naturels du pays, il fit de ſi grands progrès, qu'il fonda la ville de Saint-Jago, le premier établiſſement Eſpagnol dans cette Province (1). Mais de toutes les expéditions faites vers ce temps-là, celle de Gonzale Pizarre eſt la plus mémorable. Le Gouverneur ne voulant ſouffrir dans aucune place importante au Pérou perſonne que ſes freres & lui, avoit ôté à Benalcaſar, le même qui avoit conquis Quito, le Gouvernement de ce Royaume pour en revêtir ſon frere Gonzale. Il chargea celui-ci de tenter la découverte, & la conquête des pays ſitués à l'Eſt des Andes, que les Indiens diſoient être abondants en canelle & autres épices recherchées. Gonzale, auſſi courageux & auſſi ambitieux que ſes freres, entreprit avec zele cette périlleuſe expédition. Il partit de Quito à la tête de trois cents quarante ſoldats, dont près de la moitié étoient à che-

1540.

Expédition mémorable de Gonzale Pizarre.

(1) Zarate, *Lib. III*, *c.* 13. Ovalle, *Lib. II*, *c.* 1, *&c.*

1540. val, avec quatre mille Indiens pour porter leurs provisions. Dans cette route, qu'il falloit s'ouvrir au travers des montagnes, les malheureux Indiens périrent presque tous par l'excès du froid & de la fatigue auxquels ils n'étoient pas accoutumés. Les Espagnols, quoique plus robustes & plus capables de soutenir la différence des climats, souffrirent infiniment & perdirent quelques hommes. Mais lorsqu'ils furent descendus dans le plat pays, leur souffrance augmenterent. Ils essuyerent deux mois entiers de pluies continuelles qui ne leur laissoient pas assez d'intervalle pour sécher leurs habits (1). Les plaines immenses qu'ils traversoient, entiérement dépourvues d'habitants, ou occupées par les peuplades les plus barbares & les moins industrieuses du nouveau monde, leur fournissoient fort peu de subsistance. Ils étoient obligés de se faire un chemin dans les marais, ou de l'ouvrir dans les bois en coupant les arbres. Des travaux si

(1) Zarate, *Lib. IV*, c. 2.

continus & le défaut de nourriture auroient épuisé la constance de toute espece de troupes ; mais le courage & la persévérance des Espagnols du seizieme siecle étoient à l'épreuve de tout. Toujours séduits par les fausses relations qu'on leur faisoit de la richesse des pays qu'ils alloient chercher, ils persisterent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les bords du Coca ou Napo, une des grandes rivieres qui se jettent dans le Maragnon. Là, ils construisirent avec beaucoup de peine une barque qu'ils comptoient devoir leur être d'une grande utilité pour leur faire passer les rivieres, leur procurer des provisions, & reconnoître le pays. Elle fut montée par cinquante soldats sous le commandement de François Orellana, le premier Officier de la troupe après Pizarre. Le cours du fleuve les emporta avec une si grande rapidité, qu'ils devancerent bientôt leurs compagnons, qui les suivoient par terre avec beaucoup de lenteur & de difficulté.

1540.

Eloigné de son commandement, Orellana, jeune homme ambitieux,

Il est abandonné par Orellana.

commença à se regarder comme in-
1540. dépendant ; & transporté de la passion dominante dans ce siecle, il forma le projet de se distinguer lui-même par quelque découverte en suivant le cours du Maragnon jusqu'à l'Océan, & en reconnoissant les vastes pays que ce fleuve arrose. Ce projet étoit aussi hardi que perfide. Orellana fut sans doute coupable en désobéissant à son chef, & en abandonnant ses compagnons dans des déserts inconnus où ils n'avoient d'autre espérance de succès dans leur entreprise, & de salut pour eux-mêmes que celle qu'ils fondoient sur cette même barque qu'Orellana leur enlevoit. Mais son crime est en quelque sorte expié par la hardiesse avec laquelle il se hasarda à suivre une navigation de près de deux mille lieues à travers des nations inconnues, dans un bâtiment fait à la hâte de bois verd & mal construit, sans provisions, sans boussole, sans pilote. Son courage & son ardeur suppléerent à tout ce qui lui manquoit. En s'abandonnant avec audace au cours du Napo, il fut porté au Sud jusqu'à la

grande riviere du Maragnon. Tournant ensuite à l'Est avec le fleuve, il suivit cette direction. Il fit des descentes fréquentes sur les bords, tantôt enlevant de force quelques provisions aux nations sauvages qu'il trouvoit sur sa route, & tantôt les obtenant à l'amiable des peuplades plus civilisées. Après une longue suite de dangers surmontés avec un courage étonnant, & de travaux supportés avec non moins de constance, il entra dans l'Océan où de nouveaux périls l'attendoient (1). Il les sur- 1540.

(1) Le récit du voyage d'Orellana par Herrera paroît le plus détaillé & le plus exact. Il est probable qu'il l'a pris du journal d'Orellana même; mais les dates ne sont pas marquées distinctement. Il commença à descendre le Coca ou Napo dans les premiers jours de Février 1541, & il arriva à l'embouchure de cette riviere le 26 d'Août, ayant employé près de sept mois à faire ce voyage. En 1743, M. de la Condamine se rendit en moins de quatre mois de Cuença à Para, établissement Portugais à l'embouchure de la riviere, quoique cette navigation soit beaucoup plus longue que celle d'Orellana. *Voyage*, *p.* 179. Il est vrai que les deux voyageurs étoient bien différemment équipés pour leur voyage. Cette entreprise périlleuse, à laquelle l'ambition a

monta de même, & arriva enfin à
1540. l'établissement Espagnol de l'isle de Cubagua, d'où il fit voile pour l'Espagne. La vanité naturelle aux voyageurs qui ont vu des pays inconnus aux autres hommes, & l'artifice ordinaire aux aventuriers occupés de se faire valoir, concoururent à lui faire mêler dans le récit de son voyage beaucoup de merveilleux à la vérité. Il prétendit avoir découvert des nations si riches, que les toîts de leurs temples étoient couverts de plaques d'or, & donna une description détaillée d'une république de femmes guerrieres qui avoient étendu leur domination sur une partie considérable des plaines immenses qu'il avoit visitées.

engagé Orellana, & l'amour des sciences M. de la Condamine, fut faite en 1769, par Madame Godin des Odonais pour aller rejoindre son mari. Il n'y a point d'histoire plus singuliere ni plus touchante que celle des fatigues qu'elle souffrit, des dangers auxquels elle fut exposée, & des malheurs qu'elle essuya; dans cette route, sa conduite nous offre une vive peinture de la force qui distingue l'homme unie à la sensibilité, & la tendresse qui sont particulieres au sexe. *Lettre de M. Godin à M. de la Condamine.*

visitées. Ces contes extravagants donnerent naissance à l'opinion qu'il y avoit dans cette partie du nouveau monde un pays abondant en or, connu sous le nom de *El-Dorado*, & une république d'Amazones; & tel est le goût des hommes pour le merveilleux, que ce n'est qu'après beaucoup de temps & avec beaucoup de difficulté que la raison & l'observation ont détruit ces fables. Le voyage d'Orellana, dépouillé de toutes ces circonstances romanesques, mérite cependant d'être remarqué, non-seulement comme une des plus belles entreprises de ce siecle si fécond en entreprises, mais comme le premier événement qui ait donné une connoissance certaine de l'existence de ces régions immenses qui s'étendent à l'Est depuis les Andes jusqu'à l'Océan (1). 1540.

Il n'y a point de termes qui puissent exprimer la consternation de Pi- Situation fâcheuse de Pizarre.

(1) Zarate, *Lib. IV*, *c.* 4. Gomera, *hist. c.* 86. Vega, *p.* 11, *Lib. III*, *c.* 4. Herrera, *decad.* 6, *Lib. IX. c.* 2-5. Rodriguès *el Maragnon y Amazonas*, *Lib.* 1, *c.* 3.

zarre, lorſqu'arrivé au confluent du
1540. Napo & du Maragnon où il avoit donné ordre à Orellana de l'attendre, il n'y trouva pas la barque. Il ne put croire qu'un homme à qui il avoit confié l'exécution d'un ordre ſi important, eût aſſez de baſſeſſe & d'ingratitude pour l'abandonner dans une pareille ſituation. En ne le trouvant pas au lieu du rendez-vous, il attribua ſon abſence à quelqu'accident. Il s'avança juſqu'à cinquante lieues plus loin en ſuivant les bords du Maragnon, eſpérant à chaque moment de voir la barque revenir chargée des proviſions. Enfin, il trouva dans ces déſerts un Officier d'Orellana, qui y avoit été abandonné pour avoir eu le courage de faire des remontrances à Orellana contre cette perfidie. Pizarre apprit de lui toute l'étendue du crime d'Orellana, & ſes compagnons comprirent toute l'horreur de leur ſituation dans ce moment où ils ſe virent privés de leur unique reſſource. Le courage des plus hardis & des plus anciens vétérans fut abattu, & tous demanderent à retourner à l'inſtant même ſur leurs pas.

Pizarre, affectant d'être tranquille, ne combattit pas leurs desirs ; mais il se trouvoit alors à douze cents milles de Quito, & dans leur retour les Espagnols eurent à vaincre des difficultés plus grandes encore que celles qu'ils avoient trouvées dans leur premiere route, sans être soutenus par les espérances qui les animoient alors. La faim les contraignit de se nourrir de racines & de baies sauvages, de manger leurs chevaux, leurs chiens, les reptiles les plus dégoûtants, & enfin jusqu'au cuir de leurs selles & de leurs ceinturons. Quatre mille Indiens & deux cents dix Espagnols périrent dans cette expédition malheureuse, qui dura près de deux ans ; & comme Orellana en avoit emmené cinquante, il n'en revint que quatre-vingts à Quito, nuds comme des sauvages, & si exténués par la faim & la fatigue, qu'ils ressembloient plus à des spectres qu'à des hommes (1). 1541.

(1) Zarate, *Lib. IV*, *c.* 2-5. Vega, *p.* 11, *Lib. VIII*, *c.* 3, 4, 5, 14. Herrera, *decad.* 6, *Lib. III*, *c.* 7, 8. *Lib. IX*, *c.* 2-5, *decad.* 7, *Lib. III*, *c.* 14. Piz. *Varonès*, *illustr.* 349, *&c.*

1541. Mécontentements au Pérou.

Mais au-lieu de jouir du repos que son état eût demandé, Pizarre de retour à Quito, y apprit un événement fatal qui le menaçoit de malheurs plus grands encore que ceux qu'il venoit d'éprouver. Depuis que son frere avoit partagé ses conquêtes entre ses compagnons avec la partialité que nous avons fait remarquer plus haut, les partisans d'Almagro se considérant comme proscrits par le parti dominant, ne conservoit plus aucune espérance d'améliorer leur sort. Un grand nombre d'entr'eux s'étoient retirés à Lima, où la maison du jeune Almagro leur étoit toujours ouverte. La petite portion de la fortune du pere, que le Gouverneur avoit laissée au fils, étoit employée à les faire subsister. L'attachement que tous ceux qui avoient servi sous Almagro lui avoient montré s'étoit porté sur son fils qui venoit d'atteindre l'âge de virilité, & qui étoit doué de toutes les qualités propres à captiver l'affection des soldats. D'une figure agréable, adroits à tous les exercices du corps, hardi, d'un caractere ouvert & généreux, il sem-

bloit né pour commander; & comme son pere avoit reconnu en lui-même les inconvénients du manque d'éducation, il l'avoit fait instruire avec soin : les connoissances qu'il avoit acquises augmentoient le respect qu'avoient pour lui les aventuriers la plupart ignorants, sur lesquels il avoit à cet égard une grande supériorité. Les partisans d'Almagro trouverent dans ce jeune homme un centre de réunion dont ils avoient besoin; & le regardant comme leur chef, ils étoient disposés à tout entreprendre pour le servir. Mais leur affection pour Almagro n'étoit pas leur unique motif. Il s'y joignoit le desir de sortir de la fâcheuse situation où ils étoient. Plusieurs d'entr'eux manquant de tout (1), & las de traîner

1541.

Les mécontents prennent le jeune Almagro pour leur chef.

(1) Herrera a fait une peinture frappante de leur indigence. Douze Gentilshommes, qui avoient été Officiers de distinction sous Almagro, logeoient dans la même maison, n'ayant entr'eux qu'un seul manteau, qu'ils portoient tour-à-tour quand ils devoient paroître en public, tandis que les autres étoient obligés de rester chez eux. La crainte de déplaire à Pizarre ne permettoit pas à leurs anciens amis & compagnons, ni de les voir, ni d'entretenir

1541. une vie à charge à leur chef, ou à ceux de leurs compagnons qui avoient pu dérober quelques débris de leur fortune aux confiscations & aux violences des Pizarres, attendoient avec impatience une occasion d'exercer leur courage & leur activité. Ils commencerent à délibérer sur les moyens de se venger de l'auteur de leurs maux. Leurs complots ne demeurerent pas entiérement ignorés, & le Gouverneur fut averti de se tenir sur ses gardes contre des hommes qui paroissoient méditer quelqu'action désespérée, & qui avoient assez de résolution pour l'exécuter. Mais soit intrépidité naturelle ou mépris pour des gens que leur pauvreté même lui paroissoit mettre hors d'état de rien entreprendre de con-

Ils conspirent contre la vie de Pizarre.

aucun commerce avec eux. Il est facile de concevoir quel devoit être l'état & l'indignation de ces hommes accoutumés au pouvoir & à l'opulence, lorsqu'ils se virent pauvres & méprisés, sans avoir même une retraite, tandis que ceux dont le mérite & les services ne pouvoient être comparés aux leurs, vivoient avec opulence dans des édifices magnifiques. *Decad.* 6, *Lib. VIII*, c. 6.

ſidérable, il négligea les avertiſſements de ſes amis. Soyez tranquilles, leur diſoit-il, je ſerai en ſûreté tant qu'il n'y aura perſonne au Pérou qui ne ſache que je puis en un moment ôter la vie à celui qui oſeroit concevoir le projet d'attenter à la mienne. Cette ſécurité donna aux partiſans d'Almagro tout le temps de laiſſer mûrir leur projet ; & Jean de Herrada, Officier de beaucoup de talent, qui avoit élevé le jeune Almagro, dirigea leurs meſures avec tout le zele que ſon attachement pour Almagro lui inſpiroit, & avec toute l'autorité que lui donnoit ſur les conjurés l'aſcendant connu qu'il avoit ſur ſon pupille. 1541.

Un dimanche, vingt-ſixieme jour de Juin, vers midi, temps de repos dans tous les pays chauds, Herrada & dix-huit des plus déterminés conjurés ſortent de la maiſon d'Almagro, armés de toutes pieces, & l'épée à la main. Ils s'avancent à grands pas vers le palais du Gouverneur, en criant : Vive le Roi, meure le tyran. Les autres conſpirateurs, avertis par un ſignal, ſe tiennent en armes à différents poſtes pour les ſou- Et l'aſſaſſinent.

1541. tenir. Pizarre, ordinairement environné d'une ſuite nombreuſe, telle que pouvoit l'avoir le particulier le plus riche du ſiecle dans lequel il vivoit, n'avoit alors preſque perſonne auprès de lui, parce qu'il venoit de ſe lever de table, & que la plupart de ſes domeſtiques s'étoient retirés dans leurs chambres. Les conjurés paſſerent les deux premieres cours ſans obſtacle. Ils étoient déja au pied de l'eſcalier, lorſqu'un Page donna l'alarme à ſon maître, qui converſoit avec quelques amis dans une grande ſalle. Le Gouverneur, qu'aucun danger n'étonnoit, demanda ſes armes, & ordonna à François de Chaves de fermer la porte. Mais cet Officier, ne conſervant pas aſſez de préſence d'eſprit pour exécuter un ordre ſi prudent, courut juſques ſur l'eſcalier, & demanda aux conjurés ce qu'ils vouloient & où ils alloient. Au-lieu de répondre, ils lui percent le cœur d'un coup de poignard, & ſe précipitent dans la ſalle. Quelques-uns de ceux qui y étoient, ſe jetterent par les fenêtres, d'autres tenterent de s'échapper, & un petit nombre ſe

mettant en défenſe, ſuivirent le Gouverneur dans une chambre voiſine. 1541.
Les conjurés, animés par la vue de l'objet de leur haine, les y pourſuivirent. Pizarre, ſans autres armes qu'un bouclier & ſon épée, défendit l'entrée ; & aidé de ſon beau-frere Alcantara, & de ſa petite troupe d'amis, il ſoutint un combat ſi inégal avec une bravoure digne de ſes anciens exploits, & avec la vigueur d'un jeune homme. Courage, compagnons, s'écrioit-il, nous ſommes encore aſſez braves gens pour faire repentir ces traîtres de leur audace. Mais les conjurés, couverts de leur armure, ſe défendoient aiſément des coups qu'on leur portoit, tandis que tous les leurs faiſoient couler le ſang. Alcantara tomba mort aux pieds de ſon frere. Ses autres amis étoient preſque tous bleſſés mortellement. Le Gouverneur, ſi las qu'il pouvoit à peine manier ſon épée, & ne pouvant plus ſe défendre contre tant d'ennemis, reçut un coup mortel dans la poitrine, tomba & mourut ſur le champ. Auſſi-tôt les aſſaſſins coururent dans les rues, leurs

Almagro eſt reconnu pour ſon ſucceſſeur.

1541. épées sanglantes à la main, & publiant la mort du tyran. Ils furent joints par environ deux cents de leurs compagnons. Après avoir conduit le jeune Almagro en pompe dans la ville, ils assemblerent les Magistrats & les principaux citoyens qu'ils forcerent de le reconnoître comme le légitime successeur de son pere dans le Gouvernement. Le palais de Pizarre, ainsi que les maisons de plusieurs de ses partisans, furent pillés par les soldats, qui eurent la double satisfaction de se venger de leurs ennemis, & de s'enrichir des dépouilles de ceux aux mains desquels étoient tombées toutes les richesses du Pérou (1).

Nouvelles dissentions.

La hardiesse & le succès de cette conspiration, aussi-bien que le nom & les qualités populaires d'Almagro, attirerent sous ses drapeaux un grand nombre de soldats. Tous ceux qui désespéroient de leur fortune sous le gou-

---

(1) Zarate, *Lib. IV*, *c.* 6-8. Gomera, *hist. c.* 144, 145. Vega, *p.* II, *Lib. III*, *c.* 5-7. Herrera, *decad.* 6, *Lib. X*, *c.* 4-7. Pizarro, *Var. illust. p.* 183.

vernement de Pizarre, tous ceux qui avoient souffert de ses violences ou de son avidité dans les dernieres années de sa vie, se déclarerent sans hésiter en faveur d'Almagro ; ils étoient en grand nombre, & le jeune Almagro se trouva bientôt à la tête de huit cents des plus anciens & des plus braves soldats du Pérou. Comme sa jeunesse & son inexpérience ne lui permettoient pas de les commander en personne, il nomma Herrada Général. Mais avec de si grandes forces assemblées en si peu de temps, il s'en fallut bien que son autorité fût universellement reconnue. Pizarre avoit laissé beaucoup d'amis, à qui sa mémoire étoit chere. L'assassinat cruel d'un homme, à qui sa patrie avoit de si grandes obligations, remplissoit d'horreur tous ceux qui conservoient quelqu'impartialité. La naissance honteuse d'Almagro, & l'incertitude du titre sur lequel il fondoit ses prétentions, le faisoient regarder par d'autres comme un usurpateur. Les Commandants de plusieurs Provinces refuserent de reconnoître son autorité jusqu'à ce qu'elle fût confirmée par l'Empereur. 1541.

1542. Dans d'autres, comme à Cuzco, on leva l'étendard royal, & on fit des préparatifs pour venger la mort du Gouverneur.

Arrivée de Vaca de Castro.

Ces causes de guerre ne seroient pas demeurées long-temps sans activité ; mais elles acquirent plus de force aussi-tôt que l'arrivée de Vaca de Castro fut connue. Après un long & pénible voyage, il fut jetté par le mauvais temps dans un petit havre de la Province de Popayan ; & s'avançant à petites journées par de très-mauvais chemins, il arriva enfin à Quito. Il apprit en route la nouvelle de la mort de Pizarre, & les événements dont elle avoit été suivie. Il produisit sur le champ ses patentes de Gouverneur du Pérou, qui lui donnoient les mêmes privileges & la même autorité dont avoit joui son prédécesseur, & fut reconnu sans difficulté par Benalcasar, Adelantade ou Lieutenant-Général pour l'Empereur dans le Popayan, & par Pedro de Puelles, qui, en l'absence de Gonzale Pizarre, avoit le commandement des troupes restées à Quito. Vaca de Castro, en prenant possession du gou-

Il prend le titre de Gouverneur.

vernement, montra qu'il possédoit les talents nécessaires dans une conjoncture si délicate. Par son crédit & son adresse, il eut bientôt assemblé un corps de troupes suffisant, non-seulement pour être lui-même à couvert de toute insulte, mais pour être en état de faire respecter son autorité. Il dépêcha des personnes de confiance dans les divers établissements du Pérou, pour y faire notifier légalement son arrivée & sa commission, & faire connoître à ses compatriotes les volontés de l'Empereur relativement au gouvernement du pays. Il envoya des émissaires qui encourageoient les Officiers Espagnols mécontents de la conduite d'Almagro à montrer leur fidélité pour leur Souverain, en soutenant l'homme à qui ce Prince avoit confié son autorité. Ces mesures produisirent beaucoup d'effet. Encouragés par l'approche du nouveau Gouverneur, ou préparés par ses insinuations, les sujets fideles se maintinrent dans leurs principes, & les avouerent hautement. Les plus timides laisserent entrevoir leur maniere de penser. Ceux qui étoient 1541.

1541. encore chancelants & neutres, preſſés par la néceſſité de prendre un parti, commencerent à pencher vers celui qui leur parut alors le plus sûr, auſſi-bien que le plus juſte (1).

Conduite d'Almagro.

Almagro s'apperçut qu'il baiſſoit tous les jours dans l'opinion de ſes partiſans ; & pour arrêter les pro-
1542. grès de cette défection avant l'arrivée de Vaca de Caſtro, il s'avança vers Cuzco à la tête de ſes troupes. Le corps le plus conſidérable de ſes ennemis y étoit aſſemblé ſous les ordres de Pedro Alvarès Holguin. Pendant ſa marche, Herrada, qui avoit juſques-là guidé ſa jeuneſſe, mourut ; & depuis cette époque ſes meſures furent toutes violentes, concertées ſans prudence, & mal-adroitement exécutées. Holguin, avec des forces fort inférieures, deſcendoit vers la côte au même temps où Almagro s'avançoit vers Cuzco. Par un ſtratagême très-ſimple, il trompa un ennemi ſans expérience, évita le com-

(1) Benzon, *Lib. III*, *c.* 9. Zarate, *Lib. V*, *c.* 11. Gomera, *c.* 146, 147. Herrera, *decad.* 6, *Lib. X*, *c.* 1, 2, 3, 7, *&c.*

bat, & exécuta une jonction avec Alvarado, Officier de distinction qui avoit été le premier à se déclarer contre Almagro comme contre un usurpateur. 1542.

Progrès de Vaca de Castro.

Vaca de Castro les rejoignit bientôt avec les troupes qu'il avoit amenées de Quito ; & faisant placer l'étendard royal devant sa tente, il déclara qu'il vouloit remplir en personne la fonction de Général de toutes les troupes. Quoiqu'attaché par la profession qu'il avoit exercée jusqu'alors à une vie pacifique & sédentaire, il montra tout de suite l'activité & le coup d'œil décisif d'un Officier accoutumé à commander. Se voyant maître de forces bien supérieures à celles de son ennemi, il voulut terminer promptement la guerre par une bataille. Les partisans d'Almagro, n'espérant aucun pardon du crime qu'ils avoient commis en massacrant le Gouverneur, ne cherchoient pas eux-mêmes à éviter ce genre de décision. Les deux partis se rencontrerent à Chupas, lieu distant d'environ deux cents milles de Cuzco, & combattirent avec toute la

16 Septembre.

1542. violence des guerres civiles, & toute la fureur des haines particulieres, animés encore par le desir de la vengeance & les derniers efforts du désespoir. La victoire, après avoir demeuré long-temps incertaine, se déclara à la fin pour Vaca de Castro.

Sa victoire. La supériorité du nombre, l'intrépidité du Général, & les talents militaires de François de Carvajal, Officier formé sous le grand Capitaine dans les guerres d'Italie, & qui jetta dans cette journée les fondements de sa réputation au Pérou, triompherent de la bravoure des partisans d'Almagro & de celle de leur chef, qui se conduisit avec un courage digne d'une meilleure cause & d'une autre destinée. Le carnage fut grand, eu égard au nombre des combattants. Plusieurs des vaincus, & particuliérement ceux qui avoient trempé dans l'assassinat de Pizarre, se jetterent au milieu des ennemis pour éviter une mort honteuse. De quatorze cents hommes qui formoient le nombre des combattants des deux armées, il en demeura cinq cents sur le champ de bataille, & le nombre des bles-

ſés fut encore plus conſidérable (1).

Les talents que Vaca de Caſtro avoit déployés dans le conſeil & ſur le champ de bataille avoient étonné les aventuriers du Pérou ; mais ſa conduite après la victoire ajouta encore à leur ſurpriſe. Diſpenſateur ſévere de la juſtice par caractere, il étoit d'ailleurs perſuadé qu'il falloit des exemples d'une rigueur extraordinaire pour arrêter l'eſprit de licence répandu parmi des militaires ſi éloignés du centre de l'autorité. Son premier ſoin fut de faire faire le procès à ſes priſonniers. Quarante furent condamnés à mort comme rébelles, & les autres bannis du Pérou. Leur chef, qui s'étoit ſauvé de la bataille, ayant été trahi par quelques-uns de ſes Officiers, fut publiquement décapité à Cuzco, & avec lui furent éteints, & le nom d'Almagro, & l'eſprit de parti qui avoit juſques-là déſolé le Pérou (2).

1542.

Sa ſévérité.

(1) Zarate, *Lib. IV*, *c.* 12-19. Gomera, *c.* 148. Vega, *p.* 11, *Lib. III*, *c.* 11-18. Herrera, *decad.* 7, *Lib. I*, *c.* 1, 2, 3. *Lib. III*, *c.* 1, 2.

(2) Zarate, *Lib. IV*, *c.* 21. Gomera, *c.* 150. Herrera, *decad.* 7, *Lib. III*, *c.* 12. *Lib. VI*, *c.* 1.

1542. Délibérations de l'Empereur sur l'administration de ses Etats d'Amérique.

Pendant que ces ſcenes violentes ſe paſſoient, l'Empereur & ſes Miniſtres préparoient des loix à l'aide deſquelles ils eſpéroient ramener la tranquillité dans les établiſſements Eſpagnols du nouveau monde, & y introduire un meilleur ſyſtême de police intérieure. Les conquêtes vaſtes & rapides des Eſpagnols n'avoient pas été le fruit des efforts réguliers & ſuivis de la nation; elles étoient l'ouvrage d'aventuriers particuliers. Après les premiers armements faits pour découvrir l'Amérique, la Cour d'Eſpagne, ſous les regnes agités de Ferdinand & de Charles V, deux Princes, dont l'un étoit l'homme le plus intriguant, & l'autre le plus ambitieux de ſon ſiecle, avoit été ſi fort occupée de projets & de guerres avec preſque toutes les nations de l'Europe, qu'elle n'avoit pas eu le temps de porter ſon attention ſur des objets éloignés & moins intéreſſants. Le ſoin de pourſuivre les découvertes & de tenter des conquêtes, étoit abandonné à de ſimples particuliers; ces hommes, animés par l'amour de la nouveauté, par la paſſion pour

ſes voyages, par l'avarice, par l'ambition, par l'eſpoir de mériter le Ciel, ſe jetterent avec tant d'ardeur dans cette nouvelle carriere, qu'en moins d'un ſiecle, les contrées immenſes que poſſede aujourd'hui l'Eſpagne dans le nouveau monde furent ſoumiſes à ſon Empire. Le Gouvernement n'ayant preſque point contribué aux fraix des expéditions, ne pouvoit pas s'attendre à en retirer de grands avantages. La ſouveraineté des pays conquis, & le quint de l'or & de l'argent des mines furent réſervés à la Couronne; les conquérants s'emparoient de tout le reſte comme leur appartenant de droit. Ils regardoient le pillage comme une indemnité des dépenſes qu'ils avoient faites pour s'équiper, & les terreins qu'ils partageoient ſuivant de certaines regles, comme des établiſſements permanents dus à leur valeur. Dans cette premiere diſtribution des poſſeſſions, l'étendue de chacune étoit mal connue; il étoit impoſſible à l'adminiſtration de s'appercevoir de tous les inconvénients qui pouvoient réſulter d'une ſemblable opération, & on fut for-

1542.

1542. cé de fermer les yeux ſur beaucoup d'injuſtices. Les peuples vaincus furent pillés avec une rapacité deſtructive, & leur pays diſtribué à leurs nouveaux maîtres en portions exorbitantes, excédant de beaucoup toutes les récompenſes auxquelles pouvoient prétendre les conquérants. Ces hommes, ignorants & groſſiers, hors d'état de former aucun plan général de police intérieure, uniquement occupés de leur intérêt, & incapables de ſacrifier un profit actuel à l'eſpérance d'un avantage éloigné pour eux-mêmes ou pour le public, n'avoient d'autre objet que de s'enrichir promptement, ſans s'embarraſſer des conſéquences funeſtes que pouvoient avoir les moyens qu'ils employoient. Mais lorſque la Cour d'Eſpagne eut enfin reconnu l'importance de ſes poſſeſſions en Amérique, elle ſentit la néceſſité de les adminiſtrer ſur un plan entiérement nouveau, & de ſubſtituer les inſtitutions d'un gouvernement régulier aux maximes & aux uſages établis par des aventuriers qui ne ſavoient que vaincre.

Un mal ſur-tout demandoit le plus

prompt remede. Les conquérants du Mexique & du Pérou avoient ſuivi le fatal exemple que leur avoient donné leurs compatriotes dans les iſles; ils s'étoient livrés à la recherche de l'or & de l'argent des mines avec la même imprudence & la même ardeur. La même conduite avoit eu les mêmes ſuites. Les naturels employés à ce travail par des maîtres qui leur impoſoient des tâches bien au-deſſus de leurs forces, périſſoient avec tant de rapidité, que l'Eſpagne devoit craindre de ne régner bientôt que ſur un vaſte déſert, au-lieu de poſſéder un pays peuplé & ſuſceptible d'amélioration. 1542.

L'Empereur & ſes Miniſtres étoient perſuadés de ces triſtes vérités, & s'étoient occupés de prévenir la deſtruction des Indiens, qui alloit leur faire perdre tous les avantages qu'ils attendoient de leurs nouvelles poſſeſſions. Cette crainte avoit fait porter de temps en temps les différentes loix dont j'ai fait mention, & par leſquelles on vouloit aſſurer à ce peuple un traitement plus humain & plus équitable. Mais la diſtance où

1542. étoit l'Amérique du centre du gouvernement, la foiblesse de l'autorité dans les nouvelles colonies, l'avarice & l'audace des soldats qui ne connoissoient aucun frein, avoient empêché jusques-là les meilleures loix d'avoir aucun effet sensible. Le mal croissoit ; les affaires de l'Europe laissoient en ce moment à l'Empereur quelque loisir pour tourner son attention sur l'Amérique ; non content de délibérer sur cette importante matiere avec ses Ministres & les membres de son Conseil, il consulta diverses personnes qui avoient résidé long-temps dans le nouveau monde, pour s'aider du résultat de leur expérience & de leurs réflexions. Heureusement pour les Américains, Barthelemi de Las Casas se trouvoit à Madrid chargé des affaires d'une maison de son Ordre. L'Empereur le fit appeller (1). Quoique depuis le mauvais succès de ses efforts pour le soulagement des Indiens, il se fût tenu renfermé dans le cloître, & ne se fût occupé que des

Personnes dont il prend conseil.

(1) Remesal, *hist.* de Chiapa, *p.* 146.

devoirs de la vie monaſtique, ſon zele pour ces malheureux, les premiers objets de ſa compaſſion, loin de s'être amorti, n'avoit fait que s'accroître par la connoiſſance plus ſuivie qu'il avoit acquiſe de leurs calamités. Il ſaiſit vivement cette occaſion de rappeller ſes anciennes maximes ſur le traitement des Indiens, avec l'éloquence vive & naturelle d'un homme dont l'ame étoit profondément affectée par les ſcenes qui avoient frappé tant de fois ſes yeux. Il fit un tableau pathétique de la deſtruction de l'eſpece humaine dans le nouveau monde, en homme convaincu de la vérité de tout ce qu'il avançoit; il peignit des plus vives couleurs les nations Indiennes emportées preſqu'entieres en moins de cinquante ans dans les iſles, & cette dévaſtation s'étendant ſur le continent avec la même rapidité; il attribua ces calamités aux exactions, à la cruauté de ſes compatriotes, & à l'eſclavage des Américains. Il ſoutint que leur liberté ſeule pouvoit arrêter la dépopulation. Il ne ſe contenta pas des diſcours qu'il prononça ſur

1542.

1542. ce ſujet, & de la force de l'éloquence qu'il y déployoit. Il compoſa à cette occaſion ſon Traité célebre de la deſtruction de l'Amérique (1), dans lequel il rapporte avec les circonſtances les plus horribles, & vraiſemblablement avec quelqu'exagération, la dévaſtation de tous les pays conquis par les Eſpagnols.

Ses ſoins pour réformer les abus.

L'Empereur fut profondément affecté du récit de tant de barbaries; mais ſes vues s'étendoient au-delà de celles de Las-Caſas. Il conçut que pour donner à ſes poſſeſſions du nouveau monde toute la valeur dont elles étoient ſuſceptibles, il ne ſuffiſoit pas de délivrer les Indiens de l'oppreſſion ſous laquelle ils gémiſſoient; mais qu'il falloit ſur-tout y borner le pouvoir & les uſurpations de ſes propres ſujets. Les conquérants de l'Amérique qui avoient rendu de ſi grands ſervices à leur pays, étoient pour la plupart de baſſe naiſſance, & d'un ordre de citoyens qui ne paroiſſoient mériter aucune diſtinction

(1) Remeſal, *p.* 192, 199.

tinction aux yeux du Monarque. Les richesses prodigieuses que quelques-uns d'eux avoient rapportées dans leur patrie excitoient la jalousie dans un siecle moins accoutumé que le nôtre à voir des hommes d'une condition inférieure, s'élever au-dessus de leur état, & le disputer en faste à l'ancienne noblesse. Les possessions que les chefs de ces aventuriers s'étoient appropriées étoient d'une étendue immense (1), & si le pays pouvoit jamais recevoir des améliorations proportionnées à la fertilité du sol, les propriétaires ne pouvoient manquer de devenir trop riches & trop puissants pour de simples sujets. Il paroissoit à Charles également nécessaire de corriger l'un de ces abus, & de prévenir l'autre, & les réglements qu'on devoit faire pour cela devoient être soutenus par une forme

1542.

(1) Herrera, le plus exact des Historiens Espagnols, dit que Gonzale Pizarre possédoit des terres dans le voisinage de Chuquesaca de la Plata, qui lui rapportoient annuellement un revenu plus considérable que celui de l'Archevêché de Tolede, le plus riche siege épiscopal de l'Europe. *Decad.* 7, *Lib. VI*, c. 3.

1542. d'administration plus vigoureuse que celle qui jusqu'alors avoit eu lieu en Amérique.

Nouveaux réglements. C'est dans ces vues qu'on forma un corps de loix, contenant plusieurs dispositions salutaires sur la constitution & les pouvoirs du Conseil souverain des Indes, sur l'étendue de la jurisdiction, & l'autorité des audiences Royales, sur l'administration de la justice, & sur toutes les parties du gouvernement ecclésiastique & civil. Ces loix furent généralement approuvées; mais on y joignit des réglements qui exciterent une allarme universelle, & causerent les plus violentes agitations, tels que les suivants.

Les *répartimientos*, ou concessions de terres, étant excessifs, les audiences Royales furent autorisées à les réduire à une étendue modérée. A la mort de chaque aventurier, ou planteur, les terres & les Indiens, qui lui auroient été accordés, ne passeroient plus à sa veuve ou à ses enfants, mais retourneroient à la Couronne. Les Indiens seroient désormais exemptés de service personnel, & ne

seroient obligés ni de porter les bagages des voyageurs, ni de travailler aux mines, ni de plonger pour la pêche des perles. Le tribut dû par eux à leurs Seigneurs seroit fixé, & ils devroient être payés pour tous les ouvrages qu'ils feroient volontairement. Toute personne qui auroit été ou étoit actuellement dans quelqu'emploi public, tout ecclésiastique, tous les hôpitaux & monasteres, seroient privés des terres & des Indiens dont ils étoient en possession, & les terres étoient réunies à la Couronne. Enfin, tout habitant du Pérou, impliqué au criminel dans la querelle de Pizarre & d'Almagro, seroit dépouillé aussi de ses terres & de ses Indiens, qu'on confisqueroit au profit du Roi. 1542.

Remontrances de ses Ministres contre ces réglements.

Tous les Ministres Espagnols, jusqu'alors chargés des affaires de l'Amérique, & les mieux instruits de l'état du pays, firent des remontrances contre ces réglements, funestes selon eux, aux colonies naissantes. Ils représenterent que le nombre des Espagnols, qui avoient jusqu'à cette époque passé dans le nouveau mon-

1542. de, étoit si petit, qu'on ne pouvoit rien espérer de leurs efforts pour l'amélioration des vastes régions sur lesquelles ils étoient dispersés, sans le secours des Indiens ; que le succès de toute espece de plan de ce genre dépendoit nécessairement du service des naturels, & que l'indolence de ces peuples, & leur aversion pour le travail, ne pouvoient être surmontées par l'appât du gain & des récompenses ; qu'à l'instant où les maîtres n'auroient plus le droit d'imposer une tâche, & d'exiger qu'elle fût faite, tout travail cesseroit, & que toutes les sources de richesses, qui avoient commencé à couler d'Amérique en Espagne, se fermeroient pour jamais. Mais Charles, attaché dans tous les temps à ses opinions, & frappé fortement alors des désordres qui régnoit en Amérique, voulut risquer l'application d'un remede même dangereux, & persista dans la résolution de publier ses nouvelles loix. Pour en presser l'exécution avec plus de vigueur, il destina François Tello de Sandoval à passer au Mexique en qualité de Visiteur ou Sur-In-

tendant de ce pays, où il feroit chargé de fe concerter avec le Vice-Roi Antoine de Mendoza. Blafco Nugnès Vela fut nommé Gouverneur du Pérou, avec le titre de Vice-Roi; & pour fortifier fon adminiftration, on établit une autre audience Royale à Lima, où quatre Jurifconfultes eftimés devoient exercer les fonctions de premiers juges (1).

1542. Vice Roi envoyé au Pérou. 1543.

Le Sur-Intendant & le Vice-Roi partirent en même-temps; mais les loix qu'ils devoient faire exécuter en Amérique y étoient connues avant leur arrivée. L'entrée de Sandoval à Mexico fut regardée comme le prélude d'une ruine générale. La liberté entiere rendue aux Indiens intéreffoit tous les Efpagnols en Amérique, & il n'y en avoit aucun qui, fous quelque prétexte, ne pût être compris dans les nouveaux réglements & en fouffrir. Mais la colonie de la nouvelle-Efpagne s'étoit depuis fi long-temps accoutumée à refpecter les loix & l'autorité, fous l'adminiftration

1544. Effets de ces réglements dans la nouvelle-Efpagne.

(1) Zarate, *Lib. III*, *c.* 24. Gomera, *c.* 151, Vega, *p.* 2. *Lib. III*, *c.* 20.

1544. prudente & ferme de Mendoza, que quelqu'averſion qu'on y eût pour les loix nouvelles, & quelques mauvais effets qu'on en craignît, il ne ſe fit aucune tentative pour empêcher la publication, ni aucun acte de violence contraire à la ſoumiſſion due au Souverain. Les Magiſtrats & les principaux habitants ſe contenterent d'expoſer au Vice-Roi & Sur-Intendant, dans de reſpectueuſes remontrances, les conſéquences funeſtes des nouveaux réglements. Heureuſement pour eux, une longue réſidence en Amérique avoit donné à Mendoza une profonde connoiſſance de l'état du pays, de ſes intérêts & de ſes reſſources; & Sandoval, quoique nouvellement appellé à l'adminiſtration, montra une modération rare parmi ceux qui ſe trouvent pour la premiere fois revêtus du pouvoir. Il s'engagerent l'un & l'autre à ſuſpendre l'exécution des diſpoſitions qui bleſſoient le plus les Mexicains, & non-ſeulement ils conſentirent à ce que les habitants de la nouvelle-Eſpagne envoyaſſent une députation à ce ſujet; mais ils appuyerent eux-mêmes

le vœu de la colonie. Charles, ébranlé par l'opinion de ces hommes que leurs talents & leur intégrité rendoient si capables de juger avec discernement des objets qui étoient sous leurs yeux, se relâcha assez de la rigueur de ses loix pour rendre à la colonie sa premiere tranquilité (1). 1544.

Et au Pérou.

Au Pérou, les affaires prirent une tournure plus fâcheuse, & l'orage ne fut pas si promptement dissipé. Les conquérants de ce Royaume, nés dans les dernieres classes des citoyens, plus éloignés de la métropole, & enivrés par les immenses richesses qu'ils avoient acquises en si peu de temps, s'abandonnoient à une plus grande licence. Au milieu du renversement général de l'ordre & des loix, occasionné par deux guerres civiles, chaque particulier étoit devenu son maître & son propre juge, & n'étoit plus guidé que par son intérêt & ses passions. L'esprit d'insubordination alla jusqu'à la révolte. Des hommes,

(1) Fernandès, *hist. Lib. I*, c. 3, 4, 5. Vega, *p.* 2, *Lib. III*, c. 21, 22. Herrera, *decad.* 7, *Lib. V*, c. 7. *Lib. VII*, c. 14, 15. Torquemad. *Mond. ind. Lib. V*, c. 13.

1544. gâtés par une ſi longue anarchie, ne pouvoient voir ſans répugnance & ſans crainte l'introduction d'un gouvernement régulier, le pouvoir d'un Vice-Roi, & l'autorité d'une Cour de judicature. Mais ils éprouvoient encore une plus grande indignation à la ſeule idée de ſe ſoumettre à des loix qui les dépouilloient en un moment du fruit de tant d'années de travaux, de ſervices & de ſouffrances. Dès que les réglements nouveaux furent connus dans les divers établiſſements, les habitans s'aſſemblerent, les femmes en larmes, & les hommes ſe récriant contre l'injuſtice & l'ingratitude d'un Souverain qui les privoit de leurs biens ſans les avoir entendus. Eſt-ce là, diſoient-ils, la récompenſe due à des citoyens qui, ſans le ſecours de l'Etat, à leurs propres fraix & par leur valeur, ont ſoumis à la Couronne de Caſtille des territoires ſi riches & ſi étendus? Eſt-ce là le prix de tant de maux que nous avons ſoufferts, de tant de dangers que nous avons courus pour ſervir la patrie? Quel eſt parmi nous celui qui ait aſſez bien mérité de ſon

pays, ou dont la conduite ait été assez irréprochable pour qu'on ne puisse pas le condamner en vertu de quelqu'une des clauses de ces nouvelles loix, conçues en termes si vagues & si généraux ? Ne paroissent-elles pas rédigées pour servir d'autant de pieges, auxquels il est impossible d'échapper ? Tous les Espagnols de quelque considération au Pérou ont eu part à l'autorité, & tous sans exception ont été forcés d'entrer dans les querelles des différents chefs des partis. Faut-il dépouiller les premiers, parce qu'ils ont rempli un devoir, & punir les autres de s'être trouvés dans des circonstances qu'ils n'ont pas pu éviter ? Les conquérants d'un grand Empire, au-lieu des récompenses & des distinctions qu'ils avoient si bien méritées, seroient donc privés de la consolation de pourvoir à la subsistance de leurs femmes & de leurs enfants, & forcés de les laisser dans la dépendance des secours qu'ils pourroient arracher à une Cour ingrate (1). Nous ne sommes plus

1544.

(1) Herrera, *decad.* 7, *Lib. VII*, *c.* 14, 15.

1544. en état, continuoient-ils, d'aller découvrir de nouvelles régions pour y former des établissements plus solides; notre santé affoiblie par l'âge, & nos corps couverts de blessures, ne sont plus propres à une vie si fatigante & si active; mais il nous reste encore assez de force pour défendre la justice de nos droits, & pour ne pas nous laisser dépouiller honteusement (1).

Révolte prévenue par la modération de Vaca de Castro.

De pareils discours proférés avec toute la véhémence de la passion, & appuyés de l'approbation de tous ceux qui les entendoient, enflammerent tellement les esprits, que tout se disposoit aux plus grandes violences. Les mécontents commencerent à tenir conseil en différents endroits, pour concerter les moyens de s'opposer à l'entrée du Vice-Roi & des Magistrats, & pour prévenir non-seulement l'exécution, mais même la promulgation des nouvelles loix. Vaca de Castro avoit détourné l'orage

(1) Gomera, *c.* 152. Herrera, *decad.* 7, *Lib. VI*, *c.* 10, 11. Vega, *p.* 2, *Lib. III*, *c.* 21, 22. *Lib. IV*, *c.* 3, 4.

dans le moment en les flattant de l'espérance qu'aussi-tôt que le Vice-Roi & les juges seroient arrivés, ils se prêteroient eux-mêmes à apporter quelque modification à des réglements qui avoient été dressés sans faire assez d'attention à l'état du pays. Il paroissoit nécessaire d'avoir quelqu'égard aux représentations des colonies, & de leur accorder quelque chose pour calmer la fermentation, & les ramener à l'obéissance en leur inspirant quelque confiance en leurs supérieurs. Mais sans un profond discernement, sans des manieres conciliantes & une grande souplesse de caractere, un Vice-Roi ne pouvoit suivre un pareil plan, & malheureusement Nugnès Vela n'avoit aucune des qualités qui sont nécessaires aux hommes qui gouvernent, excepté l'intégrité & le courage; encore la premiere dégénéroit-t-elle souvent en dureté, & la seconde en obstination; de sorte que dans les circonstances où il étoit placé, elles étoient en lui plutôt des vices que des vertus. Du moment qu'il débarqua à Tumbès, il se regarda comme simple

1544.

Mécontentement augmenté par la conduite du Vice-Roi.

exécuteur des ordres qu'il apportoit ;
1544. ſans ſe croire autoriſé à en tempérer la rigueur, & ſans faire aucune attention à ce qu'il entendoit dire & à ce qu'il voyoit lui-même de l'état du pays, il s'attacha avec une opiniâtre inflexibilité à la lettre des loix qu'il venoit de promulguer.

Dans toutes les villes où il paſſa, il rendit la liberté à tous les Indiens, priva tous ceux qui rempliſſoient quelqu'emploi de leurs terres & de leurs travailleurs ; & voulant donner lui-même l'exemple, il ne permit pas qu'un ſeul Indien fut employé à porter ſon bagage dans ſa route vers Lima. L'étonnement & la conſternation le précéderent; mais il craignit ſi peu d'accroître l'un & l'autre, qu'à ſon entrée dans la capitale, il déclara hautement qu'il venoit pour obéir aux ordres de ſon Souverain, & non pour les altérer & les affoiblir. Cette dureté fut accompagnée de tout ce qui pouvoit la rendre plus intolérable, beaucoup de hauteur dans la conduite, de l'arrogance, un ton tranchant dans toutes les diſcuſſions, & cette inſolence du pouvoir ſi cho-

quante pour des hommes qui n'étoient pas même accoutumés à accorder à l'autorité civile le respect qui lui est dû. Toute tentative qui avoit pour objet de suspendre ou de mitiger les nouvelles loix, fut regardée par le Vice-Roi comme suggérée par l'esprit de mécontentement & de rébellion. Il fit arrêter plusieurs personnes considérables, & d'autres furent mises à mort sans forme de procès. Vaca de Castro lui-même, sans égard pour le rang qu'il venoit d'occuper, & pour le service qu'il venoit de rendre en prévenant une révolte générale dans la colonie, fut chargé de chaînes, & jetté en prison comme un criminel (1).

1544.

Les mécontents choisissent Gonzale Pizarre pour chef.

Mais quelque générale que fût l'indignation qu'avoient inspirée de tels procédés, il est probable que l'autorité auroit eu encore assez de force pour contenir les mécontents, si ceux-ci n'eussent pas trouvé un chef capable par son crédit & son rang de

(1) Zarate, *Lib. IV, c.* 23, 24, 25. Gomera, *c.* 153, 155. Vega, *p.* 2, *Lib. IV, c.* 4, 5. Fernandès, *Lib. I, c.* 6, 10.

1544. réunir & de diriger leurs efforts. Depuis que les loix nouvelles avoient été connues au Pérou, tous les Espagnols avoient jetté les yeux sur Gonzale Pizarre, comme sur le seul homme capable de détourner les malheurs qui menaçoient la colonie. Il recevoit de tous côtés des lettres & des députations par lesquelles on le pressoit de se déclarer le protecteur des colons qui le soutiendroient au péril de leur vie & de leur fortune. Gonzale, avec moins de talents que ses freres, avoit autant d'ambition & de courage. L'ingratitude de la Cour envers sa famille étoit sans cesse présente à son esprit. Ferdinand étoit prisonnier d'Etat en Europe. Les enfants de François étoient confiés à la garde du nouveau Vice-Roi, & retenus à bord de sa flotte. Lui-même se trouvoit réduit à la condition de simple citoyen dans un pays que les Pizarre avoient découvert & conquis pour la monarchie. Ces pensées le poussoient à la vengeance, & l'excitoient à défendre les droits de sa famille dont il se regardoit comme le dépositaire & l'héritier. Mais com-

me un Eſpagnol ſe dépouille difficilement de ce reſpect pour ſon Souverain qui lui eſt comme naturel, la ſeule idée de prendre les armes contre les troupes royales lui faiſoit horreur. Il héſita long-temps, & il reſtoit encore irréſolu lorſque les violences du Vice-Roi, le vœu général de ſes compatriotes, & la certitude de ſe voir bientôt lui-même victime de la ſévérité des loix nouvelles, le déterminerent à quitter Chuquiſaca de la Plata, lieu où il faiſoit ſa réſidence, pour ſe rendre à Cuſco. Tous les habitants vinrent au-devant de lui, & le reçurent avec des tranſports de joie comme le libérateur de la colonie. Dans la premiere chaleur de leur zele, ils le nommerent Procureur-général des affaires de la nation au Pérou, pour ſolliciter la révocation des derniers réglements. Ils le chargerent de préſenter leurs remontrances à l'audience royale de Lima; & ſous le prétexte de quelque danger de la part des Indiens, l'autoriſerent à s'y rendre en armes. En vertu de cette nomination, Pizarre s'empara du tréſor royal, nomma des Officiers, leva 1544.

1544. des soldats, saisit une grande quantité d'artillerie que Vaca de Castro avoit mise en dépôt à Guamanga, & s'avança vers Lima comme contre une ville ennemie. Les mécontents réunis dès-lors sous un chef d'un nom si distingué, attirerent bientôt à eux beaucoup de gens de marque, & une partie considérable des troupes levées par le Vice-Roi contre Pizarre déserta en corps, & vint se réunir à l'armée de celui-ci (1).

Différends entre le Vice-Roi & les juges de l'audience.

Avant que Pizarre eût atteint Lima, il s'y étoit fait une révolution qui disposoit les choses en sa faveur; de sorte que son succès paroissoit assuré. Autant la violence de l'administration du Vice-Roi étoit redoutable aux Espagnols du Pérou, autant sa hauteur insupportable étoit odieuse à ses associés, les juges de l'audience royale. Il y avoit eu entr'eux quelques symptômes de froideur pendant leur voyage d'Espagne au Pérou; (2) mais

---

(1) Zarate, *Lib. V*, *c.* 1. Gomera, *c.* 156, 157. Vega, *p.* 2. *Lib. IV*, *c.* 4, 12. Fernandés, *Lib. I*, *c.* 12-17. Herrera, *decad.* 7, *Lib. VII*, *c.* 18, *&c. Lib. VIII*, *c.* 1-5.

(2) Gomera, *c.* 171.

aussi-tôt qu'ils commencerent à exercer leurs fonctions respectives, les deux partis s'aigrirent tellement par leurs fréquents débats sur les limites de leur jurisdiction, & la contrariété de leurs opinions fut telle, que bientôt l'éloignement se changea en haine ouverte. Les juges traversoient le Vice-Roi dans toutes ses mesures, mettoient en liberté les prisonniers qu'il avoit fait arrêter, prenoient la défense des mécontents, & applaudissoient à leurs remontrances. Dans une circonstance où les deux parties de l'administration auroient dû être unies pour repousser l'ennemi qui les menaçoit, elles se disputoient l'une l'autre l'autorité. Les Magistrats l'emporterent à la fin. Le Vice-Roi, universellement haï, abandonné de ses propres gardes, fut saisi dans son palais, & conduit à une isle déserte sur la côte, pour y être gardé jusqu'à ce qu'on pût l'envoyer en Espagne.

1544.

Le Vice-Roi est emprisonné.

Après cette démarche hardie, les juges s'emparant de l'autorité suprême, donnerent une déclaration qui suspendoit l'exécution des loix dont

Desseins de Pizarre.

on se plaignoit, & envoyerent un
1544. messager à Pizarre pour le requérir
de licencier ses troupes, & de se
rendre à Lima avec quinze ou vingt
personnes de sa suite seulement, d'autant,
ajoutoient-ils, qu'ils avoient
déja accordé tout ce que les mécontents
pouvoient desirer. Ces Magistrats
ne pouvoient guere se flatter
qu'un homme qui avoit autant d'audace
& d'ambition que Pizarre, cédât
si facilement à une pareille demande.
Ils ne vouloient que jetter
un voile de décence sur leur complaisance
pour lui. Cependant leur
Président, esprit remuant & hardi,
entretenoit vraisemblablement une
correspondance secrete avec Pizarre,
& nourrissoit le projet que depuis il
exécuta de se dévouer entiérement à
lui. L'emprisonnement du Vice-Roi,
l'usurpation de l'autorité par les juges,
enfin la confusion générale &
l'anarchie, suites naturelles d'événements
si singuliers & si inattendus,
ouvroient une vaste carriere à Pizarre.
Il se voyoit à portée de s'emparer
du pouvoir suprême, & ne
manquoit pas de courage pour se

saisir de l'objet que la fortune lui présentoit. Carvajal, son conseil & son guide, voyoit depuis long-temps ce but comme le seul auquel Pizarre devoit tendre. Au-lieu de la qualité subordonnée de Lieutenant pour le Roi dans les établissements Espagnols du Pérou, Pizarre demanda ouvertement celle de Gouverneur & de Capitaine-Général, & requit le Conseil ou l'audience de Lima de lui donner une commission avec ce titre. Une pareille requête étoit un ordre de la part d'un homme qui se trouvoit à la tête de douze cents hommes aux portes de Lima, où il n'y avoit ni chef ni armée qui pussent s'opposer à lui. Mais le Conseil, soit pour ne pas se dessaisir du pouvoir, soit pour sauver les apparences, hésita ou parut hésiter. Carvajal, impatient & impétueux dans toutes ses opérations, entre de nuit dans la ville, saisit plusieurs Officiers de distinction ennemis de Pizarre, & les fait pendre sans forme de procès. Le lendemain l'audience expédia au nom de l'Empereur une commission qui nommoit Pizarre Gouverneur du Pérou avec

1544.

Il s'empare de l'autorité.

1544. une autorité abſolue tant civile que militaire, & le même jour le nouveau Gouverneur fit ſon entrée en pompe dans la ville, & prit poſſeſſion de ſa nouvelle dignité (1).

28 Oct. Le Vice-Roi recouvre ſa liberté.

Mais au milieu du trouble & des déſordres qu'entraînoit la diſſolution du gouvernement, les eſprits ayant ſecoué le joug des loix & de l'autorité, & s'abandonnant ſans frein à tous leurs caprices, on vit les événements les plus extraordinaires & les moins attendus ſe ſuccéder avec rapidité. A peine Pizarre commençoit-il à exercer l'autorité dont il s'étoit fait revêtir, qu'il vit s'élever contre lui un ennemi formidable. Le Vice-Roi avoit été envoyé par le Conſeil à bord d'un vaiſſeau, ſous la garde de Jean Alvarès, lui-même membre du Conſeil, pour être conduit en Eſpagne. Dès que le vaiſſeau fut hors du port, Alvarès, ſoit remords, ſoit crainte, ſe jetta aux pieds

(1) Zarate, *Lib. V*, *c.* 8-10. Vega, *p.* 2. *Lib. IV*, *c.* 13-19. Gomera, *c.* 159-163. Fernandès, *Lib. I*, *c.* 18, 25. Herrera, *decad.* 7. *Lib. VIII*, *c.* 10-20.

de ſon priſonnier, lui déclara que de ce moment il étoit libre, & que lui-même & tous ceux qui étoient dans le vaiſſeau étoient prêts à lui obéir comme au repréſentant légitime de leur Souverain. Nugnès de Vela leur ordonna de le mener à Tumbès. En débarquant, il éleva l'étendard royal, & reprit ſes fonctions de Vice-Roi. Pluſieurs perſonnes de diſtinction, que l'eſprit de ſédition qui régnoit à Cuſco & à Lima n'avoit pas encore gagnées, annoncerent tout de ſuite la ferme réſolution de le ſoutenir (1). La violence du gouvernement de Pizarre qui veilloit ſur les démarches de chaque particulier avec la défiance naturelle à un uſurpateur, & qui puniſſoit avec rigueur la moindre apparence de mécontentement, augmenta bientôt le nombre des partiſans de Nugnès près duquel pluſieurs des colons les plus diſtingués ſe virent forcés de chercher un aſyle. Tandis que les forces du Vice-Roi 1544.

(1) Zarate, *Lib. V*, *c.* 9. Gomera, *c.* 165. Fernandès, *Lib. I*, *c.* 23. Herrera, *decad.* 7. *Lib. VIII*, *c.* 15.

1544. grossissoient ainsi à Tumbès, jusqu'à former un corps qu'on pouvoit regarder comme une armée en Amérique, Diego Centeno, Officier actif & entreprenant, poussé à bout par l'oppression & les cruautés du Lieutenant de Pizarre dans la Province de Los-Charcas, trama une conspiration contre lui, le fit périr, & se déclara pour le Vice-Roi (1).

1545. Pizarre marche contre lui.

Pizarre, quoiqu'allarmé des mouvements qui s'élevoient aux deux extrêmités de l'Empire, ne se déconcerta point. Il se disposa à soutenir l'autorité dont il s'étoit emparé avec le courage & la capacité d'un homme accoutumé à commander, & marcha directement contre le Vice-Roi, le plus redoutable de ses ennemis & le plus voisin. Comme il étoit maître du trésor public du Pérou, & que le plus grand nombre des Espagnols attachés au service militaire étoient depuis long-temps dévoués à sa famille, ses troupes étoient si nombreuses, que le Vice-Roi, incapable de

(1) Zarate, *Lib. V, c.* 18. Gomera, *c.* 169. Herrera, *decad.* 7, *Lib. IX*, *c.* 27.

lui résister, se retira sur Quito. Pizarre le suivit, & dans cette longue marche, au travers de pays montagneux & déserts, les deux armées eurent à souffrir des fatigues qu'aucunes troupes Européennes n'auroient pu soutenir (1). A peine le Vice-Roi avoit-il atteint Quito, que l'avant-garde de Pizarre parut après lui conduite par Carvajal, qui, quoiqu'âgé de près de quatre-vingts ans, montroit toute l'activité & toute la vigueur d'un soldat. Nugnès de Vela abandonna une ville hors d'état de défense, & marcha vers le Popayan avec une célérité qui donnoit à sa retraite l'air d'une fuite. Pizarre continua quelque temps de le poursuivre; mais désespérant de l'atteindre, il revint à Quito, d'où il envoya Car- 1545.

(1) Tous les Historiens Espagnols décrivent sa marche & les embarras des deux partis avec beaucoup d'exactitude. Zarate remarque qu'à peine trouvera-t-on rien de comparable dans l'histoire, tant pour la longueur de la retraite, que pour l'ardeur de la poursuite. Suivant son calcul, Pizarre poursuivit le Vice-Roi près de trois mille milles. *Lib. V*, c. 16-26.

vajal contre Centeno, qui avoit af-
1545. ſemblé de grandes forces dans les Provinces méridionales de l'Empire, tandis que lui-même demeura à Quito pour faire tête au Vice-Roi (1).

Défaite du Vice-Roi.

Nugnès, par ſon activité, & avec le ſecours de Benalcaſar, eut bientôt aſſemblé quatre cents hommes dans le Popayan. Il conſervoit au milieu de ſes déſaſtres la même élévation d'eſprit & le même ſentiment de ſa dignité. Il rejetta avec dédain l'avis de quelques-uns de ſes partiſans qui le preſſoient de faire à Pizarre des ouvertures d'accommodement, & déclara que l'épée ſeule pouvoit décider une querelle avec des rébelles.
1546. Dans cette réſolution, il ſe mit en marche pour Quito. Pizarre ſe confiant à la ſupériorité du nombre, & encore plus à la diſcipline & à la valeur de ſes troupes, s'avança à ſa
18 Janv. rencontre. Le combat fut ſanglant, les deux partis ſe diſputant la poſſeſſion

(1) Zarate, *Lb. V*, *c.* 15, 16, 24. Gomera, *c.* 167. Vega, *p.* 2, *Lib. IV*, *c.* 25-28, Fernandès, *Lib. I*, *c.* 34, 40. Herrera, *decad.* 7, *Lib. VIII*, *c.* 16, 20-27.

ſion d'un grand Empire, & la deſtinée des chefs, ainſi que la fortune des ſoldats, dépendant de cette journée. Mais les vétérans de Pizarre combattant plus réguliérement & avec plus d'ordre, ébranlerent bientôt leurs ennemis. Le Vice-Roi déploya à la fois les talents d'un Capitaine & le courage d'un ſoldat, & tint longtemps la victoire en ſuſpens. Enfin, il tomba percé de coups, & la déroute de ſes troupes devint générale. On les pourſuivit vivement. La tête de Nugnès fut coupée & placée au lieu des exécutions à Quito. Pizarre entra dans cette ville en triomphe. Les troupes aſſemblées par Centeno furent bientôt diſperſées par Carvajal, & leur chef fut obligé de s'enfuir aux montagnes, où il demeura pluſieurs mois caché dans une caverne. Des frontieres du Popayan à celles du Chily, tout ſe ſoumit à Pizarre. Sa flotte, ſous le commandement de Pedro de Hinojoſa, le rendit maître abſolu de la mer du Sud & de Panama. Il mit garniſon à Nombre de Dios, ſur la côte oppoſée de l'Iſthme par où ſe faiſoit la communication ordi-

1546.

Il eſt tué.

naire de l'Espagne avec le Pérou (1).

1546. On conseille à Pizarre de se saisir de la souveraineté du Pérou.

Après une victoire si décisive, Pizarre & ses troupes passerent quelques temps à Quito ; & dans les premiers transports de leur joie, ils se livrerent à tous les excès qu'on pouvoit attendre d'une troupe d'aventuriers enivrés d'une prospérité si étonnante. Mais au milieu de cette dissipation, le chef & ses amis étoient obligés de tourner quelquefois leurs réflexions sur des objets sérieux, & de délibérer avec inquiétude sur le parti qu'ils avoient à prendre. Carvajal, aussi hardi & aussi décidé au conseil que sur le champ de bataille, disoit depuis long-temps à Pizarre, que dans la carriere où il étoit entré, il ne devoit pas penser à modérer sa course, qu'il falloit prétendre à tout, ou n'entreprendre rien : c'étoit la maxime qu'il avoit sans cesse recommandée à Pizarre depuis le moment

(1) Zarate, *Lib. V*, *c.* 31, 32. Gomera, *c.* 170. Vega, *p.* 2, *Lib. IV*, *c.* 33, 34. Fernandès. *Lib. I*, *c.* 51-54. Herrera, *decad.* 7, *Lib. X*, *c.* 12-19, 22, *decad.* 8. *Lib. I*, *c.* 1-3. Benzo, *Lib. III*, *c.* 12.

où celui-ci avoit pris la qualité de Gouverneur du Pérou. Après la victoire remportée à Quito, il fit de nouvelles instances, & fut encore plus pressant & plus décidé. Vous avez usurpé l'autorité suprême (écrit-il à Pizarre à cette occasion) au mépris de la commission donnée à un autre par l'Empereur ; vous avez marché en armes contre les drapeaux de votre Souverain ; vous avez attaqué son représentant ; vous l'avez défait en bataille rangée, & vous lui avez fait couper la tête : ne croyez pas que jamais un Monarque pardonne de pareilles insultes, ni qu'aucune réconciliation entre vous & lui puisse jamais être sincere. Ne laissez plus dépendre votre destinée de la faveur incertaine d'un Roi. Emparez-vous de la souveraineté d'un pays, sur lequel votre famille a des droits, à titre de découverte & de conquête. Vous pouvez vous attacher tous les Espagnols du Pérou, qu'il vous est facile de ménager par des concessions de terres & d'Indiens, par l'institution d'un ordre de noblesse, & par la création de quelques titres d'hon-

1546.

1546. neur ſemblable à ceux qu'on recherche en Europe avec tant d'empreſſement. En établiſſant des ordres de Chevalerie avec des privileges & des diſtinctions, comme en Eſpagne, vous donnerez à ceux qui vous ſerviront une récompenſe conforme aux idées des militaires. Ne vous contentez pas de gagner ainſi vos compatriotes ; tâchez de vous concilier les Indiens, en épouſant la Coya ou fille du Soleil, qui a les droits les plus prochains à la Couronne des Incas ; vous engagerez les anciens habitants du Pérou, par le reſpect qu'ils conſervent pour le ſang de leurs Monarques, à s'unir avec les Eſpagnols qui y ſont établis pour ſoutenir votre autorité. Appuyé des uns & des autres, vous pourriez défier le pouvoir de l'Eſpagne, & repouſſer aiſément le peu de forces qu'elle peut envoyer dans un pays ſi éloigné d'elle. Le Juriſconſulte Cepeda, en qui Pizarre avoit alors beaucoup de confiance, ſeconda fortement les exhortations de Carvajal, & employa toute ſon érudition à prouver à Pizarre, que tous les fondateurs des grandes Mo-

narchies avoient été élevés à ce rang, non par l'ancienneté de leur famille, ou par la validité de leurs titres, mais par leur valeur & leur mérite personnel (1).

1546.

Pizarre se détermine à négocier avec la Cour d'Espagne.

Pizarre les écouta attentivement l'un & l'autre, & ne put cacher la satisfaction avec laquelle il voyoit l'objet qu'on offroit à son ambition. Mais heureusement pour le repos du genre humain, peu d'hommes sont doués de cette force d'esprit, & de cette étendue de talent nécessaires pour former & exécuter les grands desseins, qui ne peuvent être poursuivis sans le renversement de l'ordre établi dans les sociétés, & la violation des maximes qu'on y regarde comme sacrées. La médiocrité des talents de Pizarre resserra son ambition dans des limites plus étroites. Au lieu d'aspirer à l'indépendance, il se borna à obtenir de la Cour d'Espagne, d'être confirmé dans l'autorité dont il jouissoit. Pour cette négocia-

(1) Vega, *p.* 2, *Lib. IV*, *c.* 40. Fernandès, *Lib. I*, *c.* 34. *Lib. II*, *c.* 13, 49. Herrera, *decad.* 8, *Lib. II*, *c.* 10.

1546. tion, il envoya en Europe un Officier de diſtinction, chargé de préſenter ſa conduite & l'état du pays, ſous un point de vue capable à déterminer l'Empereur & ſes Miniſtres à lui laiſſer la place qu'il occupoit.

Délibérations du miniſtere Eſpagnol.

Tandis que Pizarre délibéroit ſur le parti qu'il avoit à prendre, les Miniſtres Eſpagnols étoient occupés de leur côté à rechercher les moyens de rétablir au Pérou l'autorité de l'Empereur. Ils ignoroient encore les outrages qu'elle avoit reçus, mais ils étoient inſtruits de la révolte contre le Vice-Roi, de ſon empriſonnement & de l'uſurpation de Pizarre. Une réſolution ſi allarmante demandoit tous les talents & toute l'autorité de Charles; mais il ſe trouvoit alors occupé tout entier en Allemagne contre la fameuſe ligue de Smalkalde. Dans cette ſituation, une des plus critiques de ſon regne, il laiſſa à ſon fils Philippe, & aux Miniſtres qu'il lui avoit donnés pour l'aider dans le gouvernement de l'Eſpagne, le ſoin de calmer les déſordres du Pérou. Au premier coup d'œil, la conduite de Pizarre & de ſes partiſans, parut ſi

contraire aux devoirs de ſujets envers leur Souverain, que le plus grand nombre des Miniſtres vouloit qu'on les déclarât ſur le champ rebelles, & qu'on s'occupât de les punir avec la plus grande rigueur. Mais quand la premiere chaleur de leur zele & de leur indignation fut amortie, ils trouverent eux-mêmes dans l'exécution des obſtacles ſans nombre. Les vieilles bandes d'infanterie, la gloire & la force des armées Eſpagnoles, étoient alors employées en Allemagne. L'Eſpagne, épuiſée d'hommes & d'argent par une longue ſuite de guerres, où l'avoit jettée l'ambition inquiete de deux Monarques, ne pouvoit faire aucun armement aſſez puiſſant pour ſoumettre les rébelles. Il n'étoit pas poſſible de porter à une ſi grande diſtance un aſſez gros corps de troupes. Tant que Pizarre demeureroit maître de la mer du Sud, la route au Pérou, par Nombre de Dios, étoit impraticable, & le chemin à Quito par terre au travers de la nouvelle-Grenade & du Popayan, pays immenſes, mal-ſains, déſerts, ou habités par des nations ſauvages & en- 1546.

1546. nemies, offroit des dangers & des difficultés insurmontables. Enfin, le passage à la mer du Sud, par le détroit de Magellan, étoit si long, si incertain & si peu connu dans ce siecle, qu'on ne pouvoit compter sur cette navigation pour porter des troupes au Pérou. Les Ministres se virent donc obligés d'abandonner le systême que leur zele leur avoit d'abord suggéré, & d'essayer de faire par des moyens plus doux, ce qu'ils ne pouvoient exécuter par la force. Le soin que Pizarre prenoit de présenter sa conduite aux yeux de l'Empereur sous un jour favorable, prouvoit qu'il conservoit encore quelques sentiments de respect pour son autorité. En profitant de cette circonstance, & en lui accordant assez pour lui montrer dans le gouvernement quelque modération & quelqu'indulgence, on pouvoit encore le rappeller à son devoir, ou bien les sentiments de fidélité naturels aux Espagnols pouvoient se réveiller parmi ses partisans, & les déterminer à abandonner un usurpateur.

Gasca est envoyé au Pérou

Le succès de cette négociation aussi importante que délicate, dépendoit

entiérement de l'habileté & de l'adresse du négociateur. Après avoir pesé attentivement le mérite de différents sujets, le choix des Ministres tomba unanimement sur Pierre de la Gasca, Ecclésiastique, qui n'avoit d'autre titre que celui de Conseiller de l'Inquisition. Mais, quoique sans emploi public, il avoit été chargé en quelques occasions d'affaires importantes dans lesquelles il avoit réussi, & déployé un caractere insinuant & doux, joint à beaucoup de fermeté, une probité au-dessus de tout soupçon, une grande circonspection dans ses plans, avec beaucoup de vigueur dans leur exécution, qualités rarement unies. L'Empereur, à qui Gasca n'étoit pas inconnu, approuva hautement ce choix, & lui en donna l'assurance dans une lettre pleine d'expressions de bienveillance & de bonté, qui font autant d'honneur au Souverain qui les employoit, qu'au sujet à qui elles étoient adressées. Gasca, nonobstant son âge avancé, la foiblesse de sa constitution, la crainte des fatigues dans un long voyage, & du séjour d'un climat mal-sain,

1546.

en qualité de Président de l'audience de Lima.

1546. naturelle à un homme, qui n'étoit jamais sorti de son pays (1), n'hésita pas un moment à se prêter aux volontés de son Souverain. Il fit voir que ce motif seul l'animoit, il refusa un Evêché qu'on lui offroit pour donner à son caractere plus de dignité. Le seul titre qu'il voulut accepter, fut celui de Président de l'audience de Lima, & il déclara qu'il ne vouloit recevoir aucun salaire attaché à cet emploi. Tout ce qu'il demanda fut que sa famille fût entretenue par le Roi ; & comme il alloit excercer en Amérique un ministere de paix, & qu'il n'emportoit avec lui que sa soutane & son bréviaire, sans autre suite que quelques domestiques, son expédition ne pouvoit être à charge aux finances du Royaume (2).

Sa modération.

Pouvoirs dont il est revêtu.

Mais en montrant tant de désintéressement & de modération, relativement à sa personne, les deman-

(1) Fernandès, *Lib. II*, *c.* 17.

(2) Zarate, *Lib. VI*, *c.* 6. Gomera, *c.* 174. Fernandès, *Lib. II*, *c.* 14-16. Vega, *p.* 2, *Lib. V*, *c.* 1. Herrera, *decad.* 8, *Lib. I*, *c.* 4, *&c.*

des qu'il forma lorſqu'il fut queſtion de déterminer l'étendue de ſon autorité, furent d'un ton bien différent. Comme il alloit dans un pays éloigné du chef-lieu du gouvernement, & où il lui ſeroit impoſſible de recevoir de nouvelles inſtructions dans les circonſtances délicates, & que tout le ſuccès de ſa négociation dépendoit de la confiance que pourroient placer dans l'étendue de ſes pouvoirs, les gens avec qui il auroit à traiter, il exigea qu'on le revêtît d'une autorité ſans bornes, & que ſa juriſdiction s'étendît à toutes les perſonnes & à tous les cas ; il voulut être autoriſé à punir, à récompenſer, à pardonner ſelon les circonſtances, à employer la force des armes pour réduire les mécontents & les rebelles, à lever des troupes, & à tirer des ſecours de tous les établiſſements Eſpagnols de l'Amérique. Des pouvoirs ſi illimités, quoique manifeſtement utiles au ſuccès de ſa miſſion, parurent aux Miniſtres Eſpagnols trop conſidérables pour être confiés à un ſimple ſujet. Ils les regardoient comme des prérogatives

1546.

inséparables de la Royauté, & refu-
1546. soient de les confier à Gasca. Mais les vues de l'Empereur étoient plus étendues que celles de ses Ministres. Par la nature de sa place, Gasca devoit être dépositaire d'un pouvoir arbitraire sur beaucoup d'objets, & tous ses efforts pouvoient devenir inutiles, s'il étoit circonscrit sur les autres. Charles n'hésita pas à lui confier toute l'autorité qu'il demandoit. Gasca, content de cette preuve récente de la confiance de son maître,
26 Mai. sans argent & sans troupes, hâta son départ pour aller appaiser une révolte capable d'effrayer tout autre que lui (1).

En arrivant à Nombre de Dios, il y trouva Hernand Mexia, Officier de marque, posté avec un corps considérable pour s'opposer au débarquement de toute troupe ennemie. Mais Gasca se montroit si pacifique, sa suite étoit si peu nombreuse, & son titre si modeste, qu'il n'effraya personne, & qu'il fut reçu avec beau-

(1) Fernandès, *Lib. II*, c. 16-18.

coup de respect. De Nombre de Dios, il s'avança à Panama, & fut reçu de même par Hinojosa, à qui Pizarre avoit confié le gouvernement de cette ville, & d'une flotte mouillée dans le port. Il tint en ces deux endroits le même langage, déclarant qu'il étoit envoyé par son Souverain comme un messager de paix, & non comme un ministre de vengeance, qu'il venoit redresser leurs griefs, révoquer les loix qui les avoient allarmés, pardonner les fautes passées, & rétablir l'ordre & la justice au Pérou. Sa douceur, la simplicité de ses manieres, la sainteté de son état, & un air de candeur aimable lui gagnerent la confiance. Le respect dû à une personne revêtue d'une autorité légale, & agissant en vertu d'une commission du Souverain, commença à renaître parmi des hommes, qui depuis quelque temps ne connoissoient qu'une autorité usurpée. Hinojosa, Mexia & plusieurs autres Officiers de distinction, à chacun desquels Gasca s'étoit adressé séparément, furent gagnés, & n'attendirent qu'un prétexte pour se

1546.

1546.
Procédés violents de Pizarre.

déclarer hautement en sa faveur (1).

Pizarre le leur fournit bientôt par ses procédés violents. Dès qu'il apprit l'arrivée de Gasca à Panama, quoiqu'il fût en même-temps informé de la nature de sa mission, & qu'il sût que le Président offroit un pardon général à tous les Espagnols établis au Pérou, & promettoit la révocation des loix qui avoient causé le mécontentement, au-lieu de recevoir avec reconnoissance la grace qu'on lui offroit, il fut outré de n'être pas conservé dans sa place de Gouverneur, & il prit sur le champ la résolution de s'opposer à l'entrée de Gasca au Pérou, & de l'empêcher d'y exercer aucune jurisdiction. Cette résolution désespérée fut suivie d'une autre non moins extravagante. Il envoya en Espagne de nouveaux députés pour justifier sa conduite, & demander pour lui, au nom de toutes les communautés du Pérou, le gouvernement pendant sa vie, comme

(1) Fernandès, *Lib. II*, *c.* 21, *&c.* Zarate, *Lib. VI*, *c.* 6, 7. Gomera, *c.* 175. Vega, *p.* 2, *Lib. V*, *c.* 3.

le ſeul moyen d'y rétablir & d'y conſerver la tranquilité. Les députés chargés de cette étrange commiſſion, firent connoître les intentions de Pizarre au Préſident, & lui ſignifierent en ſon nom qu'il eût à quitter Panama, & à retourner en Eſpagne. Ils porterent auſſi à Hinojoſa des inſtructions ſecretes, par leſquelles Pizarre l'autoriſoit à offrir à Gaſca un préſent de cinquante mille pezos, s'il vouloit faire de bonne grace ce qu'on demandoit de lui, & le preſſoit, au cas que le Préſident réſiſtât, de s'en défaire par le fer ou par le poiſon (1). 1546.

Diverſes circonſtances pouſſoient Pizarre à ces meſures violentes. Accoutumé à l'autorité ſuprême, il ne pouvoit ſoutenir la penſée de redevenir ſimple particulier. Connoiſſant toute la grandeur de ſes fautes, il ſoupçonnoit que l'Empereur vouloit le tromper, & ne lui pardonneroit jamais les outrages qu'il en avoit reçus. Ses confidents les plus intimes,

(1) Zarate, *Lib. VI*, c. 8. Fernandès, *Lib. II*, c. 33, 34. Herrera, *decad.* 8, *Lib. II*, c. 9, 10.

1546. aussi coupables que lui, avoient les mêmes craintes. L'approche de Gasca, qui n'avoit point de troupes, ne les effrayoit pas. Il y avoit alors plus de six mille Espagnols établis au Pérou (1). En se mettant à leur tête, il se croyoit assuré de s'élever jusqu'à l'indépendance, si la Cour d'Espagne lui refusoit ce qu'il demandoit. Mais il s'appercevoit que ceux en qui il se fioit le plus, étoient déja tentés de l'abandonner. Hinojosa, épouvanté de la pensée de s'opposer aux ordres de son Souverain, & incapable d'être l'instrument des crimes, auxquels Pizarre l'excitoit dans son instruction secrete, reconnut publiquement le Président comme son supérieur. Les Officiers qui servoient sous ses ordres, l'imiterent. L'exemple fut si puissant, qu'il entraîna même les députés envoyés du Pérou, & qu'au moment où Pizarre attendoit la nouvelle du départ de Gasca pour l'Espagne, ou sa mort, il apprit que le Président étoit maître de la flotte de Panama,

(1) Herrera, *decad.* 8, *Lib. III*, c. 1.

& des troupes qui y étoient postées.

Furieux à la nouvelle d'événéments 1546.
si inattendus, il se prépara ouvertement à la guerre ; & pour justifier cette démarche, il chargea l'audience Royale de Lima de faire le procès à Gasca, pour les crimes dont il s'étoit, disoit-il, rendu coupable en s'emparant de ses vaisseaux, en séduisant ses Officiers, & en empêchant ses députés de se rendre en Espagne. Cepeda, qui n'étoit lui-même juge qu'en vertu d'une commission de l'Empereur, ne se fit point de scrupule de prostituer la dignité de ses fonctions. Il trouva Gasca coupable de haute trahison, & le condamna à mort (1). Ces formes, toutes ridicules qu'elles étoient en une pareille circonstance, imposerent aux aventuriers ignorants qui remplissoient le Pérou, en donnant à Pizarre l'air de marcher contre un traître, condamné comme tel par un tribunal légal. Il vit arriver sous ses drapeaux des soldats de toutes les parties de l'Empire, & se trou-

Pizarre se détermine à la guerre.

1547.

(1) Fernandès, *Lib. II*, *c.* 55. Vega, *p.* 2, *Lib. V*, *c.* 7. Herrera, *decad.* 8, *Lib. III*, *c.* 6.

1547. va bientôt à la tête de mille hommes, formant le corps le mieux équipé qu'on eût encore vu au Pérou.

Préparatifs de Gaſca.

Gaſca, de ſon côté, voyant la néceſſité d'employer la force pour exécuter ſa commiſſion, mettoit tous ſes ſoins à ſe former un corps de troupes en en faiſant venir de Nicaragua, de Carthagene, & des autres établiſ-

Avril.

ſements Eſpagnols du continent. Il y réuſſit ſi bien, qu'il fut bientôt en état de détacher de ſa flotte une eſcadre montée d'un nombre conſidérable de ſoldats pour la côte du Pérou. Leur apparition porta l'allarme partout; & ſans tenter aucune deſcente, ils rendirent un ſervice plus grand à Gaſca, en mettant à terre en différents endroits des perſonnes qui répandirent des copies de l'acte d'amniſtie générale, & de la révocation des derniers édits, & qui firent connoître les intentions pacifiques, & le caractere doux du Préſident. L'effet de ces inſtructions fut étonnant. Tous ceux qui étoient mécontents de l'adminiſtration violente de Pizarre, ou qui conſervoient quelques ſentiments de fidélité pour leur Souverain, com-

mencerent à méditer leur défection. Quelques-uns abandonnerent ouvertement une cause qu'ils trouverent alors injuste. Centeno, laissant la caverne où il étoit demeuré caché, assembla environ cinquante de ses partisans, & avec cette troupe foible & mal armée s'avança hardiment vers Cuzco. Une attaque de nuit, où il déploya autant de valeur que de talent, le rendit maître de la Capitale, quoique défendue par une garnison de cinq cents hommes, dont la plupart se rangerent sous ses drapeaux, de sorte qu'il se vit à la tête d'un corps nombreux (1).

1547. Insurrection de Centeno.

Pizarre, quoiqu'étonné à la vue de deux ennemis qui s'avançoient, l'un par mer, & l'autre par terre, dans un moment où il se croyoit maître de tout le Pérou, avoit trop de courage, étoit trop accoutumé aux vicissitudes de la fortune pour se laisser abattre. Comme l'attaque de Centeno le menaçoit de plus près, il se mit en mouvement pour s'opposer à

Pizarro marche contre lui.

(1) Zarate, *Lib. VI*, *c.* 13-16. Gomera, *c.* 180, 181, Fernandès, *Lib. II*, *c.* 28, 64, *&c.*

lui. Après avoir pourvu de chevaux
1547. tous ſes ſoldats, il marcha avec une extrême rapidité. Mais chaque jour au matin il voyoit ſes troupes diminuées par la déſertion qui ſe faiſoit pendant la nuit ; & quoique devenu ſoupçonneux à l'excès, & puniſſant ſans rémiſſion ceux qu'il ſoupçonnoit, il ne put arrêter les progrès
20 Oct. du mal. Avant qu'il fût à la vue de l'ennemi à Huarina, près du lac Titiaca, il n'avoit plus que quatre cents ſoldats. A la vérité, il pouvoit les regarder comme des hommes d'un attachement éprouvé, & compter entiérement ſur eux. C'étoient les plus audacieux & les plus déterminés de ſes partiſans, qui ſentant comme lui-même toute la grandeur de leur crime, déſeſpéroient d'en obtenir le pardon, & ne pouvoient échapper à la punition que par le ſuccès de leur audace. Avec eux, il n'héſita pas à attaquer Centeno, quoique plus fort du double que lui. Les Royaliſtes ne chercherent pas à éviter le combat, qui fut le plus obſtiné & le plus ſanglant qu'on eût rendu juſques-là au Pérou. A la fin, la valeur intrépide de Pi-

zarre, & la supériorité des talents militaires de Carvajal l'emporterent sur le nombre; la victoire fut complete, le butin immense (1), & le traitement des vaincus atroce. Ce succès signalé rétablit la réputation de Pizarre, qui, regardé désormais comme invincible, vit son armée augmenter de jour en jour (2). 1547.

Cependant d'autres événements en d'autres parties du Pérou, balançoient avantageusement pour Gasca la victoire éclatante de Pizarre à Huarina. Celui-ci avoit à peine quitté Lima, que les citoyens, las de son gouvernement tyrannique, avoient arboré l'étendard du Roi. Aldana, avec un détachement de soldats de la flotte, avoit pris possession de la ville. Vers ce même temps (3), le Président avoit débarqué à Tumbès avec cinq

(1) Suivant Fernandès, le plus instruit des Historiens de ce temps, le butin se monta à un million quatre cents mille pezos. *Lib. II*, *c.* 79.

(2) Zarate, *Lib. VII*, *c.* 2, 3. Gomera, *c.* 181. Vega, *p.* 2, *Lib. IV*, *c.* 18, *&c.* Fernandès, *Lib. II*, *c.* 79. Herrera, *decad.* 8, *Lib. IV*, *cap.* 1, 2.

(3) Zarate, *Lib. IV*, *c.* 17.

cents hommes. Encouragés par sa présence, tous les pays voisins de la mer s'étoient déclarés pour le Roi. Cuzco & les Provinces adjacentes étoient au pouvoir de Pizarre. Tout le reste de l'Empire, depuis Quito, en allant vers le Sud, reconnoissoit l'autorité de Gasca. Le Président voyant son armée se renforcer rapidement, s'avança dans l'intérieur du pays. Sa conduite étoit toujours douce & modeste. Il témoignoit en toute occasion un desir ardent de terminer la querelle sans effusion de sang. Plus occupé de ramener les rebelles que de les punir, il ne reprochoit à personne ses fautes passées, & recevoit ceux qui se repentoient comme un pere accueille des enfants qui rentrent dans leur devoir. Mais le desir sincere qu'il montroit de la paix, ne l'empêchoit pas de faire avec activité ses préparatifs de guerre. Il indiqua pour rendez-vous général de ses troupes la fertile vallée de Xauxa sur la route de Cuzco (1). Il s'arrêta quel-

1547.

Il s'avance vers Cuzco.

(1) Zarate, *Lib. VII*, *c.* 1, Fernandès, *Lib. II*, *c.* 77, 82.

ques mois en cet endroit, non-seulement pour tenter de nouveau un 1547.
accommodement avec Pizarre, mais pour exercer ses nouveaux soldats, & les accoutumer à la discipline avant de les conduire contre un corps victorieux de vétérans. Pizarre, enivré du succès qui avoit jusques-là accompagné ses armes, & fier d'avoir encore près de mille soldats sous ses ordres, refusa d'entendre à aucune proposition, quoique Cepeda avec plusieurs de ses Officiers, & Carvajal lui-même (1) fussent d'avis d'accepter les offres du Président ; c'est-à dire, une amnistie générale &

(1) Depuis le commencement, Carvajal avoit cherché à porter Pizarre à un accommodement avec Gasca. Comme il trouvoit que Pizarre n'étoit pas capable de soutenir la démarche hardie qu'il lui avoit d'abord inspirée, il lui conseilla de se soumettre à temps à son Souverain, comme le parti le plus sûr. Lorsque Pizarre reçut pour la premiere fois les offres du Président : » Par Notre-Dame, dit Carvajal » avec le ton de bouffonnerie qui lui étoit ordi- » naire, le Prêtre donne des lettres de grace, » & il les donne bonnes & à bon marché ; il » faut non-seulement les accepter, mais même » les porter comme des reliques autour de » notre col ". *Fernandès*, *Lib. II*, c. 63.

1547. la révocation des loix dont on ſe plaignoit (1). Gaſca ayant tout fait

29 Décembre. pour éviter de tremper ſes mains dans le ſang de ſes concitoyens, ſe mit en marche pour Cuzco à la tête de ſeize cents hommes.

Les deux partis ſe préparent au combat.

1548.

9 Avril.

Pizarre, ſe tenant aſſuré de la victoire, laiſſa les royaliſtes paſſer ſans obſtacle toutes les rivieres qui coulent entre Guamanga & Cuzco, & s'avancer juſqu'à quatre lieues de cette capitale, ſe flattant que leur défaite dans une pareille ſituation qui leur rendoit la retraite impoſſible, termineroit la guerre en un coup. Il s'avança alors à la rencontre de l'ennemi; Carvajal choiſit le terrein, & diſpoſa les troupes avec le diſcernement & les profondes connoiſſances militaires qui diſtinguoient toutes ſes opérations. Les deux armées s'avançant lentement l'une contre l'autre, préſentoient chacune un ſpectacle ſingulier. Dans celle de Pizarre, compoſée d'hommes enrichis des dépouilles

(1) Zarate, *Lib. VII*, c. 6. Vega, p. 2. *Lib. V*, c. 27.

les du pays le plus opulent de l'Amérique, tous les Officiers & jusqu'aux simples soldats étoient habillés d'étoffes de soie ou de brocards, & couverts de broderie d'or & d'argent. Leurs chevaux, leurs armes, leurs drapeaux étoient ornés avec toute la magnificence militaire (1). 1548.

L'armée de Gasca n'étoit pas si brillante, mais présentoit un coup d'œil non moins singulier. Lui-même, accompagné de l'Archevêque de Lima, des Evêques de Quito & de Cuzco, & d'un grand nombre d'Ecclésiastiques, parcouroit les rangs, répandant des bénédictions, & encourageant ses soldats à remplir courageusement leur devoir.

Pizarre abandonné de ses troupes.

L'action étoit près de commencer lorsqu'on vit Cepeda donner des éperons à son cheval, & galopper vers le Président auquel il se rendit. Garcilasso de la Vega, & d'autres Officiers considérables, suivent son exemple. Leur défection frappe tout le reste d'étonnement. La confiance mutuelle sans laquelle il ne peut y

(1) Zarate, *Lib. VI*, c. 2.

avoir dans une armée ni union, ni
1548. force, se perd tout-à-coup. La défiance & la consternation se répandent de rang en rang ; quelques uns se dérobent en silence, d'autres jettent bas leurs armes, le plus grand nombre passe du côté des royalistes. Pizarre, Carvajal & quelques autres chefs employent en vain l'autorité, les menaces & les prieres. En moins d'une demi-heure, un corps capable de décider du sort de l'Empire du Pérou, est entiérement dispersé. Pizarre se voyant perdu sans ressource, demande à quelques Officiers qui lui demeurent attachés : Que nous reste-t-il ? Rien, répond l'un deux, que de nous jetter au milieu de nos ennemis, & de mourir en Romains. Abattu par un revers si inattendu, Pizarre n'eut pas le courage de suivre ce conseil ; & avec une lâcheté qui démentoit son ancienne réputation, il se rendit à un des Officiers de Gasca. Carvajal, cherchant à s'échapper, fut atteint & pris.

Pris.

Et mis à mort.

Gasca, heureux d'une victoire qui n'avoit pas fait couler de sang, ne la souilla pas par la cruauté. Pizarre,

Carvajal & un petit nombre des rebelles les plus connus pour tels & les plus distingués, furent punis de mort. Pizarre eut la tête tranchée le lendemain. Il se soumit à son sort avec une sorte de dignité, & parut expier ses crimes par son repentir. La mort de Carvajal fut conforme à sa vie. Lorsqu'on lui fit son procès, il n'entreprit point de se défendre. En entendant la sentence qui le condamnoit à être pendu, il répondit avec un air d'indifférence : *On ne meurt qu'une fois.* Entre son jugement & son exécution, il ne montra aucun remords du passé, ni aucune inquiétude sur l'avenir. Il plaisanta ceux qui lui rendoient visite avec la même gayeté grossiere & la même vivacité qu'il avoit toujours montrée. Cepeda, plus criminel que l'un & l'autre, auroit eu la même destinée ; mais on lui laissa la vie pour avoir abandonné ses associés dans un moment si critique & si décisif. Il fut envoyé prisonnier en Espagne, & mourut dans sa prison (1).

1548.

(1) Zarate, *Lib. VII*, c. 6, 7, 8. Gomera, c.

1548. Dans les détails que les Historiens contemporains nous donnent des guerres civiles du Pérou pendant dix années de suite, on remarque plusieurs circonstances si frappantes, & qui indiquent des mœurs si singulieres, qu'elles méritent de fixer notre attention.

Point de troupes payées dans les guerres civiles du Pérou.

Quoique les conquérants du Pérou fussent des hommes des dernieres classes de la société, & que la plus grande partie de ceux qui se joignirent dans la suite aux premiers fussent des aventuriers sans fortune, cependant dans tous les corps de troupes conduits par les différents chefs qui se disputoient l'autorité, il ne se trouvoit pas un seul homme qui servît pour une paye. Tout aventurier au Pérou se regardoit lui-même comme conquérant, ayant droit par ses services à un établissement dans ce pays, conquis par sa valeur. Dans les contestations entre les chefs, chacun se déterminoit selon son propre

185, 186. Vega, 2, *Lib. V*, *c.* 30, *&c.* Fernandès, *Lib. II*, *c.* 86, *&c.* Herrera, *decad.* 8, *Lib. IV*, *c.* 14, *&c.*

jugement ou ses affections, regardoit son Général comme son compagnon de fortune, & se seroit cru dégradé en recevant une solde de lui. Leurs chefs devoient la plupart leur élévation à leur valeur & à leurs talents, & non à leur naissance, & chacun de leurs compagnons de guerre espéroit de s'ouvrir une route à la richesse & au pouvoir par les mêmes moyens (1). 1548.

Mais ces troupes servant ainsi sans aucune paye réguliere, ne se levoient qu'avec des fraix immenses. Parmi des hommes accoutumés à partager les dépouilles d'un si riche pays, la soif des richesses devenoit tous les jours plus ardente, à proportion même de l'espérance du succès. Tous étant entraînés par le même but & dominés par la même passion, il n'y avoit qu'un moyen de gagner des hommes, & de se les attacher fortement. Les Officiers connus par des talents, outre la promesse de grands établissements, recevoient encore du

Entretien des troupes extrêmement dispendieux.

(1) Vega, *p.* 2, *Lib. IV*, *c.* 38, 41.

1548. chef auquel il se donnoient, des sommes considérables. Il en coûta cinq cents mille pezos à Gonzale Pizarre pour lever mille hommes (1). Gasca en dépensa neuf cents mille pour former le corps qu'il conduisoit contre les rebelles (2). Les concessions de terres & d'Indiens qu'on accordoit aux vainqueurs comme une récompense après la victoire étoient encore plus exorbitantes. Cepeda, pour l'adresse & la perfidie qu'il avoit montrées à persuader à la Cour de l'audience royale, de donner sa sanction à l'usurpation de Pizarre, obtint une concession qui lui valoit cent cinquante mille pezos de revenu annuel (3). Hinojosa, qui se détacha un des premiers de Pizarre, & livra à son ennemi la flotte qui décida du destin du Pérou, obtint en terres un revenu de deux cents mille pezos (4). Tandis qu'on traitoit les princi-

Récompenses excessives aux particuliers.

(1) Fernandès, *Lib. II*, *c.* 54.

(2) Zarate, *Lib. VII*, *c.* 10. Herrera, *decad.* 8. *Lib. V*, *c.* 7.

(3) Gomera, *c.* 164.

(4) Vega, *p.* 2. *Lib. VI*, *c.* 3.

paux Officiers avec cette magnificence, on récompensoit les simples soldats en proportion. 1548.

Des changements de fortune si rapides produisoient les effets qu'on devoit en attendre, donnoient naissance à de nouveaux besoins & à de nouveaux desirs. Des vétérans accoutumés aux plus grandes fatigues, acquéroient tout-à-coup le goût de la profusion, & s'abandonnoient à tous les excès de la licence militaire. La plus basse crapule occupoit les uns, les autres se livroient au luxe le plus dispendieux (1). Le dernier soldat au Pérou se seroit cru dégradé en marchant à pied ; & malgré le prix exorbitant des chevaux en Amérique à cette époque, chacun vouloit en avoir un avant de se mettre en campagne. Mais quoique devenus alors moins capables qu'auparavant de supporter les fatigues du service, ils affrontoient le danger & la mort avec la même intrépidité ; & animés par l'espérance de nouvelles récom-

Profusion & luxe des militaires Espagnols.

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. II*, *c.* 3. *decad.* 8. *Lib. VIII*, *c.* 10.

1548. penses, ils ne manquoient jamais en un jour de bataille de déployer toute leur ancienne valeur.

Férocité de leurs guerres civiles.

Avec leur courage, ils conserverent toute leur premiere férocité. En aucun pays, la guerre civile n'a été faite avec plus de fureur qu'au Pérou. L'avarice se joignit aux passions qui rendent les querelles atroces entre des concitoyens, & donnoit à leur inimitié plus de violence & de durée. La mort d'un ennemi entraînant la confiscation de ses biens, on ne faisoit point de quartier dans les combats. Après la victoire, tout homme riche étoit exposé aux accusations. Sur les plus légers soupçons, Pizarre condamna à mort plusieurs des plus riches habitants du Pérou. Carvajal en fit mourir un plus grand nombre sans chercher même de prétexte pour justifier sa cruauté. Il périt presqu'autant d'hommes par la main du bourreau que dans les batailles (1), &

(1) Pendant la révolte de Gonzale Pizarre, sept cents hommes furent tués en combattant, & trois cents quatre-vingts furent pendus ou décapités, *Herrera*, *decad.* 8, *Lib. IV*, c. 4. Plus

presque tous furent condamnés sans forme de procès. 1548.

La violence avec laquelle les partis opposés se traitoient, n'étoit pas même accompagnée, comme il est assez ordinaire, de fidélité & d'attachement à celui auquel on s'étoit donné. Les sentiments d'honneur auxquels les militaires tiennent le plus fortement, & la droiture qui domine dans le caractere Espagnol autant que dans celui d'aucune autre nation, semblent avoir été entiérement oubliés. On trahissoit sans honte & sans remords. A peine y eut-il pendant ces discussions un seul Espagnol au Pérou, qui n'abandonnât le parti qu'il avoit embrassé d'abord, & les associés avec lesquels il avoit été uni, & qui ne violât tous ses engagements. Le Vice-Roi Nugnès Vela fut perdu par la trahison de Cepeda, & des autres juges de l'audience royale dont ils étoient obligés par le devoir de

Leur mauvaise foi à observer les traités.

de trois cents furent taillés en pieces par Carvajal. *Fernandès*, *Lib. II*, c. 91. Zarate fait monter le nombre de ceux qui furent exécutés à cinq cents. *Lib. VII*, c. 1.

1548. leur place de ſoutenir l'autorité. Les inſtigateurs & les complices de la révolte de Gonzale Pizarre, furent les premiers à l'abandonner & à ſe ſoumettre à ſes ennemis. Sa flotte fut livrée à Gaſca par l'homme qu'il avoit choiſi entre tous ſes Officiers pour lui confier cet important commandement. Dans la journée qui décida de ſon ſort, des vétérans, à la vue de l'ennemi, jetterent leurs armes ſans rendre de combat, & abandonnerent un chef qui les avoit ſi ſouvent conduits à la victoire. L'hiſtoire préſente rarement des exemples d'un mépris ſi général & ſi peu diſſimulé des principes de la morale & des obligations qui lient l'homme à l'homme, & qui conſtituent l'union ſociale. On ne trouve ces mœurs que dans des hommes qui habitent des pays très-éloignés du centre de l'autorité, où l'on ne ſent plus que foiblement la contrainte des loix & de l'ordre, où l'eſpoir du gain n'a point de bornes, où des richeſſes immenſes peuvent faire oublier les crimes par leſquels on les a acquiſes : ce n'eſt que dans des circonſtances ſem-

blables qu'il eſt poſſible de trouver autant d'avidité, de perfidie & de corruption qu'on en voit dans les conquérants du Pérou. 1548.

Gaſca cherche des occupations pour ſes ſoldats.

A la mort de Pizarre, tous les mécontents mirent bas les armes, & la tranquillité parut entiérement rétablie; mais deux objets intéreſſants demandoient encore l'attention du Préſident. L'un étoit de trouver ſur le champ à cette multitude turbulente d'aventuriers audacieux qui rempliſſoient le pays, une occupation qui les empêchât d'exciter de nouveaux troubles; l'autre d'accorder des récompenſes convenables à ceux à la valeur & à la fidélité deſquels il devoit ſes ſuccès. Il remplit en grande partie le premier de ces objets, en envoyant Pedro de Valdivia au Chily, pour en continuer la conquête, & en chargeant Diege Centeno de la découverte des vaſtes régions que traverſe la riviere de la Plata. La réputation de ces chefs & l'eſpérance d'améliorer leur ſort dans des pays nouveaux, attira ſous leurs drapeaux la ſoldateſque la plus indigente & la plus emportée, & bannit preſqu'en-

tiérement de la colonie cet esprit de mutinerie que Gasca redoutoit.

1548.

Il partage les terres aux Espagnols qui l'ont aidé dans sa conquête.

La seconde opération étoit plus difficile & plus délicate. Les *repartimientos* ou distributions de terres & d'Indiens qui restoient à faire en conséquence de la mort ou de la fuite des rebelles, ou des confiscations prononcées contr'eux, passoient deux millions de pezos en revenu annuel. Gasca, devenu maître de disposer de cette immense propriété, conserva le même désintéressement qu'il avoit montré jusques-là, & n'en voulut pas réserver la moindre portion pour lui-même. Mais il y avoit un grand nombre de solliciteurs, & la vanité ou l'avarice de chacun lui faisant exagérer ses services & les récompenses qu'il attendoit, les prétentions de tous étoient si exorbitantes, qu'il devenoit impossible de les satisfaire. Gasca écouta tout le monde avec la plus grande attention; & pour avoir le loisir de peser scrupuleusement les droits de chacun, il se retira avec l'Archevêque de Lima & un seul secretaire dans un village situé à douze lieues de Cuzco. Là il employa plu-

ſieurs jours à faire le partage des terres & des Indiens à tous les prétendants, ſelon l'importance des ſervices que chacun avoit rendus, & de ceux qu'il pouvoit rendre encore dans la ſuite. Malgré l'impartialité qui l'avoit guidé, il prévoyoit les cris & la rage qui ne manqueroient pas d'éclater à la publication de ſon décret; & pour s'y dérober, il partit pour Lima, laiſſant l'acte de partage ſcellé, avec ordre de ne l'ouvrir que quelques jours après ſon départ. 1548.

L'indignation fut auſſi grande que l'avoit prévu Gaſca. La vanité, l'avarice, la jalouſie, l'envie, la honte, le déſeſpoir & toutes les paſſions qui agitent les hommes avec le plus de violence, lorſque leur honneur & leur intérêt ſont compromis, tout concourut à en augmenter la violence. Elle éclata avec fureur. Gaſca fut l'objet de la calomnie, des menaces & des malédictions. On l'accuſa d'ingratitude, de partialité & d'injuſtice. Parmi des ſoldats toujours prêts à en venir aux armes, ces diſcours ſéditieux auroient été bientôt ſuivis de violences. Ils commençoient à cher-

24 Août. Mécontentement cauſé par cette diſtribution.

cher quelque chef mécontent qui ſe
1548. mît à leur tête pour demander le redreſſement de leurs griefs. Mais quelques actes de vigueur du gouvernement faits à propos, arrêterent cet eſprit de mutinerie, & la guerre civile fut éloignée pour quelque temps (1).

1549. Il rétablit l'ordre. Gaſca cependant conſidérant que le feu étoit plutôt couvert qu'éteint, travailla avec la plus grande aſſiduité à adoucir les mécontents, en donnant des gratifications conſidérables aux uns, en promettant aux autres des *repartimientos* lorſqu'il y en auroit de vacants, en les careſſant & les flattant tous; mais afin d'établir la tranquillité publique ſur des fondements plus ſolides que les diſpoſitions paſſageres qu'il leur inſpiroit, il travailla à fortifier l'autorité de ſes ſucceſſeurs dans l'emploi qu'il occupoit, en rétabliſſant une adminiſtration réguliere dans toutes les parties de l'Empire. Il introduiſit l'ordre & la

---

(1) Zarate, *Lib. VII*, *c.* 9. Gomera, *cap.* 187. Vega, *p.* 2, *c.* 1, *&c.* Fernandès, *p.* 2. *Lib. I*, *c.* 1, *&c.* Herrera, *decad.* 8, *Lib. IV*, *c.* 17, *&c.*

ſimplicité dans la perception des revenus du Roi. Il fit des réglemens ſur le traitement des Indiens pour les mettre à l'abri de l'oppreſſion, & les faire inſtruire dans les principes de la Religion ſans priver les Eſpagnols du bénéfice qu'on pouvoit retirer de leurs travaux. Après avoir ainſi rempli ſa miſſion, Gaſca deſirant de retourner à ſa vie privée, commit le gouvernement du Pérou à l'audience royale, & fit voile pour l'Eſpagne. Comme durant l'anarchie & les troubles des quatre dernieres années, il n'avoit été fait aucune remiſe au tréſor du Roi, il emportoit avec lui treize cents mille peſos, épargnés ſur le revenu public par ſon économie, & le bon ordre de ſon adminiſtration, après avoir payé toutes les dépenſes de la guerre.

1549.

1550.

Et part pour l'Eſpagne.

Il fut reçu dans ſa patrie avec l'admiration univerſelle que méritoient ſes talents, & des vertus auſſi pures que celles dont il venoit de donner des preuves. Sans armée, ſans flotte, ſans argent, avec un train ſi modeſte qu'il n'en coûta à l'Etat que trois mil-

Comment il y eſt reçu.

1550. le ducats pour l'équiper (1), il étoit parti d'Europe pour calmer une révolte terrible. Par ſa ſageſſe & ſon habileté, il ſuppléa aux moyens qui lui manquoient, & créa, pour ainſi dire, les inſtruments propres à exécuter ſon entrepriſe. Il acquit une force maritime aſſez grande pour le rendre maître de la mer. Il leva un corps de troupes, capable de ſe meſurer avec les vétérans qui avoient conquis le Pérou. Il triompha de leur chef, dont la victoire avoit juſques-là ſuivi les pas. Il établit le pouvoir des loix & l'autorité du Souverain légitime. Mais les éloges dus à ſes talents, ſont encore au-deſſous de ceux que méritent ſes vertus. Après avoir réſidé dans un pays où l'appât des richeſſes avoit juſqu'alors ſéduit tous ceux qui y avoient été revêtus de quelqu'autorité, il quitta ce poſte délicat, ſans qu'on eût pu même ſoupçonner ſon intégrité. Il avoit partagé à ſes compatriotes des poſſeſſions d'une étendue & d'un revenu immen-

(1) Fernandès, *Lib. II*, c. 18.

ſes, & il demeuroit dans ſa premiere pauvreté ; en même-temps qu'il rapportoit au tréſor royal des ſommes immenſes, il fut obligé de demander à ſon Souverain qu'on payât quelques dettes qu'il avoit contractées pendant ſon expédition (1). Tant de mérite & de déſintéreſſement ne furent pas méconnus de Charles. Il donna à Gaſca les témoignages de l'eſtime la plus diſtinguée. Il le fit Evêque de Palencia, & cet homme rare, paſſa le reſte de ſa vie dans la retraite, reſpecté de ſes compatriotes, honoré par ſon Souverain, aimé de tout le monde. 1550.

Malgré les ſages réglements de Gaſca, la tranquillité du Pérou ne fut pas de longue durée. Dans un pays où l'autorité avoit été méconnue pendant un ſi long intervalle d'anarchie & de déſordre, où il y avoit tant de chefs trompés dans leur eſpérance, & diſpoſés à faire éclater leur mécontentement, & tant de ſoldats mutins prêts à les ſuivre, il n'étoit pas

(1) Manuſcrit entre les mains de l'Auteur.

difficile de rallumer la ſédition. Le
1550. pays fut encore troublé par pluſieurs révoltes. Mais comme ces orages ne furent que paſſagers, & élevés plutôt par l'ambition & l'inquiétude de quelques particuliers, que par des motifs généraux, & pour ainſi dire nationaux, les détails en ſeroient étrangers à l'objet de cette hiſtoire. Ces mouvements, comme tout ce qui eſt violent dans le corps naturel ou politique, ne furent pas de longue durée; & en emportant les humeurs vicieuſes qui les avoient cauſés, ils contribuerent à la fin à fortifier la ſociété qu'ils avoient menacé de détruire. Dans le cours de ces querelles, pluſieurs des premiers conquérants du Pérou, & des aventuriers ſans frein que la renommée de leurs ſuccès avoient attirés dans le pays, périrent par les mains des uns les autres. Chaque parti triomphant alternativement mettoit à mort, ou banniſſoit ſes adverſaires. Il ne reſta à la fin au Pérou, que les hommes les moins entreprenants, & les plus diſpoſés à ſe renfermer dans le cercle d'une induſtrie paiſible, & l'autorité royale s'y

trouva par degrés aussi solidement établie, que dans aucune autre colonie Espagnole. 1550.

Fin du Tome troisieme.


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 001 237 019 3

